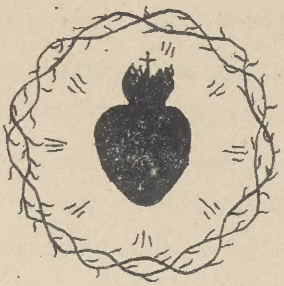
DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE
Travée 172
Rayon B
7

Domus Probationis ★ Provinciæ Campaniæ ★
IHS
BIBLIOTHECA DOMUS

BV
2290
.A2
L48
1878
General



DOMUS TRECENSIS S.J. IHS
Domus Probationis Provinciae Campaniae IHS BIBLIOTHECA

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL

aux Pères et Frères de ....

Nos RR. Pères et nos T. Ch. Frères.

P. C.

CHINE. — Rapport sur la Mission du Tché-ly S.-E. du 1er Juillet 1876 au 1er Juillet 1877.

La mission du Tché-ly S.-E. administrée par un Vicaire Apostolique, Monseigneur Dubar, Évêque de Canathe, religieux de la Compagnie de Jésus, compte comme simples missionnaires 22 prêtres dont 4 indigènes récemments ordonnés ; 2 scolastiques Européens en 3ème année de théologie ; 5 scolastiques novices Chinois, et 6 Frères Coadjuteurs. En tout 34 religieux de la Compagnie de Jésus et 2 prêtres chinois séculiers. Le nombre des chrétiens est actuellement de 26023 répartis dans 387 chrétientés ; 1110 adultes

ont été baptisés, et 2873 Catéchumènes se préparent aussi à recevoir cette grâce du baptême.

L'année qui vient de s'écouler nous offre, comme les années précédentes, des jours d'épreuves et des jours de consolations.

Dans le nord du Vicariat, c'est-à-dire dans les districts de Jen-Kiou, de Sié-min, de Jao-iang, de Ho-Kien, les inondations qui paraissent être devenues périodiques, ont porté de nouveau la désolation dans tous ces pauvres pays. Il faut voir de ses yeux la misère qui y règne pour s'en faire une idée. Qu'on se figure des milliers de villages ou de bourgades entourées d'eau de tout côté, et d'immenses campagnes autrefois couvertes de riches moissons, et aujourd'hui ressemblant à une vaste mer. On conçoit à quelle extrémité doivent être réduits les innombrables habitants de ces contrées agricoles qui n'ont d'autres ressources pour subvenir à leurs besoins que la culture de leurs champs. Et voilà déjà de longues années que se renouvelle ce triste spectacle! Oh! que ne nous est-il donné d'avoir des secours abondants à répandre, au milieu de tant de besoins! Que peuvent faire les trop rares et trop légères aumônes que nous distribuons à quelques uns de ces malheureux? Chaque année un grand nombre de nos familles chrétiennes, poussées par la misère, s'expatrient et vont se fixer dans des contrées moins désolées, ou errent à l'aventure en mendiants leur pain.

Fait bien singulier, pendant que du haut des montagnes des Vicariats voisins des torrents d'eau se précipitent dans le Nord de notre Mission, l'Est

et le centre se voient affligés d'une effroyable sécheresse. Point de pluie au printemps, pendant tout l'été et une partie de l'automne. Les terres ne purent être ensemencées qu'en partie, et encore la moisson ne put parvenir à sa maturité. Qu'on juge de la désolation, de l'espèce de panique qui s'empara alors des esprits, dans un pays où l'on vit au jour le jour, et où l'on ignore presque complètement, ce que c'est que d'avoir des provisions en réserve pour l'avenir. Des millions de malheureux affamés, n'avaient devant les yeux que la triste perspective de toute une année de misère et de famine. Aussi de quel triste spectacle, ne fûmes-nous pas les témoins pendant une grande partie de l'année! Toute la campagne était sillonnée par des bandes de mendiants, hommes, femmes et enfants. Ne trouvant que trop souvent fermées les portes de ceux qui auraient pu leur procurer quelques secours, ces pauvres gens en étaient réduits à dépouiller les arbres de leur écorce, de leurs feuilles, de leurs racines, pour assouvir leur faim. Heureux étaient-ils, lorsque un champ de luzerne se rencontrait sur leur passage. C'était là une bonne fortune peu ordinaire. J'ai vu plusieurs fois de mes yeux des centaines de femmes et d'enfants, s'abattre à la manière des animaux sur cette pâture qu'ils dévoraient toute crue. Faut-il l'avouer? plus d'une fois nos missionnaires ont eu l'occasion de goûter à ce triste aliment, à défaut de mieux. Un Père écrivait du fond de son district, que pendant deux jours, il avait été soumis par un ensemble de circonstances, à un jeûne fort rigoureux, qu'il venait enfin de rompre

à l'aide d'un pâté chaud que lui avaient fait ses chrétiens avec de la luzerne cuite à l'eau, et du son qui lui servait d'enveloppe. Il semblait tout heureux d'avoir trouvé cette bonne occasion de mettre sérieusement en pratique son vœu de pauvreté.

On avait espéré des jours meilleurs pour cette année 1877. Mais la sécheresse est venue de nouveau désoler ce malheureux pays : Voilà près de 3 mois que l'eau ne tombe pas sur ces terres desséchées : de loin en loin seulement quelques gouttes de pluie bien insuffisantes. Aussi dans le moment où j'écris ces lignes, les céréales périssent à vue d'œil ; et une bonne partie des champs qui devraient être ensemencés déjà depuis 2 mois, sont encore en friche. En vain nos pauvres Chinois chrétiens et païens tout affolés à la vue de ces nouveaux malheurs qui les menacent, s'efforcent-ils de demander le secours d'en haut, les chrétiens en récitant de longues prières dans leurs chapelles; et les païens en battant du tambour et frappant le tam-tam dans de solennelles processions qu'ils font en l'honneur de leurs idoles : la pluie ne vient pas. On conçoit quel doit-être le cortège de misères physiques et morales inséparables de tous ces fléaux. Que Dieu ait pitié de ce pauvre peuple et lui ouvre les yeux pour lui faire comprendre la vraie cause de tous ces châtiments.

Il a plu à Dieu de nous éprouver aussi cette année d'une manière bien sensible par la mort du P. Octave, arrivée le 8 septembre 1876. Ce Père était un des plus anciens et des meilleurs ouvriers de cette mission. C'est à lui surtout que nous devons d'avoir pu ouvrir à la prédication de l'Evangile les impor-

tants districts de Kuan-pin-fou et de Tai-min-fou. En moins de 10 ans, il lui a été donné de créer dans ces deux grandes Préfectures plus de 50 centres de chrétiens et d'y baptiser plus de 2000 adultes. Dieu seul connaît au prix de quels labeurs et au milieu de quelles difficultés ce bien a été opéré. Qu'il me suffise de rappeler que trois fois il fut chassé de sa résidence principale dans la ville de Kuan-pin-fou; la maison fut pillée, dévastée; et trois fois à force d'activité et d'énergie, et grâces aussi à la protection bienveillante et puissante de notre Chargé d'affaires à Pékin, Mr le Cte de Rochechouart, il sut se faire rendre justice et reconquérir cette place importante. Quel bien n'aurait-il pas pu faire encore, s'il avait plu à Dieu de lui accorder 10 autres années de vie! Il était connu, estimé, aimé de tout le pays. Les œuvres principales y étaient établies, et il semblait qu'il n'avait plus qu'à moissonner dans la joie et à pleines mains, après avoir semé dans la peine et les tribulations. Dieu en avait disposé autrement, et notre cher Père était mûr pour le ciel. Après avoir passé le mois de Juillet à la résidence pour s'y reposer et refaire sa santé qui s'affaiblissait de jour en jour, il avait hâte de regagner son poste où des affaires graves suscitées par les païens réclamaient sa présence. Un voyage de 4 jours par de fortes chaleurs le fatigua d'une manière extraordinaire. La dyssenterie se déclara: les meilleurs médecins du pays furent appelés, tout fut inutile. Avant même d'arriver au terme de son voyage, le Père, muni de tous les sacrements des mourants, et animé de la plus entière soumission à la Sainte volonté de Dieu, rendit sa belle âme à son créateur. La veille de sa mort

dans une conversation intime avec le missionnaire qui se trouvait auprès de lui, le P. Octave lui parla longuement de la grâce de sa vocation : "Mon cher Père, lui disait-il, vous êtes arrivé depuis peu dans cette mission de Chine ; écoutez les derniers avis d'un vétéran qui est sur le point d'aller paraître devant Dieu. Pendant toute votre vie ne cessez de remercier Dieu de la grâce de votre vocation à la Compagnie et aux missions. En France, avant d'être religieux, j'ai été occupé au ministère des paroisses ; et dans les différents postes qui m'avaient été confiés, j'ai été assez heureux pour pouvoir faire quelque bien, au point que plusieurs confrères ne comprenaient rien à ma détermination d'abandonner ma paroisse. Ils trouvaient que c'était échanger le connu pour l'inconnu et un bien certain pour un bien douteux...... Voyez ce qui est arrivé : en quelques années de ministère dans cette mission, j'ai eu le bonheur d'implanter la Foi dans ces deux vastes Préfectures, d'y baptiser plus de 2000 adultes et d'y établir un grand nombre de petits postes d'où les missionnaires peuvent rayonner et faire des excursions dans tout le pays. Joignez-y les milliers de petits enfants païens que j'ai donnés pour protecteurs dans le ciel aux petits associés de l'Œuvre de la Sainte Enfance. Y a-t-il beaucoup de curés en Europe, même parmi les prêtres les plus fervents, à qui de pareilles consolations aient été réservées ? Je ne le pense pas. Que Dieu soit béni de m'avoir donné cette vocation dans laquelle j'ai reçu tant de grâces" : *misericordias Domini in æternum cantabo*."

Cette mort du P. Octave a fait un grand vide dans la mission ; nous n'avons pu le remplacer dans son

district que par un jeune prêtre Chinois qui y a été envoyé aussitôt après son ordination. Mais nous avons tout lieu de croire que notre cher défunt veille encore du haut du Ciel sur son cher troupeau, qui bien loin de s'éloigner du bercail, se montre fidèle à la voix du nouveau pasteur, et va tous les jours augmentant et s'annexant de nouvelles recrues.

Après avoir raconté en abrégé nos peines et nos tribulations de l'année, disons aussi quelque chose de nos joies et de nos consolations. Grâces en soient rendues à Dieu, où l'épreuve a abondé, les bénédictions d'en haut ont surabondé. Il suffira de jeter un coup d'oeil sur le tableau ci-joint de nos oeuvres et de nos ministères pour se convaincre que la mission est en progrès et que nous allons de l'avant. Il y a tout juste 20 ans, Monseigneur Languillat, accompagné d'un Missionnaire, venait prendre possession de ce Vicariat au nom du Saint Siège qui l'avait confié à la Compagnie de Jésus. Il y trouva 9000 et quelques centaines de chrétiens. Aujourd'hui la mission en compte plus de 26000, non compris environ 3000 catéchumènes qui se disposent au baptême. C'est donc à peu près une moyenne de 1000 adultes (environ 300 familles) amenée chaque année à la connaissance du vrai Dieu. Dans cette même période de 20 ans, l'Oeuvre de la Sainte Enfance par ses aumônes, nous a mis en état d'envoyer au ciel près de 100,000 enfants d'origine payenne.

Malgré quelques tracasseries qui sur plusieurs points nous ont été suscitées par les païens dans le courant de cette année, on peut dire que l'état de la mission est un état de paix. Nos missionnaires ont

pu exercer leur saint ministère en toute liberté ; les chiffres ci-dessous disent assez avec quels fruits de salut.

Nos nombreuses écoles de garçons et de filles disséminées sur tout le Vicariat continuent à prospérer et à faire un grand bien. Les Vierges Maîtresses-d'école, sorties de notre Ecole normale, se font remarquer tout spécialement par leur piété, leur dévouement et leur solide instruction ; les païens eux-mêmes en sont dans l'admiration. Tout nous porte à croire, que la nouvelle génération qui se forme dans ces écoles à la science et à la vertu, sera d'un grand secours aux missionnaires pour travailler à la conversion de nos 10 millions de païens qui hélas! commencent à peine à être entamés.

Mais c'est surtout sur les élèves qui étudient dans notre petit collège que nous comptons pour cette œuvre de conversion. Ainsi que nous le disions l'année dernière à pareille époque, en général ces enfants laissent peu à désirer pour la piété, le bon esprit et l'application. On est tout étonné en voyant la transformation qui s'est opérée en eux après quelques mois, surtout lorsqu'on pense qu'ils appartiennent presque tous à des familles nouvellement chrétiennes, ou même encore païennes, et qu'ils ressemblaient assez à de petits sauvages lorsqu'ils ont été reçus dans l'établissement. Dans ce moment leur nombre est de 170. Que n'avons-nous des fonds suffisants pour doubler ce chiffre ! Ce ne sont pas les élèves qui nous manqueraient. De tous les districts du Vicariat, les missionnaires en présentent un grand nombre qui ont toutes les qualités voulues pour pouvoir réussir ; mais que faire avec des ressources si bornées et tant d'œuvres à soutenir ? Quelques uns de ces enfants bien jeunes encore, de l'âge de 12 à 15

ans, nous ont déjà donné bien des preuves de leur bonne volonté et de leur savoir faire. Pendant le mois des vacances qu'ils ont passé dans leurs familles, non-seulement ils ont été un sujet d'édification dans leurs villages, mais de plus ils se sont montrés apôtres. Tel, à force d'exhortations et d'amabilités, a converti son père, sa mère et ses frères jusque là récalcitrants : un autre a converti la famille voisine ; celui-ci trois familles.. En voici un 4e, âgé de 15 ans, qui a parcouru tout le pays à plus d'une lieue à la ronde pour exhorter et instruire des nouveaux chrétiens et des païens ! Que de petits traits de ce genre on pourrait encore citer, qui nous montrent ce que nous pouvons espérer de ces enfants lorsque une éducation complète et chrétienne, aidée de l'âge et de l'expérience, en aura fait des hommes sérieux et dévoués ! Cette année, sur 14 maîtres ou professeurs employés au Collège, 9 ont été pris parmi nos plus grands élèves. Chacun d'eux fait une classe tout en terminant son cours de littérature chinoise. C'est une économie pour la Procure ; et ces classes ne sont pas celles qui sont le moins bien tenues.

A cet aperçu rapide sur le personnel, les Écoles et les autres oeuvres de tout genre qui sont à la charge de la Mission, il faut ajouter encore les chapelles que nous aurions à bâtir. La Mission est bien en retard sur ce point. Que de chrétientés qui manquent de lieu de réunion pour la messe et les prières, et où le missionnaire ne trouve pas un abri pour y passer la nuit ! C'est un grand déficit dont nos Pères ont à gémir de plus en plus.

Ces chrétiens ne pouvant être visités que fort rarement et en passant, n'arrivent pas à la formation nécessaire, et par suite nous avons à déplorer des retours aux superstitions, et même quelquefois de vraies apostasies. Il est vrai que chaque année nous affectons quelques milliers de francs à la construction de quelques petits sanctuaires dans les endroits où le besoin se fait plus vivement sentir. Mais pendant que nous bâtissons une de ces petites chapelles, voilà deux autres nouveaux centres de chrétiens qui surgissent; en sorte que le nombre de ces chrétientés qui n'ont pas même un petit réduit pour prier en commun au lieu de diminuer, augmente d'année en année et s'élève aujourd'hui au chiffre de près de 200. Notons en passant que la mission possède une seule église en briques, toutes les autres sont en terre. La Mission du Tché-ly était très-pauvre, même avant d'avoir été visitée par tous ces fléaux; et déjà les aumônes que nous avions à verser dans le sein des pauvres, dépassaient de beaucoup ce que nous recevions nous-mêmes de nos chrétiens, ou comme aumônes ou comme honoraires. Que sera-ce désormais après que tant de familles ont tout perdu et sont réduites à la mendicité?

Disons en finissant ce petit rapport sur nos ministères et nos oeuvres de l'année, qu'un Observatoire météorologique a été installé depuis un an dans notre résidence de Tchang-Kia-tchuang. Les bulletins de chaque mois sont imprimés par un de nos FF. Coadjuteurs.

J. Gonnet. S.J.

Personnel à la charge de la Mission.

.... 36	Missionnaires.
.... 45	Séminaristes.
......151	élèves au Collège.
.... 92	Catéchistes.
...... 67	Maîtres d'école.
...... 61	Maîtresses d'école.
..... 86	Vierges ou Veuves Zélatrices.
.... 45	Vierges dans nos Ecoles normales.
..... 62	Domestiques, cochers, courriers etc.

En tout 645 personnes qui sont à notre charge.

Aucun de nos enfants du séminaire ou du Collège ne donne un centime pour la pension. Nous fournissons même les habits aux 9/10es d'entre eux. L'Ecole normale des Vierges qui se destinent à être plus tard maîtresses d'école est aussi entièrement à nos frais pour la nourriture.

Les Œuvres de la Sainte Enfance ne sont pas comprises dans les chiffres ci-dessus.

Etat de la Mission et ministères de l'année.

Chrétientés	387.
Eglises	1.
Chapelles	189.
Chrétiens	26023.
Adultes baptisés	1110.
Catéchumènes	2873.

Enfants païens baptisés (Ste Enfance)	5183.
Enfants nourris	728.
Confessions	39037.
Communions	33341.
Extrêmes-Onctions	269.
Mariages bénis	189.
Ecoles de garçons	67.
Elèves	712.
Ecoles de filles	61.
Elèves	673.
Instructions	1980.
Catéchismes	3191.

Extraits de plusieurs lettres du Père de Rabaudy à une Religieuse du Sacré-Coeur.
Tang-Kia-Tsai-Kien. Fête de Pâques. 1877.

Ma Révérende Mère.

Vous désirez sans cesse avoir des détails intimes sur notre vie de missionnaire, je profiterai de quelques heures de loisir que me laisse le vendredi saint pour vous satisfaire.

C'était la veille de la clôture de la retraite annuelle, je venais de méditer pendant ces quelques jours de repos sur les mystères de la Crèche, méditation d'autant plus aisée que le froid rigoureux, environ 20 degrés au-dessous de zéro, nous aidait à comprendre ce qu'a dû souffrir le divin enfant

de Bethléem ; mais je ne m'attendais guère, je l'avoue, à un exercice spirituel des plus pratiques qui m'advint le lendemain même. On demanda une extrême-Onction pour une bonne vieille femme de 80 ans qui se mourait de vieillesse plutôt que de maladie. Deux ou trois Pères réclamèrent l'honneur de la campagne, mais j'avais de fortes raisons à faire valoir, et je fus envoyé. Rien de plus juste, car j'allais sur mon terrain et dans mon district. La terre était couverte d'un pied de neige, et il soufflait du Nord-est une bise glaciale, à vous couper la figure. Nos montures n'avançaient qu'avec peine, le plus souvent nous allions à travers champs dans des plaines immenses qui n'offraient aucune trace de chemin sous leur linceul de neige, souvent obligés de mettre pied-à-terre pour reprendre un peu de chaleur, et tirant nos chevaux par la bride ; nous arrivâmes enfin à destination. Il était nuit serrée. Nous avions fait 50 Kilomètres. Tout le monde était couché, personne pour nous attendre, car on ne comptait plus sur nous. Nous avalâmes une tasse de riz, et nous nous étendîmes sur nos camps glacés. Le lendemain, après la messe, il fallut aller confesser notre bonne vieille malade à 2 Kilomètres du village, et lui porter le Saint Viatique. J'avoue que la seule vue de cette vénérable femme me dédommagea largement des légères tribulations de la route. Elle était assise sur son camp, soutenue par son fils païen, et revêtue de ses plus beaux habits, afin de recevoir dignement le Père, et Notre Seigneur Jésus-Christ dans la Communion ; mais vous rendre l'expression de ce regard si doux et de cette figure angélique, ce me serait chose difficile. "Je m'en

vais au ciel, mon Père," me dit-elle ; ce mot me fit penser à la parole fameuse de Suarez mourant : "Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir." Cette femme est baptisée depuis 5 ans à peine ; toute sa famille est encore païenne ; mais je ne doute pas que d'ici à quelques années, elle ne passe tout entière au catholicisme. Le jour même nous étions de retour à la résidence, malgré le vent contraire qui soufflait cette fois du Sud-Ouest. En vérité les gens qui sont à notre service, ces pauvres catéchistes et ouvriers, cochers et hommes de peine, ont bien des misères à endurer à notre occasion. Fort heureusement que nous servons tous le même maître, qui saura bien discerner le degré de charité avec lequel chacun s'acquitte de son emploi et qui rendra à chacun selon ses mérites.

Dans ce même village, dont je viens de parler, vivait une pauvre famille de 6 personnes ; pressée par une misère extrême, tous s'en allèrent à Tien-Tsin, pour y vivre du riz que le Vice-Roi fait distribuer chaque jour à plus de 10000 pauvres. Cette grande ville est à plus de 150 Kilomètres, route trop longue hélas ! pour de pauvres faméliques. La vieille grand'mère que son âge avancé retient clouée dans sa chaumière, ne put suivre ses petits enfants, qui tous s'en allèrent remplis d'espérance. Pauvres gens ! La mère seule revint à la maison, après quelques semaines, ses trois enfants étaient morts de froid et de faim, ainsi que son mari. Ce fait est loin d'être unique en son genre. On m'a dit que des milliers de malheureux sont morts de la même manière, et je le crois sans peine, tant la misère est extrême dans certains pays. J'ai rencontré bien souvent

des bandes de 200, 300, 500 mendiants, qui s'en vont de village en village demandant du millet, du blé, du riz... assez pour pouvoir prendre un léger repas et poursuivre leur route. Le fait est que la charité païenne soulage en grande partie cette misère, mais elle est impuissante à conjurer de telles calamités. La patience de tous ces malheureux est vraiment très-grande ; ils souffrent sans se plaindre et le sourire sur les lèvres, des maux inouïs : C'est à faire rougir de vieux catholiques. Quel malheur qu'un peuple si richement doué de tant de qualités et de vertus naturelles, n'ait pas la foi ! Ce sera, j'imagine, un ravissant spectacle, au jour du jugement dernier, que de voir par quelles voies secrètes mais admirables, Dieu aura fait mériter le ciel, à un bon nombre de ces honnêtes païens.

Lundi de Pâques 1877. — Encore une histoire semblable à celle que je vous contais il y a peu de jours. J'étais couché depuis environ deux heures, et dormant d'un profond sommeil, après une grande journée de route, lorsque j'entendis frapper à ma fenêtre de papier : "Père, on vient vous chercher pour une extrême-onction ! — Est-ce donc si pressé, demandai-je. — Il paraît que oui, Père. — Allons ! Fais seller les chevaux." Et quelques minutes après vous eussiez pu voir deux cavaliers, s'en allant à travers les ombres de la nuit, par un vent glacial, porter les derniers sacrements à un pauvre homme qui se mourait d'une fluxion de poitrine, puis revenir bien vite, et continuer un sommeil interrompu trop tôt. Ces alertes nocturnes sont assez fréquentes ; mais,

à vrai dire, c'est là ce qui conserve la santé, comme vous allez en juger. En effet, pendant cette course nocturne, je pris un léger refroidissement, si bien que pendant toute la journée du lendemain, je voyageai avec un violent mal de tête et la fièvre. Nous fîmes environ 70 Kilomètres, et déjà je me félicitais d'être arrivé, quand survint une autre extrême-onction. Descendre de voiture, monter à cheval et faire encore deux grandes lieues, fut pour mon indisposition un remède aussi nouveau qu'inespéré; je m'en revins parfaitement guéri. Ste Térèse dit quelque part, dans sa vie, qu'à partir du jour où elle cessa de s'occuper de sa santé, elle se porta beaucoup mieux; le fait est que jamais je ne me suis mieux porté que depuis mon arrivée en Chine. Si j'ai un avis salutaire à donner aux prêtres infirmes et d'une santé délicate, c'est de venir se guérir aux missions étrangères. Voilà un remède merveilleux qui ne se trouve consigné dans aucun manuel de santé.

Pei-Kia-Kia-Tsouem. — 6 Avril 1877. — Je viens de passer les Fêtes de Pâques dans un petit village où nous comptons 130 Chrétiens environ. C'est ce que nous appelons une grande chrétienté, tant il est vrai que tout est relatif. Arrivé le mercredi saint, je partis le mardi suivant pour une tournée dans mon district. Le village d'où je vous écris cette lettre est dans la plus grande détresse. Ces pauvres gens démolissent leurs maisons en briques ou en terre pour en vendre les poutres et les briques, les portes et les fenêtres dont personne ne veut, parce que personne n'a d'argent. Ils

en sont réduits à transformer en bois de chauffage tous les bois de charpente afin de pouvoir les vendre à vil prix, et se procurer de quoi ne pas mourir de faim, en attendant la moisson prochaine. Et quelle sera la récolte de blé? Misérable au possible, vu que presque toutes les terres sont en friche, la sécheresse extrême ne permettant ni d'ensemencer, ni de cultiver. Le ciel est d'airain. Un vent brûlant souffle sans cesse et dessèche tout. Et cet état dure depuis 4 ans! Pauvres gens! Leur patience inaltérable au milieu de tant d'épreuves, est un phénomène surprenant; ils ont par tempérament ou par simple vertu naturelle, une résignation à la volonté de Dieu telle qu'on en rencontre rarement de pareille parmi nos chrétiens d'Europe, en dépit de tous les raisonnements et de toutes les lumières de la foi.

Pour en revenir à ma fête de Pâques, dès le mercredi Saint on avait érigé sous le portail d'une petite église un joli tombeau, décoré par un tabernacle en bois sculpté et doré, et de nombreuses draperies rouges, bleues, vertes .... disposées selon le goût chinois. 6 beaux vases de fleurs artificielles, tapis etc. rien n'y manquait. "Et sepulcrum ejus erit gloriosum."

Le Jeudi grand' messe solennelle, avec 6 enfants de chœur revêtus de la soutanelle rouge, et de l'aube brodée; avec souliers rouges et calotte rouge fort joliment ornée. 4 servants avec le chapeau de cérémonie, encensoirs, croix etc. L'autel était resplendissant de lumières, surmonté d'un beau baldaquin, avec guirlandes et festons en draperies de soie rouge ou blanche, fort artistement disposés par la vierge maîtresse d'école, aidée de ses 18 grandes élèves. Après la messe,

procession au reposoir et toutes les cérémonies en usage dans nos églises de France. Pendant toute la journée et toute la nuit les adorateurs se succédèrent par groupes, méditant ou récitant des prières, dites à haute voix et psalmodiées à la façon des Chinois, qui excellent en ce genre.

Je profitai de quelques heures libres pour aller rendre visite au petit mandarin, mon voisin, à une distance de 5 Kilomètres, Nord-Ouest. C'est un excellent homme, à peu près de mon âge, grand fumeur d'opium, et pour cette raison, je pense, vieilli bien avant le temps. De retour à la chrétienté je procédai au lavement des pieds de 12 enfants pauvres, me trouvant là et dans l'exercice de ce ministère beaucoup mieux à ma place et partant bien plus à mon aise qu'avec les grands de la terre et les magistrats. Le Vendredi Saint, offices ordinaires, selon les rites de nos églises de France. Adoration de la croix, d'abord par les officiants pieds nus, puis par les hommes venant successivement baiser en pleurant les pieds de leur Sauveur, dont l'image reposait sur un coussin disposé sur le marchepied de l'autel. Les femmes vinrent ensuite s'agenouiller à la balustrade et baiser la Croix que je leur présentai successivement. Tout cela se fit avec ordre, dans un silence et un recueillement parfait; avec une piété ravissante. A 3 heures récitation du chemin de la Croix avec grande solennité le Père en tête, revêtu de l'étole et du surplis, 2 lecteurs psalmodiant les stations avec un accent de piété et de douleur qu'on n'entend qu'ici, et dont vous n'avez aucune idée en France; de plus 3 enfants de chœur, également en surplis, dont l'un

portait la croix et les deux autres des flambeaux. Je ne crains pas de dire que nos pieux Chinois prient mieux que nous. La récitation des prières du matin et du soir, de la messe, du Chemin de la croix, des litanies etc. émeut autant par l'ensemble et l'accord que par la lenteur grave et solennelle avec laquelle on procède. Tout le peuple priant d'une seule voix! C'est vraiment beau et édifiant.

Le Samedi toutes les cérémonies d'usage. Le feu nouveau, le chant de l'Exultet, les prophéties, les Litanies, la messe solennelle. Ensuite j'entrai au confessionnal pour n'en sortir qu'à 10 heures du soir, après avoir entendu 220 confessions de dévotion.

Cependant la musique était arrivée; j'entends l'orphéon chrétien composé de 30 musiciens, dont les instruments sont tous nommés dans la 13e prophétie du Samedi Saint; ils arrivèrent, dis-je, transportés sur deux grands chars, et commencèrent par déployer leur bannière contre une des colonnes du chœur. Le soir chant de la prière et des Litanies en musique, puis différents morceaux d'ouverture de la solennité du lendemain, jusque bien avant dans la nuit.

Le Jour de Pâques, Grand'messe solennelle de Dumont, chantée par d'anciens Séminaristes et élèves du Collège, avec musique, et prières chantées par tout le peuple. A l'élévation, pétards et fusillade. C'est fort brillant je vous assure, et fort consolant. A midi salut solennel du Très-Saint Sacrement, avec l'ostensoir, la chappe, les chants de l'O salutaris, du Tantum, du Magnificat, du Laudate, des Litanies en musique.

Le soir toute cette foule pieuse, s'était dis-

persée, et chacun regagnait son village, heureux et content. Si je ne me trompe, nous sommes aux beaux temps de la primitive Église et des agapes fraternelles dont parlent St Paul et les auteurs du temps.

Dès le mardi je remontais en voiture pour aller visiter d'autres chrétientés et entendre d'autres confessions, prêchant partout les gloires de Jésus ressuscité..

Sié-Kia-Kouang-Ting. 8 Avril 1877. — C'était le Dimanche de Pâques, vers les 3 heures de l'après-dîner, nous venions de terminer nos grandes réjouissances, lorsqu'une femme entra dans ma chambre, et sans rien dire, le visage triste, les larmes aux yeux; elle se prosterna et me salua à la façon des Orientaux, puis se relevant, et s'adressant à la vierge, Maîtresse d'école: "Grande tante, lui dit-elle, je vous en prie, veuillez les appeler vous-même à la prière." - "Elle vient d'expirer, me dit la vierge, allons vite réciter le Chemin de la Croix pour le repos de son âme". - La mère du premier administrateur de la chrétienté, vénérable femme de 83 ans que j'avais administrée l'avant-veille, et pour laquelle nous avions récité les prières des agonisants, venait en effet de mourir, de la mort des prédestinés. Un quart d'heure après les chrétiens accourus, au nombre de plus de 60 personnes, étaient en prières dans l'église, faisant le Chemin de la Croix, pour le repos de l'âme de la défunte, et votre serviteur le faisait avec eux: Tel est l'usage établi parmi eux, chaque fois que quelqu'un meurt.

Le lendemain plus de 50 personnes offraient la communion à la même intention. En vérité, avons-nous en France des usages aussi saints? Quand nos gens meurent, on tinte sans doute le glas funèbre, mais combien de personnes se mettent en prières pour le trépassé? Combien vont faire pour lui le chemin de la croix, ou la communion? Combien sont allés réciter auprès de son lit les prières des agonisants?

Ici quand un malade entre en agonie, on prévient les chrétiens dont plusieurs ne manquent jamais de se joindre aux parents du mourant. Tous, à genoux ou debout, récitent les longues prières des agonisants, et de temps en temps on fait les aspersions d'eau bénite sur le malade et contre le démon. Une personne suggère des oraisons jaculatoires au malade: Jésus, sauvez-moi! Marie, ayez pitié de moi!...... Mon bon ange.... Mon Saint Patron, priez pour moi!..... elle l'aide à maintenir en équilibre le cierge bénit qu'il tient à la main. Parfois aussi il en est qui se recommandent à ses bons offices: "Vous allez voir la Très-Sainte Vierge et Saint Joseph, surtout n'oubliez pas de leur parler de nous, qui restons ici. Quand vous verrez Notre Seigneur Jésus, ne nous oubliez pas...." Certes! La foi parle par la bouche de ces pieux chrétiens, et si le ciel n'est pas pour eux, pour qui est-il fait?

En général les morts sont très-consolantes, et les Chinois qui depuis plusieurs années contemplent leur cercueil, en dépôt dans leur maison, voient venir sans crainte la mort qu'ils attendent depuis longtemps. On leur fera ensuite de belles funérailles.

C. de Rabaudy s. J.

Extrait d'une lettre du Père de Rabaudy, Supérieur de la Mission du Tché-li Oriental, au R. P. Provincial de Champagne.

.... Je suis allé voir le Tao-Tai. Ce nom désigne un haut fonctionnaire dont la dignité est supérieure à celle des Préfets, et qui gouverne un certain nombre de préfectures. Je fus très-bien reçu. Nous parlâmes de bien des choses, et en partant je témoignai le désir de voir le Vice-Roi, en ajoutant que je n'osais espérer cette faveur. Le lendemain une estafette m'annonçait que je pouvais me rendre au palais du Vice-Roi à l'heure qui me ferait plaisir.

Aujourd'hui, après toutes les précautions d'étiquette, je me suis rendu chez le puissant et redouté Li-hong-tchang. A peine arrivé je fus introduit et nous parlâmes cinq grands quarts d'heure. Il me fit mille questions sur la doctrine, sur notre mode de procéder, sur nos pauvres, nos orphelins. Je lui répondis de telle sorte qu'il dut entendre un exposé net et rapide des 10 commandements et de bien d'autres points de doctrine. Comme je lui disais que mon intention, en venant lui offrir mes hommages, était de le remercier de la paix profonde dont nous jouissons sous sa haute et bienveillante protection, il me répondit à peu près en ces termes: "Il est inutile de me remercier. Je vous recommande surtout de ne pas vous mêler de procès, d'éviter de recevoir au nombre de vos chrétiens des gens tarés et mal famés. Je sais que la mission de Hien-hien est calme, bien conduite, et que vous êtes tous amis de la paix et ennemis des affaires

tumultueuses. Tant que vous continuerez à vivre de la sorte, en prêchant votre doctrine qui est bonne et que je connais, vous pourrez compter sur ma protection, mais si je vous voyais devenir des fauteurs de troubles, je ne saurais plus être votre protecteur." Rien de plus juste et de plus sage que cette réponse, que notre Bienheureux Père Saint Ignace signerait des deux mains. Bref, ce puissant prince était de bonne humeur et l'entrevue a été des plus consolantes. Voilà donc la chaîne de nos relations renouée jusqu'au sommet de la hiérarchie civile. Rendons-en à Dieu de grandes actions de grâces. Cette entrevue est d'une importance majeure pour notre petite mission. Cela nous pose aux yeux des chrétiens, des païens et des autorités civiles ou militaires.

J'espère emmener Monsieur Dillon, notre excellent Consul à Hien. Ce bon chrétien désire vivement se retremper dans une bonne retraite de 8 jours, dont il sent, dit-il, un besoin extrême : lui qui communie tous les dimanches!

de Rabaudy s.J.

Mission de Nan-King. - Lettre du P. Pittar aux Scolastiques de Zi-Ka-Wei.

Mes biens chers Frères.

P.C.

L'excellent Frère Bidelle m'a écrit une si bonne lettre le 29 Août, que je suis obligé de vous écrire de nouveau, lors même que mon coeur ne

n'y eut point porté tout d'abord. Aujourd'hui, voulez-vous que je vous narre quelques incidents de ma première tournée en district?

Je devais partir le 5 septembre en compagnie du P. Le Cornec, qui a la bonté de me faire connaître les personnes et les choses; mais voilà que deux jours avant, par manière de prélude, nous fîmes, les Pères Debrix, Bies et moi, une bonne promenade à mules; ces vétérans cavaliers n'ont pas eu pitié de ma qualité de novice. Nous avons trotté par monts et par vaux deux heures durant. Tout allait bien; seulement le lendemain je dus constater une bonne écorchure, qui demanda à guérir avant d'entreprendre une semaine de course. Il fut convenu que le P. Le Cornec partirait seul pour passer dans son district la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, puis qu'il reviendrait me prendre le lundi, 10 septembre. Ce fut un coup de la Providence: à peine les Pères partis, le F. Goussery tomba malade d'une forte fièvre avec douleurs de tête, il fut fort heureux de m'avoir auprès de lui pour le soigner. Grâce à Dieu, le mal fut jugulé dès le principe, ce fut l'affaire de 3 ou 4 jours.

Ensuite nous dûmes attendre le retour du Père Ministre qui revient de Ou-hou nous donner la bonne nouvelle qu'après bien des pourparlers et une opposition formidable venue de différents endroits, la Sainte Vierge pour sa belle fête de la Nativité, avait béni notre cause, et que l'achat des terrains de Ou-hou venait d'être conclu (*)

(*) Il s'agit d'un assez vaste terrain dont l'achat était retardé depuis longtemps par des difficultés sans cesse renaissantes. La position est importante; car Ou-hou est une ville considérable, et les Anglais y ont obtenu l'année dernière une concession, au sujet de l'affaire Margary. Notre terrain sera probablement enclavé dans la concession anglaise, dont les limites ne sont point encore fixées.

Enfin nous pûmes partir le 14, fête de l'exaltation de la Ste Croix, beau jour de départ, car ici la vie apostolique s'exerce sans adoucissement et la croix vient assez souvent nous réjouir de ses meilleures bénédictions.

Nous sortons par la porte Est et après 7 ou 8 lis, nous passons un très beau pont à Toung-hi-Kiao sur un des bras du grand torrent, qui traverse tout le Ning-Ko-fou; au bout de quelques minutes, c'est une autre histoire, nous rencontrons un autre bras à Chouang-Kiao. Ici le pont est brisé, il faut passer le torrent en barque: nombre de personnes attendent sur la rive, le courant est très-rapide, la barque assez petite, et cependant les hommes, les bêtes, les paniers, etc. etc. vont s'y loger tant que la barque peut en contenir. Le P. Le Cornec trouve la chose fort simple, j'avoue que je me confie en la Sainte Vierge, car chavirer dans les conditions où nous étions, eût été chose facile. Les mules furent sages et surtout la Providence du missionnaire était là. Nous sommes arrivés à l'autre bord sans encombre.

Encore 15 lis et j'arrive à mon premier Kong-sou, à Wang-Kia-chan à 25 lis environ du Fou, chef-lieu, ou préfecture. Vous dépeindre cette maison commune du bon Dieu, du Père et des Chrétiens n'est pas chose facile. C'est une grande pièce ayant environ 8 à 10 mètres de long sur 7 à 8 de large. Un forgeron y bat son fer; sa famille occupe un des coins derrière une cloison. Cette bonne famille chrétienne se retire quand le Père arrive afin de lui céder son petit recoin. On approprie tant bien que mal la boutique qui devra se transformer en chapelle. Le Père y dira la

Sainte messe, fera le catéchisme etc. Des réparations seraient nécessaires, mais nous sommes au milieu des ruines de la persécution et pour les relever il faut patienter, car les secours manquent. Dans cette chrétienté, j'ai environ 7 Chrétiens et une douzaine de catéchumènes.

Comme notre première journée sera de 80 lis, c'est-à-dire 48 Kilomètres, nous ne pouvons rester longtemps à Wang-Kia-chan. Nous continuons à marcher vers l'Est; à 1 heure nous arrivons au lieu du dîner, appelé Choang-miao-Kang. Nous attachons nos bêtes, nous nous installons dans une auberge, mais comme nous arrivons un peu tard, nous devons attendre que le riz soit cuit. Nos porteurs, car nos bagages sont toujours portés à dos d'hommes, et nos bêtes se reposent. Nous mangeons un dîner chinois des plus simples et nous entreprenons les 40 lis qui nous restent.

Bientôt nous quittons la grande route pour aller visiter la chrétienté de Ta-seng-tsen où le Père Audrain avait un Kong-sou passable, mais qui a été brûlé dans les dernières affaires; la famille païenne qui garde nos ruines nous a bien reçus.

Bientôt il faut passer un fossé large d'un mètre sur une simple planche, nous descendons de mule, le P. le Cornec et moi nous passons facilement, mais comme notre Catéchiste Tchen veut venir sur nos pas, sa bête recule, se détache, et notre catéchiste de courir après. C'est une demi-heure de perdu. Enfin la bête est ressaisie, et une brouette qui arrive par derrière décide la mule à se lancer par dessus le redoutable fossé. Voilà les petites distractions de

la route.

Le soir vers 7 heures après toute une journée de course nous arrivons à Lou-tsen, lieu du martyre du P. Ouang. Le temps était chaud. J'avoue que j'étais à bout de forces. On prépare le souper, il faut acheter, faire cuire, le repas ne peut être sur table que vers 8 heures. Un peu d'eau de vie Chinoise nous a stimulés et nous a fait avaler un bol de riz et du poisson salé.

Comme les réparations ne sont point avancées, nous avons vu Lou-tsen dans le triste état où l'a laissé le pillage. J'ai pu voir l'endroit où le Père a été tué, celui où son Catéchiste Tchen a été percé d'un coup de lance comme il escaladait un mur pour s'évader. Nous avons passé la nuit sur quelques planches, presqu'en plein air.

Le lendemain 15, il pleut, nous ne pouvons pas partir, nous sommes allés seulement à un village appelé Sui-tsen, éloigné de 6 à 8 lis, pour les affaires du P. Le Cornec. Là le bon Père a pu donner l'extrême-Onction à une vieille chrétienne, qui d'abord a beaucoup de mal à consentir à se confesser. Espérons que le Dieu des miséricordes oubliera la faiblesse de cette pauvre chrétienne et voudra bien la recevoir dans son Paradis.

Le 16 Septembre, fête de Notre Dame des 7 douleurs, bien que ce fût le Saint jour du dimanche, nous avons cru nécessaire de nous mettre en route pour Seng-Kia-pou, environ 50 lis Sud-Ouest de Lou-tsen. Nous passons par San-li-tchoung où se trouve la famille du Catéchiste Tang tué à Lou-tsen en même temps que le P. Ouang. Ensuite

nous arrivons à Ta-Chang-Kiao où il y avait 8 familles de chrétiens avant les affaires, maintenant on n'y voit que des apostats! Combien la grâce de souffrir pour le nom de Jésus, est une grande grâce et une grande gloire! Nous avons des chrétiens qui ont reçu cette grâce et cette gloire! mais hélas! que le nombre en est petit!

Nous passons par des pays magnifiques, tantôt dans la plaine, tantôt sur la montagne, et constamment un paysage splendide se déroule sous nos yeux.

Vers midi nous rentrons dans mon district et passons à Kao-tsen à 25 lis Sud-Ouest de Lou-tsen où nous avons dû rendre une maison dont les titres n'étaient point tout-à-fait en règle. (*). Depuis lors, cette maison reste déserte. Nous l'avons visitée au passage. Dans les environs il y a quelques familles chrétiennes.

A Liang-ting à 20 lis de Seng-Kia-pou, but de notre journée, nous stationnons pour prendre

(*) Dans le principe, lorsque les missionnaires pénétrèrent au Ning-Ko-fou, le pays était complètement désert; dans plus d'un village il ne restait pas plus de 2 habitants sur 100. Les Tchang-mao avaient tout tué. Pour repeupler le pays, les Mandarins firent appel aux habitants des autres provinces. Les champs et les maisons des morts étaient concédés aux nouveaux colons. Quelquefois ceux-ci les revendaient à d'autres, et ceux-ci à de nouveaux encore. Nous acquîmes ainsi 2 ou 3 Kong-sou peut-être, dont les titres restèrent un peu indéterminés. Bien entendu, nous étions prêts à faire justice à qui de droit. Après la tempête de l'année dernière, le Vice-Roi envoya des Mandarins constater les dégâts; et ces 2 ou 3 Kong-sou dont les titres n'étaient pas parfaitement en règle ont dû être rendus. L'indemnité pour le reste, après avoir été admise en principe, sera je crois bientôt payée. D'un commun accord, le montant en a été fixé à 25000 f environ.

notre dîner dans une auberge, c'est la répétition du dîner de Chouang-miao-Kang. Un bon chrétien appelé Tsiang-wen-yeou, seul chrétien du bourg, est venu nous saluer pendant le dîner en faisant le Kéh-teou (prostration à deux genoux), devant tous les païens spectateurs..

Nous arrivons à Seng-Kia-pou où j'ai un Kong-sou; le bourg est situé sur le bord du grand torrent, à 30 lis sud-Est de Ning-Ko-fou. Ici le Kong-sou est assez bien relativement parlant, mais plus pauvre que les Kong-sou de l'Est. Après réparation et ameublement il sera assez bien. Grâce au petit mandarin militaire de l'endroit ce Kong-sou n'a point été pillé, nous y avons passé la nuit, couchés sur quelques planches.

Le lendemain 17 septembre, de bonne heure, nous sommes partis pour Chouei-toung. Au départ, petit incident risible: je pris mon élan trop vigoureux sans mesurer le coup; au lieu de rester sur la bête, me voilà qui chavire de l'autre côté de l'animal; n'ayant pas prévu le coup et n'ayant que la main gauche pour me retenir, je dus glisser jusqu'à terre; exercice de gymnase qui parut fort risible à nombre de Chinois qui ne pouvaient satisfaire leur curiosité, en voyant des gens si étranges apparaître au milieu d'eux. Je fus le premier à rire de l'incident. Je fis bon visage contre mauvaise fortune: sans me décourager, je ne fis qu'un saut pour remonter sur la bête et cette fois avec parfait succès. Pendant la route aucun incident remarquable: toujours pays fort accidenté et vraiment pittoresque.

Nous arrivons à Chouei-toung, distant

de Seng-Kia-pou de 30 lis, vers 11 heures et demie. Nous y trouvons les Pères Debrix et Chen-liang venus pour voir le P. Ministre. Chouei-toung c'est le centre du P. Li. Il y a une école interne, qui actuellement est à l'étroit et dans le provisoire, car ce beau Kong-sou a été rasé l'année dernière. C'est ici qu'est mort le Père Femiani; j'ai visité son tombeau situé sur la montagne a 1 li Est de la Résidence.

Après dîner nous sommes allés voir le Père Seckinger, occupé à faire démolir la Résidence de Sué-tsou, à 8 lis Est de Chouei-toung; C'est une exigence du Vice-Roi à cause de quelques défauts de formalités dans nos titres. Ce Kong-sou est celui qui nous causa le plus d'embarras. Le terrain avait bien été acheté, mais je ne sais comment, lors de la construction, la maison et l'église auraient été par erreur construites en dehors de nos limites. C'était un terrain vague, désert, couvert uniquement de ruines; les mesures auraient été mal prises. Le Vice-Roi saisit cette occasion, pour avoir sa revanche. En vain le P. Seckinger offrit d'acheter ce terrain .... en vain on en écrivit à Pékin; il faut jeter par terre les restes de l'église incendiée et du Kong-sou resté intact. Pour réparer cet échec moral, le P. Seckinger fait construire une nouvelle église et un nouveau Kong-sou sur notre terrain. Nous avons donc contemplé les ruines calcinées de l'église ogivale de Sué-tsou et le Kong-sou encore debout, mais dont la toiture était presque démolie quand nous sommes arrivés. Sans doute la parole de nos SS. livres se réalisera ici: "Vir obediens loquitur Victoriam".

Nous sommes revenus à Chouei-toung, avec le P. Ministre et comme tous les Pères de la Section, moins le P. Bies, missionnaire du Kouang-te-tchéou, se trouvaient réunis, nous avons pu avoir une consulte au sujet des constructions que l'on va commencer à Chouei-tong, de sorte que notre position sera, nous l'espérons, meilleure après qu'avant la persécution. Ici nous sommes quatre Pères à coucher dans la même chambre, avec deux fenêtres qui ne peuvent se fermer : nous sommes au régime du grand air.

Le lendemain 18, repos pour la première fois depuis notre départ. On en profite pour avancer les études de mandarin, car ici le patois de Changhai n'est pas compris, et je veux profiter de l'occasion pour bien apprendre la langue universelle de la Chine. Les commencements, il ne faut pas s'en étonner, sont pénibles, car pratiquement, c'est une nouvelle langue, quoique voisine de la première. Déjà mon oreille commence à s'y faire et j'ose formuler quelques phrases, de sorte que l'année ne s'écoulera pas, je l'espère, sans que je me sois passablement mandariné.

Le 19 septembre la pluie tombe, il est difficile de partir, cependant comme le temps s'améliore, nous partons sous la pluie vers midi. Nous quittons Chouei-toung pour nous rendre à Ta-li-tsen à 60 lis Nord-Ouest. Pendant la route nous traversons 6 fois le torrent qui vient du côté de Kien-bien pour rejoindre le torrent de Chouei-toung un peu avant Seng-Kia-pou. Une fois nos bêtes avaient de l'eau jusqu'au ventre, un peu plus de pluie et nous n'aurions pas pu passer ce jour-là.

Nous n'étions pas loin d'arriver, lorsque ma mule s'obstine à ne pas passer un pont, qui du reste n'offrait rien d'effrayant. Ce sont les petits exercices de patience de la position ; nous perdons ainsi pas mal de temps en essais infructueux, puis subitement les impressions changent et la bête se décide. Ma bête est douce, docile, assez aguerrie aux accidents de route, mais n'oublions pas que c'est une mule, et le proverbe "*têtu comme une mule*" doit bien se vérifier de temps en temps.

Enfin vers 7 heures, nous arrivons à Ta-li-tsen un de mes Kong-sou pillé l'année dernière ; il n'y a plus que les murs et quelques tuiles sur le toit ; on a réparé une petite chambre pour le Père, mais pour tout meuble une table, quelques planches pour lit et une chaise. On a dû tout emprunter aux voisins qui n'ont pas refusé de nous prêter une chaise et quelques bols pour le riz, le thé etc. Nous cherchons des œufs, des légumes, rien absolument à acheter au village, nos porteurs ont un peu de poisson salé, mais ils ont peine à marcher, les chemins étant mauvais, et ils n'arrivent qu'à 8 heures et demie. Il était 9 h. et plus quand nous avons pu manger un peu de riz et de poisson salé, après 7 heures de marche par un mauvais temps. N'ayant qu'une marmite, on y cuit successivement le riz, puis le poisson, puis on y a chauffé l'eau pour le thé. La soirée a été fort gaie, nous avons beaucoup ri. Le P. Le Cornec avait un calme breton parfait ; quand je disais peut-être dans un quart-d'heure pourrons-nous souper il répondait : Oh ! çà viendra ! un peu plus tôt, un

peu plus tard ; dans ces pays on finit par avoir un estomac complaisant pour manger n'importe quoi à des heures impossibles. — Nous organisons nos lits de camp, et bien fatigués nous nous endormons dans une petite étable de Bethléem. Que le bon Dieu soit béni de nous faire marcher un peu sur ses traces!

Le lendemain, 20 septembre, nous faisons une tournée dans les familles chrétiennes des environs, habitant presque toutes sur le flanc des montagnes qu'il faut gravir et redescendre ensuite par des chemins très escarpés. Nous partons après notre déjeuner et nous rencontrons une famille au village de Wang-tsen. Ensuite 7 familles au village de Tchen-tchang. Ici on nous avertit qu'une famille n'avait pas enlevé certaines inscriptions païennes. Mon palefrenier qui est païen prend en main mes intérêts et s'écrie : "Allez vite avertir cette famille d'enlever ses papiers ; le Père va arriver, il ne va pas être content s'il les voit." Puisse ce brave homme savoir lui-même qu'il faut se faire chrétien.

A Kao-tsen nous visitons 2 familles, à Yao-tsen 2 autres. Nous faisons ainsi environ 40 lis dans la matinée et nous arrivons pour dîner à 3 heures de l'après midi. Après dîner nous allons dans une autre direction faire encore près de 20 lis pour visiter deux familles au village de Ou-tchong. Partout nous sommes bien reçus. Dans ce moment, les chrétiens qui ont persévéré ne craignent point de se montrer quoiqu'ils soient toujours exposés à de nouvelles tracasseries.

Le lendemain 21, nous nous levons à 3h pour dire la messe et partir de bonne heure, car

nous aurons à faire 100 bonnes lis dans la journée. Mais il faut le dire, nous allons visiter une famille très-intéressante au bourg de Tan-tsen, à 40 lis Ouest de Talé-tsen : C'est la famille Hiu, composée de 3 membres, le père et 2 garçons. L'aîné des garçons Tchang-tsin seul est baptisé, les deux autres membres de la famille sont Catéchumènes. Ils ont été complètement pillés l'année dernière. On a été sur le point de les enterrer vifs, quand Tchang-tsin a trouvé moyen de s'évader au moment où l'on creusait leurs fosses. Les païens ont craint alors qu'on n'allât les dénoncer au mandarin, ils ont donc relâché les deux autres. Ces braves gens n'ont jamais voulu apostasier. Maintenant on semble les respecter dans le pays. Le vieux père seul était à la maison quand nous sommes arrivés ; aussitôt une petite fille païenne vient l'aider à chauffer le thé. Ses parents l'appellent du dehors ; mais elle répond : "Ah! je ne puis aller, j'ai de la besogne ici." Cette petite fille est âgée peut-être de 8 ans, puisse le bon Dieu lui donner le don de la foi! Elle s'est montrée bien bonne pour les Pères, ainsi que son frère qui va nous montrer la route pendant plus de 30 lis, car les fils Hiu sont absents ; l'aîné soigne son frère cadet gravement malade dans une famille païenne à 15 lis de là. Comme il n'était pas encore baptisé, nous avons cru devoir aller le voir et le préparer au baptême si faire se pouvait. Nous allons donc au village de Sen-men-pou à 40 lis de la sous-préfecture Kien presque sur la grande route du Chef-lieu à la sous-préfecture. Nous avons été bien heureux de pouvoir baptiser ce brave garçon qui a été sur le point

d'être enterré vif l'année dernière, il a reçu le baptême avec joie. Nous sommes revenus dîner chez le vieux Hiu vers 2 heures, après une matinée de 70 lis de marche. Aussitôt après dîner, il faut repartir pour Ta-li-tsen, pour y passer la nuit. Nous y rentrons bien fatigués après une journée de 110 lis.

Le lendemain nous retournons au Chef-lieu, en visitant 8 familles sur notre route. Enfin nous rentrons après une excursion de 9 jours. Nous trouvons le P. Ministre qui nous reçoit avec sa charité ordinaire. Nous allons nous reposer 2 ou 3 jours; j'en profite pour vous écrire ces quelques lignes. Puis il faudra recommencer par le détail, l'évangélisation de mon vaste district. J'ai été à l'Est et au Sud, mais à l'Ouest j'aurai à aller jusqu'au Nan-ling-hien à 100 lis du Chef-lieu, et au Sud ouest jusqu'à Kien-hien encore à 100 lis environ. Ainsi vous voyez que je puis m'étendre, le pays est vaste, et les païens sans nombre.

Enfin nous goûtons la vie du Missionnaire dans le vrai sens du mot, et avec la grâce de Dieu nous sommes contents, car souffrir pour les âmes n'est-ce pas un bonheur? Puis nous avons grâce d'état car nous sommes au poste de l'obéissance.

En union de prières.

Servus et frater in X°

Pittar s.J.

Extraits de plusieurs lettres du P. Pfister au P. de Kersabiec. — Zi-Ka-Wei, Octobre 1877.

Mon Révérend et bien cher Père.
P.C.

.... Nous avons reçu, il y a quelque temps, le P. de Boeck venant de Macao où il est depuis 15 mois avec le P. Stockmann. Il nous a donné beaucoup de nouvelles, en voici le résumé.

Il était à Calcutta depuis 1866. Il fut envoyé à Hong-Kong pour accompagner le Père Stockmann, et se guérir de la fièvre. Arrivés dans cette ville, ils ne purent y loger, et s'étaient décidés à venir à Shang-hai, lorsqu'en attendant le vapeur, ils allèrent à Macao visiter quelques uns de leurs anciens élèves de Calcutta. L'un d'eux très-riche offrit une maison de campagne aux 2 Pères qui acceptèrent. Alors la question du Collège de Macao revint plus sérieuse sur le tapis.

Le Comité qui s'était formé avait déjà acheté une maison assez considérable pour commencer. Malheureusement les conditions posées étaient inacceptables, et le T. R. P. Général refusa. On envoya à Rome un ou deux délégués, le Gouverneur et Monseigneur les appuyaient, mais rien n'y fit, le refus persista. Là dessus le Père Stockmann leur fit entendre qu'avec ces conditions on ne pourrait jamais rien faire. Il y eut des modifications, je ne sais lesquelles, et Monseigneur Steins, qui approuve fort ce Collège, promit d'y laisser les 2 Pères et d'en envoyer 2 autres, si le T. R. P. Général acceptait les nouvelles propositions.

La question en est là actuellement ; on attend pour Novembre la réponse de sa Paternité.

Monseigneur de Macao auquel la Propagande, il y a à peu près 2 ans, a confié l'île de Haï-nan, et plusieurs points du littoral, se trouvant dans l'impossibilité d'y envoyer des Missionnaires, a prié le P. de Boeck d'offrir en son nom à nos Pères du Kiang-nan cette nouvelle mission. Il y a des difficultés de bien des genres, et le P. de Boeck pense qu'il est impossible que nous nous en chargions dans les conditions offertes. C'est aussi l'avis du P. Chauvin, m'a dit le P. de Boeck, du reste on en écrira officiellement au R. P. Provincial ; pour moi je vous dis ce que je sais et en courant.

Les Sœurs de St Paul de Chartres font un grand bien à Macao, mais leur position présente est intenable, et elles songent à quitter, si on ne la change point. Elles font très bien aussi à Hong-Kong, ainsi que les Sœurs Canossiennes. Celles-ci ont à peu près les mêmes œuvres que les Auxiliatrices, mais bien moins de ressources. Monseigneur Raymondi de Hong-Kong a réussi à se mettre à dos le Gouvernement Colonial, les Anglais, les Portugais, sauf un ou deux, les protestants et presque tous les catholiques. C'est une misère ! Les deux Pères Bénédictins qui réussissaient fort bien, sont repartis. L'école des Frères du Vénérable de la Salle va bien, mais on craint qu'elle ne puisse pas continuer..

A Canton, la cathédrale sera magnifique, elle sera terminée espère-t-on, dans 6 ans, elle est bâtie sur les plans de l'église de Thann près d'Issenheim. Cette pauvre ville de Macao périt entièrement, il n'y a

plus de commerce, et la corruption est affreuse, une partie du Clergé donne le mauvais exemple : il y a des prêtres qui disent la messe en 12 minutes, qui sont Francs-maçons, ont des filles, jouent etc.... La première chose à faire serait de renouveler le Clergé ; et ce qu'il y a de pis, c'est que le Gouvernement le soutient.

Il y a quelque temps les prêtres Chinois de Canton, Macao, Hong-Kong, et d'une partie du Fo-Kien, ont adressé à la Congrégation de la Propagande une demande, à l'effet d'avoir à eux une mission propre avec un Evêque pris parmi eux, ou bien un Evêque Européen si on ne veut pas de Chinois. La Congrégation a renvoyé la demande aux Evêques qui se sont réunis, et ont résolu la négative unanimement. Si je ne me trompe, à la même époque, j'ai entendu dire que nos prêtres Chinois du Kiang-nan, avaient adressé la même demande à la Congrégation, mais j'ignore tous les détails.

Le P. de Boeck nous a dit aussi que la Province de Belgique allait avoir une nouvelle Mission dans le centre de l'Afrique, et que le P. Depelchin recteur de Bombay était parti à cet effet pour accompagner sur leur demande les membres de l'exploration géographique belge qui se rendent dans le centre de l'Afrique, pour étudier le pays, et travailler à abolir la traite des esclaves. Il nous a donné aussi beaucoup de détails sur leur Collège de Calcutta, que le bon Dieu bénit. De 5 à 600 élèves, succès continuels dans les examens, subvention du Gouvernement, bonne réputation, à ce point que plusieurs Ministres protestants y envoient leurs enfants.

Mais il y a du travail et des souffrances. Monseigneur Steins va très-bien et donne l'exemple en tout. Il y a une dizaine de Pères consacrés aux Missions Indiennes lesquelles avancent difficilement, à cause des Castes et à cause de l'influence des ministres Protestants, qui donnent aux Indiens de l'argent pour assister à leurs offices et professer leur religion.

De la Mission rien de nouveau, que je sache en ce moment. Le choléra a disparu de l'orphelinat des filles, après avoir fait 29 victimes et plus de 50 malades. On a fait une Neuvaine à la Sainte Vierge ; à partir du dernier jour plus un seul cas. Quelques cas seulements à l'Orphelinat des garçons. Le P. Cordier revenu fatigué est reparti en bon état. Le P. Couvreur est, dit-on, fatigué. Les autres Pères vont bien.

Le P. Sica vient d'Autographier une petite brochure in 8° de 54 pages. *De ratione agendi cum Sinensibus*.. Ce sonts des conseils aux nouveaux missionnaires, et dont plusieurs peuvent être encore très-utiles aux anciens. C'est lui qui a écrit l'Autographie. Je pense qu'il en enverras à Paris quelques exemplaires.

Le Jour de Ste Térèse, a fait sa profession comme religieuse de Chœur, la Sœur Térèse de St Joseph. C'est la première Chinoise comme Carmélite de Chœur. Elle est originaire de Tong-pou-nan; elle perdits son père à l'âge de 15 mois. Restée seule avec sa mère, elle était toujours malade. Elle vint faire son éducation au Cheng-mou-nien, chez les Auxiliatrices, et là, se reconnut appelée au Carmel. Sa mère qui n'avait qu'elle, consentit à la donner

à Notre-Seigneur et en fit généreusement le sacrifice. Elle a persévéré avec courage et depuis lors jouit d'une bonne santé.

Le P. Supérieur est parti le 15 de ce mois pour faire la visite de Chen-Kiang, Yang-tcheou, Hoei-ngan. Tsing-ho, et revenir par Hai-men dont il fera aussi la visite.

Nous n'avons pas de malades sérieux. Monseigneur semble baisser. Le R. P. Garnier est toujours un peu souffrant de ses fièvres attrapées à Cayenne; le P. Marchi pris de diarrhée a besoin d'un repos d'une quinzaine. On dit que les Pères de la Section de Sou-tcheou, ont tous plus ou moins de petites indispositions.

Le fameux Chemin de fer de Vou-song à Chang-hai qu'on disait devoir être prolongé jusqu'à Sou-tcheou, vient d'être cédé par les Anglais au Gouvernement Chinois, qui se hâte de le faire disparaître, et de l'expédier dans l'île de Formose, pour relier le port de Ta-Kao à la ville capitale Tai-wan-fou.

Voici ce que je lis dans le Freeman's Journal du 25 Août, de Sydney en Australie: "Nous sommes autorisés à annoncer que Sa Grâce, Monseigneur l'archevêque de Sydney a pris tous les arrangements pour faire venir dans son diocèse le célèbre Ordre des Jésuites. Dans le plus bref délai possible, ils prendront possession du district de North-Shore. Avec son grand talent d'élever la jeunesse, et sa réputation établie dans le monde entier de former les caractères des jeunes gens, la Compagnie ouvrira presque immédiatement les premières classes

et un pensionnat au milieu de notre cité, en attendant qu'elle bâtisse un collège vaste et commode à North-Shore. Ce collège est destiné à deux fins: la bonne éducation et l'instruction religieuse des jeunes catholiques de la colonie, puis comme Séminaire archiépiscopal, la formation des jeunes gens qui se destinent à l'Eglise. Nous n'hésitons pas à dire au nom d'un bon nombre de catholiques de la Nouvelle-Galle du Sud que sa Grâce en appelant les Jésuites a procuré aux catholiques un bienfait inestimable. Nous croyons fermement qu'il n'y a aucune famille Chrétienne dans la Colonie qui ne s'en réjouisse, et qui ne contribue à l'installation des fils de Saint Ignace. Cette haute école dans la Cité, ce collège-séminaire à North-Shore prépareront les élèves à prendre les degrés dans l'Université. Faisons donc tous le meilleur accueil à cette Compagnie et à ses illustres membres. Prêtres et fidèles, recevons-les avec la cordialité et la générosité dues à leurs mérites."

C'est le P. Cahill qui m'a envoyé ce Journal de Melbourne, je crois par conséquent, que c'est lui qui fait la fondation qui sera vraisemblablement confiée à la Province d'Irlande, déjà chargé de Melbourne, ou peut-être à la Province d'Angleterre.

Pfister. S.J.

Pologne. – Couronnement de N. D. de Starawiès. – Lettre du P. Holubowicz au P. de Kersabiec. – *Tarnopol 17 Novembre 1877.*

Mon bien cher Père.
P. C.

Nous avons eu de grandes solennités dans notre province : le couronnement de N. Dame de Starawiès, à la maison du Noviciat de la Compagnie, et l'arrivée du Nonce pour cette grande solennité. On n'a jamais vu ici chose pareille. Je ne suis pas à même de vous en donner une juste idée, tant il y avait de beauté et de grandeur. D'abord comme préparation, une mission de 8 jours durant laquelle il y avait chaque jour 20 à 30.000 personnes, 60 prêtres entendant les confessions sans interruption. Vers la fin de la mission le Nonce arriva en vrai triomphe. C'est lui-même qui a dit, que cette réception du représentant du Souverain-Pontife a surpassé de beaucoup son attente, et qu'il n'a jamais vu rien de semblable. 200 paysans en costume polonais faisaient une cavalcade devant lui pendant son voyage de Rzeszow jusqu'à Starawiès, un bon nombre des Seigneurs de la plus haute noblesse, également en costume national, formaient sa suite. Sur les chemins partout du peuple à genoux pour recevoir sa bénédiction. Deux Archevêques et 2 Evêques avec plusieurs dignitaires ecclésiastiques sont venus à Starawiès pour la solennité.

Le jour du couronnement : concours de peuple immense ; il y avait 120,000 pèlerins, quelques uns disent 150,000 ; toujours est-il, que tous les environs

étaient remplis de monde, que tous les toits, toutes les haies, tous les arbres étaient pleins de pieux spectateurs. Plus de 260 prêtres étaient présents. Un grand nombre de nobles Polonais en riche costume national entouraient le Nonce et le clergé. La cérémonie se fit devant l'église sur un endroit préparé pour cela. Pendant l'évangile de la messe pontificale, les nobles, suivant l'usage antique, tenaient dans la main le sabre à demi-dégainé, en signe qu'ils sont toujours prêts à défendre la sainte foi. Le Prince Ladislas Czartoryski et le Comte Stanislas Potocki portaient la couronne, qui avant la cérémonie avait été gardée par une garde honoraire composée de 2 paysans et de 2 nobles. Le Nonce bénit la couronne, puis le R. P. Provincial et le R. P. Recteur firent serment de veiller toute leur vie à la conservation de cette couronne. — Alors 2 prédicateurs firent un sermon dans le même temps au milieu de la foule hors de l'église. Lorsqu'ensuite le Nonce plaça la couronne sur la tête de Notre-Dame la musique se fit entendre, des décharges de mortiers retentirent au loin, et la joie fut universelle

Impossible de vous donner tous les détails intéressants. Entrons au réfectoire, ou plutôt aux corridors des 2 étages remplis de tables pour dîner. Le dîner était servi ce jour-là à 306 personnes. Des toasts multipliés furent portés en italien, en latin et en polonais au Souverain-Pontife, au Nonce, au Cardinal Ledochowski .... De la part du Nonce aux Evêques de Galicie, à l'Empereur, aux Nobles Polonais, enfin à notre Compagnie. Ce dernier toast fut porté et reçu d'une manière très chaleureuse,

comme expression de la reconnaissance à nos Pères pour tout ce qu'ils ont fait en l'honneur de Marie et pour leur hospitalité : en effet on fit beaucoup pour les hôtes. Pendant 5 jours toute notre maison servait de domicile aux hôtes, vu que c'est un village, et qu'il n'y a point d'hôtels, ni d'autre domicile convenable. Notre Communauté logeait au grenier ou à la maison de campagne, les hôtes occupaient notre maison principale tout entière ; on les nourrit aussi pendant ces 5 jours et au-delà, depuis le matin jusqu'au soir. On serait tenté de le croire impossible, vu notre pauvreté. Eh bien non, cela a été même assez facile, car le bon peuple était intarissable dans ses offrandes : plus de 1000 poulets, 2000 Canards, 12 chevreuils, 1 beau sanglier, du beurre, des œufs, du lait sans mesure et sans nombre, et d'autres choses pareilles furent apportées à la cuisine.

On a songé aussi aux Dames de la noblesse : tout le couvent des Sœurs était à elles, et elles y étaient également traitées par les Sœurs de la plus belle manière. Parmi les dames se trouvait la Princesse Czartoryska, née duchesse de Nemours, Française, Elle était charmée de tout ce qu'elle voyait, surtout de la piété, de la foi vive et de la simplicité du peuple Polonais ; il est réellement unique en Europe ; le Nonce ne trouvait pas de mots pour faire son éloge, et il remerciait vivement le R. P. Recteur de l'avoir invité à cette grande cérémonie.

Le Souverain-Pontife a eu l'insigne bonté d'honorer notre Compagnie, spécialement le collège

de Starawiès, en lui offrant un beau calice d'or en souvenir de cette solennité; il fut consacré par le Nonce. Ajoutons encore que plusieurs télégrammes furent adressés à Rome pendant ces jours solennels, au Souverain-Pontife pour exprimer la reconnaissance et l'amour filial de la nation polonaise.

Le Nonce alla ensuite à Léopol et ce fut encore un triomphe. Il trouva à la gare une foule immense, et les Archevêques des trois rites: latin, arménien et grec à la tête d'un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques et laïques. La musique militaire entonna l'hymne papal. De vives acclamations de tous côtés: Vivat! Evviva!! Le Nonce entra dans la salle d'attente ornée pour le recevoir; les 3 Archevêques l'ont complimenté chacun par une allocution. Il leur répondit, les larmes de joie aux yeux, il loua hautement la piété et l'attachement des Polonais au Saint-Siège. Puis le Maire se présenta avec les membres du Conseil municipal, et prononça aussi une allocution en latin, à laquelle le Nonce répondit d'une manière très-touchante. Le soir grande illumination dans la ville. C'était comme une mer de lumière. En effet la ville tout entière sans la moindre exception prit part à honorer le Représentant du Saint-Siège, les uns par des motifs supérieurs de foi, les autres au moins par des raisons de patriotisme, vu que Pie IX a témoigné tant de bienveillance à la Pologne. Le Nonce reste 10 jours à Léopol; on a annoncé un grand programme de réceptions magnifiques, mais je serais trop long si je voulais tout

dire. Restons-en là, au moins pour le moment.

Votre serviteur
J. Holubowicz. S.J.

Extraits de 2 lettres du P. Vivier.

Tarnopol, 22 Novembre 1877.

Mon Révérend Père.

P. C.

.... Dimanche dernier, nous avons célébré avec une pompe inaccoutumée la fête patronale du Collège, la Saint Stanislas. Cette fête est toujours renvoyée au Dimanche avec toute son Octave en Pologne, afin que le peuple la puisse célébrer; car Saint Stanislas est un des patrons du pays. Nos élèves s'y sont préparés par leurs 3 Jours de retraite annuelle; et pour relever encore la solennité, le R. P. Recteur avait invité Monseigneur Janiszewski, coadjuteur de Posen, à venir donner la confirmation à nos enfants en ce même jour. Votre Révérence connaît sans doute une partie des vexations auxquelles ce digne prélat a été en butte de la part de Bismark; comme Sa Grandeur n'obéissait pas aux ordonnances de Mai, les tribunaux l'ont condamnée à des amendes successives et les choses sont allées si loin que, les scellés furent mis sur le mobilier, et l'estimation qui en fut faite ne suffisant plus à payer le fisc, Monseigneur Janiszewski dut faire 13 mois de prison pour compenser le déficit. Un des

griefs et des chefs d'accusation était que Sa Grandeur avait consacré les Saintes huiles le Jeudi Saint sans l'autorisation de Bismark. Dans la prison, Monseigneur Janiszewski n'était séparé des malfaiteurs que par une cloison et n'avait d'autre cour que la leur pour respirer l'air; une fois par jour seulement il pouvait aller au jardin, mais suivi de deux gendarmes l'arme au bras. La nourriture était de si mauvaise qualité, que Monseigneur dut se faire venir du presbytère ce dont il avait besoin. Durant les longs loisirs de sa captivité, Monseigneur Janiszewski composa une histoire de la persécution en Prusse, ouvrage qu'il a publié depuis en gardant l'anonyme, pour ne pas compromettre son geôlier qui s'est montré parfaitement à son égard. On a lu ici au réfectoire cet ouvrage, que nos Pères croyaient être d'un autre auteur, et tous ont été unanimes à l'admirer. Monseigneur a dit au P. Holubowicz que ce travail est déjà traduit en français et que l'éditeur lui a demandé l'autorisation de mettre en tête le nom de l'auteur; mais Sa Grandeur toujours par la même raison, ne le veut pas permettre; et comme son nom surtout donnerait de la vogue à l'ouvrage, on ne sait pas encore s'il paraîtra. Monseigneur Janiszewski, avant sa captivité, avait déjà composé un célèbre ouvrage sur le célibat ecclésiastique. Au sortir de sa prison, Monseigneur reçut l'ordre de ne plus exercer en Prusse aucune de ses fonctions épiscopales et sacerdotales; et un jour que Sa Grandeur avait dit la Sainte messe dans une maison privée, elle fut dénoncée; le tribunal lui fit grâce cette fois en disant que probablement Mon-

seigneur n'avait pas voulu par là déroger aux lois; mais qu'à l'avenir pareille infraction serait punie de la prison. C'est alors que Monseigneur Janiszewski se détermina lui-même à l'exil et vint, privé de toutes ressources, s'établir à Cracovie, où il fait encore aujourd'hui sa résidence. Inutile de dire que Monseigneur Janiszewski, au milieu de ses condamnations, a reçu du peuple les honneurs du triomphe; que le peuple a détaché les chevaux de sa voiture pour la traîner lui-même, c'est l'histoire de tous les évêques allemands confesseurs de la foi.

Mais revenons à la fête de Saint Stanislas. Monseigneur a célébré pontificalement la Ste messe Dimanche matin dans la chapelle du collège: au moment où Sa Grandeur entrait, le chœur des musiciens exécuta le *Ecce Sacerdos Magnus*, morceau composé en l'honneur de Pie IX; à l'Evangile, le R. P. Recteur prêcha sur la fête un beau et touchant sermon, dont je n'aurai toutefois, je l'espère, aucun compte à rendre au jour du jugement, car c'était du polonais. – A midi, Confirmation; Monseigneur a parlé sur la foi aux enfants; et tous ceux qui l'ont entendu, Pères et élèves, ont été ravis des paroles de Sa Grandeur. Vint ensuite le dîner; le R. P. Recteur, qui est plein d'à-propos dans ces circonstances, a porté un toast à l'évêque exilé et Confesseur de la foi. – Monseigneur s'est levé pour remercier et porter à son tour un toast à la Compagnie: "Je suis exilé pour la gloire de Dieu, c'est vrai, dit-il, mais qui a préparé le terrain en Prusse, qui a causé cette foi et cette constance des Catholiques, sinon l'illustre Compagnie de Jésus

par les Missions au peuple et les retraites au Clergé; et si nous avons pris la route de l'exil et si nous allons au martyre, n'est-ce pas encore la Compagnie qui nous a ouvert le chemin ?" Enfin la journée s'est terminée par la réception solennelle de Sa Grandeur à la salle des Exercices. Le P. Holubowicz avait fait pour la circonstance de beaux vers qu'un élève a fort bien déclamés ; la tribune et la musique ont exécuté divers morceaux, entre autres l'Exaudiat te Dominus in die tribulationis. Ensuite le R. P. Recteur a présenté à Monseigneur tous les enfants les uns après les autres en les nommant à Sa Grandeur, et Monseigneur leur a fait baiser à tous son anneau, les a tous embrassés et enfin les a bénis, en changeant dans la formule et maneat semper en et det vobis perseverantiam in finem. Lundi matin, Monseigneur a encore dit une messe basse aux élèves dans leur chapelle, et la dernière mardi matin à l'église extérieure, qui est paroisse en même temps. Nos bons Polonais, avertis seulement lundi par des courriers officieux, remplissaient l'église et tous portaient à la main un cierge allumé.

Monseigneur était arrivé Jeudi soir, 18 Novembre; il s'est montré très-simple et très-affable avec les Pères pendant tout son séjour, et nous a quittés Mardi 20 Novembre, pour se rendre à Starawieś. La mère d'un de nos enfants, voulant lui faire une aumône déguisée, lui a demandé une messe, qu'elle a rétribuée 100 roubles. Comme l'Autriche a peur de la Prusse, on n'a fait à la gare et en ville aucune démonstration publique ni réception à Monseigneur; il a fallu demander à Vienne la permission de confirmer, et il est fort douteux qu'on

l'eût obtenue si la cérémonie se fût faite dans une église publique ; c'est fort, sans doute, mais il n'y a là rien de bien étonnant, quand vous saurez que le Ministre a demandé à Monseigneur de Przemysl de quel droit Sa Grandeur avait permis au Nonce de donner la confirmation à Staraviès sans avoir l'autorisation du Gouvernement. Et cependant c'est authentique.

Je voudrais bien continuer mon journal par ordre, c'est-à-dire vous parler d'abord de la ville de Tarnopol, puis du collège, des Pères, des élèves .... et d'une foule d'autres choses qui, je crois, ne manqueraient pas de vous intéresser ; mais je ne puis résister à l'envie de vous raconter la fête du 8 décembre dans notre église, et de vous dire quelques mots en même temps sur les processions

Le Père spécialement chargé de l'église extérieure avait préparé de longue main cette grande fête ; il avait fait nombre de transparents qui devaient orner l'autel dans l'église, et le clocher ou plutôt les 2 tours hors de l'église. Dès Vendredi soir, les transparents brillaient dans tout leur éclat aux yeux ravis de nos bons Polonais, les Juifs eux-mêmes n'ont pu modérer leur désir de voir et ils sont venus dans l'église au sermon qui ouvrait la grande fête de Marie Immaculée mais ces bons Juifs ne sont pas payés pour connaître le dogme catholique et un sermon ne les a pas convertis en masse ; ils ont donc dit que ces transparents étaient là pour applaudir à la récente et grande victoire des Turcs sur les Russes. — J'aurais voulu que vous vissiez cette foule compacte qui encombrait l'église du vendredi soir au sermon et au Salut, et

près des confessionnaux ; ce n'était pourtant que la Vigile ; que sera-ce de la fête ? Samedi matin, dès 4 h. et demie au plus tard, les chants avaient commencé ; à 6h. 1/2 première procession : tous ceux qui y prennent part ont à la main un cierge allumé ; première grand'messe solennelle avec chants, ... cela dure jusqu'à 8 heures et j'ai voulu y assister pour bien m'en rendre compte : un cordon de lumières courait tout autour de l'église et au-dessus de l'autel brillait un beau transparent en l'honneur de Marie Immaculée ; je me rappelais ces nuits que passaient à l'église les chrétiens des premiers siècles et je me disais que la révolution n'a pas encore passé dans les campagnes de la Pologne. J'étais monté à l'orgue pour mieux voir et je n'aurais pas pu jeter quoique ce soit à terre, tant l'église était comble ; et quand je voulus sortir, je compris qu'on peut être étouffé dans une foule : je restai près de dix minutes sans pouvoir bouger de place ; profitant enfin du vide que firent derrière eux 3 vigoureux gars polonais, je me trouvai emporté par le tourbillon ; mais quelle presse à la porte ! j'entendais pousser des cris douloureux par les plus rapprochés des murs et pour peu que la presse durât, je me serais trouvé mal à l'aise ; quand tout-à-coup, arrivé sur la place, je fis un demi-tour sur moi-même en vertu de la vitesse acquise et me trouvai libre. J'en eus assez pour la journée, mais nos bons Polonais n'en étaient qu'au début : quand j'allai dire la messe à neuf heures, je retrouvai l'église pleine et une seconde grand'-messe qui finissait ; à 10h. 1/2, troisième grand'messe solennelle, sermon

et deuxième procession solennelle, comme le matin, ce n'est fini qu'à midi passé! Vous croyez que c'est tout? A 3 heures je vais marquer les missels à la sacristie et j'entends comme un catéchisme qui se fait au peuple dans l'église. A 5 heures, les vêpres sont enlevées à deux chœurs sur des airs qui ne déplairaient pas en France et qui me ravissaient dans ma chambre, car je puis tout entendre malgré la distance et les murs qui nous séparent. Je ne sais s'il n'y a pas un troisième sermon encore, mais ce qui est bien certain, c'est que l'on fait une troisième procession. Vous direz que l'on fatigue ce bon peuple et qu'on abuse de sa simplicité; mais écoutez: le Père qui porte le Saint Sacrement, trouvant les cérémonies déjà trop longues, a dit que l'on se rendrait immédiatement de l'autel du chœur à celui de la Sainte Vierge, où se doit faire la station de la procession: les bons Polonais ont-ils mal compris, n'ont-ils pas entendu, veulent-ils à tout prix faire une procession? Je ne sais, mais le Père est le seul à prendre le plus court chemin, tout le monde fait le grand tour, et tout cela ne suffit pas pour satisfaire la piété de nos Polonais. Le Dimanche, 9 décembre, ils chantent leur rosaire avant 5 heures du matin, entendent une grand' messe solennelle à 6 heures: c'est l'usage pendant l'avent qu'il y ait ici deux grand' messes le Dimanche, l'une à 6 heures l'autre à 10; celle du matin est la plus solennelle et l'église est aussi pleine que possible; et quand j'irai dire la messe à 9 heures, j'aurai bien de la peine à me frayer un passage tant la foule sera compacte; puis viendra la seconde grand' messe avec sermon, et le soir

les vêpres seront chantées comme d'habitude ; la seule différence que j'y remarque, c'est qu'elles ne sont pas suivies de la procession. - Je m'arrête pour aujourd'hui, Mon Révérend Père ; puisse cette relation vous donner quelque idée de la piété de nos bons Polonais!

Infimus in Christo servus.

Vivier. s. J.

Fêtes de Noël en Pologne. — Lettre du Père Vivier au R. P. Provincial.

Tarnopol, 9 Janvier 1878.

Mon Révérend Père Provincial.
P. C.

Voilà le temps de Noël qui touche à sa fin, je dois remplir ma promesse et offrir à Votre Révérence le récit aussi exact que possible, de ces belles fêtes qui sont nationales en Pologne.

La veille de Noël, jeûne comme partout ailleurs, avec cette différence, que la collation se fait à midi et que le repas est renvoyé au soir. Longtemps d'avance Pères et élèves m'avaient parlé de ce dîner traditionel en Pologne, je le connaissais dans tous les détails avant de l'avoir vu ; mais rien ne vaut la pratique, ici peut-être plus encore qu'en toute autre chose. Procédons par ordre. Le thermomètre, qui les jours précédents, s'était permis de descendre jusqu'à -12° était remonté jusqu'à -3° pour ce beau jour ; un soleil magnifique

avait dégelé les fenêtres pour nous permettre de saisir dans le ciel la première apparition de la première étoile ; car c'est là le signal du repas solennel dans toute la Pologne ou plutôt pour tout Polonais, sous quelque ciel qu'il se rencontre ; et en Sibérie plus que partout ailleurs, les Polonais célèbrent les fêtes de Noël avec la plus grande pompe. Vers 3 heures la neige commença à tomber un peu, uniquement pour rendre bien blanc, dans toutes ses parties, l'habit de neige dont la terre est couverte, habit un peu sali par les piétons, les traineaux.... Quand le soleil a disparu à l'horizon, je cherche dans le ciel l'étoile désirée : Hélas! je vois des nuages de neige qui s'y promènent.. Je regarde encore.... et les nuages s'écartent et me laissent voir, dans tout son éclat, la belle étoile du berger, le plus bel astre du ciel!.... Notre réglementaire doit aussi l'avoir aperçue, car au même instant la cloche nous appelle au réfectoire. Oh! me dis-je en entrant, est-ce que c'est jeûne aujourd'hui ou gaudiosa? Ce sont les deux ensemble. Aujourd'hui nous aurons un pain spécial, et pendant les 4 jours que dure la fête, point d'autre pain ne paraîtra sur la table ; non-seulement la substance de ce pain est spéciale, mais sa forme l'est aussi : il représente Notre-Seigneur enveloppé de langes et pour cela vous y voyez comme des formes de bandelettes ; sa position aussi est spéciale ; il repose sur une serviette sous laquelle vous trouverez du foin si vous voulez bien la soulever. — Mais que vois-je? A peine assis, l'un se lève ici, l'autre en fait autant par là ; d'autres se contentent de se tourner vers

leurs voisins. — Et pendant que je me demande ce que cela veut dire, mon voisin me montre toute une assiette chargée de desserts devant moi, me dit que c'est à moi tout seul, que chacun en a autant pour ses menus plaisirs pendant tout le temps de Noël; je lui demande ce que signifient les deux pains d'autel que j'aperçois sur ces desserts, et il me répond que ce pain représente encore Notre-Seigneur, vrai pain de vie qui en prenant notre nature, s'est fait notre pain et nous a tous unis entre nous. C'est pourquoi en Pologne, dans quelque maison que vous alliez, en quelque lieu que vous vous rencontriez avec un ami; vous lui présentez votre pain d'autel, il vous présente le sien; vous mettez les deux l'un sur l'autre; puis vous les rompez en même temps au même endroit et vous mangez ensemble les deux parcelles ainsi détachées du tout, en vous faisant mutuellement les meilleurs souhaits que votre bon cœur vous suggère. — Je laisse tout le corps du dîner, où le poisson nous arrive à toutes les sauces, pour en venir au plat qui termine le repas, on appelle ce plat Kutia et il se compose de trois éléments : froment en grains bouilli, miel et pavot. Personne n'a pu me dire ce que représente ce plat qui pourtant est certainement symbolique; je n'essaierai donc pas, Mon Révérend Père, de vous l'interpréter.

Après le souper, nous allons à la grande salle, où les enfants ont une petite loterie : chacun gagne un lot sans prendre de billet; on chante deux noëls et l'on s'en va prendre son repos de la nuit. Mais dans les maisons particulières, on chante des

noëls toute la nuit et, sans s'être couché, on va à l'église, où l'on continue à chanter. A Tarnopol n'existe pas la messe de minuit, à cause des Juifs, m'a-t-on dit, pour lesquels la tentation du vol serait irrésistible si les maisons des catholiques restaient vides pendant la nuit; à Cracovie, à Léopol, cette messe de minuit existe, car il y a moins de Juifs. Mais notre bon peuple va se rattraper le matin: à 4 heures on arrive à l'église, on chante des noëls; à 5h 1/2, le Curé accompagné de son diacre et de son sous-diacre et de quelques Pères, chante un Nocturne: puis le Saint-Sacrement est exposé et la première grand' messe solennelle commence. Nous sommes 8 prêtres dans la Sacristie, en chasuble, n'attendant que le *Gloria in excelsis* pour entrer dans l'église et dire nos 3 messes. Le plus difficile, c'est de se frayer un passage à travers cette foule compacte, qui va ainsi entendre 25 messes en même temps, sans compter celles qui se diront dans le reste de la matinée. 3 sergents de ville se jetèrent devant mon servant pour m'ouvrir un étroit sentier dans cette foule pressée qui ne peut me livrer passage, et c'est à grand' peine que j'arrive à mon autel. Pendant tout le temps des noëls sont chantés, entre autres *Berger, Berger...*, que le P. Holubowicz a apporté de France et arrangé en Polonais. — A mon retour un sergent me suffit pour me préparer les voies; écoutez, Mon Révérend Père, un petit trait qui vous montrera le respect du peuple Polonais pour le prêtre: Comme je revenais de l'autel derrière mon sergent et mon servant, j'aperçois une brave femme qui, trouvant l'occasion bonne d'avancer près de l'autel, se place entre

moi et mon servant que je suivais à distance : je me gardai bien de lui dire de se retirer, mais de la foule à gauche lui arrive un coup sur l'épaule pour l'avertir qu'elle n'est pas à sa place ; ma bonne femme tient bon et ne fait pas attention, un second coup lui tombe de droite et la force de se ranger pour me laisser passer.

A 9 heures, messe des élèves, à laquelle j'assistai pour entendre des noëls. En Pologne, c'est une grande chose que ces chants variés et nombreux, que le peuple chante à l'église et dans les maisons pendant tout ce temps. On m'a dit que dans toutes les familles où l'on va, il faut faire trois choses : boire, manger, chanter, et cela dure jusqu'au 6 Janvier ou même jusqu'au 13, quand cela ne va pas jusqu'au 2 février. — Tous ces noëls que l'on chante renferment les différents articles de la doctrine chrétienne et instruisent le peuple tout en le récréant ; leur origine se perd dans le passé ; chaque âge en ajoute de nouveaux ; il y en a des volumes.

La fête de Saint Etienne n'a d'autre particularité que d'être chômée ici, comme le jour de Noël ; mais la fête de Saint Jean, sans être d'obligation, n'en est pas moins solennelle. Vers 10 heures du matin, j'entends la maison retentir des chants du peuple qui est à l'église, et je me demande si la force de ces chants n'a pas été, aussi bien que la rigueur du froid, une raison déterminante pour bâtir si épais les murs de la maison. Je n'eus qu'à midi le mot de l'énigme, quand au réfectoire je vis un petit verre de vin blanc tout versé devant chaque convive. En Pologne a lieu, le jour

de Saint Jean, la bénédiction solennelle du vin après la messe : le Curé bénit plusieurs bouteilles de vin blanc, puis les distribue au peuple, qui vient boire dans le calice, à la table de communion, de la main du pasteur. C'est pendant cette cérémonie que le peuple chante un noël de circonstance, dont chaque couplet se termine par "*vino, vino....*" c'est-à-dire, du vin du vin ; celui de Cana ne valait pas celui-là. - Les Pères n'ont pas su me dire à quoi fait allusion cet usage ; les uns disent que c'est une allusion au miracle de Saint Jean qui, faisant le signe de la Croix, comme St. Benoît, sur une coupe empoisonnée, la brisa ou en fit sortir un serpent. Ce qui est plus pratique, c'est que les gamins de la ville sont très-assidus aux offices dans toutes les églises successivement en ce jour-là, et reviennent, dans chacune, plusieurs fois à la coupe.

Les vacances de Noël durent ici 4 jours, depuis la veille de Noël à midi jusqu'après la fête des Saints Innocents, ce qui fait même près de 5 jours. Les Pères se réunissent ensemble, les 3 jours qui suivent Noël, pendant une heure ou deux l'après-midi, jouent au matto et prennent le thé ; les Frères en font autant de leur côté, les gagnants reçoivent des images du R. P. Recteur.

Tous ces usages sont extrêmement chers aux Polonais, c'est une véritable épreuve que la privation de ces fêtes pour un enfant de la Pologne qui demeure par exemple en France ou en Belgique.

Je n'ai rien vu de particulier ici pour la fête des Saints Innocents ; le jour de l'an n'a pas la même importance qu'en France ; les Pères

vont le soir souhaiter la bonne année au R.P. Recteur, qui les embrasse; puis tous s'embrassent comme chez nous; mais les enfants souhaitent à peine la bonne année, du moins on n'en est pas importuné comme en France; et à mon avis les voeux n'en sont pas moins sincères, bien que moins bruyants.

Les Rois ne sont pas célébrés ici comme en France, c'est presque Dimanche ordinaire; cependant la fête est d'obligation. – Un Père m'avait parlé d'enfants de choeur qui devaient venir en ce jour chanter des noëls et demander des oeufs, avec le privilège de prendre dans la maison tout ce qu'ils peuvent attraper; on m'avait même recommandé de bien fermer ma porte à clef ce jour-là; je n'ai rien vu. Pendant les vacances de noël, les enfants ont joué une petite pièce de théâtre sur les trois rois mages: Je n'y ai rien compris, car c'était du Polonais; au dernier acte, pendant que les Bergers étaient autour de la crèche avec leurs présents en nature, arrivèrent les Rois: une poule qui jusque là était restée tranquille, eut peur des Majestés et se mit à voltiger sur le théâtre en faisant un solo causé par l'effroi, solo qui n'avait pas été prévu mais qui fit bien rire les spectateurs.

Le 6 Janvier, pendant que nous célébrions l'Epiphanie, les Ruthéniens catholiques unis, qui suivent encore le Calendrier russe, célébraient Noël; leur fête de l'Epiphanie n'a lieu que 12 jours après la nôtre et s'appelle Jordan, parce que leur grande cérémonie est d'aller en procession au fleuve qui traverse la ville ou le village. Arrivés au fleuve, le prêtre bénit l'eau et tout le

peuple en prend sa provision pour l'année.

Reverentiae Vestrae
Infimus in X° servus et filius.
A. Vivier. S. J.

France. — Paris. — Guérison d'une malade de la Salpétrière par l'intercession du P. Olivaint et de ses Compagnons.

Parmi les 4500 habitantes de la Salpétrière vivait depuis plus de 6 ans une pauvre paralytique, complètement désespérée de tous les médecins, Justine Etcheverry, née dans les Basses-Pyrénées, au petit village d'Esquioules, arrondissement d'Oloron. Durant les deux dernières années, son déplorable état n'avait fait qu'empirer de mois en mois; et à partir de la première moitié de décembre de l'année dernière, il n'avait plus été possible de l'alimenter que par un tube de caoutchouc introduit dans le nez, et servant à faire passer quelques rares gouttes de liquide, que souvent elle rejetait par la même voie. Pas l'ombre d'une probabilité humaine de guérison ou de soulagement ne lui était laissée; et dans les quatre premiers mois de l'année courante, on la crut, à plusieurs reprises, presque au moment de rendre l'âme.

Une de ses compagnes de l'infirmerie des paralysées, pleine de foi, et non pas guérie, mais soulagée précédemment elle-même par l'intercession de nos chers Martyrs de la Commune, lui conseilla, vers le milieu de Mai, de faire une Neuvaine en leur honneur. Plusieurs de leurs voisines s'y associèrent; et la neuvaine commença en effet le mardi 18 Mai, pour se terminer le 26, anniversaire du Massacre de la rue Haxo. Chaque jour, on récitait cinq fois une invocation au Père Olivaint et à ses Compagnons, puis 5 Pater et 5 Ave Maria. Mais durant les quatre premiers jours, le mal n'avait fait que s'aggraver. La pauvre infirme néanmoins continuait à prier avec ferveur et confiance, et le cinquième jour, samedi 22 Mai, dans la soirée, elle venait de remettre à l'Aumônier, Monsieur l'abbé Gillet, l'honoraire d'une Messe à l'intention de sa Neuvaine, lorsque tout à coup, et juste au moment où elle s'unissait à la récitation publique des prières en l'honneur de nos chers Martyrs, à la fin du troisième Ave Maria, elle fut saisie d'une sorte de convulsion qui put faire croire à sa fin prochaine. Puis soudain, après deux ou trois minutes de crise, "*Je suis guérie*", dit-elle à ses compagnes. Et en effet, elle était guérie, sans trace de paralysie, sans douleur, sans autre vestige de son mal qu'une faiblesse extrême; guérie si parfaitement qu'à l'heure même elle essaya de prendre et avala sans peine une gorgée de lait, une bouchée de pain, quelques gouttes de vin, ce qu'elle n'avait pu tenter de faire depuis de longs mois. Aujourd'hui elle va et vient dans l'infirmerie, tra-

vaille des mains, prend la nourriture des convalescentes, et ne s'est abstenue, bien à regret, d'assister à la procession, le jour de la Fête Dieu, que sur la défense formelle du médecin, qui craignait, disait-il, quelque nouvelle crise, effet possible de l'émotion ou de la fatigue, se souciant fort peu de reconnaître et de constater un miracle.

Collèges de la Province de France. _ Nombre des Elèves.

Immaculée Conception (Vaugirard-Paris.)	690
Ste Geneviève (Paris)	361
St Ignace (Paris)	588
St François-Xavier (Vannes)	547
St Joseph (Poitiers)	350
N. D. de Ste Croix (Le Mans)	464
N. D. de Bon Secours (Brest)	258
St Grégoire de Tours (Tours)	224
	3482
Ecole Apostolique de Poitiers	52
Faculté de théologie de Poitiers : Auditeurs	167
Grand séminaire de Blois : Séminaristes	49
	3750.

Nécrologie. – Le R. P. Douillet. (Extrait de la Semaine Religieuse d'Amiens).

Le R. P. Jean-Baptiste Douillet, un des vétérans de la vie sacerdotale et religieuse dans le Diocèse d'Amiens, s'est éteint doucement à St Acheul, le 8 décembre dernier. Lui-même avait souhaité mourir le jour de l'Immaculée-Conception. La Reine du Ciel, envers qui il avait toujours eu la dévotion la plus filiale, devait exaucer ses désirs. En avait-il eu le pressentiment? Vers le milieu du mois de Novembre, il déclara, avec assurance, que sa fin était proche; et depuis le commencement de décembre, il désignait, avec certitude, la fête de la Sainte Vierge, comme la date de sa mort. Et pourtant il n'était pas malade. Usées par les fatigues de l'Apostolat et une longue série d'accès de fièvre intermittente, ses forces l'abandonnaient; mais personne encore ne soupçonnait une mort si prochaine. Sur sa demande, on lui administra les derniers sacrements, le 5 décembre. Il prit plaisir à faire disposer lui-même sa chambre pour la cérémonie. Tout radieux et comme transfiguré, dans une attitude pleine de respect et de recueillement, il reçut les derniers secours de l'Eglise. Il s'adressa en termes touchants à la communauté: "Je remercie tous mes frères, dit-il, des marques d'affection et d'estime que j'en ai reçues, malgré mon indignité." Dès lors le sourire ne quitta presque plus ses lèvres. Son calme, sa sérénité, sa joie faisaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Monseigneur l'évêque

d'Amiens en fut le témoin ému, lorsque, la veille même de la mort du saint religieux, il alla lui porter sa paternelle bénédiction. En le voyant, on se rappelait cette parole du Psalmiste: "Lætatus sum in his quae dicta sunt mihi: In domum Domini ibimus". Enfin arriva la fête si désirée de l'Immaculée-Conception. Il se leva encore le matin, mais, vers 11 heures, les forces étant tout-à fait épuisées, il lui fallut se coucher. Vers une heure de l'après-midi, on commença à réciter autour de son lit les prières des agonisants. Il pressait sur son cœur et baisait le crucifix; et quelques minutes avant deux heures, il allait, nous l'espérons, achever au milieu des Anges la fête commencée sur la terre. Son dernier soupir fut si calme qu'on ne s'aperçut pas du moment exact de sa mort.

Cette mort si précieuse était le couronnement d'une longue et sainte carrière. Né le 18 Mars 1810, à Lanches, le P. Jean-Baptiste Douillet commença ses études sous la discipline austère d'un confesseur de la foi, M. Lesueur, curé de Lanches-Ribeaucourt. Il les continua à Saint-Riquier. Alors brillaient déjà les traits distinctifs de son caractère, une haute raison et une angélique piété. Quelqu'un définit plus tard le P. Douillet: "Le bon sens illuminé par la foi." L'enfant annonçait l'homme fait. Un respectable prêtre du Diocèse disait: "Vous le connaissez saint religieux, moi je l'ai connu saint jeune homme." Après avoir obtenu des succès soutenus dans toutes ses classes, Jean-Baptiste Douillet entra au Grand-Séminaire d'Amiens. Il avait déjà entendu dans son cœur la voix de Dieu qui l'appelait à la vie religieuse,

mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre cet attrait. Il quitta le Séminaire pour aller professer à Doullens sous la direction de Mr. Dadier. Au bout d'une année il reprit ses études théologiques. Après son ordination Mgr l'Evêque d'Amiens lui confia la chaire de seconde à Saint-Riquier. Le travail de l'enseignement étant au-dessus de ses forces, il dut l'abandonner, et fut nommé vicaire à Saint-Jacques d'Abbeville, où il resta près de huit ans. On le chargea ensuite de la paroisse de Chepy. Dans les quatre années qu'il y passa, il restaura le culte, ranima la foi, forma des âmes à la piété. Là, comme à Abbeville, le souvenir de son zèle est encore vivant. L'autorité diocésaine allait l'appeler à un poste plus élevé, mais le Curé de Chepy, qui sentait toujours son ancien attrait pour la vie religieuse, crut sa santé assez forte, et entra dans la Compagnie de Jésus, le 12 Octobre 1846.

Après 2 ans de noviciat passés à Issenheim, et 2 autres années consacrées à des études de théologie à Laval, le P. Douillet fut appliqué à la prédication. Strasbourg, Liesse, Paris et encore une fois Strasbourg furent successivement le théâtre de ses travaux. En 1858 il fut nommé supérieur de la résidence de Brest, puis il gouverna les maisons de Strasbourg et de Lille. Son frère, M. le Doyen de Corbie, alors Curé de Fressenneville, l'appela pour donner une mission dans sa paroisse. La prédication du Père produisit un bien profond et durable. De pareils résultats couronnèrent presque partout son zèle. Le P. Douillet commandait

l'estime et le respect, il inspirait la confiance. Sa parole, sans être entraînante, était grave et forte, parfaitement claire et logique, de nature à faire impression. Les âmes pieuses surtout estimaient sa direction; et de nombreuses communautés religieuses se souviennent avec édification des retraites qu'il a prêchées. Lille fut le terme de la vie active du P. Douillet. En 1871 ses forces le trahirent, il ne lui fut plus possible de remplir sa charge de supérieur. Mais il ne voulut pas encore se reposer. Pendant quatre ans, à Boulogne-sur-Mer, il fut le père spirituel de la communauté et des élèves du Collège Notre-Dame. On trouva l'air de la mer trop vif pour sa faiblesse, et les supérieurs l'envoyèrent à Reims, où il ne put rester. L'air natal, pensa-t-on, serait plus favorable; mais le Père avait mérité la récompense du bon serviteur. Il revint à Saint-Acheul où, après avoir édifié tous ceux qui l'approchèrent, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Notice sur le Père Vito Carrozzini.

(Extrait des Lettres de Woodstock.)

Le 11 Janvier 1877, le R. P. Vito Carrozzini rendit entre les mains de son Sauveur sa belle âme ornée de vertus et riche de mérites. Nous avons cru que nos lecteurs, dont la plupart ont

personnellement connu le bon Père, nous sauraient gré de mettre sous leurs yeux une petite esquisse de cette vie vraiment exemplaire, couronnée par une mort si édifiante et si consolante.

Le P. Carrozzini naquit à Soleto, près de la ville de Lecce dans le midi de l'Italie, de parents riches des biens de ce monde, mais plus riches encore des vrais biens du chrétien : la piété et l'esprit d'abnégation. Il fit ses études jusqu'en rhétorique à Lecce, sous la direction des PP. Jésuites de la province de Naples, dans laquelle il entra en Décembre 1857, étant alors âgé de 20 ans. Son exemple fut suivi un an plus tard par l'un de ses frères, qui est mort à la Havane.

Pendant que le Père Carrozzini était encore postulant, il fut assailli d'une violente tentation d'abandonner son dessein et de quitter la Sainte maison ; il lutta pendant un mois entier, mais enfin il remporta la victoire et prit l'habit de la Compagnie. Cette victoire et un évènement que nous raconterons plus loin, lui firent concevoir l'affection la plus tendre et la plus sincère pour la Compagnie. Ses frères du noviciat remarquèrent, surtout pendant le pèlerinage et l'expériment d'hôpital, qu'il choisissait invariablement pour sa part ce qu'il y avait de plus pénible et de plus répugnant à la nature. Ce qu'il faisait avec une aisance et une simplicité à la fois charmantes et édifiantes.

Il avait été une année au Juvénat, lorsqu'en 1860, la révolution éclata dans le royaume de Naples. Les Nôtres en furent les premières

victimes : l'on ferma nos maisons et nos collèges, et les Religieux furent dispersés dans plusieurs provinces de la Compagnie. Le P. Carrozzini fut envoyé avec son frère à Balaguer en Espagne, pour y faire sa philosophie. En automne 1863 ils quittèrent Balaguer par ordre des Supérieurs pour se rendre à Porto Rico par la voie des Antilles. Le frère du P. Carrozzini étant tombé dangereusement malade, ils furent obligés de débarquer à la Havane et de s'arrêter au Collège de la Compagnie. Le malade était arrivé au terme de sa carrière mortelle, il le savait et s'en réjouissait, tandis que le visage du Père Carrozzini trahissait la tristesse qui avait saisi son âme et la douleur qui lui serrait le cœur. Son frère s'en étant aperçu, lui dit : Pourquoi vous désoler à la vue de ma mort prochaine! N'avons-nous pas tous les jours prié et supplié le bon Dieu de nous accorder la grâce de la persévérance dans la Compagnie ? Eh bien, voilà qu'il me l'accorde déjà : livrons-nous donc à la joie et à l'allégresse. -- Ces paroles prononcées avec la conviction et la sincérité d'un mourant produisirent sur le P. Carrozzini une impression qui se grava profondément dans son esprit et dont l'onction ne devait jamais cesser d'embaumer son âme.

Comme à Porto Rico on était à la veille de la rentrée, le P. Carrozzini dut se remettre en route et laisser son frère à la Havane, où il mourut 3 ou 4 jours après. A Porto Rico le P. Carrozzini enseigna une année la

grammaire, puis les sciences naturelles pendant quatre années, donnant en même temps des preuves évidentes de son zèle pour le salut des âmes par les soins assidus qu'il prodiguait aux nègres de la ville. La ventilation étant très insuffisante dans sa classe, il respira longtemps un air vicié qui détermina la maladie de cœur, dont plus tard il devait mourir.

En 1868 il fut rappelé en Espagne afin de commencer l'étude de la théologie dans la ville de Léon; mais à peine avait-il remis le pied en Espagne, que la révolution, qui avait longtemps menacé le pays, s'abattit d'abord sur nos Pères et les chassa de tout le territoire espagnol. Le P. Carrozzini, qui était arrivé juste à temps pour la première classe, partit le lendemain pour Laval, où il fit ses 4 années de théologie. Son tempérament heureux, ses manières simples et engageantes, sa conversation pleine de vivacité et de bonne humeur, jointe à une véritable et sincère humilité, faisaient les délices de ses compagnons qui se souvenaient de lui et en parlaient encore longtemps après son retour en Amérique.

Ayant donc de nouveau traversé l'océan, en 1873, il fit d'abord son troisième an à Frederick; de là il se rendit au Nouveau Mexique. – Ici un vaste champ s'ouvrit à son zèle: il rencontrait des souffrances et des épreuves à chaque pas; la privation était son pain quotidien, son but était le salut des âmes; la prière et surtout le saint sacrifice étaient sa force et son soutien. Tel

est, en peu de mots, le résumé de sa carrière apostolique. Car nous serions trop longs si nous voulions entrer dans les détails des souffrances auxquelles il était exposé dans ses courses apostoliques à travers les plaines immenses qui séparent une ville de l'autre dans le Nouveau Mexique et le Colorado. Quelquefois il se mettait en route pour visiter une des familles catholiques dispersées çà et là dans le territoire vaste et inculte qui s'étend depuis Las Animas jusqu'à Trinidad, et après avoir voyagé pendant des heures il s'aperçut qu'il s'était complètement égaré. Il était occasionnellement forcé de passer la nuit à la belle étoile sans avoir même une goutte d'eau pour étancher sa soif. Un jour entre autres, en traversant une rivière, sa voiture s'enfonça si profondément dans la vase, que les chevaux ne pouvaient plus ni reculer ni avancer. Heureusement le Père eut la présence d'esprit de sauter hors de la voiture et gagna sain et sauf le rivage. N'apercevant aucun être vivant qui pût lui prêter secours, il se tourna vers les âmes du purgatoire. Il n'eut pas besoin de prier longtemps : bientôt arrive un homme qui s'offre à lui prêter main forte et grâce à son assistance le Père sauva sa voiture et ses chevaux. Nous pourrions raconter plusieurs faits de ce genre.

Pendant son séjour à Fort-Union, un nommé Longmayer vint à la maison où se trouvait le P. Carrozzini. En voyant le Père, cet homme lui demanda : "Êtes-vous le prêtre catholique de l'endroit"? Oui, répondit le Père,

que puis-je faire pour vous ? "J'apprends, dit l'autre, que ce matin dans votre sermon, vous m'avez insulté, moi et ma famille".- Monsieur, répliqua le Père, je n'ai pas le plaisir de vous connaître, ni vous ni votre famille, pas même le nom. - "Et cependant vous m'avez insulté", fit cet individu, et ce disant, il le frappa deux fois rudement au visage et lui donna des coups de pied. - "Merci, Monsieur", dit le Père, et sans prononcer un autre mot, il se retira offrant tout à Dieu. Cependant la chose fut bientôt connue; les Catholiques de la ville bouillaient de colère contre le brutal assaillant et prirent des mesures pour obtenir une juste réparation d'une injure aussi scandaleuse.

Le Père Carrozzini travailla beaucoup à San Miguel, Las Vegas, Las Animas, et dans les villes de la Junta, et Pueblo; mais au milieu de ses travaux incessants il était constamment harassé par la maladie de cœur qui pendant son séjour à Pueblo devint si alarmante que l'on crut bon de rappeler le Père de sa Mission et de l'envoyer dans le climat plus doux de la Californie. Il arriva à Santa Clara au mois de Juin 1876. Là, il recouvra bientôt presque entièrement la santé. Mais soudain le mal reprit plus fort que jamais. C'était un spectacle douloureux, nous écrit un témoin oculaire, de voir le bon Père, assis dans un grand fauteuil, les bras étendus, la bouche ouverte, semblable à un homme qui étouffe. - Sa dernière maladie, écrit un autre témoin oculaire, fut très-cruelle : les souffrances lui arrachaient

parfois des cris, mais il supportait tout avec une patience admirable. J'avais le bonheur d'être de temps en temps auprès de lui et je lui ai entendu dire "Deo Gratias" lorsqu'il se tordait de douleur. Il conserva l'usage de ses sens jusqu'au dernier moment. Le bon Père a beaucoup souffert et beaucoup mérité. Un jour il m'appela auprès de lui et me pria de dire de sa part aux Scolastiques d'être fidèles à leur vocation. Dans mon état, ajouta-t-il, on voit clair, car on a des lumières que l'on n'a pas en d'autres temps! Ah, que je voudrais les exhorter à la persévérance. Plusieurs de mes compagnons n'ont point persévéré. Et en parlant de ceux-ci le Père se mit à pleurer comme un enfant. Il expira entre les bras du Père C., au moment où celui-ci disait pour la troisième fois: "*Domine, suscipe spiritum meum*". Il était dans la 39ième année de son âge, et la 19ième de sa vie religieuse. Il était très-versé dans les sciences naturelles et avait un talent remarquable pour la peinture. Le tableau de notre Bienheureux Père Saint Ignace, que l'on voit dans la salle de récréation des Pères à Woodstock, ainsi que plusieurs autres tableaux, furent son ouvrage. Mais il brillait surtout par une humilité sincère jointe à une gaîté qui rendait sa compagnie extrêmement agréable et sa correspondance toujours intéressante. Il avait de lui-même une opinion très-basse quoiqu'il fut un des membres les plus utiles de la Mission du Nouveau-Mexique et du Colorado. Il a beaucoup travaillé, il a souffert encore plus, et il a tout caché aux yeux des hommes.

Qu'il repose en paix, et puisse notre fin ressembler à la sienne!

Le Père Jean Guilbéry.

Vendredi dernier, 4 Mai 1877, est mort à Vannes, au Collège Saint François-Xavier, le Père Jean Guilbéry, de la Compagnie de Jésus.

Il était né à Surzur (Morbihan) le 27 Mars 1834. Après avoir commencé ses études à Baden auprès de l'un de ses oncles, devenu depuis Recteur de Larmor-Baden, il les continua d'abord au Collège communal de Vannes, ensuite au Collège Saint-François-Xavier, dès le premier jour de sa fondation.

Sa Rhétorique terminée, il dut faire sa philosophie à Sainte Anne, et passa même quelques mois au Grand-Séminaire de Vannes. Le 1er Février 1855, il entrait au Noviciat de la Compagnie à Angers. Il y resta 2 ans, et se rendit à Laval pour étudier la philosophie.

Trois ans plus tard, en 1860, il fut mandé au Collège Saint Joseph de Poitiers, où il exerça jusqu'en 1864 la charge de Surveillant. De 1864 à 1869 il est à Paris à l'Ecole Sainte Geneviève, et laisse dans le cœur des jeunes gens qui se préparent à Saint-Cyr et à l'Ecole Polytechnique, un souvenir qui ne s'effacera pas.

Il retourne à Laval en 1870 pour achever ses études de théologie : c'est là qu'il est ordonné prêtre.

En 1872 il faisait sa 3e année de probation à Laon, où son zèle apostolique laissait pressentir ce qu'il serait un jour.

De retour à Paris en 1873 il fut dirigé sur

Vannes, pour être appliqué aux Missions Bretonnes. Tout semblait promettre en lui un habile ouvrier de la vigne du Seigneur : et pendant les quelques années qu'il put vaquer à l'apostolat, il se signala partout, dans ses stations de Carême à Auray, à Ploërmel, dans les missions des Campagnes, aussi bien qu'à Vannes, où il semblait vivre au confessionnal, par un dévouement sans bornes et une foi profonde.

Depuis 6 mois déjà il avait dû renoncer ou à peu près aux ministères extérieurs ; mais il se dédommageait de cette privation en passant sa journée entière au Confessionnal, et en se flattant que bientôt il lui serait possible de reprendre les travaux d'autrefois. C'est ainsi qu'il voulut prendre part à la Mission de Plescop, mais malgré toutes ses avances et tous ses efforts, il dut rester à Vannes : la mission de Plescop n'était pas terminée qu'il était déjà en terre. En effet, 15 jours avant sa mort, les forces lui manquèrent pour dire la Messe ; il se contentait d'y assister et d'y communier : encore lui arriva-t-il plusieurs fois de défaillir pendant le temps du Saint-Sacrifice. Le dernier jour qu'il put l'entendre, on vint le prévenir, à la sortie de la chapelle, qu'il était demandé à sa chambre par un pauvre marin, qui ne s'était pas confessé depuis 5 ans et reprenait la mer le lendemain. Le Père Guilbéry, s'arrêtant à chaque pas, gravit l'escalier de sa chambre avec une peine infinie. Il tomba dans son fauteuil haletant, n'ayant qu'un souffle, pendant que le pénitent préparait sa confession sur un prie-Dieu voisin.

Remis un instant de son évanouissement, il entendit le pauvre matelot, mais ce fut le dernier acte de son ministère. Ce jour-là même les médecins le condamnèrent à l'inaction la plus complète. Dès lors, rompant avec les illusions, le cher malade n'exprima plus qu'un seul désir, celui d'en finir au plus tôt. Ce fut le mercredi 2 Mai qu'on lui administra les derniers Sacrements.

Le R. P. Provincial, arrivé de la veille au Collège, était à ses côtés. Le R. P. Recteur fit la cérémonie. Quand il eut rappelé au Père que Celui qui venait le visiter, était Celui qu'il avait si bien servi dans l'Apostolat et dans l'éducation de la Jeunesse, le malade demanda humblement pardon à la Communauté disant: " vous me pardonnez, n'est-ce pas"? – Et comme tous les Pères et les Frères saisis par l'émotion ne répondaient pas, il reprit d'une voix retentissante: "est-ce que vous ne me pardonnez pas"? – Et d'une voix étouffée par les larmes chacun répondit: si, si. Après le Saint Viatique on lui donna le sacrement de l'Extrême-Onction, et l'indulgence de la bonne mort. La faiblesse et l'épuisement allèrent toujours croissant: les Pères le visitèrent tour à tour.

Malgré sa résignation à la mort, il avait demandé à Dieu de ne pas mourir le jeudi, afin que sa mort ne fût pas un obstacle au grand congé accordé à l'occasion de la Visite du R. P. Provincial. Aussi le soir de ce même jour, quand il sut que tout s'était bien passé à la Campagne, que les enfants avaient joui d'un très-beau temps, il exprima à ses frères la joie qu'il en éprouvait,

et déclara que rien ne l'empêchait plus de mourir. La nuit qui suivit se passa tout entière en un demi-sommeil interrompu à chaque instant par des oraisons jaculatoires, adressées aux Saints Anges, à la Sainte Vierge, au P. Maunoir, demandant par leur secours de terminer par une fin édifiante une mauvaise vie.

Il s'éteignit doucement le Vendredi à 6 heures. Le soir même avait lieu à l'église du Collège l'office des morts récité par les Pères, et présidé par le R. P. Provincial.

Le lendemain matin, Samedi, le R. Père Recteur célébra la messe de Requiem devant un nombreux clergé, tous les élèves du Collège, et une foule considérable de fidèles.

Son corps repose au cimetière de la ville, au milieu des Pères et des Frères de la Compagnie, qui l'ont précédé dans l'éternité, et sa tombe est couverte de fleurs, que des mains pieuses ne cessent de renouveler depuis 6 mois.

Le Père de Prévoisin.

Théodore de Prévoisin naquit le 8 Décembre 1828. Sa mère était une demoiselle de Ferrol, dont la jeunesse fut éprouvée par de nombreux et poignants malheurs. Mais son courage et sa piété furent toujours à la hauteur de ses épreuves. Jamais

elle ne faisait de feu dans sa chambre pavée de briques. Quoique son château fût situé à 1 Kilomètre de l'église, et quel que fût le temps, jamais elle ne manquait d'assister tous les jours à la Sainte Messe. Elle se levait de grand matin, restait à genoux in plano sans appui, et passait 1 heure et demie ou 2 heures en prières. Tous les jours elle faisait la prière du matin et du soir pour ses enfants. C'est à ses prières que le P. de Prévoisin attribue et non sans raison sa conversion et sa vocation.

Après cette première éducation si chrétienne, Théodore fit ses classes au petit séminaire de Saint Méen jusqu'à la 3e inclusivement, puis il se prépara à la marine militaire en étudiant les mathématiques chez un excellent prêtre. Ayant échoué à ses examens pour entrer au Borda, il s'embarqua comme pilotin en 1846 sur un vaisseau marchand, et fut 2 ans novice. Il fit à cette époque son voyage à Bourbon où il était le 2 décembre 1846. Avant de passer ses examens de Capitaine au long cours, il dut suivant la loi servir dans la marine de l'état. Il accomplit ce service de 1848 à la fin de 1851 sur 12 navires différents. En 1848 il était sous le commandement du Capitaine Lefèvre comme aspirant auxilaire sur un navire qui transportait des condamnés de Belle-Isle à Bône en Algérie. Le navire vint désarmer à Toulon. Le Capitaine lui dit: "Mr de Prévoisin; que devenez-vous?" - "Je ne sais trop", répondit le jeune homme - "On arme actuellement à Lorient, reprit le Capitaine, l'Eldorado; je suis content de vos services, si vous voulez

vous y embarquer je vous recommanderai au Commandant Pénaud" - "Capitaine, je vous suis bien reconnaissant, et j'accepte avec plaisir."

Il se rend donc à Lorient et va faire sa visite au Commandant qui lui dit : "Ah oui ! c'est vous qui êtes Monsieur de Prévoisin, le Capitaine Lefèvre m'a parlé de vous, vous faites bien votre service, mais je le verrai bien par moi-même. Embarquez-vous sur l'Eldorado." - Dans cette Campagne, de Prévoisin se distingua par son exactitude à remplir ses devoirs d'aspirant auxiliaire. Aussi fut-il bientôt nommé 1er aspirant, puis chargé de faire le service d'officier d'abord sur l'Eldorado, ensuite sur le brick le Rusé qui naviguait de conserve avec l'Eldorado et manquait d'officiers. Il visita ainsi les côtes d'Afrique et nos Colonies du Sénégal, et revint en France en 1851.

L'année suivante il passa avec succès son examen de Capitaine au long Cours, à l'âge de 24 ans. Ce fut vers cette époque qu'il revint sérieusement à la pratique de la religion. Il en remplissait les devoirs sans ostentation, mais sans le moindre respect humain, se posant partout et toujours comme Chrétien pratiquant. Il prit bientôt l'habitude de se confesser et de communier souvent, autant que le lui permettait la longueur de ses voyages. Sa foi d'ailleurs était solide et éclairée ; il lisait continuellement les ouvrages de Nicolas et d'autres de cette nature, et les prêtait volontiers à ses amis. Déjà il avait le zèle du salut des âmes.

Il savait se montrer homme du monde

quand il le fallait ; néanmoins le vide se faisait peu à peu autour de lui ; les autres Capitaines pour la plupart impies, viveurs et francs-maçons se trouvant gênés par sa présence et par sa vie qui était une condamnation tacite de leurs vices, évitaient sa rencontre ; et plus tard son plus grand plaisir fut de visiter les Missionnaires dans les divers ports où le conduisait son commerce. Il a laissé partout le souvenir d'un homme parfaitement élevé, d'une honnêteté sans reproche, et d'une piété à toute épreuve. Saïgon, Singapour, Pinang etc. se souviennent encore des visites du Capitaine de Prévoisin.

Le diable n'était pas moins furieux contre lui. Il le lui donna une fois à entendre, car avant la prohibition dont les tables tournantes furent l'objet, de Prévoisin en consulta une dans une réunion d'amis. La table répondit : "Je te déteste, je te hais, pour ce que tu as fait aujourd'hui et pour ce que tu feras demain !" – (Il s'était confessé et devait communier le lendemain :) et en même temps posant un de ses pieds sur celui du Capitaine, la table le pressait de façon à l'écraser.

De Prévoisin se recommandait souvent à la Très-Sainte Vierge, et la priait de le protéger dans tous ses voyages. Il avait embarqué dans sa cabine un harmonium, et le soir il se plaisait à chanter en s'accompagnant l'Ave Maris Stella. L'Etoile de la mer veilla toujours sur lui, "car me disait-il, grâces à Elle, pendant mes longs voyages, je n'ai jamais eu une grosse avarie à déplorer."

Dans une traversée de Maurice à Valparaiso, il éprouva sensiblement la protection des SS. Anges. Un soir après avoir pris toutes les précautions, examiné le temps et ses instruments, puis recommandé au Second une surveillance exacte, il se coucha persuadé qu'il n'y avait rien à craindre. Au milieu de la nuit, il se réveille en sursaut, une voix intérieure lui crie : monte sur le pont. Il balance, il hésite, et finalement se rendort. Une seconde fois il est éveillé, hésite encore et se recouche. Enfin une 3e fois, il ne peut plus y tenir, il monte et aperçoit un orage subit qui venait de se former et allait éclater. Le Second s'était endormi. Il commande aussitôt d'amener toutes les voiles, ce fut l'affaire de 4 à 5 minutes, et aussitôt après, l'orage qui venait sur lui vent debout, lui envoya son premier coup de fouet ; c'était un tourbillon furieux. S'il eût trouvé le navire mâté, ou bien il en eût brisé au ras de la coque tous les mâts, ou bien il l'eût coulé. Son ange gardien l'avait averti à temps.

Vers 1864, il prit la résolution de quitter la mer, et d'entrer dans le clergé, peut-être même en religion. Il alla consulter un prêtre de Marseille qui après l'avoir entendu lui demanda : "Que gagnez-vous par an" ? – tant, répondit-il. – "Croyez-moi, Capitaine, je vous conseille de garder votre place, vous ne trouverez pas si bien ailleurs." – Il fut scandalisé de cette réponse, et alla faire une petite retraite à une Trappe ou Chartreuse non loin de Marseille. Le Père qui le dirigea lui dit d'aller voir les Jésuites.

Ce fut alors qu'il vint à Laval pour y faire sa retraite d'élection, sous la conduite du P. Demante. Quelques jours après il était reçu et partait pour Angers, où il entrait au Noviciat le [illegible] juillet 1864.

L'on comprend qu'au Noviciat il eut plus d'une épreuve à supporter. Un homme de son âge, habitué à commander, au milieu de jeunes novices, devait se trouver dépaysé. Eh bien! non. Il surmonta généreusement les premières difficultés, et se montra continuellement l'esclave de la règle. Une de ses plus grandes privations, était la chambre commune; jamais il ne demanda d'exemptions. Il dut selon la coutume faire et prêcher un sermon. "J'ai passé plus de 20 fois la ligne, disait-il en riant, j'aimerais mieux la passer encore une fois, que de débiter ce malheureux sermon". Il fut chargé avec un autre frère de l'œuvre de N.D. des Champs à Angers. Il réussit complètement et releva l'œuvre qui tombait: il avait si bien gagné l'affection de tous ces jeunes gens, qu'ils se souviennent encore de lui, et qu'ils lui écrivirent en Chine.

Après son Noviciat, il alla faire sa théologie à Laval, où il était la joie des Scolastiques qu'il égayait par ses nombreuses histoires.

Sa théologie terminée, il fut envoyé à Vannes pour y être surveillant et professeur de mathématiques. Il y demeura un an, et comme il avait désiré la Mission de Chine, il obtint de partir en Janvier 1870, après quelques mois passés en Angleterre et en Irlande, et arriva à Chang-hai le 12 Mars.

Il fut placé à notre Résidence de la Concession

française à Tang-King-pang. Ses antécédents, sa connaissance de l'anglais, son habitude de traiter avec les marchands et les officiers de marine, le désignaient naturellement pour ce poste. Il commença aussitôt à étudier le chinois, et à s'occuper des Européens : il prêchait en anglais et en français alternativement tous les dimanches, visitait les navires nouvellement arrivés, allait tous les jours voir les malades à l'hôpital, et recevait chez lui tous ceux qui se présentaient. C'était une besogne pénible, assez ingrate, mais que son zèle lui rendait facile. D'ailleurs il ne regardait pas à la peine, et une de ses plus grandes souffrances à Tang-King-pang a été de ne pas faire tout le bien qu'il aurait voulu.

Son ministère toutefois n'a pas été infructueux. Durant les 3 années qu'il a passées à Tang-King-pang, il a converti et baptisé 36 protestants, Juifs et idolâtres non Chinois, c'est-à-dire en moyenne un par mois. Je ne parle pas des pécheurs qu'il a ramenés, le nombre en est assez considérable, surtout parmi les matelots qui venaient se confesser après 4, 6, 10, 15 ans et plus de désordres. Quelques unes de ces conversions sont vraiment remarquables par le concours des circonstances amenées par la Providence.

Au mois de Juin 1872 arrivait à l'hôpital un matelot Irlandais, qui avait reçu à la tête une large blessure dans une querelle causée par l'ivresse. Le Père lui fait une visite, et lui demande s'il est catholique. – "Oui, j'ai été baptisé, mais vous savez ce que c'est que d'être matelot". – "C'est précisément là une raison de plus pour vous de revenir

à la pratique de vos devoirs!" - "Tenez, Père, je n'ai pas envie de me convertir, je suis une canaille et un chenapan, laissez-moi en ce moment". - Deux jours après le blessé le fait appeler. - "Père, j'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait, la Sœur m'a prêté un livre, j'ai réfléchi, et ma foi, je ne voudrais pas mourir comme je suis: j'ai mené une vie de bandit, je veux me corriger". - "Très bien mon ami, vous avez la foi?" - "Oui Père, je suis Irlandais, et je veux faire une bonne confession, voilà le livre que m'a prêté la Sœur, je prépare mon examen de conscience!" - Il fit sa confession dans les meilleurs sentiments.

Son voisin de lit était un Américain. Il avait entendu une partie de la conversation, et était témoin du changement produit chez l'Irlandais. Cela lui donnait à penser; moi aussi se disait-il, je veux aller au Ciel. - "Quelle est ta religion?" demande-t-il à l'Irlandais. - "Moi je suis Catholique, et toi?" - Pour moi, je suis Baptiste, ou plutôt je ne suis rien du tout, puisque je ne suis pas baptisé. Crois-tu qu'il y ait deux routes pour aller au Ciel?". - "Non, répond l'autre, il n'y en a qu'une, la religion Catholique est la seule bonne!" - "Qui me le prouve?" - "As-tu vu ce gros Père, habillé en Chinois, qui est venu me voir? parle-lui, et tu verras".

Le lendemain il s'adressait au P. de Prévoisin et à la fin il disait: je veux être chrétien. - "Savez-vous le Credo?" - "Oui et il le récite. - "Croyez-vous tout ce qui y est contenu?" - "Oui!" - "Savez-vous quelques prières?" - "Je sais le Pater" - "C'est bien, la moitié de la besogne est déjà faite, lisez ceci, et il lui remettait

le récit de la conversion de Madame Pittar, demain nous en causerons". Quand il revint: "Que c'est beau ce livre ! La religion Catholique est la seule vraie, je veux être baptisé". On lui donna un Catéchisme, il apprit l'Ave Maria, les actes de foi, etc. Cependant l'Irlandais guéri devait sortir de l'hôpital, il dit au Père : "Baptisez mon ami, je vous en prie, je dois être son parrain, mais comme je vais partir, il faut faire la cérémonie auparavant". – "Etes-vous disposé ? demande le Père à l'Américain, voulez-vous recevoir le baptême ?" – "Oui Père, de tout mon coeur". – "Vous savez ce qui est nécessaire, vous devez encore rester quelques jours ici, vous compléterez votre instruction, et vous vous préparerez à la première Communion et à la Confirmation. Demain vous serez baptisé". – Il reçut le nom de Louis-Joseph; l'Irlandais communia, reçut le Scapulaire, et partit avec un Chapelet et une médaille.

Je laisse le Père raconter lui-même le fait suivant dans une lettre à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Zi-Ka-Wei. "Dieu soit béni ! notre converti est au Ciel ou dans les environs, il est mort hier 23 septembre 1872 à 3 heures de l'après-midi. Depuis que je vais à l'hôpital, je n'avais pas encore vu une mort aussi édifiante, et les Soeurs ont été tellement touchées de la foi et de la résignation de cet heureux converti, qu'elles m'ont proposé d'elles-mêmes de lui donner tous les Sacrements, le Saint-Viatique, l'Extrême-Onction et la Confirmation. D'ordinaire pour les protestants qui se convertissent à l'heure de la mort, afin d'éviter toute affaire désagréable, on se contente du baptême et de la Confession en cachette. Mais cette

fois on a fait exception en faveur de ce brave garçon.

Il avait 31 ans, et était contre-maître dans un chantier de construction à Chang-hai. Il était soi-disant protestant, en réalité, il n'avait aucune religion : il était assez instruit, et avait beaucoup lu, mais principalement des mauvais livres. Quand il vint à l'hôpital, il y a 15 jours, il était très-impatient, emporté même, et par suite très-difficile à soigner. Quant aux sentiments religieux, ils étaient nuls, il ne croyait à rien absolument. Enfin voyant son état empirer, il accepta de me voir. Vous savez le reste, ma Révérende Mère, jusqu'à son baptême."

"A partir de ce moment, il était tout transformé ; ce n'était plus le même homme, il était doux, patient, résigné, reconnaissant, il admettait avec une simplicité d'enfant, tous les mystères de la religion, ceux surtout qui offusquent le plus les protestants. Le lendemain de son baptême, ses amis étant venus le voir, et lui ayant proposé de lui envoyer un ministre, il leur déclara carrément qu'il était catholique, qu'il voulait mourir catholique, et que le prêtre catholique lui suffisait. Et comme je lui exprimais mon étonnement de sa fermeté : "mais mon Père, est-ce que je dois rougir, par exemple, d'être devenu Catholique ? Non, rien ne me fera changer". A chaque instant il me répétait, "Je suis tranquille, ma conscience est en repos, je vois que je vais mourir, mais je n'ai point peur".

"Il souffrait beaucoup et ne pouvait rester couché. Un soir il me demanda une faveur. Qu'est-ce, lui dis-je, que désirez-vous ? - "Un crucifix

pour avoir toujours sous les yeux l'image de mon Sauveur expirant". Je lui donne alors une médaille de la très-Sainte Vierge avec un crucifix qu'il accepte avec reconnaissance, qu'il couvre de baisers, et qu'il s'attache au poignet pour ne point le quitter. Je lui dis que j'attribuais la grâce de sa conversion aux bonnes prières des Carmélites. Il me demanda ce que c'était. Je le lui expliquai de mon mieux. "Comment, me dit-il, elles ne me connaissent point, et elles ont prié pour moi? remerciez-les bien pour moi, s'il vous plait". Croyant qu'il allait mourir, je lui dis de prier pour moi quand il serait au Ciel. "Mais, me répondit-il, je ne sais pas votre nom".

Cependant le diable lui a livré de terribles assauts. Son avant-dernière nuit, il a eu une tentation de désespoir, et la pensée de se suicider. Il est allé à la fenêtre et l'a ouverte, mais se rappelant qu'il avait reçu quelques heures auparavant le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, il a demandé aussitôt pardon à Dieu, et a envoyé chercher la Sœur, qui lui a donné la médaille de Saint Benoît, puis de l'eau bénite, ce qui l'a calmé. Chose étrange! Dès que la Sœur était sortie, le diable revenait, et le tourmentait horriblement: revenait-elle, le calme revenait avec elle. Cela dura plus de 24 heures. Je lui expliquai que c'était bon signe, et que le démon était furieux de perdre une si belle proie. Puis je lui donnai la Confirmation pour l'affermir et le fortifier".

"Bref, pendant les 4 jours qui se sont écoulés entre son baptême et sa mort, il a été admirable de patience et de résignation au milieu des souffrances

horribles, et de sa bouche ne sortaient que des paroles pieuses et édifiantes. Hier matin j'allai le voir, mais il avait le délire qui ne l'a plus quitté jusqu'à sa dernière heure."

Dans une autre circonstance le Père de Prévoisin a expérimenté un trait de la protection des Saints Anges Gardiens. Il avait 2 protestants malades à l'hôpital. Le P. Orta l'invitait à faire une petite promenade avec lui jusqu'à Zi-Ka-Wei; il désirait lui-même prendre un peu l'air de la campagne, et cependant une voix intérieure lui disait de rester. Il reste. Vers 2 heures et demie il est appelé. Un des malades n'était pas en danger immédiat, mais son état était grave. Le Père lui demande s'il ne veut pas profiter de cet instant pour faire son abjuration, puisqu'il est convaincu de la vérité de la religion Catholique. Il accepte, fait sa confession, reçoit le baptême sous condition dans la salle même. Le lendemain à 6 heures du matin, il était mort.

Le Status de 1873 nomma le P. de Prévoisin missionnaire dans la ville de Song-Kiang et aux environs, sous la direction du P. Adinolfi. Il y demeura 4 ans, jusqu'à son retour à Zi-Ka-Wei le 12 Juin 1877. Les premiers mois furent pénibles." J'ai fait des progrès, me disait-il en riant, maintenant je comprends tout le contraire de ce qu'on me dit, auparavant je n'en comprenais rien du tout, bientôt j'arriverai, je l'espère, à en saisir le vrai sens". Pour faire ses missions il écrivait de petits sermons Chinois qu'il apprenait par cœur, et qu'il débitait de son mieux. Peu à peu la clarté se fit, mais ce fut pour avoir de nouvelles épreuves.

A mesure qu'il comprenait mieux, il voyait mieux les difficultés de ce ministère nouveau pour lui, et comme il aurait voulu faire de ses ouailles autant de chrétiens irréprochables; quand il rencontrait des scandaleux, des fumeurs d'opium etc. c'était autant de coups d'épée donnés dans son cœur si sensible. Notre Seigneur pour l'éprouver et le détacher de plus en plus, permit qu'il rencontrât plusieurs désagréments, et lui offrit l'occasion de faire des sacrifices bien douloureux. Il déposait le tout au pied de la croix pour y puiser force et courage, et sans rien laisser paraître à l'extérieur il gardait pour lui les peines qui le crucifiaient.

Il était toujours content, il avait du goût pour le travail, du zèle pour les âmes, et malgré les défauts de ses chrétiens, il leur était véritablement dévoué. Sa franchise ne connaissait pas les biais pour leur dire la vérité, et l'on s'adressait volontiers à lui, quand on avait quelques durs reproches à faire, ou des choses pénibles à annoncer. Quelques uns en furent froissés, mais le plus grand nombre reconnut toujours les intentions charitables qui animaient le Père. Il faut le reconnaître, les chrétiens de Song-Kiang ne sont pas des plus faciles; à raison de l'élément païen qui domine dans cette ville, ils sont souples, rusés, dissimulés, menteurs, querelleurs etc. et pour naviguer au milieu de ces écueils, sans jamais échouer, il ne fallait pas être un pilote maladroit.

Cependant sa santé baissait tous les ans. Des imprudences commises lui avaient causé de sérieuses diarrhées, et à diverses reprises l'avaient averti de prendre garde à lui. Il n'en tint guère compte. D'une constitution robuste, il crut pouvoir affronter

le danger : il disait qu'il préférait mourir de n'importe quelle maladie, plutôt que de mourir étouffé, et il passait des nuits entières la fenêtre ouverte, exposé à toutes les variations de température si dangereuses dans ce climat à certaines époques de l'année. Il fut enfin atteint de la dyssenterie. Rappelé 2 fois à Zi-Ka-Wei, il retourna 2 fois à son district, sans être entièrement remis. Les douleurs étaient intenses et extrêmement sensibles; il les supporta avec un mâle courage, et malgré tout, il voulut terminer lui-même toutes ses missions et donner le Mois de Marie. Il y parvint à force de lutter contre la souffrance. Mais il était épuisé, et le 12 Juin dernier il revenait à Zi-Ka-Wei pour ne plus en sortir.

Jusqu'au 12 Août, le Père passa par des alternatives de mieux et de plus mal; un instant on crut qu'il en réchapperait, mais une rechute enleva tout espoir. La maladie fit des progrès rapides, l'anémie survint, et la gangrène attaqua les entrailles. Il n'y avait plus de remèdes humains. Il le savait; mais déjà il avait fait le sacrifice de sa vie. Lorsque le P. Foucault retourna en France, le R.P. Supérieur offrit au P. de Prévoisin de partir avec lui. Il réfléchit devant Dieu, et répondit qu'il aimait mieux rester en Chine et y mourir, que de retourner en Europe. Il était donc parfaitement disposé.

Rien du reste de plus édifiant que ses derniers jours. Jamais un mot de plainte, jamais un signe d'impatience. Toutes ses pensées étaient pour Dieu. "Voulez-vous, lui disais-je, que je vous fasse une petite lecture?" – "Merci bien, je préfère des aspirations jaculatoires." - Il ne désirait pas causer longtemps quand

on venait le voir, et ne s'intéressait qu'aux nouvelles de la Compagnie et de l'Eglise. A toutes les questions qu'on lui adressait sur sa santé, invariablement il faisait la même réponse : "de la même manière, comme le bon Dieu veut". Il parlait très peu, mais il avait toujours un petit mot pour remercier le visiteur. Sans avoir de vives douleurs vers la fin, il ne dormait plus ni le jour ni la nuit; et il offrait tout au bon Maître par un mouvement du cœur, une élévation des yeux au Ciel, un regard, un mot, un instant de silence.

Le 15 Septembre on crut prudent de lui donner les derniers Sacrements. Il les a reçus avec piété, a demandé pardon à la Communauté. Il avait toute sa connaissance, qu'il a conservée jusqu'au dernier soupir, et il était d'un calme incomparable. On lui avait annoncé que c'était fini. "Je suis prêt, répondit-il, et je suis heureux". Le lendemain j'entrai dans sa chambre pour le voir, il me dit : "Je ne suis pas encore mort". - "Après tout, répondis-je, vous êtes ici pour cela, vous avez eu quelquefois des appréhensions de quitter la Compagnie et la mission, aujourd'hui c'est clair, vous mourrez ici en Chine et dans la Compagnie, c'est une grande consolation." "Oh oui! très grande, c'est pour cela que je suis entré dans la Compagnie, et que j'ai demandé la Mission. Je suis content de mourir."

Le 25 Septembre à 3h. 1/2 du soir toute la Communauté étant réunie, il s'est éteint tout doucement et a rendu son âme à Notre Seigneur. Je l'avais veillé la nuit, il avait prié tout le temps, et reçu le matin la communion en Viatique. Il est mort en Chine et dans la Compagnie comme il le désirait. Il a beaucoup travaillé pour Notre Seigneur. Notre Seigneur à son tour se donne à lui pour l'éternité.

Supplément.

Pologne. Démonstrations catholiques à l'occasion de la mort de Pie IX.

A peine la nouvelle de la mort de Pie IX fut-elle arrivée en Pologne, que partout les soirées et les bals ont été interrompus pour 15 jours. Dans la Silésie prussienne même, dit-on, toutes les familles nobles catholiques portent le deuil pendant 6 semaines entières. A Léopol, l'administration de l'autonomie polonaise a donné la somme de 1500 florins pour la décoration de la seule église cathédrale et le maréchal du pays, le Comte Wodzicki, son président, a ordonné que, outre le service funèbre prescrit par Monseigneur l'Archevêque, il y en aurait, dans tous les cercles, un second auquel assisteraient officiellement toutes les autorités civiles.

Mais venons à Tarnopol, où j'ai été témoin de la foi polonaise jeudi dernier, 14 février. Pour n'être pas forcé d'interrompre mon récit, il n'est pas inutile de dire que la population de cette ville se compose d'environ 4000 Catholiques latins, d'autant de Ruthéniens à peu près, et de plus de 10000 Juifs. Les Ruthéniens ont 3 paroisses, les catholiques latins une seule, encore n'ont-ils pas d'église, la leur ayant été incendiée, il y a près d'un siècle. En attendant que la nouvelle se bâtisse, l'église des P. Dominicains, actuellement occupée, ainsi que le Couvent, par le Col-

lége de nos Pères, sert de paroisse et se trouve être ainsi église mixte, c'est-à-dire appartenant moitié à la paroisse, moitié à la Compagnie.

Le bruit de la mort de N. S. P. le Pape nous arriva dès le Vendredi matin 8 février; mais la nouvelle officielle ne vint que le Samedi 9; et le Dimanche 10 Mgr l'Archevêque de Léopol ordonnait qu'un service solennel serait célébré dans toutes les paroisses de son Diocèse le Jeudi 14. Dès le lundi on se mit à l'oeuvre pour les préparatifs et les fidèles s'empressèrent d'offrir leur concours aux Pères; on dut, pour éviter la confusion, refuser bon nombre de solliciteurs, tant il y avait presse, et les heureux élus passèrent les nuits et les jours à travailler pour Pie IX. Mr le Maire offrit gratis le travail des Pompiers. (Cette Compagnie n'est pas organisée en Pologne comme en France. Ici les Pompiers sont rétribués par la Ville et n'ont d'autre occupation que celle de leur fonction; ils ont leurs exercices comme les soldats, résident à leur quartier, et sont toujours prêts à voler au secours des incendiés au premier signal.) Mr le Curé de la ville offrit le sermon au R. P. Recteur; les autorités civiles et militaires furent invitées, et le programme de la cérémonie funèbre fut affiché dans toutes les rues de Tarnopol. Dès le Mardi furent arborés sur les tours de l'église plusieurs drapeaux aux couleurs pontificales (jaune et blanc), et aux couleurs du deuil en Pologne, (blanc et noir). Le Mercredi matin conformément aux prescriptions de Mgr l'Archevêque, toutes les cloches sonnèrent pendant une demi-heure pour annoncer la cérémonie du lendemain; et pendant la matinée un premier service fut célébré, auquel assistèrent les Ecoles du Gouvernement.

Cependant l'activité de nos travailleurs faisait des prodiges. Les neuf autels de l'église étaient tendus de noir; les tableaux, les statues, la chaire étaient voilés. Les dames, malgré le peu de temps, avaient voulu décorer spécialement l'autel de Marie Immaculée et leur amour ingénieux leur avait fait trouver les moyens de mener leur pieux dessein à bon terme sans que le reste en souffrît. Toutes les fenêtres sans exception étaient couvertes de crêpes. Le maître-Autel était aussi tendu de noir; au-dessus du rétable, on voyait sur fond blanc, les armes de la Papauté et celles de Pie IX, avec cette inscription en forme d'exergue: "*Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*." et au-dessous, en lettres blanches sur fond noir, on lisait les dernières paroles de Pie IX: "*Mon Dieu, je vous recommande l'Église*."

Devant la chaire, au milieu de la nef principale, s'élevait, haut d'une dizaine de pieds, le catafalque, entouré de 125 chandeliers ou candélabres; sur le cercueil dominaient 3 objets: à la tête la Croix; au milieu le missel surmonté du Calice; au pied la tiare, avec les clefs, encadrant le portrait de Pie IX. Pendant qu'un des Pères préparait le Catafalque, mercredi, arriva près de lui un petit enfant de 5 à 7 ans et le dialogue suivant s'engagea entre eux: "Père, pourquoi cela?" – Mon enfant, c'est pour N. S. P. le Pape." – "Notre S. P. le Pape est mort?" – "Oui, mon enfant." – "Père, alors il faut prier." – Et l'enfant de se mettre à genoux et de réciter son Pater. – Tout fut prêt à temps et le goût qui présida à toute la décoration funèbre, récompensa le R. P. Recteur de sa générosité, qui n'avait point calculé avec la dépense.

L'office commença Jeudi matin à huit heures moins le quart; les 3 Nocturnes et les Laudes furent chantés par les Prêtres de la Paroisse et les Pères du Collège, pendant que la foule du peuple se pressait dans l'église et aux abords. Monsieur le Maire avait défendu les ventes dans la ville jusqu'à midi; les Juifs eux-mêmes approuvèrent cette mesure: "Si César mourait, dirent-ils, toute vente cesserait le jour des obsèques; or Pie IX est plus que César puisque César lui fait hommage; il est donc juste de ne pas vendre jusqu'à midi aujourd'hui." - Et ils vinrent se mêler aux Catholiques dans l'église pendant la cérémonie. Ce respect des Juifs pour Pie IX ne s'est pas montré seulement ici; à Léopol le Journal Juif, annonçant la mort du Saint-Père, a paru bordé de noir.

Dès le commencement des Nocturnes, tous les Corps civils et militaires sont entrés dans l'église et sont restés debout, comme tout le reste du peuple, pendant trois grandes heures; la Compagnie des Pompiers, en grande tenue, a eu l'honneur de se tenir autour du Catafalque; elle l'avait mérité et s'en est montrée très-fière. - Les élèves du Collège étaient répartis en 3 groupes: le premier était à l'orgue et se composait des chanteurs, de l'orchestre et de la musique militaire; le second composé de 24 élèves, entourait le Catafalque; et chacun des élèves qui formaient ce groupe portait à la main droite un cierge allumé, et au bras gauche un crêpe avec une rose blanche et noire; le troisième groupe assistait à l'office dans le Chœur. Monsieur le Curé de la paroisse a célébré la messe solennelle, pendant

que huit autres prêtres, sortant avec lui de la sacristie, célébraient des messes basses à tous les autels de l'église. Mais quelle foule à traverser pour se rendre à ces autels ! Un des Pères qui étaient à l'orgue, comparant cette masse compacte avec les flots, me disait que le moindre mouvement produit dans un point quelconque de l'église, se faisait successivement sentir jusqu'à l'extrémité opposée. Et pourtant la foule était plus considérable à l'extérieur que dans l'église même, malgré la neige, le grand vent et 6 degrés de froid : un Père appelé près d'un malade, dut renoncer à traverser la grande place qui s'étend devant l'église. Pendant la messe, les élèves du Collège chantèrent à l'Introït le *requiem* de Hermann ; après l'Epître le *Dies irae* en chant grégorien à quatre voix ; à l'Offertoire la sixième parole : *Consummatum est*, de Haydn ; après la Préface le *Sanctus* de Kozlowski ; après l'Élévation le *Lacrymosa dies illa* du même. Tous ces morceaux furent exécutés par le chœur des élèves chantant à quatre voix et accompagnés de l'orgue, de l'orchestre et de la musique militaire. — A l'*Agnus Dei*, ils chantèrent à quatre voix encore, mais seulement avec accompagnement de quatre instruments de cuivre, le *Miserere* de Zeigfried qui fut chanté au service funèbre de Béthoven. — Enfin quand la messe fut finie, la musique militaire exécuta le Wehmüth de Körner. — Le R. P. Recteur monta en chaire et, dans une chaleureuse improvisation, montra *la force d'âme de Pie IX* en rappelant les actes principaux de son long et immortel Pontificat ; puis venant à la cause de la Pologne, il rappela comment Pie IX, seul parmi les puissances, était

resté son ami fidèle ; comment il avait élevé deux enfants de la Pologne sur les autels, le Bienheureux Bobola et Saint Josaphat : le jour de la canonisation de St Josaphat, dit le R. P. Recteur, le Saint-Père reçut un télégramme de la Russie, que sa Sainteté ne voulut pas ouvrir avant la cérémonie : "Je ferai mon devoir, dit Pie IX, ensuite je lirai le télégramme". La dépêche contenait une demande de la Cour de Pétersbourg à Pie IX, pour qu'il ne procédât pas à la Canonisation. – Enfin le R. P. Recteur rappela que le dernier acte de Pie IX comme Pontife, avait été en faveur de la Pologne, acte par lequel le Saint-Père dévoilait aux yeux de l'univers entier la perfidie et la tyrannie des Russes ; et devant le Catafalque de ce grand Pontife, ami quand même des malheureux Polonais, constant dans son attachement, malgré les puissants, le R. P. Kamiénski invita la religieuse population Polonaise à se confier encore à Pie IX, qui du haut du Ciel ne l'abandonnera pas. – Puisque je viens de parler des Russes, en vous donnant une idée du sermon, je ne veux pas omettre ici que ce gouvernement cruel et hypocrite, menteur et sanguinaire, a défendu dans toute la partie de la Pologne qu'il tient sous sa verge de fer, de célébrer aucun service en l'honneur de Pie IX ; et que les limiers de sa police sont aux aguets, à Varsovie, pour arrêter et même prévenir toute démonstration. Comment concilier cette version, que je tiens de source privée, avec la version contraire, celle des journaux, qui annoncent que le jour est fixé pour le service ? Je ne sais, mais il ne faudrait guère s'étonner d'un mensonge de plus de

la part de la Russie à la face de toute l'Europe.

Après le sermon, tout le clergé se rendit autour du Catafalque et Monsieur le Curé fit l'absoute solennelle. Rien de particulier, sinon que je fus frappé du recueillement et de la bonne tenue des élèves, et un Père, qui a pu les suivre des yeux pendant tout l'office, m'a fait le plus grand et le plus complet éloge de tous nos enfants sans exception; il n'en a pas vu un seul tourner la tête. Ce recueillement du reste était partagé par toute l'assistance; magistrats et peuple rivalisaient de piété et d'amour pour Pie IX; et malgré la longueur de la cérémonie, malgré la foule et le défaut de sièges, pas le moindre signe de mécontentement ou d'ennui. — L'absoute se termina, comme toujours en Pologne, par le Salve Regina, chanté ou plutôt enlevé sur un air spécial pour les obsèques. Toutes les fois que j'ai entendu ce morceau, il m'a été au cœur, surtout ces paroles: "*Et Jesum benedictum..... nobis post hoc exilium ostende*". Oh! comme ces paroles en disent long à qui voit descendre la dépouille mortelle d'un de ses frères dans la tombe; comme elles relèvent son âme et fortifient son courage!

Il était 11 heures, l'office était terminé; les assistants qui se trouvaient dans le haut de l'église voulaient sortir, mais ceux du bas n'étaient pas rassasiés, ils voulaient encore voir, surtout ils voulaient encore prier pour Pie IX. Le Père qui est chargé spécialement du soin de l'église, monta en chaire et gouverna la sortie de son mieux: la foule s'écoula lentement et en bon ordre; mais toute la journée il y eut presse autour du Catafalque et des prières montèrent au Ciel pour Pie IX et pour

l'Eglise. Mr le Maire fit arborer sur l'hôtel de Ville les couleurs Pontificales et le drapeau noir pour témoigner du deuil de la Pologne; ajoutons aussi que, pendant la cérémonie, deux des principaux habitants de la ville s'étaient offerts pour faire la quête, afin de couvrir une partie de la dépense si généreusement faite par le R. P. Recteur, et qui s'élevait pour les étoffes seulement à 200 florins au moins.

Toute la ville de Tarnopol est heureuse et fière de cette magnifique cérémonie, et sa reconnaissance et son amour ont encore augmenté pour les Pères, qui ont tout mis en mouvement et tout dirigé. "Depuis plus de 50 ans que je suis à Tarnopol, disait une bonne vieille, je n'ai jamais rien vu de si beau." Aujourd'hui Vendredi 15, de nombreuses personnes sont venues remercier les Pères, au nom de la Ville, de ce qu'ils ont fait pour le Saint-Père et pour l'Eglise.

A. M. D. G.

Table des Matières.

		Pages
1. Chine.	– Rapport sur la Mission du Tché-ly S. E.	1.
2.	– Extraits de plusieurs lettres du P. de Rabaudy à une Religieuse du Sacré-Cœur	12.
3.	– Extrait d'une lettre du P. de Rabaudy supérieur de la Mission du Tché-ly Oriental au R. P. Provincial de Champagne	22.
4.	– Mission de Nan-King. Lettre du P. Pittar aux Scolastiques de Zi-Ka-Wei	23.
5.	– Extraits de plusieurs lettres du P. Pfister au P. de Kersabiec	36.
6. Pologne.	– Couronnement de N. D. de Starawieś. Lettre du P. Holubowicz au P. de Kersabiec	42.
7.	– Extraits de deux lettres du P. Vivier	46.
8.	– Fêtes de Noël en Pologne – Lettre du P. Vivier au R. P. Provincial	53.
9. France.	– Paris – Guérison d'une malade de la Salpêtrière par l'intercession du P. Olivaint et de ses Compagnons	60.
10.	– Collèges de la Province de France – Nombre des élèves	62.
	Nécrologie.	
11.	– Le R. P. Douillet	63.
12.	– Notice sur le P. Vito Carrozzini	66.
13.	– Le P. Jean Guilbéry	73.
14.	– Le P. de Prévoisin	76.
	Supplément.	
15. Pologne.	– Manifestations Catholiques à l'occasion de la Mort de Pie IX	91.
16.	– Table des Matières	99.

A. M. D. G.

Les Scolastiques de Laval
aux Pères et Frères de ....

Nos R.R. Pères et nos T. Ch. Frères.
P.C.

Chine. — Mission du Tché-li Oriental.

La Famine. — Lettre du P. Edel au P. Blino à Laval.

Mon cher Père.
P.C.

Vous avez droit à une longue lettre de remerciement de ma part en réponse à la bonne vôtre qui m'a fait grand plaisir. Certainement je voudrais bien vous rendre la pareille, et vous récréer avec édification par d'agréables nouvelles de notre mission. Mais, trois fois hélas! ces sortes de nouvelles ne sont plus de notre domaine; la tristesse domine dans nos

parages ; nous vivons au milieu d'affamés qui se meurent sans secours possible. D'autres lettres vous parleront de cette misère actuelle du Tché-li ; je n'ai ni le loisir ni le courage de vous affliger par la description déjà faite du funèbre tableau qui se déroule à nos yeux. Seulement pour me récréer un peu et causer avec vous, je vais laisser courir ma plume jusqu'au bout de ce feuillet en lui donnant toute liberté de glaner à gauche et à droite toute sorte de nouvelles du jour.... comme on cueillerait des rameaux de cyprès dans un cimetière.

Dans ma dernière lettre vous parlant de mes excursions apostoliques aux environs de cet Observatoire dont les observations vous effraient, je vous parlais d'un village où 30 Catéchumènes s'étaient levés spontanément. Tous ont depuis reçu le baptême solennel le jour de la Pentecôte. Ce fut une belle fête, comme vous pensez, pour moi qui n'avais jamais rêvé plus qu'une seule conversion suivie d'un Nunc dimittis en bonne forme ! Mais voyez l'heureuse chance. Après la cérémonie j'eus le bonheur d'enregistrer une nouvelle famille de néophytes, plus tard une autre, et puis une autre ; si bien que le nombre de mes hommes à catéchiser montait à la soixantaine...... quand le diable vint mettre des bâtons dans les roues. La famine vint...... et ces pauvres gens, pauvres parmi les pauvres, durent lui céder la place. La plupart se hâtèrent d'émigrer ; 13 moururent de faim ; il n'en reste plus dix. Vous n'avez sans doute jamais vu des mourants de faim, mon cher Père. C'est une chose bien triste ; croyez-moi, surtout quand ces accidents se répètent et que la famine sévit comme une épidémie, et que l'on entend partout les mêmes appels

au secours et les mêmes râles d'agonisants. Depuis quelque temps cependant la fièvre typhoïde semble faire concurrence à la faim pour dépeupler ce pays. D'un seul coup on apprend trois, quatre décès dans un seul village; l'autre jour on m'annonçait sept morts de faim dans une chrétienté voisine. Le choléra eut été moins cruel. Tous les sept étaient chrétiens, mais la mortalité est partout bien plus grande parmi les païens. Même au fin fond de la misère les néophytes se sentent protégés par une puissance surnaturelle; ils le reconnaissent et le disent eux-mêmes, les païens l'avouent, pourquoi n'en tirent-ils une conclusion avantageuse au salut de leurs âmes? Mystère! Ce peuple est entre les mains de l'ennemi et celui-ci n'est pas d'humeur à lâcher sa proie. Pourtant les nouveaux catéchumènes se comptent aujourd'hui par centaines. C'est magnifique en comparaison des précédentes années; c'est peu de chose si l'on pense au nombre effrayant de païens auxquels ces calamités publiques devraient enfin ouvrir les yeux. Tous d'ailleurs reconnaissent en elles une punition du Ciel; beaucoup doivent se dire que leurs dieux sont impuissants à faire tomber la pluie et pousser les moissons; on en voit qui renversent les pagodes, en brûlent les boiseries, en insultent les divinités : mais leur conversion s'arrête là. Donnez leur des sapèques, montrez leur une tasse de riz, vous les attirerez vers vous; ils entendront vos instructions, et peut-être 1 sur 10 finira par se faire baptiser de bonne foi. Des aumônes habilement distribuées, sans ostentation, sans condition d'embrasser notre religion, gagneraient bien des cœurs ...... mieux que les plus éloquents discours. Les protestants, pêcheurs en eau trouble, essaient de ce système d'aumônes, ils donnent beaucoup,

promettent davantage, mais comme le cœur chez eux ne se donne pas, la confiance ne leur est rendue nulle part, et leurs succès sont nuls — spécialement dans le district du P. Maquet, lequel Père donne peu et gagne beaucoup. Le Chinois est défiant et intelligent; pas un ne se trompe sur la valeur relative du protestantisme, ni sur la valeur absolue des rares prosélytes de Messieurs les Pasteurs. Si nous avions les ressources pécuniaires de ces commis-voyageurs en Religion; bientôt le Tché-li tout entier serait chrétien. En définitive, les païens commencent à moins mépriser les chrétiens; un rapprochement s'est fait, grâce à la misère commune. Les Autorités civiles elles-mêmes semblent pleines d'égards et d'attentions extraordinaires, au point de ne pas soumettre nos néophytes à la lourde taxe des pauvres payée par tous les païens. Pourquoi cette partialité? Je l'ignore. Au nouvel an Chinois les mandarins ont fait distribuer gratis un peu de sorgho aux plus pauvres de leurs administrés; on remarque aussi que les villages peuplés de chrétiens ont été mieux partagés dans ces largesses administratives. Pourquoi cela? Je l'ignore; je le comprends d'autant moins que cette manière d'agir semble générale, comme d'après un mot d'ordre parti de haut lieu. Combien nous sommes loin de l'époque où toutes les charges, les corvées, les vexations pleuvaient comme grêle sur les malheureux chrétiens persécutés. Il y a de cela 40 ans! Une seule communauté de mon district dut alors payer 2000 onces d'argent pour se délivrer des importunités de la police mandarine. Aujourd'hui, sous un régime inverse, cette famille-là se frotte les mains, laissant aux païens le soin de se ruiner avec la taxe des pauvres.

Je viens d'interrompre ma lettre par la lecture d'un *Univers* fraîchement débarqué. Il contient plusieurs colonnes de souscripteurs en faveur des affamés de l'Inde ; heureux si nous pouvions, sans faire tort aux infortunés Indiens, disposer d'une aussi abondante souscription ! Beaucoup de Chinois seraient rendus à la vie, mais que feraient 50 et même 100 mille francs jetés dans un pareil abîme de pauvreté ! 50 francs peuvent sauver un homme jusqu'à l'époque de la récolte en Septembre, et nous avons plus de 5 millions de mourants de faim dans notre seul vicariat du Tché-li S.E., c'est-à-dire 3 sur 10 habitants, chiffre probablement trop faible. Bien des gens m'ont affirmé que durant cette année-ci il périra les 3 ou 4 dixièmes de la population ; d'autres disent la moitié. Mais la misère est peut-être pire dans les Indes ! aussi, sans envier les libéralités françaises à leur adresse, je me contente de désirer pour nos pauvres, pour nos chrétiens et catéchumènes, le peu qui pourrait rester dans certaines aumônières inépuisables des bonnes âmes de notre pays.

Priez Dieu avec moi, mon cher Père, de faire entendre notre appel aux cœurs généreux, à nos bienfaiteurs dévoués. Priez surtout Dieu de mettre fin aux calamités qui pèsent, depuis 3 ans, sur notre petite mission ; que la pluie tombe, que la récolte lève et mûrisse, qu'il reste enfin des survivants pour en jouir ! J'ai fini ma triste lettre ou plutôt cette lamentation pour laquelle je vous prie d'admettre en ma faveur des circonstances atténuantes. Plus tard j'aurai l'occasion de vous envoyer une épître plus gaie, plus longue et plus intéressante.

R^{ae} V^{ae}

Infimus in X^{to} Servus

Edel. S.J.

Lettre du P. Edel au P. Teyeistein, à St. Acheul.

Mon bien cher Père,
P.C.

J'ai reçu dernièrement — ou plutôt je n'ai pas reçu, — un paquet de petits couteaux que vous avez bien voulu m'envoyer ; rien ne manquait au dit paquet ..... sinon l'adresse, la mienne. Bref, les couteaux sont venus ; j'en ai reçu deux dans la distribution générale ; ils sont fort bien ; merci beaucoup ! Mais sachez bien que depuis lors j'ai le cœur percé de tous ces petits couteaux comme une pelotte chargée d'épingles.

Après tout, c'est bien fait ! Qu'aurais-je fait de ces immeubles ? Je les aurais distribués à mes paroissiens ; j'en aurais gratifié quelques enfants plus rangés, plus dociles au catéchisme ; mais à quoi leur serviraient aujourd'hui ces malheureux couteaux, puisque les infortunés enfants n'ont plus rien à couper, plus rien à dépecer, plus rien à manger ? Car nous avons en ce moment la famine, l'affreuse famine avec toutes ses horreurs, et c'est le sujet dont je désire vous entretenir aujourd'hui, mon cher Père, dans le but de compléter vos notions sur notre mission Petchélienne. Ces pages pourront aussi servir de contrepoids à la curieuse lettre que vous avez bien voulu faire imprimer à Laval, et que j'ai lue dernièrement non sans intérêt : vos chers novices aussi peut-être gagneront à connaître plus à fond le fameux Céleste empire, l'empire des fleurs, l'empire du milieu, l'empire par excellence ..... où sans doute plusieurs d'entre eux comptent venir plus tard pratiquer les vertus dont

ils font l'apprentissage sous votre direction. Inutile et impossible de mettre le moindre ordre dans le récit qui va suivre ; je me contenterai, suivant mon ordinaire usage, de vous raconter quelques traits saillants, queques histoires inédites ; le tout à mesure qu'il viendra se présenter au bout de ma plume.

Vous avez dû lire dans les journaux, dans l'*Univers* entre autres et dans les *Missions Catholiques*, de nombreux articles sur la famine dans les Indes et dans la Chine. On y cite des choses à faire dresser les cheveux sur la tête ; eh bien, notre mission du Tché-li n'est pas moins éprouvée que celle de Pondichéry ou du Madurè pour lesquelles on fait tant de bruit et de quêtes. Non equidem invideo ! pourvu que l'on sauve la vie de tant d'âmes et de corps ; mais on ne donnera jamais assez pour remédier au mal ; des millions ne suffiraient pas ; il faudrait des centaines et des centaines de mille francs rien que pour aider un peu les chrétiens de notre mission, tant la misère est grande et les affamés nombreux ! Depuis trois années consécutives les récoltes ont manqué dans cette partie du Tché-li. La première fois en 1875, on n'eut pas de moisson, et la récolte de millet, le principal espoir, le fond de nourriture du paysan Chinois, fut brûlée sur pied par les ardeurs d'un soleil impitoyable ; le désastre parut grand, mais la patience, l'insouciance de nos pauvres gens s'éleva plus haut encore. On se serra les reins plus fort ; on vendit quelques parcelles de terre, on fit de petites dettes, et l'on s'assoupit dans l'espoir d'un avenir meilleur. L'année suivante les pluies du printemps ne vinrent pas ...... vers la fin de Juin il n'était pas encore tombé une goutte d'eau ; la panique commença ; les chemins

furent couverts de mendiants ; nous en comptions par milliers demandant l'aumône en même temps à notre porte. La Sainte Vierge prit en pitié ces misérables et nous eûmes une pluie abondante le 2 Juillet, jour de la Visitation ; ce fut pour le pays comme une résurrection, un changement à vue. Plus de solliciteurs importuns, plus de mendiants errants ; partout des semeurs empressés, et bientôt une couche de verdure, couleur d'espérance, s'étendant sur un sol naguère aussi nu que le désert de Sahara. La récolte leva bien ; mais plus tard elle souffrit encore du manque d'eau, et finalement fut abîmée par une gelée précoce. Vous devinez en partie la consternation générale au lendemain de cette affreuse nuit de bise glaciale ; ce fut quelque chose comme une plaie d'Egypte. C'est alors que l'émigration commença pour de bon, que l'on vendit ses terres, ses meubles, à des prix honnêtes cependant, et que l'on emprunta au taux de 40 % de quoi subsister jusqu'à la moisson suivante. Que dis-je ? on ne put même ensemencer le blé ; l'espérance même d'une moisson n'existait pas, mais on pouvait ne pas désespérer de la récolte du millet en 1877, l'année qui vient de s'écouler. On l'ensemença au temps voulu ; elle se présenta bientôt dans les meilleures conditions, n'attendant plus que les averses ordinaires de Juillet pour rendre la vie à des milliers d'affamés impatients. Au lieu de pluie nous eûmes un soleil dévorant, des chenilles plus dévorantes encore, et pour finir des nuées de sauterelles qui consommèrent le reste. La récolte fut absolument nulle. Nous en sommes là pour le quart d'heure, sans blé ensemencé, sans provisions, sans plus rien à vendre. Aussi la misère publique est-elle inénarrable, et elle augmente chaque jour.

Dès la première période du désastre l'émigration, recommença sur une grande échelle; des familles entières, des villages entiers s'en allaient vers le Nord à la recherche d'une terre moins infortunée. Les routes et les chemins latéraux en étaient littéralement couverts, comme je l'ai constaté souvent de mes yeux. C'étaient comme des processions interminables d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns portant sur le dos leurs hardes et leurs enfants, d'autres poussant des brouettes encombrées d'ustensiles variés, d'aucuns montés sur des cavales efflanquées paraissaient comme les chefs de file de cette lugubre exode. En définitive je suis porté à croire que les $\frac{7}{10}$ de la population, dans nos parages, ont émigré vers le nord malgré le froid et les dangers de la route..... Au printemps les départs reprendront de plus belle, parce qu'il fera moins froid, parceque aussi les provisions seront complètement épuisées. Dans une de mes chrétientés, sur 95 ouailles 72 sont parties en plein hiver, dans une autre sur 220 chrétiens il ne reste qu'une trentaine de personnes maigres à faire peur, demandant l'aumône, et vivant de choses impossibles. C'est la qu'on me servit la première fricassée de sauterelles, et que je vis pour la première fois des conserves d'herbes salées pour l'hiver. Ces herbes sont très abondantes dans les mauvais terrains chargés de salpêtre, ce sont des plantes grasses extrêmement amères, assez semblables pour le port, à ces sédons des murailles ou du rocher de la Providence, et que l'on recueille d'ordinaire pour les brûler et tirer parti de la soude renfermée dans les cendres. Voila les légumes que ces malheureux faisaient sécher en masse durant l'automne pour s'en régaler faute de mieux. Encore ces atroces victuailles ne suffirent elles pas.

Ce qui fait aujourd'hui l'alimentation de nos plus riches

propriétaires, c'est le son, ou plutôt les téguments coriaces du millet, qu'ils appellent Kang, et dont l'acquisition fait l'unique objet de leurs soucis. Bienheureux ceux qui peuvent se procurer cette indigeste nourriture dont les chiens et les pourceaux en France ne voudraient pas!

Les pauvres mangent beaucoup plus mal, aussi la mortalité est-elle devenue effrayante, presque comme en temps d'épidémie ou de choléra.. Morts de froid, de faim, d'inanition, par familles entières, on n'entend plus parler d'autre chose.

Dernièrement, c'était au début de la crise, quelqu'un vint en toute hâte m'inviter pour une extrême onction dans un village éloigné. Il était 7 heures du soir, il faisait un froid vif et le vent soufflait dur. En route! Deux petits ânes maigres et galeux, loués par un païen du voisinage, ébranlent péniblement le lourd chariot qui roule, par la nuit noire, d'une ornière à l'autre, jusqu'à une chrétienté intermédiaire où nous arrivons incognito après 10 heures. J'essaie de m'endormir après avoir soupé par cœur, difficile opération! Avant l'aube le véhicule reprend sa marche et finit par me déposer au beau milieu d'un village païen où agonisait l'unique famille chrétienne. Cinq personnes étaient couchées sur le même Kang, (ou lit de briques chinois) se mourait de froid et de faim. Je dis cinq. Non, quatre seulement; une d'entre elles, la mère, venait de trépasser un peu avant mon arrivée; à côté de son cadavre couchait le père déjà sans connaissance et tout près le fils aîné, la belle-fille, le cadet, tous privés de mouvement. J'avais par bonheur prévu le cas, et acheté en route quelques livres de pain et de légumes que je distribuai

aux jeunes; ils reprirent pied, puis connaissance. Le vieux bonhomme reçut l'extrême-Onction; nous récitâmes le *Libera* et les prières des morts sur la pauvre femme; après quoi reprise du char pour administrer les derniers sacrements à deux autres infirmes d'un village plus éloigné. Huit jours après toute cette famille était morte de faim, sauf le jeune frère que j'adoptai "in extremis" aux frais de la Sainte-Enfance; il est l'espoir de la chrétienté future à rétablir dans ce pauvre hameau.

Un autre jour des circonstances analogues m'appelèrent dans une chrétienté qui passe pour riche, dans une famille de cultivateurs aisés. J'y vins à pied avec un catéchiste. Personne pour nous recevoir, et la porte du logis est fermée..... A nos cris répétés un administrateur arrive enfin paraissant essoufflé..... il m'annonce que dans la maison jadis habitée par 14 personnes, il reste une femme seulement et deux enfants, l'un de 8, l'autre de 12 ans. La femme semble avoir la fièvre typhoïde; depuis quatre jours sa porte est close, depuis quatre jours elle vit sans feu, ni nourriture. Nous frappons vivement à la porte; à la fin l'enfant de 12 ans vint tirer le loquet et l'administrateur pénétra dans le logis, une torche à la main. Quel spectacle! Dans la chambre dégarnie de toute espèce de mobilier, froide et sombre comme un caveau, sur un lit de terre humide, gisait la pauvre mère presque morte, couverte de misérables haillons.... les dents lui claquaient de fièvre, de froid, et de faim; ses yeux paraissaient vouloir sortir de leur orbite. De dessous ces haillons sortait le cadavre de son jeune enfant mort la veille, et couché sur elle; l'aîné l'exhortait, en criant, à recevoir les sacrements et à faire son acte de contrition. La malheureuse me reconnut, reçut l'extrême-Onction dans

de bonnes conditions, surrexcitée qu'elle était par sa foi vive, et mourut le jour même peu après mon départ.

De pareilles scènes se présentent chaque jour. Le 1er Janvier je m'en allai à cheval visiter une grande mais très pauvre chrétienté; plusieurs malades m'y réclamaient, entre autres le maître d'école de l'endroit, brave vieux, récemment converti, récemment revenu d'une tournée de mendicité qui ne lui avait pas réussi. Sa mère est une obstinée païenne, plus ridée qu'une pomme cuite, et dont l'unique occupation consiste à prier son poussach et à pousser son fils dans l'apostasie. Le malheureux magister était couché sur son Kang, invisible, emmailloté dans des restes de couverture, comme un paquet de linge sale: Je n'ai rien avalé depuis 3 jours, me cria-t-il en m'entendant venir; donnez-moi l'extrême-Onction avec un passe-port pour le paradis! La cérémonie étant achevée au milieu du concours de quatre fidèles amaigris, appuyés contre les murs, j'octroyai au pauvre homme un rouleau de sapèques, de quoi réchauffer son Kang et s'acheter un boisseau de millet. Il en vécut une huitaine de jours. Quand je retournai dans ce village pour deux autres extrêmes-Onctions il venait de succomber aux tortures de la faim conjointement avec deux de ses contemporains décédés presque en même temps. J'allai administrer le fils d'un de ces deux vieux, un brave garçon d'une trentaine d'années, une de mes meilleures connaissances. On ne m'avait pourtant pas dit le nom du malade. Je le trouvai dans une chambre sans fenêtre, ni porte, couché sur un monceau de terre, enveloppé d'une simple natte à moitié pourrie; sa vieille mère pleurait près de lui, demandant l'aumône. Durant l'extrême-Onction je demandai le saint nom du moribond... et c'est alors seulement que je reconnus mon

Aloïs dans cette masse d'ossements agités par un dernier souffle de vie..... Mais pourquoi continuer ces navrantes histoires de chaque jour ? Il y en a trop, beaucoup trop, et nous en verrons de plus cruelles encore plus tard.
Les malheureux tombent partout, frappés comme de la peste. Ils ont tout vendu à vil prix, maison, champs, meubles, couvertures, habits d'hiver, et perdu jusqu'à leurs espérances...... un rien suffit pour les anéantir. Dans un village voisin d'ici, village de nouveaux chrétiens (J'y ai baptisé 30 adultes à la Pentecôte dernière, et les Catéchumènes dépasseraient la soixantaine sans les départs et les décès) durant ces 2 dernières semaines 14 Catéchumènes ou nouveaux baptisés sont morts de faim; hier j'appris la mort de deux d'entre eux; le tour des autres viendra sous peu! Tous ces catéchumènes ont été ondoyés avant de mourir.... c'est le seul moyen que j'aie de leur être utile en quelque chose.
Mourez de faim, et montez au Ciel !!
Les païens deviennent relativement assez souples l'excès de la misère, la crainte de la mort les rend dociles à la grâce, du moins prêtent-ils une oreille attentive aux exhortations des vieux chrétiens stylés à cette œuvre de zèle. Dès qu'un pauvre diable est reconnu pour être pris de crampes d'estomac, on accourt pour l'exhorter: reçois le baptême et va au ciel, sinon, meurs, corps et âme et descends en enfer. C'est en abrégé tout le sermon; neuf fois sur dix, quand on s'y prend bien, il produit son effet.
Tout à l'heure avant d'entamer ce 3e feuillet, je revenais d'une excursion dans une chrétienté éloignée de deux lieues; deux extrêmes-Onctions m'y attendaient; un jeune homme de 28 ans, nouveau chrétien, et une vieille femme baptisée depuis 10 ans. Sa fille âgée d'environ 40 ans est encore païenne; mais elle s'est empressée

de tout bien préparer dans la chambre pour l'administration des sacrements.... Je lui fis une longue exhortation pour l'engager dans la voie du salut: peine perdue! Son mari est mort de faim en Décembre, mort païen, elle veut mourir comme lui; le nombre de ses jours est compté, il dépend d'un reste de provisions, environ deux boisseaux de millet avarié! Après quoi, lui dis-je, tu descendras dans l'enfer où tu souffriras éternellement d'une faim de chien! - C'est l'idéal de la faim, en Chine où, même en bonne année, on ne donne jamais rien à manger aux infortunés caniches. Cette considération la portera sans doute à réfléchir plus sérieusement, et dans quelques jours, j'en ai la conviction, elle augmentera d'une unité le petit troupeau de 16 catéchumènes que j'ai dans la susdite chrétienté.

Autres émotions. Le jour de l'an, après la messe, je revenais allègrement dans ma chambre où régnait une agréable température de 3 degrés et demi au dessous de zéro, tandis qu'au dehors le thermomètre accusait un froid de 18 degrés. Assis à mon bureau j'attendais, comme il convient au curé d'une paroisse, les visites et les compliments de mes fidèles ouailles..... et déjà je ruminais d'avance quelques phrases bien tournées, simplement élégantes, en réponse à leurs souhaits de bon augure. Hélas! quelle déception, et combien je fus puni de cette folâtre équipée de mon imagination. Les premiers qui vinrent avaient le visage plutôt triste que joyeux: "Père, me disent-ils après avoir fait la prostration solennelle qui équivaut aux compliments de circonstance, Père, notre école est dissoute faute d'élèves; les catéchumènes sont partis mendier; nous n'avons plus une bouchée de pain pour subsister!" - Ces visiteurs sortis, arrive une autre bande

à figures non moins désespérantes: "Père, nous avons eu hier un malheur. Une catéchumène est morte subitement, empoisonnée avec ses deux filles qui allaient à l'école; dans la précipitation des apprêts culinaires ils ont par mégarde jeté un pot d'arsenic au fond de la soupière. On n'a pas eu le temps de les baptiser. Ces complimenteurs sortirent à leur tour pour céder la place aux trois administrateurs d'une autre paroisse, vraies figures de croque-morts, qui m'insinuent petit-à-petit les détails d'un horrible meutre commis chez eux, durant la nuit précédente sur la personne d'une vieille femme récemment baptisée. L'assassin s'était servi d'une corde pour étrangler sa victime; et le motif du crime était l'enlèvement d'un boisseau environ de millet que possédait la pauvre vieille! De là grand émoi dans le village; Chrétiens et catéchumènes tremblent d'effroi.

Quelles bonnes nouvelles pour un premier de l'an! Ma position commençait à ressembler pas mal à celle du saint homme Job sauf la patience qui finit par me manquer..... et je fermai ma porte aux autres messagers de malheur!

Disons en passant, en l'honneur du Chinois, que malgré cet excès de misère dont il souffre actuellement, l'ordre et la tranquillité règnent partout, les vols avec effraction, les meurtres sont extrêmement rares, c'est à peine si ces malheureux, pères de nombreuses familles, exténués, mourant de faim, se permettent de dérober, quand ils le peuvent, quelque peu de chose pour subsister. Dans les premiers temps cependant, en Octobre et Novembre, on vit des bandes de voleurs armés parcourir impunément le pays, la nuit surtout, et prélevant des contributions sur tous les moins pauvres fermiers. Ils ne tuaient personne, mais ils rançonnaient dur. On fut obligé de

se défendre avec les armes; on veillait la nuit sur toutes les maisons; notre résidence fut entourée de murs élevés; les canons reparurent à la lumière; les vieux fusils furent dérouillés et confiés aux 70 plus braves citoyens du village.... enfin des rondes nocturnes furent organisées, des veilleurs postés sur les toits, la cloche d'alarme remise en état, etc. etc.

Somme toute, la Résidence ne fut l'objet d'aucune attaque. Une seule fois le veilleur, donna l'alarme par de vigoureux coups de tam-tam, vers minuit. Il croyait avoir entendu des voleurs. Trois jours après le sang lui bouillait encore dans les veines et il alla chercher auprès de l'infirmier un remède contre ses battements de cœur

Ce n'était pas aussi rassurant dans le District; plusieurs fois je dus me lever la nuit aux cris de la bataille; voleurs et défenseurs hurlaient en chœur; à la façon des héros d'Homère ils s'apostrophaient en termes peu flatteurs; des coups de feu partaient en l'air, et finalement les assaillants se dispersaient dans l'obscurité.

Le beau de l'affaire c'est que les voleurs étaient parfaitement connus de tout le monde, voir du mandarin; mais qui eut osé les arrêter? Ils lassèrent pourtant la patience d'un mandarin militaire du chef-lieu; celui-ci vint, aidé d'une douzaine d'hommes, faire la capture de 20 ou 30 de ces oiseaux de proie qu'on mit en cage au tribunal. Le procès devait s'instruire; la condamnation à mort était immanquable, mais l'exécution, suivant la loi, ne devait avoir lieu qu'en automne et les voleurs seraient restés 10 mois en pension, aux frais de l'autorité. Admirez ici la prudence du mandarin sous-préfet: pour éviter les frais de

procédure et d'entretien, il laissa mourir de faim tous ses pensionnaires. Le dernier succomba le 17e jour; enfin le même cercueil, payé 30 fois au mandarin, servit successivement à chacun des 30 condamnés qu'on enterra tout près de la ville à moins d'un pied de profondeur, toujours par économie!
Peu de jours après nos jeunes étudiants, juvénistes et scolastiques, passant en promenade non loin de ce Montfaucon chinois purent compter jusqu'à sept queues au bout desquelle pendaient d'affreux restes, que des chiens dévorants se disputaient entre eux. Dans la journée une bande de nos petits séminaristes rencontra, en traversant la ville, une pauvre femme, mourant de faim, couchée dans le ruisseau, et serrant contre elle son jeune enfant déjà livide..... pas une âme ne songeait à secourir ces malheureux! Nos étudiants s'empressèrent de baptiser la maman, et ils rapportèrent le poupon pour l'élever à l'orphelinat. En voilà deux qui ont de la chance!

Durant la même promenade notre F. Templet en l'absence de ses enfants, fit un tour de jardin, jetant de fois à autres un coup d'oeil scrutateur par dessus les murs de l'enclos..... Que vit-il? Encore une infortunée mère avec son garçon d'une douzaine d'années. Celui-ci était couché la face contre terre, l'autre le relevait péniblement, l'exhortait à grands cris..... Dans moins d'une heure ils allaient être de retour au logis; c'étaient sans doute des mendiants relancés chez eux par l'impitoyable faim. Tout le monde étant pauvre, personne ne donne plus rien. L'enfant soutenu par sa mère faisait dix pas, non sans efforts, puis retombait la tête en avant sur la terre glacée..... et ce manège se serait répété jusqu'à épuisement si le bon frère n'avait aperçu en même temps deux chrétiens, deux professeurs faisant leur promenade aux environs. Aussitôt il leur crie de venir en aide aux deux infortunés; le jeune-homme hissé sur les épaules d'un des

maitres fut porté à la cuisine de l'orphelinat où la douce chaleur du foyer jointe à l'odeur nourrissante d'un souper mijotant au fond des marmites, ne tarda pas à le ranimer. On le fit manger peu à peu.... Il ne sentait plus la faim; son estomac épuisé par l'excès du jeûne, est inerte et sans forces; le cerveau est comme atrophié; bref, c'est un malade peut-être inguérissable. Quant à la mère, on la nourrit dans une famille chrétienne du voisinage...... Combien pourrais-je vous citer de scènes analogues? c'est de l'histoire quasi journalière, dont vous venez de lire un petit chapitre. Et ces enfants qu'on apporte, ou plutôt qu'on jette, chaque nuit, soit au seuil de la résidence, soit dans l'église, soit par dessus les murs de l'enclos, pauvres petits êtres, souvent sans nul vêtement, tout bleuis par le froid, parfois morts; souvent couverts d'horribles couches de terre et d'ordures, ou bien emmaillotés dans des lambeaux de hardes dégoûtantes et que l'on lance comme des paquets de linge sale jusqu'au beau milieu du jardin. Aussi le nombre de nos orphelins augmente-t-il chaque jour, au delà de toute proportion avec les allocations, si libérales cependant, de la Sainte Enfance. Depuis plusieurs mois nos Pères ont reçu l'ordre de refuser impitoyablement tous les nourrissons qu'on pourrait leur présenter dans le District: triste mais nécessaire mesure, sans laquelle nous compterions bientôt plusieurs dizaines de mille d'enfants que toutes les ressources de la Ste Enfance seraient insuffisantes à entretenir, chaque enfant coûtant au moins 50 francs par an, soit 50 à 60000 francs par mille, chiffre respectable, depuis longtemps dépassé pourtant! Car comment refuser ces innocents, qu'on ne nous offre pas, mais que la Providence semble nous jeter tous les jours en nous disant: "Accipe puerum istum, et nutri mihi"!

On les accepte donc, on les baptise, on les élève, abandonnant à St Joseph, procureur de la Providence,

le soin d'alimenter ce tonneau des Danaïdes qui s'appelle ici "la caisse à sapèques d'une mission Chinoise". Vous me demanderez peut-être, pour m'interrompre un instant, ce que les autorités chinoises peuvent bien faire, ce qu'elles entreprennent, pour soulager, au moins un peu, tant de pauvres, remédier en quelque manière à tant de misère ! Il faut l'avouer ; la position des mandarins est bien difficile par le temps qui court, et bien d'autres seraient aussi embarrassés qu'eux en face d'un si grand nombre d'affamés. Dans le Chansi, par exemple, la province frontière du Tché-li, les mandarins font arriver depuis longtemps, aux frais de je ne sais qui, d'énormes quantités de riz, de millet, de sorgho. On voit d'interminables files de voitures venir de Tien-Tsin, l'unique port septentrional, et se diriger lentement vers le malheureux Chansi beaucoup plus éprouvé que notre Tché-li. Mais les vivres sont si chers, les chemins si longs, si difficiles ; les accidents du voyage sont si fréquents, le nombre des chariots d'ailleurs si restreint..... que toutes ces provisions parvenues à destination, après avoir plus que doublé de prix, y disparaissent en un clin d'œil, comme une gaufre dans la gueule d'un lion affamé. L'appétit n'en devient que plus vif, et ceux qui n'ont point reçu leur part agonisent avec plus de rage. Pour comble de malheur cette année-ci, toujours à cause de la sécheresse, les rivières et les canaux sont impraticables ; d'après le journal chinois, le fleuve jaune lui-même, ce torrent d'une à deux lieues de largeur, serait comme anéanti, on le passerait partout à pied sec..... Il en est ainsi de la rivière du Chien-chien, et des autres cours d'eau du Tché-li, et c'est là une des grandes causes de la rareté, de la chèreté des vivres durant cet hiver. Notre mandarin, après avoir au préalable prélevé un impôt—

exorbitant sur tous les propriétaires aisés, c'est-à-dire possédant des terres, mais n'ayant rien à se glisser sous les maxillaires, sur tous les propriétaires, dis-je, sauf, par une exception étrange, providentielle, sur nos chrétiens, autrefois si tourmentés par les tribunaux; s'est mis en quatre pour faire arriver de Tien Tsin quelques milliers d'hectolitres de millet.... qu'il revend au pauvre peuple sans bénéfice, j'aime à le croire, mais au prix de belles sapèques sonnantes.... Encore ne donne-t-on qu'aux pauvres enregistrés sous cette rubrique, à des heures réglées, une quantité ridiculement minime, pour un jour seulement (comme la manne au désert) et qu'il faut venir chercher en ville, par le froid glacial, à des distances de plusieurs lieues. C'est un emplâtre sur une jambe de bois. Après tout, 10.000 hectolitres pour 800.000 habitants de la sous-préfecture, ou 100.000 habitants seulement en défalquant les absents.... cela ferait, si je compte bien, un demi boisseau par estomac! quantité qui ne suffirait pas à l'entretien d'un moineau de médiocre appétit. En attendant les canaux s'obstruent, les rivières n'ont plus de lit, les routes sont impraticables, les fossés et les murs de la ville s'effondrent..... On pourrait donner de l'ouvrage, un ouvrage utile, nécessaire, aux milliers de bras fatigués de demander l'aumône. Mais non! l'idée même de semblable chose est trop européenne pour avoir jamais accès dans la cervelle d'un lettré chinois.

Vous croyez me surprendre en flagrant délit de médisance à l'endroit des autorités constituées moi, l'admirateur fanatique du céleste empire, n'est-il pas vrai, mon cher Père? Eh bien, je ne fais que répéter, en les atténuant, les plaintes du journal indigène imprimé dans la ville de Chang-hai par des fidèles sujets de Sa Majesté

le Fils du Ciel. Le peuple est bon, disent-ils; le souverain est délicieux, les ministres sont fidèles, les mandarins sont braves gens..... mais, ces derniers du moins, ne savent point administrer, ni tirer parti des immences ressources du pays, ils dédaignent les arts étrangers, les usages étrangers, la science, l'industrie, la politique de l'étranger; mais avec tout cela la nation reste pauvre, arriérée, soumise à l'étranger; les famines sont fréquentes irrémédiables; et quand elles arrivent, les étrangers si méprisés dédaignent à leur tour notre misère, et envoient leurs aumônes ailleurs. C'est le cas actuel à Chang-hai, à Tien Tsin et autres lieux. Pour en revenir aux mandarins, ils sont braves gens, témoin ces deux bons vieux administrateurs de Jenn tcheou, qui voyant les sauterelles se multiplier et grandir outre mesure, terrible menace pour les récoltes en herbe, se mirent eux-mêmes à l'oeuvre pour donner un salutaire exemple à leurs subordonnés. Ils creusèrent de leurs mains onguiculées des fossés le long des champs de millet; puis armés de gaules ils firent la battue à travers les sillons, poussant devant eux les ennemis, race poltrone, noire, encore dépourvue d'ailes, ils les faisaient tomber dans le fossé à rebords rentrants d'où les jeunes monstres étaient censés ne plus pouvoir sortir. Les paysans électrisés par cet exemple officiel, s'empressèrent de l'imiter un peu partout, et des myriades de sauterelles sautèrent de vie à trépas..... Ce qui survécut suffit encore pour dévorer la récolte.

Une famille de chrétiens du district du P. Fourmont a été plus avisée.... S'inspirant de l'idée que l'eau bénite, bonne contre les démons de l'enfer pourrait bien n'être pas sans effet contre ces insectes diaboliques, ils s'en allèrent goupillonner leurs champs en récitant force prières jusqu'à épuisement du bénitier. Douze arpents sur quinze

furent aspergés..... et chose curieuse mais parfaitement constatée tant par les chrétiens que par les païens stupéfaits, les récoltes arrosées d'eau bénite ne furent pas endommagées par les sauterelles...... ces insectes y arrivaient en foule, mais ne dévoraient rien, passant seulement par dessus jusqu'aux parcelles de terre non bénites, et jusqu'aux champs des païens lesquels furent ravagés. J'en ai l'intime persuasion: si les mandarins voulaient faire usage de notre eau bénite tant pour asperger leurs champs que pour faire baptiser leurs populations, ces calamités publiques deviendraient plus rares, les secours plus abondants, plus faciles, moins coûteux, plus efficaces. Mais encore une fois une recette si simple est encore bien loin de trouver place dans un gros bonnet chinois.

Dans l'immense ville de Tien Tsin (on y compte probablement un million d'habitants), le Vice-Roi imagina un moyen plus grandiose de secourir les indigents. Tien Tsin depuis douze ans environ, est comme le centre d'attraction des innombrables pauvres de cette province; c'est vers Tien Tsin que se dirigent les longues files d'émigrants de l'Est, du Sud, du Nord, et du couchant. On les évalue à quelques centaines de mille, parqués en dehors de la cité, dans d'immenses tentes construites en nattes, entourées d'un petit fossé avec une ou deux portes d'entrée..... Chaque tente renferme plusieurs milliers de pauvres, les femmes et les enfants à part, les hommes beaucoup moins nombreux, dans des hangars spéciaux.

Tous ces malheureux sont nourris gratis par le Vice-Roi. La distribution du riz se fait deux fois par jour, à raison de 3 tasses par repas pour les grandes personnes, d'une tasse et demie pour les enfants.....Douze ou quatorze cuisines monstres ont été établies à proximité des hangars et la distribution s'y fait, paraît-il, avec le meilleur ordre; Les

derniers venus seuls ne reçoivent que le bouillon allongé du fond. La consommation quotidienne est fabuleuse; nous n'avons pas une idée, en France, d'aussi gigantesques fourneaux économiques. Malgré cela le prix du riz et des autres victuailles, loin d'augmenter, baisse de plus en plus, tant on a pris soin de faire affluer les bateaux à grains du côté de Ta-Kou, et à Tien-Tsin. Les dépenses sont payées par le Vice-Roi, dit-on, et par des taxes énormes prélevées au nom de son Excellence, sur tous les propriétaires fonciers de la province. Là aussi pourtant on eut des malheurs. Le 5 Janvier, veille des Rois, le feu prit subitement dans un de ces hangars habité par environ 4000 femmes et enfants! C'était le matin par une brise fraiche; d'ailleurs la tente est en nattes; le sol est formé d'une couche de 1 mètre de hauteur de paille, foin, tiges de sorgho, et autres combustibles. Un fossé entourait la tente; l'unique porte était fermée, et le mandarin préposé défendit, par précaution de l'ouvrir. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire toute la maison de paille fut en flammes, et plus de 3500 femmes et enfants périrent dans cette fournaise. C'était, parait-il, un spectacle digne de l'enfer, m'a dit un témoin oculaire de l'incendie. Les cris des victimes, l'odeur de fumée et de chairs grillées, le bruit du tam-tam augmentaient l'horreur de la scène, bientôt ce fut fini! et de cette foule entassée, il ne reste que des monceaux de cadavres carbonisés horribles à voir!! Dans le nombre des victimes il y avait beaucoup de chrétiennes; quatre d'une de mes petites chrétientés, 28 d'une chrétienté plus grande. Quelques enfants ont pu s'échapper, j'ignore par quel moyen; ils s'amusaient peut-être à la porte, la vue du feu les aura mis en fuite; ils restent à la charge de la Sainte Enfance

Je me suis laissé dire que les résidents européens de Tien-Tsin, les jeunes gens, n'ont pas trouvé cet affreux spectacle assez fort pour les empêcher de donner, dans la même semaine, un bal dont le jour avait été fixé d'avance. Ce manque de tact donnera sans nul doute une vilaine idée aux indigènes sur le compte des nations civilisées, contre ceux qui viennent leur prêcher le progrès. N'oublions pas cependant que, 7 ans seulement auparavant, on vit toute cette population de Tien-Tsin se ruer en fureur contre les résidents français, massacrer des prêtres et des religieuses, et d'autres personnes inoffensives, en tout 21 victimes, et commettre ce crime avec une joie, une cruauté, un ensemble, et un concert d'éloges indescriptibles. C'est là qu'eut lieu l'incendie. La justice de Dieu, quoique lente à venir, arrive toujours, et terrible!

Vous ai-je donné, mon cher Père, une idée assez exacte de l'état actuel de notre pauvre mission? Je ne sais. Pareille misère se refuse à toute description, et c'est vraiment le cas de dire, il faut le voir pour le croire. Le plus triste à envisager c'est l'avenir. Comment tout cela finira-t-il Plusieurs années consécutives d'une abondance extraordinaire seraient nécessaires pour réparer ce désastre, pour combler les trous, selon l'expression chinoise. Les trous ce sont les dettes. Tout le monde en a, les plus riches deviendront millionnaires si jamais leur argent rentre avec les intérêts d'au moins 30 %, d'ordinaire de 50 % et souvent de 80 et 100 pour 100. Comment se tirer du fond de pareils abîmes? Je connais beaucoup de nos chrétiens qui ne s'en relèveront jamais. Un pauvre homme après 20 ans d'un travail opiniâtre, avait fini par s'acheter 12 arpents de terre, patrimoine future de ses enfants. Cette année-ci il a dû tout vendre, à vil prix, pour acheter

de quoi subsister. C'est l'histoire d'un grand nombre de nos chrétiens. Tout ce qu'il n'ont pas vendu est hypothéqué.... Vienne le printemps et une pluie favorable; on manquera de grains pour semer, et surtout d'animaux pour labourer. Les chevaux maigres sont devenus des animaux de luxe; ceux qui possèdent encore un âne, ou un petit bœuf passent pour des richards; nous reverrons comme autrefois les hommes traîner la charrue, et les femmes continueront longtemps à tourner la meule au moulin. A ce propos je vais vous citer un trait de l'industrie chinoise. Un très pauvre chrétien n'ayant pour toute fortune qu'un vieux père, une jeune femme avec un nourrisson frais éclos m'avait supplié très souvent de lui confier un orphelin à élever. J'accédai enfin à sa demande et je fus surpris de voir, longtemps après, cette intéressante famille vivoter tranquille, tandis que les voisins plus fortunés, étaient obligés d'endosser les livrées de la mendicité errante. Curieux de connaître les moyens de subsistances de mon Chinois, je l'interrogeai, et voici ce qu'il me répondit ingénuement: Un orphelin me vaut, par mois, 1600 sapèques donnés par la Ste Enfance, environ 4 à 5 francs. Avec cet argent j'achète un boisseau de blé.... et je loue un petit âne. Ma femme aidée de l'âne, transforme ce blé en farine que je vais chaque jour vendre au marché, tantôt ici, tantôt là. Du produit de la vente j'achète un autre boisseau de blé.... l'opération continue ainsi tant qu'elle peut. Le son, et les déchets, forment la nourriture de ma famille, et si durant le mois il n'a des pertes les 1600 sapèques du mois suivant me permettent d'acheter un nouveau fonds de commerce. [illegible] depuis cinq mois; et s'il est aujourd'hui [illegible] c'est à cause d'une trop active concurrence de beaucoup d'autres industries analogues.

Mais revenons aux misères générales. Vous le pensez bien, nos Pères ne manquent pas d'en partager beaucoup avec ceux qu'ils évangélisent. Quel supplice pour le cœur d'entendre sans cesse des lamentations interminables! de vivre au milieu de ces affamés! de manger au milieu d'eux, des aliments très-grossiers au fond mais qui doivent souvent paraître aux yeux de ces infortunés, de vrais festins de Sardanapale? comme ils vous regardent avec leurs petits yeux essayant de s'échapper par dessus leurs pommettes en saillie! et que c'est amusant de prêcher le carême à ces visages livides et amaigris! L'autre soir, soupant dans une pauvre chrétienté, essayant d'avaler quelques gorgées d'un potage sans recette connue, j'entendis trois respectables chrétiens qui me tenaient compagnie, debout, en face de moi, se consulter sur le grave sujet suivant: y a-t-il des hommes qui mangent de la chair humaine? est-il permis de tuer un homme pour le manger? La chair des cadavres n'est-elle pas un poison? Est-ce un péché de manger un mort? — Je ne disais rien, je ne pouvais avaler davantage. Eux se répondaient, oui! non! moi j'en mangerais bien! moi aussi! moi je ne pourrais jamais en venir à bout! etc. etc. Après cette intéressante conversation les braves gens enlevèrent les plats, en léchèrent le contenu dans l'antichambre, et me laissèrent seul abandonné à mes réflexions. Je me tâtai les mollets, avec inquiétude! ils me parurent un peu gras! L'histoire du petit navire me revint à la mémoire, et toute la nuit j'eus des cauchemars pour savoir qui, qui serait mangé!

Mon bien cher Père, je suis bien loin d'avoir épuisé le sujet dont je voulais vous entretenir in extenso. Néanmoins la discrétion m'oblige à couper court, par crainte d'abuser de votre patience. D'ailleurs je vous promets

de continuer plus tard l'histoire de nos infortunes. Pour le moment, vous voilà suffisamment averti ; vous connaissez une partie de nos misères, vous devinez le reste ; faut-il vous recommander de prier beaucoup pour notre mission, plus que jamais ; de faire prier vos fervents novices, afin que le bon Dieu prenne enfin pitié de nous, et nous accorde cette année-ci une moisson suffisante .... sinon l'an prochain le pays entier sera transformé en désert ; nos Pères privés de leurs ouailles pourront plier bagage et chercher fortune sur des plages moins abandonnées du Ciel. Priez pour nous ; et si vous pouvez, directement ou indirectement, peu ou beaucoup, nous procurer des aumônes faites-le pour l'amour de Dieu, persuadé qu'une somme relativement modique sera reçue comme un bienfait du Ciel par ces pauvres, mourant de faim, par ces enfants jetés nus sur la voie publique, par ces familles ruinées, par nos Pères enfin épuisés de ressources. Mais surtout priez pour nous tous en général et en particulier pour moi, votre indigne serviteur et frère en J.C.

Reverentiae Vestrae
Infimus in X° servus
Edel. S.J.

Extrait d'une lettre du Père Edel en date des 19 et 20 Mars 1878.

........Pas une goutte de pluie, pas même d'indice d'une pluie prochaine. Non ! le temps est passé ! le ciel reste d'airain ; la terre ne s'ouvre plus que pour recevoir des cadavres. Hier je me trouvais dans une chrétienté voisine ; j'y pré-

parais quelques catéchumènes à recevoir le baptême ; deux d'entre eux sont morts de faim pendant mon rapide séjour parmi eux, une petite fille de l'école et son père. Ces pauvres êtres s'éteignent, pareils à des lampes dont l'aliment est épuisé. Dans cette chrétienté, je compte aujourd'hui 22 Chrétiens ainsi morts d'inanition, après avoir au préalable reçu le baptême quelques instants avant leur trépas. Durant le dernier mois, une seule femme, une pauvre qui demande l'aumône, est parvenue, dans ce même village toujours, à baptiser 31 petits enfants paiens mourant de faim entre les bras de leurs mères. La brave femme prélève une partie des aumônes reçues pour acheter quelques friandises qu'elle offre aux innocents, à la grande satisfaction des mamans ; entre temps une éponge, habilement dissimulée dans la paume de la main, vient s'appliquer sur le front des bébés amaigris lesquels s'empressent d'ordinaire d'entrer peu après au séjour bienheureux dont une surprise leur a ouvert les portes. C'est dans ce village que ce matin, fête de St Joseph, j'ai eu le bonheur de baptiser une file de 32 Catéchumènes adultes et mourant de faim. Le Père de Becquevort m'aidait dans cette consolante fonction. Il parle déjà suffisamment bien le Chinois pour se faire comprendre dans les interrogations de circonstance ; au besoin même pour entretenir une petite conversation. Cette cérémonie, je le suppose, lui a fait plaisir ; mais, en revanche, sa vue n'a point dû se réjouir du spectacle physique que présentait cette troupe de néophytes pauvres, maigres, déguenillés, malades, estropiés ; vieux et vieilles, réunion de squelettes en rupture de cimetière. Plusieurs avaient tout juste la force nécessaire pour se tenir debout et faire le signe de la croix ; quelques-uns étaient accroupis, grelottant de fièvre, de froid, de faim,

déjà sous les étreintes de la mort. Puissent-ils entrer bientôt en paradis! c'est mon suprême souhait en leur faveur, n'ayant pas autre chose de mangeable à leur offrir. Après la cérémonie, je voulus régaler les enfants de la chrétienté. J'achetai tout ce qu'on put trouver de pain dans le village, en tout 24 livres! Du pain! chose rare et extrêmement chère, aliment précieux dont beaucoup de ces chrétiens avaient presque entièrement perdu le goût et le souvenir. Quand arriva le moment psychologique de la distribution aux enfants, nous eûmes; le P. de Becquevort et moi, un spectacle à la fois navrant et dangereux. Tous ces malheureux, hommes, femmes et enfants, jeunes et vieux, à la vue du pain, devinrent comme des bêtes féroces à la vue du sang; ils s'élancèrent en bondissant vers le panier, se bousculèrent, se renversèrent, furent sur le point de s'écraser, de s'étouffer et de nous étouffer sous leurs pieds. Il fallut de vigoureux coups d'épaule pour les jeter tous à la porte; après quoi, la distribution se fit dans la cour, à la volée, par miettes, pour ainsi dire; et tout ce pauvre peuple se précipitait dessus, ramassant ces parcelles de pain noir, comme si c'eût été des perles ou de l'or. Oh! que j'aurais voulu en cette occasion une multiplication des pains! miracle facile d'ailleurs, puisque l'on opérait sur un panier plein et que le nombre des affamés ne dépassait pas 100 à 120 personnes; mais le miracle n'eut pas lieu; les affamés ne furent pas satisfaits et l'on n'emporta en reste qu'un panier vide.

Telles furent nos émotions le jour de Saint Joseph, aujourd'hui, 19 mars; baptêmes à part, je vous souhaite, mon bon Père, de n'en jamais éprouver de semblables ni en France, ni ailleurs.

Je vous ai déjà parlé de l'exposition des enfants et des trouvailles qu'on fait chaque matin aux por-

tes de la résidence. Cette pratique continue, et augmente de jour en jour. Tout dernièrement, notre portier fut réveillé, 5 minutes avant le coup de cloche, par le cri d'une brouette qui allait aborder au seuil; il regarda, à travers les barreaux, par la nuit sombre, et entrevit le brouettier versant d'un seul coup toute sa marchandise sur l'escalier d'entrée, et puis se sauvant à tire d'aile, poussant devant lui son véhicule criard, comme une chouette effarouchée. Quand vint l'heure d'ouvrir les portes, on trouva couchée sur la pierre nue toute la nichée, toute la brouettée de petits innocents, bleus et blancs en train de trépasser. Bonne aubaine pour la Ste Enfance!

L'autre jour, le F. Pelte faisant sa tournée de ronde après le déjeuner, aperçut un homme qui paraissait observer attentivement quelque chose au fond du rempart d'enceinte, puis l'homme s'en alla. Le F. intrigué de cette manœuvre, observa à son tour, du haut du mur, et ne vit rien; il descendit pour mieux voir, et ne vit pas davantage. Il y avait pourtant là quelque chose; quoi donc? Un enfant enterré vif, et qui, par intervalles, s'agitait et remuait le sol .... on le découvrit vers 11 heures du matin, après qu'il eut pu dégager un de ses petits bras, et le F. Pelte le recueillit, lui rendant la vie du corps et celle de l'âme. L'innocent était sous terre depuis deux jours, ainsi qu'on l'apprit plus tard, sa bouche, ses narines et ses yeux étaient remplis de boue; c'est un vrai miracle de la grâce qu'il ait échappé aux vers et aux chiens! à l'asphyxie, à la faim! Il faut venir en Chine pour voir de pareilles choses; et tant d'autres analogues, et tant de cadavres à travers champs, et de lambeaux humains que s'arrachent en grognant les derniers représentants de la race canine en ces parages.

Mais voici un autre spectacle en un sens plus consolant. La semaine dernière, je m'en allais donner une extrême onction dans un village assez éloigné, inondé 10 ans de suite, aujourd'hui dépérissant de sécheresse. En approchant je vis au loin dans la plaine des formes noires nombreuses, pareilles à des choucas picorant dans les semailles. Qu'est-ce cela, demandai-je à mon conducteur de véhicule ! cela, me dit-il, ce sont des hommes à la recherche des racines de liseron ; on les compte par milliers et parmi eux vous trouveriez de nos plus riches chrétiens. Les racines sont très abondantes dans les terrains jadis inondés. Tout dernièrement on a découvert que c'était mangeable et même bon. C'est une véritable bénédiction du ciel pour les pauvres affamés, une manne terrestre qui entretient la vie d'un grand nombre d'hommes. Malheureusement, elle est enfoncée assez profondément en terre ; il faut bien de la peine pour l'extraire ; mais enfin on en retire de quoi ne pas mourir. Ces travailleurs que vous voyez, viennent de tous les villages environnants, de 2, 3, 4 lieues à la ronde ; ils quittent leur maison à minuit, arrivent ici au jour, travaillent jusqu'à midi, puis retournent chez eux, avec une provision de 7 à 10 livres de racines. Il en est qui les vendent au marché, 1 sou la livre, d'autres s'en régalent eux et leur famille. Bref, c'est une bénédiction ! Le soir même je m'en fis servir par curiosité un plat, et je puis assurer que je le mangeai, non seulement sans peine mais avec plaisir, quoique les dites racines aient été préparées sans condiment d'aucune sorte. C'est sucré et farineux comme des ignames ; cela rappelle à la fois la pomme de terre et le champignon ; mangé avec une sauce, avec de la viande peut-être, ou du poisson, ce serait délicieux.

Edel. S.J.

32.

Lettre du P. Hœffel au F. Hamann, à St Acheul.

Tchang-Kia-tchouang, 27 Mars 1878.

Mon bien Cher Frère, P.C.

Il y a longtemps que je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, mais voici l'occasion favorable pour vous écrire quelques lignes. Figurez-vous que je suis condamné par le F. Infirmier, à faire bonne chère, pendant tout le Carême! C'est que j'ai eu la visite de la fièvre typhoïde, quelques jours avant la fête de la Purification. Je revenais à la résidence tout fatigué, la tête prise d'un violent mal de tête, et tout le corps comme enchaîné par des rhumatismes; au bout de deux jours, je dus me mettre au lit; je sentis que c'était grave. Je fis à Dieu le sacrifice de ma vie. J'appelai mon confesseur pour mettre mon passeport en règle. Cependant nos Pères et Frères commencèrent une neuvaine au Vénérable Père de la Colombière. Au bout de 6 ou 7 jours, quand tout le monde avait le plus peur, je commençai tout à coup à aller mieux, grâce à l'intercession du Vénérable P. Claude, et du bon St Joseph. Depuis ce temps je suis en convalescence, condamné à me bien traiter et à ne rien faire, tandis que nos Pères se tuent de fatigues au milieu des affamés et des mourants.

La famine est, en ce moment, plus grande que jamais. Voulez-vous un petit échantillon de ce que nos Pères voient tous les jours, suivez-moi dans la grande ville de Ho-Kien-fou, nous avons là plusieurs familles chrétiennes. Le 20 Janvier, j'allai leur donner la mission.

Un soir, un jeune homme de 17 ans, un élève de

Tchang-Kia-tchouang, vint me voir pour se confesser. Pourquoi n'as-tu pas amené ton petit frère ? lui dis-je. Père, répondit-il, il est couché, parce qu'il n'a pas d'habits. A nous deux nous n'en avons qu'un ; si l'un de nous est obligé de sortir de la maison, il met l'habit, et l'autre se met au lit. Ensuite ce jeune homme me parla de sa mère qui était malade, et me pria d'aller lui donner l'Extrême-Onction. Je le suivis aussitôt à travers les rues de la ville. Après une demi-heure nous arrivâmes à la maison de la malade. Mon Dieu ! peut-on être réduit à une telle pauvreté ? Pour acheter des vivres, on avait vendu toutes les portes et toutes les briques qu'on avait pu arracher des murs sans les faire tomber. Dans la chambre je trouvai la mère malade avec quatre enfants, tous couchés sur le même K'ang, et se serrant les uns contre les autres pour se réchauffer, car le thermomètre marquait 18 degrés de froid. Pour toute couverture ils n'avaient que quelques haillons et une sorte de toile à gros trous, comme ces torchons dont vous vous servez en France, pour laver les planchers, et que ces pauvres gens avaient ramassée au coin d'une rue. En partant je leur laissai une petite aumône, disant en moi-même, que sans miracle, dans 8 jours, ils seraient morts de faim et de froid. Et dire que chaque Père est témoin tous les jours de spectacles semblables !

La mortalité est très-grande. Plusieurs de nos Pères en terminant leurs missions, demandent publiquement à l'église à leur auditoire quels sont ceux qui se sentent tellement faibles qu'ils pensent mourir bientôt. Puis on les fait avancer pour leur donner l'Extrême-Onction. Souvent il s'en présente jusqu'à 5 ; et ordinairement ils meurent quelques jours après. Est-on appelé quelque part

pour donner l'Extrême-Onction à une malade, aussitôt on est entouré d'affamés demandant à se confesser, parce qu'ils s'attendent à mourir. Le long des grands chemins on rencontre à chaque instant le cadavre d'un homme mort de faim et de froid, et des chiens et des corbeaux en train de le dévorer.

Aussi le pays est-il plein de mendiants d'abord, et ensuite de voleurs; la porte de notre Résidence est assiégée d'affamés depuis le matin jusqu'au soir. On estime à plus de 600 mille le nombre des mendiants de notre Vicariat qui sont allés, cet hiver, à Tien-Tsin pour tâcher d'avoir quelque chose du riz que l'Empereur faisait distribuer tous les jours. Les routes qui conduisent à cette ville sont couvertes de mendiants. Aussi Monseigneur Dubar, devant aller à Shang-hai pour y faire les ordinations, n'a pas cru prudent d'aller à Tien-Tsin en voiture. Il est allé jusque là en barque, bien que le voyage par eau soit bien plus long. Quant aux voleurs, il y a un mois environ, une bande d'individus ayant des armes à feu et conduits par des traîtres, est venue, pendant la nuit, forcer la porte de notre école de vierges et enlever d'un coup toutes leurs provisions. Si les mandarins ne se montraient point si sévères, tout le pays serait ravagé, et nous-mêmes, inévitablement pillés. Tous les voleurs convaincus du fait ont la tête coupée, ou bien on les laisse mourir de faim en prison. Au nouvel an Chinois 40 têtes de voleurs étaient exposées dans la ville de Ho-Kien-fou, pour avertir le public de respecter le bien d'autrui.

Mais ce qu'il y a de plus pénible pour le cœur du missionnaire, c'est de se voir les mains liées, faute de ressources, et de ne pas pouvoir profiter d'une occasion ménagée exprès, semble-t-il, pour la conversion des païens. Si nous pouvions donner l'aumône à ces malheureux, nous

en baptiserions des milliers. Ainsi, quand nous avons bâti notre petite cathédrale de Tchang-Kia-tchouang, tous les païens de ce village et des villages voisins ont juré en commun de ne jamais se faire chrétiens. Aussi depuis ce temps-là, malgré nos prières, nos exhortations, nos aumônes, pas une conversion. Or, cette année, où ils meurent de faim, 20 à 30 familles viennent de se déclarer catéchumènes, dans l'espoir de trouver en nous une ressource contre la misère.

Jusqu'au nouvel an, ne sachant jusqu'où on pouvait porter la générosité envers les pauvres, on ouvrait des écoles de catéchumènes moyennant quelques sapèques données aux enfants, on ramassait les petites orphelines, on ouvrait des asiles pour les grandes filles afin de les soustraire aux dangers de la mendicité. Mais voilà qu'au mois de Janvier, Monseigneur, considérant l'état de nos finances, se crut obligé de nous enjoindre la prudence et l'économie, et nous assigna à chacun une certaine somme, hélas! bien faible, qu'il défendit de dépasser. Pour mon compte je dus diminuer le nombre de mes catéchistes, fermer mes écoles de grandes filles, et envoyer celles-ci courir après leurs parents dispersés sur tous les grands chemins. Au commencement de l'hiver, vu la modicité de mes ressources, j'avais refusé d'admettre à l'école une fille de 16 ans, fiancée au jeune homme d'une famille chrétienne. Celle-ci ayant été obligée de s'expatrier, un oncle de la jeune fille, voyant que de longtemps il n'y aurait point de mariage, et ne voulant pas non plus nourrir sa nièce, la vendit à un marchand de femmes. Celui-ci la revendit à 10 lieues au Nord de mon district. Depuis, qu'est devenue cette malheureuse? Dieu le sait. Ces sortes de cas ne sont pas rares du tout. A l'heure qu'il est je suis encore obligé de nourrir comme je puis, d'autres filles fiancées à des garçons

qui n'ont pas l'âge pour être mariées, dans la crainte que leurs parents ou leurs proches ne les vendent à des païens.

Presque toutes les nuits on dépose quelqu'enfant à la porte de la Résidence. Nous avons fini par mettre un veilleur à la porte, afin d'empêcher les gens de venir en trop grand nombre. Depuis ce temps, les pauvres gens se contentent de jeter leurs enfants dans les fossés qui entourent notre jardin. Il y a quelques jours, un matin, on trouva 5 petits enfants en même temps. Les pauvres parents qui abandonnent ces enfants, presque uniquement à cause de la misère, savent bien que nous n'aurons pas le courage de ne pas ramasser leurs enfants, faisant ainsi, à leur insu, un bel éloge de notre sainte religion.

Mais en voilà assez pour cette fois. Ne vous lassez pas, mon Cher Frère, de vous dépenser comme vous le faites, pour nous procurer des ressources; Dieu vous en donnera un jour la récompense.

Servus in X^to^

Hœffel. s. J.

Lettre du F. Pelte. — Derniers jours du R. Père de Rabaudy. — Tcham-kia-tchuang, 31 Mars 1878.

Mon bien cher Frère,

P. C.

C'est le cœur bien gros et plein de tristesse que je vous écris cette lettre, qui sera plus d'une fois interrompue par mes larmes. Oui, mon bien cher Frère, le télégraphe vous a appris la grande perte que nous venons

de faire : Oh ! que les desseins de Dieu sont impénétrables !

C'est le 24 Mars, veille de l'Annonciation, à 5 heures et demie du soir, que notre vénéré Père Supérieur est allé recevoir la récompense qu'il a si bien méritée par son dévouement et son inépuisable charité ; car on peut dire en toute vérité qu'il est mort victime de sa charité.

Parti le 4 Mars pour visiter nos missionnaires dans leurs districts et aussi quelques mandarins de ses amis, il tomba malade le 14 à 10 lieues d'ici, où je suis allé le chercher le lendemain. Revenu à la Résidence le 16, la fièvre typhoïde se déclara. On fit une neuvaine à St Joseph ; mais tout fut inutile : Notre Seigneur l'appelait à lui le Dimanche 24.

Quelle belle mort, mon cher Frère, puissions-nous mourir ainsi. Charité et dévouement, voilà en deux mots le résumé de sa vie en Chine. Voyez-le pendant sa maladie et près de mourir ; écoutez ce qui le préoccupe encore : ce sont ses frères, ses œuvres de miséricorde, les pauvres, les malheureux affamés, le salut de ces pauvres Chinois.

Ah ! quel bien ce bon Père a fait ici .... on ne le saura qu'au dernier jour. Il avait un zèle pour les âmes qui lui faisait tout entreprendre pour leur salut ; il les aimait, ces pauvres Chinois, de tout son cœur ; jamais il ne les rebutait, tout au contraire il leur témoignait par des paroles pleines d'affection l'amour qu'il leur portait, prenant part à leurs peines et parlant volontiers avec eux de leurs affaires. Il employait toute son industrie pour les attirer à Notre Seigneur, ne s'épargnant en rien et s'humiliant même devant eux quand il le croyait utile pour les gagner. Aussi était-il payé de retour, car nul n'était aimé comme lui.

Etant Supérieur, il s'ingéniait de toute manière pour

les soulager dans leurs misères, se privant de nourriture même à la Résidence, pour la leur donner. Il m'avoua que pendant son dernier voyage il n'avait presque rien mangé, abandonnant à ces malheureux ce qu'on lui préparait; et lorsque je lui disais qu'avec un pareil régime il était impossible qu'il pût se soutenir longtemps, il me promettait d'y faire attention; puis après quelques instants il me disait: "Ah! mon frère, il m'est impossible de manger quand je vois ces affamés."

Bien souvent il répétait: "privons-nous pour les pauvres, empêchons-les de mourir, élargissons notre cœur, donnons-leur et le bon Dieu nous donnera; soyons compatissants envers les malheureux et le bon Dieu le sera envers nous"; et à tous il nous donnait l'exemple; aussi quelle belle couronne il doit avoir au ciel!

Maintenant nous voilà orphelins. Quel bien ce bon Père a fait à la Communauté pendant le temps si court de son gouvernement! Sa gaieté ne l'a pas quitté un instant, et sur son lit de douleur il se réjouissait de voir arriver la mort. Après avoir reçu l'Extrême-Onction il me disait: "Je suis venu en Chine pour sauver des âmes et aller au ciel, j'ai mon affaire, j'ai mon affaire" et il riait de tout son cœur; et nous, autour de son lit, nous versions des larmes.

Souvent il me parlait de ses maladies antérieures: "J'ai été bien éprouvé sous ce rapport pendant ma vie, disait-il, mais je ne regrette pas d'avoir été ainsi malade, ça été le meilleur temps pour ma sanctification."

Il aimait le P. Olivaint comme un enfant aime son Père et lui ressemblait en plusieurs points, surtout par sa générosité, son entrain, son grand cœur. Sur son lit de mort, lorsqu'on lui en montrait l'image, il re-

venait de suite à lui et s'écriait : "Ah ! P. Olivaint, P. Olivaint !"

Voilà, mon bien cher Frère, quelques détails qui vous feront connaître la perte que nous venons de faire. Il m'a promis, sur son lit de douleur, de ne pas oublier dans le ciel sa chère Mission ; et comme je me recommandais à lui tout spécialement quand il serait auprès de Notre Seigneur, il me dit : " Je ne vous oublierai pas, je dirai à Notre Seigneur que vous m'avez donné plus qu'un verre d'eau."

Le 1er Février, le bon P. Haffel s'alitait aussi et trois jours après nous reconnûmes que c'était également la fièvre typhoïde. On fit une neuvaine au Vénérable Père de la Colombière, et malgré tous les symptômes alarmants qui nous faisaient craindre de le perdre, le bon Dieu s'est laissé fléchir. Au bout de 15 jours le danger avait disparu, et à la St Joseph il venait au réfectoire. Il n'est pas encore bien fort, mais il se refait peu à peu.

Le R. P. Supérieur me disait à son sujet : quelle épreuve si le bon Dieu allait nous enlever ce bon P. Haffel ! et un mois s'était à peine écoulé que c'était le R. Père de Rabaudy que nous perdions.

Pardonnez-moi de vous parler si longuement de cet excellent Père, mais vous le savez, on parle volontiers de ceux qu'on a aimés.

Votre Frère en N. S.

A. Pelte. S. J.

Mission de Nankin. — Service funèbre en l'honneur de Pie IX à Chang-hai. (Extrait du Daily-News de Chang-hai).

Samedi dernier eut lieu dans l'église de St. Joseph, Concession française, une de ces cérémonies brillantes et solennelles par lesquelles l'Eglise Catholique aime à payer un dernier tribut d'hommages à la mémoire de ses Pontifes et de ses Princes. Naturellement la mort d'un Pape fournit l'occasion de donner un éclat extraordinaire aux cérémonies du service funèbre, et on assure que le service pour le Pape Pie IX. a surpassé de beaucoup tout ce qu'on avait fait en ce genre jusqu'à présent dans cette partie du monde. Le rôle important que Pie IX a joué dans l'histoire des 30 dernières années, les péripéties de son règne prolongé, les révolutions et les changements qui se sont accomplis en Europe depuis son exaltation en juin 1846, ont rendu le nom de ce Pape familier à tout le monde, et on parlait de lui comme de quelqu'un qu'on connait personnellement. Il est donc naturel que les chefs de l'Eglise Romaine à Chang-hai aient fait pour lui ce service grandiose qui rehausse les funérailles des rois et des princes catholiques. On consacra plusieurs jours aux apprêts de la cérémonie, et pour celui qui n'est pas habitué à voir de telles splendeurs, le résultat fut vraiment merveilleux. Ce qui frappait en entrant, c'était l'absence des signes d'un deuil excessif : sans doute les draperies noires dominaient, mais elles étaient habilement mêlées avec des des draperies d'autres couleurs, et elles n'excitaient pas cette sombre tristesse que fait éprouver d'ordinaire l'appareil lugubre de la mort. De chaque arceau pendaient des voiles en velours noir ; les colonnes étaient revêtues de

draperies noires et blanches ; des écussons portaient les armes pontificales, la tiare et les clefs entrecroisées, avec le Monogramme de Pie IX. Les drapeaux pontificaux suspendus à différents points de la voûte, servaient encore à reposer l'œil. Tout autour de l'église, à la hauteur des tribunes, on voyait des tablettes portant les dates des principaux évènements de la vie de Pie IX. Devant le sanctuaire s'élevait un grand catafalque de trois étages, portant le cercueil avec l'étole et la tiare, et illuminé par 150 grands cierges. L'effet était magnifique. Devant la tribune des musiciens était suspendu un écusson surmonté de drapeaux Pontificaux et portant l'inscription suivante :

Pio Nono
Pontifici Maximo
Certissimo Veritatis Vindici
Immortali
Eximiorum Operum Conditori
Parentalia
Cum Lacrimis

D'autres écussons fixés aux colonnes portaient les inscriptions suivantes :

Pauperes parente, Tutela oppressos, Splendido ecclesiam ornamento, Miro populos exemplo, Una orbavit dies, Effusi in lacrimas, Lugent boni.

Non irruens undique turbo, Non efferata in rabiem, Diutina procella, Sereno intrepidum fronte, Navis concussere ducem, Sed adversi conflictus, Magnum fecere majorem.

Non si quinos supra octogenos, Viceque a saeculis inaudita, Integros Petri excessit annos, Orbi tamen visus catholico, Vixisse satis, Pater Pontifex Magister, Sedulus ad exemplum.

Salve anima inclita, Summis recepta sideribus, Immaculatae quam asseruisti virginis, Truere triumphis, Praesentique sospites ope, Ecclesiam.

Plus de 40 prêtres, presque autant d'acolytes, de thuriféraires et d'autres ministres, prirent part au service. Le R. P. Chauvin chanta la messe solennelle avec diacre et sous-diacre, et les cérémonies qui étaient très compliquées, furent dirigées par le P. Desjacques. Le chœur était composé d'environ 50 voix qu'accompagnaient un harmonium et des violons; la musique militaire de Ste Cécile qui occupait une des galeries du transept, exécuta après l'Evangile et durant l'Offertoire des marches funèbres d'un très bel effet; ces marches aussi bien que quelques morceaux chantés pendant le service avaient été composés par le Père Basuiau, Supérieur, qui dirigeait la musique. Après la messe eut lieu l'absoute, qui est une des parties les plus frappantes du service funèbre. Tous les prêtres, dont plusieurs portaient de très beaux ornements, les acolytes et les thuriféraires vêtus de rouge et de blanc, entrèrent en procession des deux côtés de l'église et prirent place dans le sanctuaire dont ils remplirent tout l'espace; alors, pendant qu'un chant lugubre se faisait entendre, ils procédèrent aux dernières cérémonies. Précédée d'une grande croix en argent, la procession des prêtres s'avance d'un pas lent et entoure le catafalque pendant que la musique militaire joue une marche funèbre; on asperge le cercueil d'eau bénite, la fumée de l'encens s'élève, les cloches font entendre leur glas funèbre, et au milieu d'une harmonie plaintive la solennité se termine et l'imposant cortège se retire. Quelques minutes après, l'immense foule d'étrangers et de Chinois qui avaient rempli l'église s'était écoulée.

Hier, dans l'après-midi, le Te Deum a été

chanté en l'honneur du nouveau Pape Léon XIII ; au commencement et à la fin de la cérémonie la musique militaire de Ste Cécile a exécuté des morceaux appropriés à la circonstance.

Lettre du P. Chevalier au F. Gain à Zi-Ka-Wei.

Mon bien Cher Frère.

P.C.

Le bienfaisant soleil qui en ce moment transforme en torrents impétueux les neiges de nos montagnes est enfin parvenu à dégeler mon encrier. Si, vu mon silence peut-être trop prolongé, vous avez pu croire qu'autre chose par ici était gelé aussi, soyez rassuré ; les sentiments que vous connaissez n'ont rien eu à souffrir de l'âpreté de la saison.

Après un séjour d'environ deux mois dans le pays de Ho-Kiéou, j'ai repris le chemin de mes montagnes, et j'étais de retour à Chen-Ko-bon pour les fêtes de Noël. C'est alors que votre bonne lettre du 21 de la 10e lune est venue m'apprendre que vous aviez encore un petit souvenir pour les extravagantes. Merci mille fois pour votre charité et pour les bonnes choses qu'elle vous a inspiré de m'écrire. Dans un petit bonjour à l'encre rouge, en tête d'une lettre du F. de la Barre, vous me demandez si j'ai reçu vos deux précédentes missives : je réponds, que je n'en ai point eu connaissance, et si ces lettres m'ont été expédiées, je me demande ce qu'elles sont devenues. Soyez-en remercié quand même, vous en avez le mérite tout comme, moi seul suis à plaindre. J'aurais pu vous répondre plus tôt ; mais à quoi bon ? ma prose, bon gré malgré, était condamnée à rester dans mes cartons jusqu'à l'époque de la Retraite, car

les occasions pour Ngan-Kin, surtout en hiver, sont chimériques.

Dans la première quinzaine de Mars, je m'en vais reprendre la route de Ngan-Kin; j'y arriverai bien avant notre Retraite qui n'aura lieu qu'après Pâques, mais ici, outre que je n'ai point d'affaires pour le moment, le vin de messe et la cire me font défaut. Du reste, après 7 mois d'absence, je puis bien désirer voir un Père au moins pour me confesser. 7 mois, cher Frère, c'est bien long! et cet isolement complet est pour moi une rude privation dans le pauvre pays que j'évangélise.

Si du moins je trouvais près de mes Chrétiens une petite compensation capable de me réconforter un tant soit peu le cœur; mais, hélas! il m'y faut renoncer. Ce pays du Yu-Ho-chan est d'un froid désespérant: les cœurs tant des Chrétiens que des païens me semblent aussi difficiles à entamer que cette neige glacée, pétrifiée, qui au sommet de nos montagnes étincelle aux rayons du soleil, mais qui durant de longs mois encore résistera à sa bienfaisante chaleur.

L'autre partie de mon troupeau se trouve à Ho-Kiéou; ce sont quelques familles du Ho-nan et du Hou-pè qui ont quitté leur patrie faute de moyens d'existence, et qui cultivent actuellement quelques terres dans le Ho-Kieou-chien. Je les ai toutes visitées, et ce n'est pas une petite affaire que de leur porter les secours de notre sainte Religion, à cause de leur éloignement de ma résidence: la plus rapprochée de Ho-Kiéou est à 70 lys. Ajoutez que toutes sont distantes les unes des autres de 40, 50, 60 lys. Or, si vous voulez bien vous rappeler que de Chen-Ko-bon à Ho-Kieou il y a 380 lys, vous verrez que si j'ai peu de Chrétiens ce n'est pas du moins l'espace qui me manque. Un district ainsi constitué nécessite des voyages longs, fréquents, fatigants et dispendieux.

Un mot, si vous le voulez et si cela vous intéresse, sur ces voyages. Il faut d'abord s'occuper de trouver des

porteurs pour les bagages : dans le Yn-Ho-chan, au moins, tout se porte à dos d'hommes, tout autre moyen étant impraticable pour faire escalader à ses caisses les hautes montagnes de ce pays. On se met en route ; votre serviteur et son catéchiste sur leurs montures, un palefrenier, les porteurs en tout 6 ou 7 personnes : c'est tout une petite caravane. De temps en temps on descend de sa bête, pour donner aux porteurs le temps de se reposer un instant ; on boit le thé, et l'on reprend sa route. Quand l'heure du dîner semble arrivée et que l'on a la bonne chance de trouver une auberge qui veuille vous cuire du riz, on fait halte : on cuit, on mange, et l'on recommence à gravir ou à descendre les montagnes. La nuit arrivée il faut songer à se reposer ; c'est là ma <u>maxima pœnitentia</u>. Je vous défie, cher Frère, de pouvoir, malgré votre jeune et brillante imagination, vous figurer tous les agréments que l'on trouve dans les auberges de ces pays. Plus tard et de vive voix on pourra vous raconter plus d'un incident comique, sans parler des accidents nocturnes de tous genres qu'il faut bien accepter de bon cœur. Ordinairement il faut dormir au milieu de toute espèce de monde, ses porteurs d'abord, puis voyageurs de toute sorte, toujours de très-petite qualité, qui, leurs sapèques à la main, croient bien avoir le droit de ne pas passer la nuit à la belle étoile. Si c'est dans la mauvaise saison mes bêtes ne peuvent rester dehors ; elles auront donc alors leur place près de nous : trop près, hélas ! souvent trop près....! Quand l'auberge possède deux tables, le souper pris, elles deviennent mon lit, et dans cette position élevée je suis au moins à l'abri des visites de certains animaux grognants que je vois aller de-ci de-là flairant le visage des dormeurs étendus à terre, ce qui me paraît insupportable. Si l'hôtellerie a l'avantage de se composer de plusieurs pièces, c'est toute une fortune : j'y suis au moins seul avec mon catéchiste.

La porte absente est remplacée par quelque débris, la fenêtre ouverte y laisse pénétrer une brise des plus rafraichissantes, et l'on dort à merveille. Le lendemain à 5 heures, ou plus tôt dans les chaleurs, tout le monde est sur pied, et l'on part à jeun; le déjeuner se prendra après une heure de marche: il faut bien s'ouvrir l'appétit et surtout gagner du temps.

Et s'il pleut, que faire? absolument comme s'il ne pleuvait pas. A moins d'une pluie torrentielle, on lève le camp: passer un jour dans ces affreuses auberges à moins d'y être forcé, me semble héroïque. C'est ainsi qu'à mon retour de Ho-Kiéou sur 7 jours de route, nous en avons eu 5 de pluie. Nous avons marché quand même; c'était en plaine, par conséquent par des chemins défoncés: les étapes étaient plus courtes, mais on avançait. Ce avec quoi il faut nécessairement compter ce sont les torrents: après une forte pluie ils se précipitent du haut des montagnes avec un bruit horrible. En tenter le passage durant quelques heures serait folie: il faut se résigner à attendre. Mais c'est un bien beau spectacle, mon cher Frère, que ces hautes montagnes avec leurs torrents, leurs cascades..... le cœur est rempli d'admiration pour le divin Auteur d'une nature si variée. Oh! devant ces beaux spectacles, c'est de lui-même que le Benedicite montes et colles Domino, monte de l'âme sur les lèvres et se répète avec bonheur!

N'allez pas, je vous en prie, appliquer à Ho-Kiéou ce que je vous dis de la beauté et du grandiose des sites: tout cela s'applique au Yn-Ho-chan. Quant au pays de Ho-Kiéou, rien de plus triste, de plus inhabité: c'est le désert. Absolument rien de pittoresque, si ce n'est la perspective d'être égorgé en voyage. Des bandes de brigands parcourent continuellement le pays et y jettent la terreur. Les gens du Ho-Kiéou-hien et lieux circonvoisins diffèrent considé-

rablement de ceux de Yn-chan et de Ho-chan. Ils sont forts, bien taillés, et jouent admirablement du couteau. Si cette année la moisson était mauvaise, il ne ferait pas bon traverser les pays sauvages que j'ai vus au mois d'octobre dernier.

Ngan-Kin - Fête de St Joseph. - Je suis arrivé ici juste pour célébrer la fête de notre grand Patron. En route, 5 jours: le 5e jour, marche forcée: 120 lys. A 200 lys de Ngan-Kin j'ai trouvé un courrier que le P. André, désespérant de me voir arriver, m'envoyait à Chen-Keou-bon. Ce courrier m'apportait les grandissimes nouvelles de la mort de Pie IX et de l'avènement de son successeur. Il y avait aussi une lettre du F. Gain qui m'a fait un extrême plaisir. Le P. André étant absent, je suis maître de la maison: libre à vous de venir partager ma solitude, ce n'est pas l'espace qui manque et l'air du Kiang est bon à respirer.

Je recommande bien à vos prières mon pauvre district et son curé, pauvre lui aussi à plus d'un titre.

Votre Frère en N. S.
Chevalier, S. J.

Lettre du P. Seckinger au P. Tailhan.

Té-pin-fou, 25 Janvier 1878.

Mon Révérend Père.

P. C.

De passage sur une de nos rares barques chrétiennes en cette partie de l'Ouest, je me trouve arrêté par le vent contraire dans le canal de Té-pin-fou sans savoir quand je pourrai partir. Les bateliers qui me conduisent ne sont point des

peureux, tant s'en faut ! Ils n'ont surtout pas peur de se dire chrétiens. Si parfois certains malavisés veulent les tourner en ridicule, leurs réparties franches et accentuées les ont bien vite mis à la raison. Ils sont aussi d'intrépides bateliers. Naguère encore une jonque de 6 lettrés, surprise par une violente tempête, venait de chavirer ; seuls ils ont osé lancer leur barque au milieu des flots et cela ne suffisant point pour sauver les vies, le second s'est lui-même jeté à l'eau et reparaissant quelquefois sur la vague, puis disparaissant de nouveau, il ne s'arrêta point avant d'avoir ramené sur la barque chacun des naufragés les retirant de dessous les épaves de leur jonque. Ces jours-ci ces braves gens profitent de mon passage pour régler leurs affaires de conscience et ce matin au nombre de 5, ils recevaient à ma messe le pain des forts.

Té-pin-fou est une des quatre préfectures du Nganhoué sud. Sise sur les rives du Kiang, en partie dans des terres fort basses, elle a chaque année sa banlieue, souvent même ses rues inondées par les crues du Kiang. Trois tours octogones la font voir d'assez loin aux voyageurs. C'est tout ce qui lui reste de son ancienne splendeur. Les Rebelles l'ont rasée et ont vendu jusqu'à la dernière brique de son enceinte fortifiée. Les pagodes, les tribunaux et les demeures des grands marchands sont en train de se rebâtir. Les mandarins déjà plusieurs fois ont songé à en rebâtir les murailles, mais ils n'ont jamais pu recueillir la somme voulue, en conséquence leur préfecture reste une ville ouverte, ce qui par ici est un déshonneur. Parmi les édifices reconstruits se distingue entre tous le tribunal du Chiao-dé, grand académicien préposé à la garde de l'instruction publique et à la collation des grades aux bacheliers de la province. Les vallées du Té-pin-fou- sur les rives du Kiang forment

entr'autres de riches pâturages où l'on amène de bien loin les bœufs du pays passer leur saison d'hiver. Le gouvernement profite aussi de ces prairies pour entretenir sa cavalerie. Seulement comme les soldats préposés à la cavalerie laissent leurs chevaux courir à leur gré nuit et jour par la campagne sans nullement s'en occuper, il en résulte souvent de graves conflits entre eux et les paysans qui souffrent énormément des dommages causés par ces chevaux. Depuis quelques années leurs plaintes sont parvenues à la Cour qui a décidé que depuis la plantation du riz jusqu'après la moisson, la cavalerie rentrerait dans les villes. C'est autant de gagné pour les paysans qui pourtant seraient encore désireux d'obtenir quelques autres améliorations v.g. qu'au moins, quand la cavalerie est à la campagne, les soldats voulussent se donner la peine de garder les chevaux. On ne construit point d'étables ni quoique ce soit pour abriter les chevaux en temps de pluie, de froid et de neige, on n'achète non plus ni fourrages ni avoine ou autres provisions pour les entretenir : aussi en hiver ces pauvres animaux font mal à voir tant ils sont en mauvais état. Les froids rigoureux de l'hiver dernier en ont fait périr plus d'un cent à 30 lys de Wu-hu.

Nous n'avons aucune église à Tè-pin-fou même; et pour toute la préfecture il n'y a que très peu de Chrétiens à Wu-hu et aussi un petit germe au Kiang-ton-Kien. Le manque d'ouvriers et d'autres ressources ne nous ont pas permis de nous en occuper.

Les ministres protestants nous ont devancés à Tè-pin-fou. Il y a quelques années on m'a assuré qu'à leur salle d'exhortation, ils avaient des images du crucifix, de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, sorties de notre orphelinat de

Chang-hai. Je ne sais vraiment point comment ils ont pu se les procurer et je me demande si ce ne serait point des images provenant du pillage de nos églises de Ngan-Kin ou de Ta-ton, où quelques semaines plus tard on voyait dans les boutiques, exposés parmi les autres marchandises, les objets volés à ces églises. Quoiqu'il en soit de la provenance de ces images ; le fait est que leur emploi par les protestants en question (société Taylor) s'accorde bien avec le genre qu'ils ont pris de s'identifier par l'habillement, les dénominations etc., avec les missionnaires catholiques. Ils professent partout n'être qu'un avec le Tien-Tchou-Kiao ; chose plus forte, leurs lettres, ces dernières années, portaient sur leur adresse les 3 caractères du Tien-Tchou-dan (église catholique). Des avertissements sérieux et certains inconvénients qui ont résulté pour ces messieurs de cette dénomination frauduleuse les a portés à changer au moins les adresses de leurs lettres et bagages.

Voulant aujourd'hui m'assurer de ce qu'ils font à Té-pin-fou, j'ai envoyé mon catéchiste avec le chef de ma barque à leur salle de réception. Ils n'y ont plus trouvé les images dont je viens de parler. Elles sont remplacées par 3 tableaux. Le premier contient simplement en grand format les 3 caractères de Jéhovah. Le deuxième contient l'histoire et la représentation de l'enfant prodigue, et le troisième celle du sermon de l'évangile. Questionné par le catéchiste sur ce que signifiaient ces 3 caractères : Jéhovah, l'employé des protestants, chargé d'exhorter les visiteurs, n'a pu dire autre chose sinon qu'ils désignaient le ciel. La discussion s'engage et s'anime, l'employé alors dit que c'est Jésus. Mon catéchiste, qui toujours garde l'incognito, pressant davantage ses arguments, notre homme affirme que Jésus est la 1ère personne de la Sainte Trinité qui

s'est faite homme pour sauver le monde. En ce cas, reprend le catéchiste, Jésus a un père et une mère. Sans doute, répartit l'autre; sa mère, c'est Marie. Et son père? Grand embarras pour notre homme qui s'enfonce encore plus, et finit par se fâcher au grand amusement des curieux attirés là par la discussion.

Nos bateliers ont eu l'an dernier par méprise sur leur barque un ministre protestant déménageant avec sa femme pour Nankin. Ils avaient en outre trois barques pour leur mobilier. Chaque soir le ministre et sa femme réunissaient les gens de l'équipage pour leur faire à qui le mieux un prêche à leur façon: Il a essayé d'y inviter nos chrétiens qui l'ont poliment remercié, et arrivés à Nankin ils ont refusé de le conduire à Ngan Kin sa vraie destination

Mon Révérend Père, j'avais l'intention d'examiner avec vous les différentes œuvres de bienfaisance pratiquées dans les provinces que je connais, mais ma lettre serait trop longue. Je remets cet examen à ma prochaine.

Seckinger. S.J.

Maduré. _ Lettre du P. Cartier à plusieurs Pères et Frères de Zi-Ka-Wei.

Satanapatty 10 Octobre 1877.

Mes R.R. PP. et mes T. Ch. FF.

P.C.

Depuis longtemps sans doute vous vous imaginez que le compagnon de voyage qui vous avait tant p[illegible] de vous écrire a résolu de ne pas tenir parole. S[illegible]

ainsi vous ne connaissez pas le P. Cartier. Je vais aujourd'hui vous le prouver clairement en vous faisant une lettre tellement longue que vous n'aurez probablement pas la patience de la lire en entier ; je vous en demande pardon à deux genoux, vous demandant pour pénitence de m'en envoyer chacun une, encore plus longue, si c'est possible.

Après avoir un peu étudié le tamoul à Sarvoganer, jusqu'au mois de Janvier, je fus chargé de la chrétienté de Soosseigaperpatanam où je suis encore, m'efforçant de sauver ma pauvre âme avec celles de 6,000 chrétiens et 120,000 païens dont j'ai la charge. Je vous assure que ce n'est pas un léger fardeau pour de faibles épaules comme les miennes. Pour ne pas en être écrasé, je vous demande une bonne part dans vos prières.

Organisation de la Mission du Maduré. Elle forme trois missions tout à fait distinctes ayant chacune leur supérieur, plus un Supérieur Général et un Evêque Vicaire Apostolique résidant à Trichinopoly. Mission du Nord : Chef-lieu Trichinopoly ; Mission du Centre : Chef-lieu Sarvoganer ; et enfin Mission du Sud : Chef-lieu Palamcottha. Chacune de ces trois missions se subdivise en un plus ou moins grand nombre de districts ou pangous, dans chacun desquels réside un missionnaire. Chaque pangou se subdivise encore en un plus ou moins grand nombre de villages devant avoir chacun leur église. Pour mon compte j'en ai de 45 à 50. Chaque année au moins, le missionnaire, selon l'importance de la chrétienté, doit passer 4, 6, 8 ou 12 jours dans chacun de ces villages, afin de procurer aux chrétiens la facilité de s'approcher des sacrements, afin de les instruire, de régler leurs petits différents, etc. Il passe le reste du temps, s'il en a, ce qui n'arrive

pas toujours, dans le chef-lieu de son pangon, ou au milieu des païens pour leur faire connaître la seule vraie religion.

Callowaly, 12 Novembre. La famine. Ce pauvre pays est désolé, comme sans doute vous l'avez appris déjà, par une épouvantable famine. On compte par millions ceux qui sont morts. Beaucoup aussi ont émigré dans des parages plus hospitaliers. De mes bons chrétiens il ne me reste peut-être pas un tiers. Pas de jour que je ne sois appelé pour aller donner les dernières consolations du saint ministère à 2, 3, et jusqu'à 8 mourants, et quelquefois à 10 et même 20 Kilomètres. Comme mon pangon est aussi grand qu'un diocèse de France, pour son étendue, je ne puis pas toujours y aller; du reste quand je suis trop loin on ne peut même pas m'appeler. Jusqu'à ces derniers jours le pays n'offrait partout que le spectacle d'un désert presque sans limite. Pas une feuille verte, les hommes ou les animaux ont tout fait disparaître. Il faut envoyer à 6, 8 et même 12 Kilomètres pour avoir un peu d'eau saumâtre et bourbeuse; on va la recueillir presque goutte à goutte, avec une cuillère faite avec la moitié de l'enveloppe du fruit du cocotier, au fond d'un trou de 6 à 8 mètres de profondeur creusé dans le lit de la rivière. Il fallait se battre quelquefois pour avoir ces quelques gouttes d'eau. Chaleur nuit et jour de 38 à 40 degrés centigrade: c'est à peu près comme quand nous passions l'an dernier presque à pareille époque dans la mer rouge. Rien ne saurait vous donner une idée des horreurs de cette famine. Il faut être sur les lieux, comme moi, pour s'en rendre compte. Je ne passe pas de jours sans trouver autour de ma pauvre demeure jusqu'à dix et quinze malheureux qui se sont traînés péniblement jusqu'auprès de moi, et

me demandant en grâce de les laisser mourir là après leur avoir donné les derniers sacrements. Nous sommes en ce moment au plus fort de la famine. Que de cadavres vous rencontreriez sur votre chemin si vous veniez jusqu'ici ! et cependant les oiseaux de proie et les bêtes sauvages ne mettent guère plus de 3 jours pour faire disparaître ces misérables restes. Père, me disait dernièrement un malheureux païen qui avait pu se traîner jusqu'à moi, j'étais parti du Sud avec ma femme et mes 5 enfants, nous venions tous ici pour apprendre la vraie religion et mourir; mais moi seul j'ai pu arriver; tous sont morts en chemin. Je vous en prie donnez-moi un peu de nourriture et faites-moi apprendre vite la doctrine, je sens que je vais mourir. Le brave homme ne se trompait pas. Il eut juste le temps d'apprendre les principales vérités pour recevoir le baptême et passer à l'éternité!

Ces jours derniers une pauvre femme, vrai squelette ambulant, arriva devant moi. Ayant étendu de tout leur long à mes pieds les 3 petits enfants qu'elle portait, et s'étendant elle-même: "Souvanni, dit-elle, j'ai encore deux autres enfants plus grands que ceux-là et mon mari, je n'ai pas pu les porter jusqu'ici, ils sont là-bas couchés sous cet arbre, ils n'ont rien mangé depuis six jours, ils vont mourir, nous venions tous apprendre la vraie religion, mais je crains que nous n'en ayons pas le temps, de grâce baptisez ces deux plus petits qui sont encore innocents. Et puis si vous pouvez nous donner quelques secours, nous apprendrons la doctrine, vous nous baptiserez tous, et nous irons au ciel." Malheureusement je partais de cette localité, appelé à Sarvoganer pour remplacer le R.P. Supérieur pendant les quelques jours qu'il doit passer à Trichinopoly pour la consulte; je ne

pus donc que donner de quoi vivre quelque temps, mais je commandai d'instruire ces malheureux, et quand je reviendrai j'espère bien en faire de bons chrétiens. La veille, dans un village où on m'avait appelé pour donner les derniers sacrements à un excellent chrétien qui mourait faute de nourriture suffisante, on m'avait apporté un malheureux prêtre des idoles qui se mourait aussi. Il était, je crois, hydropique, car il me faisait peur tellement il était enflé. Le pauvre homme me demandait le baptême en pleurant, et le trouvant suffisamment instruit des vérités nécessaires je le lui donnai. Il était 2 heures, et à 6 heures il était déjà dans l'éternité. Les voisins m'ont dit que ce pauvre homme, sauf sa profession de cultiver des fleurs pour les offrir aux idoles, avait été irréprochable toute sa vie. Depuis longtemps il désirait être chrétien, mais la peur d'être chassé de sa caste l'en empêchait. N'y a-t-il pas tout lieu d'espérer que le bon Dieu aura eu pitié de lui et qu'il l'aura reçu déjà dans son paradis ! Je n'en finirais pas si je voulais vous dire les touchantes aventures qui m'arrivent ainsi presque chaque jour.

Tarvoganer, 21 Octobre. Me voici administrateur de toute la mission du centre. Tous les autres Pères du centre sont en prison chez eux ; ils ne peuvent sortir à cause de la trop grande abondance des eaux, et des nombreux torrents qu'ils auraient à traverser. Le pays depuis un mois a complètement changé d'aspect ; c'est maintenant une immense mer où surnagent de tout côté des îles recouvertes d'une magnifique végétation. Encore quelques jours, du moins nous l'espérons, encore jusqu'au mois de février, et de tant de misères, de tant de morts, de meurtres, de vols, d'incendies de villages etc., il ne nous restera que d'amers souvenirs.

La langue tamoule. Elle est indispensable dans ce pays, puisque c'est la seule qui soit comprise par environ 12 millions d'Indiens. Quoiqu'elle n'ait pas autant de caractères que la langue chinoise, elle ne laisse pas d'avoir ses difficultés ; à force cependant de suer sur mes livres et de baragouiner avec les indigènes, ma seule compagnie depuis le mois de janvier, je suis parvenu à comprendre et à me faire un peu comprendre. Déjà je puis prêcher un peu, mais je vous assure que mes sermons actuels ne seront jamais classiques.

Histoire naturelle. Longtemps j'ai cru devoir dire un éternel adieu à mes études favorites de botanique et d'entomologie, ne rencontrant d'autres curiosités naturelles que d'immenses plaines de sable brûlant ou d'un terrain rougeâtre m'offrant l'aspect de la fonte de fer. En ce moment je change d'idée. Partout de magnifiques plantes, des coléoptères et lépidoptères splendides ; malheureusement je n'ai aucun livre traitant de cette partie, et tout ce que je rencontre est si différent de tout ce que j'ai collectionné en Europe que je ne puis presque rien déterminer. N'importe, je recueille toujours ; on ne me voit guère rentrer chez moi sans être chargé d'une botte de foin et de choses de toute espèce. Si vous avez près de vous quelque amateur, je ferai bien volontiers des échanges et en outre je puis envoyer une foule d'échantillons de produits indiens qui peut-être intéresseraient en Chine ; faites moi seulement connaître ce qui serait le mieux reçu et apprécié !

Les serpents sont ici vraiment trop communs. Depuis le mois de Mars j'en ai tué 13, dont 7 espèces différentes, dans la modeste cabane qui me sert d'abri. En me levant un beau matin par un magnifique clair

de lune, (ici on couche toujours à la belle étoile), je vois sortir une espèce de corde de mon lit. Qu'est-ce que c'est? me dis-je, cela ne peut pas être ma discipline puisque je n'en ai pas usé hier au soir, et puis cet instrument a plusieurs queues, tandis que je n'en vois qu'une. Je m'approche, et je vois un bêta de serpent qui me tendait ses joues comme pour m'embrasser. Halte-là, pas tant de familiarité. Son audace lui coûta d'être assommé en quelques minutes. Les officiers de ma maison, tout effrayés en voyant son cadavre, me dirent que je l'avais échappé belle. J'avais tout bonnement cohabité avec un des plus dangereux reptiles du pays. Les serpents indiens peuvent se diviser en deux classes : 1° ceux qui donnent la mort instantanément; 2° ceux dont la morsure n'amène la mort qu'après plusieurs mois. Parmi les premiers, le plus redouté et aussi le plus commun est le Vallo-prambau, en latin Cubra Copella. Sa piqûre n'est pas très-douloureuse; elle produit l'engourdissement dans la partie mordue, d'où il se propage dans tout le corps, puis syncopes, défaillances, la bouche se contracte, devient baveuse, la langue se gonfle, les dents se montrent, et le malheureux tombe sans connaissance et expire en quelques heures. C'est, je crois, un Monsieur de cette espèce qui m'honora de sa compagnie dans les circonstances ci-dessus. On compte chaque année par milliers les malheureuses victimes de ces vilaines bêtes. Parmi les serpents de la 2e classe, ceux qui sont ornés d'anneaux, de zônes, de ronds ou de losanges sur le dos sont les plus communs. Certains ne mordent pas et ne font que lécher leur victime. Cela suffit, dit-on pour causer d'horribles douleurs, de la brûlure, des démangeaisons, des tiraillements. Parfois la souffrance est si grande que tous les membres en tremblent; après quelques heures la douleur diminue, disparaît même entièrement, mais la plaie s'enfle, de-

vient sanieuse et exhale une odeur fétide. Les chairs se corrompent et tombent en lambeaux. J'ai vu des malheureux perdant chaque jour quelques unes des phalanges de leurs doigts ou des articulations des pieds. Le poison fait chaque jour de nouveaux progrès. Chaque jour le pauvre malade voit quelques parties de son corps tomber en pourriture, jusqu'à ce qu'enfin le poison atteignant les parties vitales cause la mort 4 ou 6 mois et même parfois un an après la morsure.

Ma maison. C'est une vraie ménagerie qui s'est formée là tout naturellement sans que j'y aie mis la main. Dans la toiture seulement: 5 ou 6 espèces de serpents, 4 ou 5 espèces de lézards, iguanes ou caméléons, chauves-souris de toute grandeur, rats de 5 ou 6 espèces, écureuils, crapauds, moineaux et divers autres oiseaux, insectes de toutes façons, cousins et moustiques à musique et à piqûre plus ou moins agréable: vous voyez qu'il ne manque rien, j'ai peine à me garantir des distractions lorsque pendant le jour, me promenant dans ma varangue en récitant mon office, il me tombe sur la tête ou sur le bréviaire quelque serpent ou quelque lézard qui a fait un faux pas en poursuivant sa proie. Soir et matin les chauves-souris se heurtent contre mes lunettes au risque de les casser; et la nuit, elles me font pleuvoir sur la tête, autant qu'elles peuvent sur la figure, outre les infectes saletés qu'elles savent faire, une véritable pluie de pattes de crapauds, de grenouilles, divers ossements, et une fois jusqu'à un fragment de crâne d'un enfant de quelques mois.

Nécrologie.– En parlant de la famine, j'ai oublié de vous dire un mot du cortège qui a coutume de l'accompagner dans ce malheureux pays. Ce sont l[...]

choléra, la petite vérole, la dyssenterie et diverses maladies qui ne sont connues que par ici. Le choléra nous a enlevé le vénéré P. Hurlin. Ce vaillant missionnaire est vraiment mort en brave et sur le champ de bataille. Pendant que le fléau lui enlevait ses chers chrétiens par centaines, le bon vieillard allait de cabane en cabane porter les secours et les consolations qu'il savait si bien donner. Il avait déjà administré bien des mourants quand il se sentit frappé lui-même par son redoutable ennemi. Cela ne suffit pas pour arrêter son zèle. Porté sur les épaules de ses chers Indiens, il continua trois jours à aller ainsi de chaumière en chaumière sans songer aux atroces douleurs qu'il devait endurer. Il fallut bien s'arrêter cependant : le divin Maître avait dit : C'est assez. Le missionnaire de Madiré, le R.P. Labarthère, accouru à la première nouvelle, eut juste le temps de lui donner les derniers sacrements avant que son âme ne partît pour le ciel où, depuis 30 à 35 ans de pénibles travaux dans cette mission, il s'était fait précéder par tant d'autres ; on l'invoque aujourd'hui comme un saint. Il n'y a qu'une voix pour louer ses vertus et son courage. Brutalement maltraité par un sauvage, peu de temps avant sa mort, il s'en était vengé en le comblant de bienfaits. Depuis longtemps il vivait exclusivement d'herbes bouillies sans assaisonnement ; tout seul dans sa pauvre demeure, on ne put lui faire accepter les services d'un domestique. Pour l'honneur du missionnaire devant les Indiens, il se faisait suivre par sa charette, mais il faisait tous ses voyages à pied. J'ai eu le bonheur de le voir ici au mois de Janvier dernier ; quel aimable vieillard ! C'était un vrai puits de science ; il pouvait pertinemment parler sur toutes les questions. St Thomas, St Augustin et les grands Pères de l'Eglise étaient ses auteurs favoris.

Enfin je n'oublierai jamais l'unique promenade que j'ai faite avec lui dans les environs de Sarvogane, je l'ai vu marcher pieds nus sur d'énormes épines et s'arrêter à peine pour les arracher quand elles pénétraient trop avant.

Je ne puis vous donner de détails sur la mort du P. Laurent, cet autre brave que la mort nous a ravi. Je puis dire seulement qu'il fut enlevé presque subitement à l'affection de ses chrétiens. Il est mort dans la mission du Sud, l'éloignement m'a empêché d'avoir plus de détails. Pour compenser, laissez-moi vous répéter ce que me disait ces jours-ci le R.P. Darrieutort en me parlant de la famine qui précéda celle-ci. Le P. Ravaux était seul là où maintenant nous avons trois districts qui semblent bien grands encore aux missionnaires qui en sont chargés. Nuit et jour pour ainsi dire le cher Père devait parcourir ces plages désolées. De tous les côtés on voulait jouir de sa présence, il était si bon pour tous! Quand il était là ses bons chrétiens s'imaginaient qu'ils souffraient moins des horreurs de la famine et qu'ils étaient par lui protégés contre le choléra et tant d'autres maladies qui accompagnent la famine. Cependant le bon Père retranchait tous les jours un peu plus à ses provisions déjà insuffisantes, il était si heureux de secourir un affamé de plus! En quelques jours il fut réduit à un tel état de faiblesse que ses jambes refusèrent de le porter. Une brûlante fièvre vint encore ajouter à ses maux. Il allait, dit-on, mourir quand le Père Darrieutort accourut en toute hâte, de 50 à 60 Kilomètres. A son arrivée, il trouva le malade en délire, il s'imaginait être déjà au Ciel et chanter les cantiques des Bienheureux. Il ne devait pas mourir encore cependant, car pendant 22 jours, le P. Darrieutort dut lui prodiguer des soins dans cet affreux désert, où il n'avait pour tout abri

qu'un mauvais parapluie. C'est de ce modeste couvert que son âme s'est envolée au ciel après de bien rudes travaux.

Mais je m'arrête, chers Pères, excusez le peu de suite et l'incohérence des idées. Sous ce ciel de feu, peut-on faire autre chose que du décousu? Encore un mot cependant, j'ai tant de plaisir à causer avec vous!

Nos espérances. – C'est la conversion en masse de ce pauvre peuple encore tout plongé dans les épaisses ténèbres du paganisme. Tout y est dieu excepté Dieu lui-même. Nous ne pouvons guère faire un Kilomètre sans rencontrer quelques pierres, un vieux tronc d'arbre, un animal sans raison, et des saletés qu'on ne nomme pas, objets de la vénération de ces pauvres païens qui leur rendent les honneurs divins. Quand donc arrivera cette conversion en masse? Hélas! elle ne se hâte pas. Chaque année, chaque missionnaire baptise un certain nombre de païens, mais ce sont des conversions isolées. Il faut le souffle puissant de la grâce, et nous l'attendons patiemment, en soignant le plus possible nos 95,000 chrétiens. Cela suffit, croyez-moi, pour nous occuper passablement et nous faire passer le temps, mais sans rencontrer aucun confrère. La famine nous amène cette année un assez bon nombre de païens. Pour mon compte, j'ai déjà baptisé ou fait baptiser plusieurs centaines de petits enfants, et une quinzaine d'adultes. J'espère, quand je saurai mieux manier la langue tamoule, que mes récoltes seront plus abondantes. Je connais tel et tel Père qui ont réussi cette année à convertir des villages entiers, qui forment aujourd'hui de nouvelles chrétientés; hélas! je ne suis pas encore arrivé à cela. Quoique le Gouvernement anglais, n'ait, pour dire le vrai, aucune religion, il nous laisse faire. Il n'est ni hostile ni ami.. Mais les missionnaires protestants nous font beaucoup de mal. Grâce

aux grandes ressources dont ils disposent, ils réussissent malheureusement trop souvent à corrompre nos chrétiens, et ils comptent parmi leurs conquêtes ces oublis momentanés; car nos chrétiens, quelque bornée que soit leur intelligence, finissent presque toujours par ouvrir les yeux et rentrer au vrai bercail.

Adieu, au revoir au ciel, dans la vraie patrie, mes chers Pères, je termine en vous souhaitant une année bien meilleure que celle dont je vais bientôt voir la fin.

Il pleut beaucoup depuis environ un mois. Les routes et les chemins de fer sont emportés en plusieurs endroits. Sur plusieurs points on dit que les récoltes sont déjà bien compromises, sinon perdues. Dieu veuille que nous sortions enfin de cette malheureuse famine; si elle durait encore un an, il faudrait, je crois, changer la géographie et dire que le Sud de l'Hindoustan, jadis si peuplé, n'est plus qu'un immense désert où rien ne peut vivre.

Je me recommande instamment à vos prières.

Votre frère en N.S.

Cartier. S.J.

Australie. — Extraits de plusieurs lettres du P. Olivier Daly à son frère.

Collège St Patrice, Melbourne, 24 Décembre 1877.

.... Les 8 semaines, qui viennent de s'écouler depuis mon départ de Plymouth, me paraissent comme un songe; j'ai de la peine à croire que 5000 lieues nous séparent. Ce qui rend l'illusion encore plus facile c'est que presque

tous les prêtres, les Pères, les élèves, les domestiques, les ouvriers sont Irlandais, de sorte qu'en récréation avec nos bons et dignes Pères, j'ai peine à croire que je ne suis pas à Gardiner street (Dublin) ou à St. Stanislaus Collège. Une chose cependant nous rappelle l'Australie; c'est que dans les rues, on rencontre de vilaines figures de Chinois et de nègres, et qu'à table l'on nous sert des pommes de terre nouvelle, des cerises, des oranges etc.

Nous sommes à présent au milieu de l'été, à votre 24 Juin, avec cette différence que bien que nous soyons plus près de l'Equateur ici qu'à Rome (38 degrés) il ne fait pas à beaucoup près aussi chaud que le 27 Mai de cette année; un des dimanches que j'ai dit la messe à Coucy. Un des meilleurs signes que le climat est charmant, c'est que j'ai trouvé nos Pères en fort bonne santé, et le teint frais, malgré leurs rudes travaux.

Je ne vous décrirai pas les beautés de Melbourne, ville toute nouvelle, contenant de superbes monuments et des rues spacieuses, avec des chemins de fer dans toutes les directions et des trains partant toutes les 10 minutes pour les principales localités environnantes.

Je vous dirai un mot de notre nouveau Collège du faubourg de Kew que je viens de visiter. Il est situé sur une éminence, commandant une vue charmante de la mer. Le bâtiment pourrait faire concurrence avec ceux de nos plus beaux Collèges de France. Il sera ouvert exclusivement pour les internes, le 12 Février 1878; jour où se terminent nos grandes vacances. Le Collège St. Patrice, d'où j'écris, sera réservé pour un externat et un grand Séminaire. Vous le voyez, nous aurons besoin de beaucoup de monde, ainsi tâchez de nous envoyer des ouvriers pour nous aider.

A peine arrivés, nous nous sommes présentés à l'Archevêque qui nous a reçus avec une affection toute paternelle. Il porte bien ses 70 ans, il est encore frais et vigoureux. Le lendemain, il m'installa dans le confessionnal. J'y ai passé de 7 à 10 heures du matin, ce qui montre que le tribunal de la pénitence est très-fréquenté. Le même jour étant un Dimanche, j'ai chanté la grand' messe à 11 heures dans la superbe cathédrale de St. Patrice, et le soir j'ai accompagné Sa Grandeur chez les Dames du Bon Pasteur d'Angers où j'ai chanté le Salut. De là, nous sommes allés dîner à notre résidence, la paroisse de Richmond, située à 3 milles du Collège. Trois de nos Pères y desservent la paroisse et ils voulaient fêter notre arrivée.

Je pars demain pour Ballarat à 120 milles d'ici, car l'Evêque, Monseigneur O'Connor, vient de télégraphier pour avoir le R.P. Supérieur et moi pour les fêtes de Noël. Il y a un an, quand on m'a envoyé de Laon à Corberry pour remplacer le curé malade, je ne pensais guère que un an plus tard je serais à l'autre bout du monde.

L'Archevêque de Sidney et l'Evêque de Dunedin (Nouvelle zélande), nous demandent à grands cris; c'est dommage que nous n'ayons pas le don de bilocation; sans cela ou sans de nouvelles arrivées, il nous sera impossible de satisfaire à toutes les demandes.

Deux mots sur la traversée. Nous avons passé 53 jours sans toucher à la terre. Notre voyage a été des plus heureux. Je ne puis pas vous décrire un orage, nous n'en avons pas eu. Dieu soit béni! toutes les prières ont été exaucées et nous sommes arrivés sains et saufs à la terre de notre adoption. Rien ici bas ne pourrait

désormais me paraître éloigné. Depuis que j'ai franchi 5000 lieues, toute distance est anéantie pour moi. Pendant la traversée, j'ai instruit plusieurs protestants et je les ai mis en bonne voie. J'ai ramené à la pratique de la confession et de la communion tous les matelots catholiques à bord. Le Dimanche il y avait messe et sermon à 10 heures et demie dans le grand salon que le Capitaine a bien voulu mettre à notre disposition. Les 3 ministres protestants et plusieurs passagers protestants assistèrent chaque fois à cette messe. Ils étaient tous édifiés de nous voir dire la messe à jeûn, de nous voir faire abstinence le vendredi et dire le bréviaire tous les jours. Tous nous traitèrent avec le plus grand respect et la plus grande amitié. Les officiers surtout luttaient d'obligeance, ils me prêtaient leurs cabines pour entendre les confessions. Afin de pouvoir gagner les matelots, j'allais dans leur quartier et là je jouais aux dominos avec eux, puis je demandais à l'un d'eux le nom de tous les matelots catholiques.

Alors quand ils avaient le temps je les prenais un à un et je les instruisais de mon mieux. Après cela je leur disais : préparez-vous à la confession. Le samedi soir à la tombée de la nuit, pour ne pas être remarqué des protestants, j'allais chez eux, je me mettais dans un coin et je les confessais. Les pauvres matelots sont des gens si faciles! Leur grand défaut c'est l'ivrognerie. Ils s'y adonnent sans même songer qu'ils font mal. Je leur ai donné à tous le scapulaire, des médailles, des chapelets etc., et ils en furent enchantés.

Un dimanche nous longions les côtes de l'Afrique, je prêchais sur le péché. A la fin de mon sermon je dis : Offrons ensemble une prière fervente pour ces malheureux africains, plongés dans la nuit de l'idolâtrie;

Ne les jugeons pas, laissons à un Dieu miséricordieux de décider de leur sort éternel. Une chose certaine, c'est que nul ne sera condamné s'il est innocent : ce qui souille l'âme, c'est le péché, si on arrive au tribunal suprême entaché de ce monstre on est perdu sans retour.

Deux enfants sont morts pendant la traversée, le P. Kennedy les avait baptisés sous condition, et on a jeté leurs corps à la mer, après que le ministre protestant eut dit les prières accoutumées.

Nous avons eu plusieurs concerts à bord. Il faisait extrêmement chaud dans les mers du tropique et quand nous passions l'équateur. Dans la mer du Sud il faisait très froid, il a même neigé ; quel contraste ! quelques jours auparavant nous étouffions. Nous avons vu des baleines et toutes sortes de poissons et de monstres marins. Dans la mer du tropique nous vîmes des poissons volants : ces animaux ont la forme d'un hareng mais sont trois fois plus grands ; ils ne restent que 4 ou 5 secondes au-dessus de l'eau, à une hauteur de 5 pieds. De magnifiques oiseaux de toute espèce venaient s'abattre sur notre vaisseau qui se nomme le Santiago ; c'est un très fort navire de 3000 tonneaux.

Le bon Dieu m'a bien favorisé, j'ai pu dire la sainte messe tous les jours à l'exception d'un seul et c'est à cause que les 3 autres Pères étaient malades et ne pouvait pas tenir le calice. Pour célébrer la sainte messe voici comment nous nous arrangions. Nous prenions une grosse valise et nous la mettions sur le sofa (lit d'un de nos Pères) ; et par dessus nous mettions l'autel portatif.

Ballarat, 27 Décembre 1877. Monseigneur O'Connor, l'Evêque de Ballarat nous a fait l'accueil le plus

gracieux. En arrivant chez lui comme c'était la veille de Noël, nous allâmes entendre les confessions pendant trois heures. Le jour suivant je fis ample connaissance avec l'intérieur du pays. Tout au matin j'ai fait 4 lieues en voiture pour aller à une localité appelée Napoléon, où après avoir confessé, prêché, j'ai dit la messe et distribué la Sainte Communion à un bon nombre de fidèles. En apprenant que j'arrivais tout fraichement de leur vieille Irlande, ces bonnes gens se sont mis à pleurer, à sanglotter tout haut. De Napoléon j'ai parcouru encore plus d'une lieue jusqu'à Buninyong où j'ai recommencé la même besogne. Après la messe tout ce monde est venu me saluer, me donner la main, me suppliant les larmes aux yeux de rester toujours avec eux, m'assurant que si j'y consentais ils me feraient bâtir une belle église. Ma journée n'était pas encore terminée, je fis encore 2 lieues et demie, et j'arrivai à Clarendon où j'ai dit ma troisième messe après avoir confessé, prêché, etc.

Je puis dire en toute vérité que c'est la Noël la plus heureuse que j'aie jamais eue dans toute ma vie. Si je n'avais pas été là, tout ce peuple dans ces trois localités aurait été sans messe, car les prêtres sont très rares. Chaque prêtre a 8 églises ou chapelles à desservir et on ne peut dire la messe que toutes les 3 semaines dans chacune.

J'ai déjeuné chez une famille anglaise nommée Henry; ce sont des convertis et de très fervents catholiques. Dans mon voyage de retour la voiture fut arrêtée par une pauvre femme irlandaise qui m'appelait auprès de son mari moribond. Je me rendis à son chevet, je lui administrai les derniers sacrements qu'il reçut avec les sentiments de la plus vive foi et de la plus parfaite ré-

signation. En repassant par Buninyong le chef de la police vint au devant de moi et me présenta un magnifique bouquet au nom de tous les catholiques de la localité en reconnaissance du sermon et du bien que leur avais fait le matin.

Après avoir parcouru 13 lieues en voiture dans le pays le plus beau du monde, je revins à Ballarat chez Monseigneur l'Evêque; celui-ci m'engagea a chanter le salut chez les Dames de Lorette; ces religieuses me firent l'accueil le plus empressé et me remercièrent pour la grande caisse que je leur avais apportée d'Irlande. L'Evêque a une habitation splendide, c'est le plus beau bâtiment de Ballarat. La chaleur n'est pas aussi intense que je me l'étais figuré. Mais il paraît qu'à cette époque, l'année dernière, il faisait étouffant, ce qui fit dire à une pauvre femme Irlandaise: le bon Dieu a refroidi l'atmosphère pour que le cher Père s'habitue peu à peu au climat.

Carrisbrook Victoria, 21 Janvier 1878. Monseigneur obtint de mon Supérieur de me garder pendant trois semaines pour remplacer un Curé malade, et pendant ce temps, donner dans chacune des 6 églises de cette paroisse; une mission. Cette paroisse est grande, elle a 40 lieues de longueur; j'étais toujours à plus de 12 lieues d'un autre prêtre. Grâce à Dieu, les chevaux sont excellents dans ce pays et peuvent facilement faire 16 lieues d'une seule haleine. J'ai prêché pendant 8 jours à Maryborough, la ville principale, puis j'ai consacré 3 jours à chacune des cinq autres églises. Carrisbrook, n'étant qu'à deux petites lieues de Maryborough, je faisais chaque jour le trajet en voiture. Dans les autres localités je logeais à l'hôtel, vu qu'il y avait trop loin pour retourner

tous les jours au presbytère.

Voici comment je partageais ma journée : à 7 heures je me mettais à confesser jusqu'à 10 heures. Alors je célébrais la sainte messe qui était suivie d'une instruction. De 1 heure à 3 heures je confessais encore ; à 3 heures je faisais le catéchisme aux enfants qui sont vraiment très ignorants, car il n'y a pas d'écoles et ils n'ont personne pour les instruire. Pendant que je vous écris on m'appelle pour baptiser une pauvre jeune fille Irlandaise âgée de 20 ans qui a passé toute sa vie dans le bush, c'est-à-dire le pays sauvage couvert de forêts. Après la cérémonie elle fondit en larmes quand je lui dis que si elle venait à mourir elle irait droit au Ciel. A 7 heures, salut suivi du sermon ; à 8 heures et demie, je me mettais encore à confesser jusqu'à 10 heures.

Je mis toutes ces missions sous la protection du Sacré-Cœur, et je les terminai en consacrant ce bon peuple au divin Cœur. J'ai eu l'ineffable bonheur de voir revenir à la pratique de la religion bon nombre de brebis égarées qui depuis des années n'avaient pas approché des sacrements. Je ne saurais jamais vous dépeindre les fruits de salut que Dieu a daigné opérer par mon indigne ministère, pendant ces semaines de bénédictions : Conversions, baptêmes, premières Communions, mariages validés etc. J'ai été d'autant mieux goûté et reçu que j'arrivais tout fraîchement. Beaucoup de ces pauvres Irlandais sont devenus protestants par ignorance ; ils n'ont personne pour les instruire. J'ai déjà confessé en anglais, en français, en allemand, en italien. Plusieurs de ces pauvres gens quoique sachant un peu d'anglais, remettaient toujours leurs confessions jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un prêtre qui connût leurs langues. Je suis allé aussi dans les

hôpitaux confesser et donner la Ste Communion. Enfin depuis que j'ai quitté la vieille Europe le bon Dieu m'a comblé de bienfaits. Durant cette dernière semaine j'ai baptisé 20 adultes; 3 avaient 26 ans.

Dimanche, 20 Janvier, j'ai quitté mon logis à 6 heures. J'ai fait 4 lieues en voiture. Etant arrivé à 7 heures je me suis mis à confesser jusqu'à 9 heures et demie. Ensuite j'ai dit la messe après laquelle j'ai baptisé 5 personnes. Je revins sur mes pas pour dire la grand'messe à midi; après quoi j'ai encore baptisé 6 personnes, entre autres une jeune fille qui fit sa première communion immédiatement après son baptême.

J'ai rencontré bien des catholiques mariés depuis des années qui n'avaient pas encore fait leur première communion. Le Sacré Cœur a fait des merveilles de grâces, il a changé bien des cœurs endurcis. De grands pécheurs sont venus de loin pour assister à la mission et à la fin ont eu le bonheur de se réconcilier avec Dieu.

La semaine prochaine je pars pour St. Amand où je compte donner une mission de 15 jours. C'est à 22 lieues d'ici; pendant 3 semaines j'y serai curé en règle, j'aurai charge d'une paroisse aussi grande que de Namur à Anvers; vous voyez que je suis en toute vérité au comble du bonheur; j'aurai passé 6 semaines à travailler à cette moisson abondante et si riche en fruits de salut. C'est vraiment heureux, car ce pauvre peuple est affamé faute de nourriture spirituelle. Ils ont tout en abondance, sauf les vrais biens; car il n'y a pas de pays plus riche ni plus sain, mais les secours spirituels manquent.

Collège St François-Xavier, (Kew), 20 Mars. Je suis enfin de retour de toutes mes courses et me voici installé dans notre nouveau Collège. Je suis professeur; curé d'une église

près d'ici, Père spirituel des élèves, directeur d'une Congrégation de jeunesfilles etc., l'ouvrage c'est ce qui manque le moins ici. Dans une lettre à mon frère, j'ai donné tous les détails de ma dernière Mission. Mais je me rappelle que je n'ai pas eu le temps de lui parler de plusieurs faits assez intéressants.

A la fin de chaque mission je donnais le scapulaire à toute l'assemblée. En le donnant dans une occasion, je remarquai au fond de l'église un homme qui ne vint pas le recevoir avec les autres. Je lui fis signe d'approcher; je reconnus, à ma grande surprise, un protestant avec lequel j'avais eu une longue conversation la veille. Il avait suivi exactement tous les exercices de la Mission; mais ce qui l'arrêtait c'était nos actes extérieurs de religion et surtout notre dévotion pour la Sainte Vierge. Aussitôt qu'il fut arrivé près de moi, je lui dis qu'il n'avait que trop besoin de l'intercession de la Sainte Vierge, je le fis mettre à genoux et lui donnai le scapulaire. Après le sermon il vint me trouver et me dit que toutes ses difficultés s'étaient évanouies et qu'il voulait faire son abjuration à l'instant, je le remis au lendemain en lui disant de bien réfléchir encore, d'autant plus que je devais partir ce jour là qui était un Dimanche, pour dire une seconde messe dans une localité à une distance de 4 lieues. Le lendemain matin, à 6 heures, j'ai trouvé mon homme à l'église, je l'ai baptisé, le bedeau lui a servi de parrain et il a fait sa première Communion pendant la messe; sa femme m'a dit qu'il avait passé toute la nuit en prières. Il a 62 ans et il est maintenant le catholique le plus influent du pays.

Dans une autre circonstance, je suis allé à 4 lieues et demie pour assister à un enterrement. Comme il y

avait foule j'ai profité de l'occasion pour leur faire un discours sur la vanité des choses de ce monde etc. En m'en allant j'ai rencontré un homme tant soit peu ivre, je l'ai grondé. Le lendemain à la tombée de la nuit je reçois un télégramme m'appelant près d'un moribond. Quoiqu'il fût déjà obscur je partis aussitôt; plusieurs fois, pendant la route, mon domestique voulut rebrousser chemin, car il y avait un danger réel à parcourir pendant la nuit un pays sans chemins frayés, rempli de précipices etc., mais je le rassurai en disant que celui que je portais nous protégerait. En effet nous arrivâmes à 10 heures; et quelle ne fut pas ma surprise, quand je reconnus mon ivrogne de la veille. En entendant le son de ma voix, il sortit d'un long évanouissement et me regarda d'un air terrifié, il croyait que j'avais le pouvoir de vie et de mort. Après l'avoir administré j'ai taché de le calmer; mais cet événement fit une profonde sensation dans tout le pays.

Olivier Daly S. J.

Melbourne. — Collège St. Patrice. Extrait d'une lettre du P. Joseph O'Malley.

.... Il y a plus d'un an que l'Argus donne tous les samedis des aperçus de *La Pensée Moderne*, pour tenir ses lecteurs au courant, mais sans se déclarer ni pour ni contre — tout ce qu'il y a contre la religion révélée, et même tout ce qu'il y a contre l'existence de Dieu, sans se déclarer ni pour ni contre!

Au mois de Mai j'ai commencé à prêcher

tous les Dimanches sur La Pensée Moderne.

J'ai examiné d'abord les dogmes principaux de la pensée moderne : 1° qu'il n'y a pas d'enfer ; 2° pas de Dieu personnel ; 3° que nous ne sommes que des animaux ; 4° que l'âme n'est qu'une espèce de mouvement ; 5° que le droit c'est la force. J'ai montré l'antiquité de ces pensées modernes.

Puis j'ai proposé de laisser de côté tout ce qui pouvait être révoqué en doute par qui que ce soit. On nie la Bible ; Je ne l'invoque pas. On nie l'existence de Dieu ; Je ne la suppose pas. Mais on ne peut pas nier que j'existe, que les autres hommes existent ; qu'il y a peu d'années que nous n'existions pas ; que d'ici à peu nous n'existerons plus. On ne peut pas nier les arts, les sciences, les langues, certains faits historiques. Commençons avec ces données, et d'après la méthode d'Euclide servons-nous de chaque chose prouvée, pour prouver quelque chose de plus. Je montre qu'il a dû y avoir un premier homme, de l'impossibilité de la chaine infinie suspendue au néant, et des autres arguments que l'on trouve dans la théologie naturelle. J'y ajoute du mien, que puisque la terre a une fois été un globe de feu, l'homme, de fait, n'a pas été éternel. Puis examinant les couches géologiques je trouve que l'homme a paru le dernier des êtres animés, précisément comme le dit un certain livre fort ancien, appelé la Bible. Peut-être est-ce seulement une coïncidence, mais au moins c'est une coïncidence singulière. — Vous concevez que dans cette esquisse j'omets bien des choses.

De l'existence de Dieu Créateur, je passe à la Religion révélée, à la Religion Juive d'abord, ensuite à la Religion Catholique dont la première n'était que la figure. Vous concevez que j'ai là de la matière pour quel-

que temps, car j'en suis maintenant à l'Histoire des Rois d'Israël.

Il y a quelques semaines qu'une jeune fille est venue me prier de visiter une femme protestante qui se mourait, et qui voulait se faire catholique. La jeune fille qui vivait avec elle en pension lui avait parlé beaucoup de la Religion Catholique. Un soir en allant à sa chambre, elle laissa tomber quelques livres, qu'elle portait. Les ayant ramassés, elle s'en alla. Quelque temps après la protestante en montant l'escalier en trouva un qui lui était échappé; le Manuel des enfants de Marie. Elle le prit à sa chambre et passa une bonne partie de la nuit à le lire. Alors elle se décida, mais elle garda sa décision secrète pour quelque temps.

Je vais la visiter, et pendant que je lui parle, sa fille, jeune personne d'environ 19 ans, vient s'asseoir auprès du lit. Je n'y fais pas attention d'abord; mais m'apercevant qu'elle est extrêmement douce, aimable et sage, la pensée me vient, que peut-être avec un peu d'encouragement, elle voudrait se faire Catholique. Je lui parle un peu, et m'étant confirmé dans ma pensée, je lui demande si elle est Catholique. Or je savais fort bien qu'elle ne l'était pas. Mais que voulez-vous! je suis Jésuite, homme fourbe et rusé (voir le dictionnaire). Elle me répond que non, mais que maman voudrait bien qu'elle le devînt. Je lui montre que ce ne serait pas là une raison suffisante, je lui explique un peu l'origine de la Religion Catholique et celle des Protestants. Ce fut bientôt une affaire conclue, et actuellement elle apprend son catéchisme.

J'ai fait venir la Revue Catholique de Dublin et la Civilta Cattolica dès leurs commencements. J'écris pour faire venir ~~les~~ Etudes par nos Pères à Paris, et je me suis

abonné aux Annales de la Société scientifique de Bruxelles. Puis j'ai les journaux de nos Pères d'Irlande et d'Angleterre. Vive la guerre! C'est une chose magnifique de combattre l'erreur.

Adieu, mon bien cher Frère, et croyez moi
Votre tout dévoué serviteur en J. C.

J. O'Malley s. j.

Extrait d'une lettre d'un Père de Melbourne.

.... Notre beau Collège est à moitié bâti (sauf les tours). Je suis allé le voir avant hier pour la première fois depuis que les fondements ont été jetés. L'extérieur n'est pas fini, et par conséquent n'est pas frappant. Mais l'intérieur! Vous avez vu, je pense, le Collège de Saint Stanislas en Irlande: ses beaux corridors, ses belles salles. Eh bien, celui-ci est plus beau encore. Il est si beau, que cela fait de la peine de penser que d'ici à quelques mois, les petits souliers crottés vont courir dans ces beaux corridors et sur ces beaux escaliers, et que les enfants dans le désir ambitieux de transmettre leur renommée à la postérité la plus reculée, vont écrire leurs noms sur les murs.

Il nous vient 4 Pères d'Irlande. Les Evêques de Dunedin (Nouvelle Zélande), et de Sydney sont très désireux de nous voir nous établir dans leurs diocèses. Il est probable que le P. Kelly et moi, nous irons le mois prochain, à la Nouvelle Zélande, donner des missions, et des lectures.

Le Père Watson ira à Portland avec l'Evêque de

Ballarat. Le Révérend P. Cahill restera ici, je crois, pour donner les retraites des Prêtres. Quand au P. Nully, j'ignore sa destination. Grâces au bon Dieu nous nous portons très bien et ici, et à Richmond.

Amérique. – Canada. – Extrait d'une lettre du P. Resther.

.... Il y a deux ans, un jeune homme et une jeune fille, connus dans toute la paroisse d'Eel Brook (Acadie) et les environs pour cousins-germains, se firent marier par un prêtre catholique sans lui rendre compte de cet empêchement dont ils n'avaient pas obtenu dispense, et qui rendait leur mariage nul. Lorsque leur Curé sut ce qui s'était passé, il les réprimanda fort, et fit tout ce qu'il put pour les séparer, mais ils n'en continuèrent pas moins à cohabiter ensemble, au grand scandale de tout le pays acadien. A la retraite que je donnais dernièrement dans cette paroisse, ils eurent l'audace de se présenter à un prêtre qui ne les connaissait pas, mais qui heureusement savait leur affaire et put les reconnaître au signalement que le Curé en avait donné aux confesseurs pour les mettre sur leurs gardes. Il va sans dire qu'ils furent renvoyés à leur Curé qui leur répéta ce qu'il leur avait dit de la nullité de leur mariage et de la nécessité de se séparer pour pouvoir approcher des sacrements. Ils rentrèrent alors sérieusement en eux-mêmes, et promirent au Curé de faire tout ce qu'il exigerait d'eux pour se mettre en état de faire leur salut.

Le Curé exigea donc d'abord qu'ils se séparassent immédiatement, avec promesse de ne plus jamais vivre

ensemble, s'ils ne pouvaient obtenir leur dispense de l'Archevêque ou de Rome. En second lieu, qu'en réparation de leur scandale, ils autorisassent leur Curé à en demander pardon pour eux, le lendemain, au prône de la Messe paroissiale, et que pendant ce temps-là ils se tinssent à genoux, chacun un cierge à la main à la balustrade, et qu'ils demeurassent en cette posture pénitente, pendant le chant du De *profundis*, durant lequel toute l'assistance prierait pour leur obtenir miséricorde. Tout est accepté. Acte en est régulièrement dressé et signé par les coupables, deux témoins et le curé.

Le lendemain était un Dimanche, et le plus solennel qui fut jamais dans cette paroisse, à cause de la clôture de la mission. La vaste église de Ste Anne d'Eel Brook était remplie de deux mille personnes. Jamais assistance semblable ne s'y était vue. Personne ne se doutait de rien. Le Curé venait de donner l'aspersion et montait à l'autel pour prendre la chasuble, lorsque tout à coup on voit sortir de la sacristie deux marguilliers ayant chacun un cierge allumé qu'ils vont présenter aux pénitents, qui, trempés de larmes et éclatant en sanglots, viennent s'agenouiller à la balustrade, en face de l'autel. Un saisissement indicible s'empare de l'assemblée; déjà des larmes tombent de tous les yeux. Comme l'acte portait que la réparation serait faite par le Curé ou par tout autre prêtre de son choix, j'avais été prié de conduire toute l'affaire. En conséquence, je monte à l'Autel, le document à la main, et à côté du Curé, tourné comme moi vers le peuple, après une dizaine de secondes d'un silence qui tirait de la circonstance une saisissante solennité, je commence par rappeler aux fidèles toute l'histoire de ce triste mariage qui leur avait donné tant de peine

et de scandale, puis je continue par la lecture de l'acte. La lecture terminée, toute l'assistance tombe à genoux et l'orgue accompagne le chant du *De profundis*, pendant que les fidèles récitent à demi-voix le chapelet pour implorer la divine Miséricorde. C'était écrasant. Les soupirs de l'orgue, l'accent des voix affectées par l'émotion, le sourd murmure de la prière, les sanglots des Pénitents et d'une grande partie de l'assistance produisaient une de ces majestueuses harmonies dont la religion seule a le secret.

Mais c'était la fin de la retraite: fallait-il la terminer en laissant le pauvre peuple sous l'impression de tristesse que lui avait causée la scène que je viens de décrire? Après le Gloria Patri, je monte à l'autel, et regardant l'assistance encore dans l'attitude de la prière, je demande à haute voix si on trouve le scandale suffisamment réparé! Oui! s'écrie toute l'assemblée. - Pardonnez-vous aux pauvres pénitents? - Oui! de tout notre cœur! - Leur rendez-vous toute votre estime et votre considération? Oui! Oui! Oui! de tout notre cœur!! Alors j'adresse aux pauvres enfants un mot de félicitation sur la grandeur de l'acte qu'ils venaient d'accomplir et qui les réhabilitait si noblement aux yeux des fidèles, puis quelques paroles à l'assemblée sur le triomphe que la grâce venait de remporter; et avec un enthousiasme de circonstance, j'entonne *Vive Jésus!* que toute la masse chante d'un bout à l'autre avec un entrain indescriptible. Puis la messe commença.

Deux jours après, la dispense arrivait: et les généreux pénitents purent cette fois cohabiter ensemble en cimentant leur alliance dans le sang

de l'Agneau, par le Sacrement de Mariage.

Resthier. S. J.

Espagne. – Province d'Aragon. Mission des Philippines. – Extrait d'une lettre du Père Puntas.

Mon Révérend Père
P.C.

Je vais, selon mon ancienne coutume, vous mettre au courant des événements les plus récents de notre mission. Ce qui intéressera tout d'abord votre révérence c'est l'heureux résultat de la dernière visite faite à Luban par le Père Moré. Cette réduction promet beaucoup. En effet, bien que nous ayons été obligés de la laisser parce qu'il nous manquait un Père, St Joseph le patron de l'endroit s'est chargé de nous remplacer. Il a si bien préparé les esprits de ces infidèles que le jour de la fête du Patronage du saint, 200 personnes se sont réunies dans le nouveau village qui commence à se former, et ceux des paysans qui s'étaient rendus dignes de cette grâce, après avoir été préparés par le Père qui passa quelques jours au milieu d'eux, reçurent le baptême. Trois enfants des premières familles, entre autres le fils aîné du Chef; 16 autres, dont 5 sont enfants de parents infidèles, participèrent à la même faveur. Enfin l'Espagnol Martinez eut lui aussi le bonheur de voir couler l'eau régénératrice sur le front de son beau-père, de sa belle-mère et de son épouse avec laquelle il peut se dire maintenant vraiment marié.

Il me reste encore à vous décrire les démonstrations qui accompagnèrent cette cérémonie imposante. Un Chef

de Davao, un joueur de flûte et plusieurs personnes vinrent donner à la fête de l'entrain et de l'éclat. Les feux d'artifice ne manquaient pas ; le bruit de la poudre s'est fait entendre ; la cloche même, si petite qu'elle soit, a voulu prendre part à la solennité, et a changé ce jour là de timbre et de son. Enfin tout se passa si bien que mon oreille croit encore entendre les échos de ce concert bruyant.

Je ne sais si c'est à cette circonstance, ou à l'eau de riz fermenté qui aurait excité l'imagination de ces pauvres gens, ou enfin à quelque autre cause, qu'il faut attribuer ce qui va suivre. On dit que la nuit on entendait des voix qui récitaient les prières chrétiennes, et qu'on saisissait distinctement les noms de St Pierre de St Paul, de Ste Marie. Un jeune homme aurait vu le Bagnétas, être surnaturel du lieu, sous la figure que nous donnons au diable dans nos images. Cette apparition lui aurait causé tant de frayeur que sa famille accourue aux cris qu'il poussait, l'aurait trouvé baigné dans son sang, sans aucune blessure. C'est bien étrange. La peur aurait-elle pu produire de tels effets ? Je ne veux pas faire de conjectures, mais il n'en est pas moins vrai que lui et tous ceux qui ont entendu la prière chrétienne ont demandé le baptême, et se font instruire à l'heure qu'il est.

Si ce n'est pas là un miracle, ce que fait actuellement le P. Pastells n'est pas loin d'en être un. En quelque temps il a formé dans nos terres de Caraga et de son district 17 villages tous pourvus d'églises et d'écoles, et il a fini ou il va bientôt finir de bâtir les 700 maisons qui les composent. Celui qui sait ce qu'il en coûte pour tirer des montagnes et des retraites qu'ils habitent, ces

infidèles, qui n'ont point l'habitude du travail, comprendra sans peine ce qu'a dû avoir de difficile cette entreprise gigantesque, poursuivie avec tant de persévérance et de succès. Le Père dit dans une lettre: Si la réunion de Baraga à Davao ne l'empêche pas, dans quelques années nous aurons bâti 50 villages se composant chacun de 1000 âmes, chiffre moyen. Dans une autre il écrit encore: j'ai à l'heure qu'il est 18 villages en construction; j'espère qu'ils seront bâtis et habités avant les semailles du palag.

J'ai pu réunir les Mandagas, et leur donner un chef. J'ai maintenant la bagatelle de presque 2000 mariages en perspective. Selon moi il y a 20,000 Mandagas de Mahag à Batel. On peut remarquer dans les villages chrétiens un grand mouvement vers le progrès matériel et spirituel. 780 demeures pour les chrétiens seront bientôt terminées entre Manag et Batel. Chaque chrétien aura sa maison et chaque maison ses divisions respectives.

Ceux que l'épouvante avait éloignés sont revenus. L'esclavage disparaît sensiblement, ainsi que la polygamie. Beaucoup demandent le baptême, des chefs et des personnages d'importance manifestent le même désir. A Baraga tous ont satisfait au devoir pascal; 700 confessions entre Baraga et Manag. Le doigt de Dieu est là. Oui, Dieu enfin a compassion de Mindanao; une nouvelle ère de gloire commence maintenant pour Dieu et pour la Compagnie. En effet si nous ajoutons à ce que je viens de dire ce que le P. Moré racontera lui même à son retour de son voyage d'exploration au nouveau passage découvert par le Père Boré, nous avons grand sujet de nous réjouir des miséricordes infinies de Dieu sur nous et sur le malheureux peuple que nous évangélisons. Ah! si nous pouvions nous ouvrir un

passage qui nous servit de communication avec les Pères de Zamantara!

Que votre Révérence et que tous les Pères pensent à nous au St Sacrifice et que les frères n'oublient pas de prier beaucoup pour notre chère Mission. Nous comptons sur vous. Un Memorare, mon Révérend Père, pour votre indigne serviteur.

Puntas. S. J.

Lettres de Poyanne. — Mission de l'Equateur.

Extrait d'une lettre du P. Lopez au R. P. Gomez.

Ocalla, 14 Juillet 1877.

Mon Révérend et bien cher Père.

P. C.

.... Je me suis rendu, pour donner une mission, dans un village à 3 lieues de Quito, sous un ciel froid et humide. Mais Dieu voulait cette mission, car par une providence spéciale, il m'envoyait de bons guides et du beau temps, de sorte qu'à peine nous trouvâmes quelques traces de neige. La pluie et le brouillard, choses si communes dans ce village, n'empêchèrent aucunement nos travaux. Depuis les anciens Pères Jésuites il n'y avait pas eu de missions ; il n'y avait là qu'un prêtre et Dieu sait ce qu'il y faisait. Cette mission produisit des fruits admirables. Les 3000 habitants, dont les demeures sont comme cachées dans les montagnes, se confessèrent tous. Je ne puis expliquer à votre Révérence la joie que leur apporta le bienfait de cette mission ; ils ne pouvaient pas assez démontrer leur attachement et ils auraient voulu nous garder dans leur village. Mais

l'hiver approchait et mes rhumes m'avertissaient de quitter ce pays humide pour aller dans des lieux plus chauds, qui demandaient aussi des missions. A une journée de là, par un chemin horrible, il y avait un petit village composé de différentes petites fabriques de sucre, et qui en général sert de point de réunion à plusieurs personnes qui habitent à la distance d'une journée ou davantage, pour faire leurs provisions de viande et autres vivres. Cette réunion a lieu le Dimanche, et quand un prêtre se trouve là on assiste à la messe dans une chaumière. Un dimanche je me présentai dans ce village; on improvise des confessionnaux, une chaire, et je tâche de leur faire voir la nécessité de profiter du bienfait de la mission qu'ils n'avaient jamais eu, et qu'ils n'auraient peut-être plus. Je leur ajoute que nous pouvons rester avec eux seulement 4 jours, et que pour cela nous allons nous asseoir tous les deux au confessionnal. Ils furent si émus que la plupart restèrent; les autres s'en allèrent donner la nouvelle à différentes personnes pour revenir avec elles se confesser. C'était consolant de voir tant de personnes venir de si loin pour se confesser. De notre côté nous regrettions de ne pouvoir satisfaire tout le monde; nous avions à souffrir de la mauvaise nourriture et des mauvais lits; malgré cela nous entendîmes les confessions jour et nuit; dans ces 4 jours nous préparâmes environ 800 personnes de tout âge et de toute condition, qui en général ne s'étaient confessées que pour se marier, et même le mariage était nul pour plusieurs. Heureusement nous avions tous pouvoirs des évêques. Pauvres gens! Jamais ils n'avaient réfléchi à leur état déplorable. Au milieu de ces difficultés arriva le jour de la Communion générale. Nous ne savions comment consacrer assez de petites hosties, puisque l'unique autel que nous avions, était très petit; de plus il était ex-

posé à un vent impétueux, et la petite chapelle tenait très peu de monde. Que faire? Nécessité n'a pas de loi. Je me souvins qu'il y avait là un grand vase de cristal; après l'avoir bien lavé j'y plaçai les 800 petites hosties: il fut ainsi changé en ciboire, et au lieu d'un breuvage humain, il donna à ces pauvres gens un aliment divin que plusieurs avaient le bonheur de recevoir pour la première fois.

Il était 9 heures du matin quand ayant fini de confesser, j'allai célébrer la messe de communion; après laquelle j'ai partagé toutes ces personnes en deux lignes sur la petite place devant la maison qui servait de chapelle, et je donnai à tous le scapulaire de la Très Sainte Vierge et du Sacré Cœur. Après quoi je fis une instruction pour les exhorter à la persévérance et pour prendre congé d'eux. Je vis couler de leurs yeux bien des larmes jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdus de vue.

Ce jour là même, nous devions retourner au village d'où nous étions venus. Là on nous attendait avec des arcs de triomphe; des enfants habillés en anges répandaient des fleurs à nos pieds, dansaient, chantaient des cantiques de joie et d'action de grâces pour l'heureux retour de leurs chers Pères. Au milieu de ces chants et de ces danses enfantines, nous arrivons, accompagnés par la fanfare et les Autorités du lieu, et nous entrons dans le village au son des cloches.

Le jour de l'Immaculée Conception approchait, et le R. P. Santocildes, mon compagnon, prêcha ce jour là. Le lendemain nous partîmes pour une autre Mission. Nous devions traverser des chaines de montagnes couvertes de neige, par des chemins devenus bourbiers; heureusement le temps était assez beau. Dans ce voyage le P. Santocildes tomba de cheval, la tête la première et les pieds retenus dans les

étriers. Heureusement le cheval était très doux, et cet accident n'eut pas de suites fâcheuses. Quelque temps après ma mule enfonça jusqu'aux harnais, je dus sauter par dessus la tête de l'animal pour éviter un malheur. Il paraît que je ne dois pas mourir ainsi, puisque depuis 6 ans que je suis à l'Equateur, j'ai dû passer des fleuves très dangereux, où plus d'une fois entraîné par le courant, j'aurais péri si des hommes ne s'étaient jetés à la nage pour me sauver; j'ai passé par les chemins les plus dangereux et la main du bon Dieu m'a toujours protégé. Nous arrivâmes au village où nous allions à 4 heures du soir. Le curé, les autorités et les personnes les plus considérables sortirent à notre rencontre en bénissant Dieu et Notre Dame des Sept-Douleurs qui leur procurait une mission. Je fis comme eux et j'espérai de grands fruits en voyant la grande dévotion de ce peuple envers cette tendre Mère. A peine arrivés dans le village nous nous dirigeons, selon notre usage, vers l'église, pour visiter le Très Saint Sacrement en chantant le Veni Creator, et nous montrons au maître de la chapelle et aux enfants de l'école les chants pour la mission. Le lendemain à la messe paroissiale on commença les sermons. Notre Seigneur par sa divine grâce concourut à nos travaux, aussi nous confessâmes tout le village c'est-à-dire 4 à 5 mille personnes, y compris les autorités et les principaux habitants; succès d'autant plus remarquable que le Curé m'avait dit en arrivant: Mon Père, je serai très content de cette mission si vous pouvez confesser 2 ou 3 personnes de mauvaise vie que j'ai ici! Je lui répondis: je ne sortirai pas content du village, si de toute la population il reste même deux ou trois personnes qui ne se soient pas confessées. A peine le Curé pouvait-il me croire; à la communion générale il fut convaincu Dans ce village nous étions comme enser-

rés entre 4 montagnes, mais à un jour de marche, on donnait les deux batailles qui furent le triomphe de la révolution de Guayaquil.

Le P. Santocildes était malade, moi j'étais fatigué; d'autre part le R.P. Supérieur nous mandait qu'après tant de travaux continuels il fallait nous reposer un peu. Aussi nous résolûmes de nous retirer à Quito.

Lopez. S. J.

France. – Intercession du P. Olivaint.

Pendant la retraite des bonnes femmes, donnée par le R. P. Fougeray, au Sacré Cœur, une des retraitantes se trouva mal d'émotion au confessionnal; on fut obligé de la faire sortir et de l'asseoir. Elle se remit, et se confessa. Après sa confession, son émotion durant toujours, elle appela une des dames assistantes, et lui dit que le Père venait de la mettre dans un grand embarras, en lui faisant un cas de conscience de retirer sa petite-fille de l'école protestante, où elle allait depuis 6 semaines. Il fut aisé de voir que cette bonne femme s'était mal fait comprendre, et que sa petite-fille étant sous l'autorité de son père et de sa mère, sa grand'mère ne pouvait encourir la responsabilité de l'école qu'elle fréquentait. Le Père la rassura, et le lendemain matin elle communiait.

Après la messe cependant ses doléances continuèrent et elle vint trouver deux des dames assistantes pour leur exposer la triste situation de sa petite-fille. Cette enfant âgée de 11 ans, après n'avoir fréquenté que des écoles

catholiques, venait d'être brusquement reprise par ses parents et mise dans une école appelée à tort protestante, car elle est libre-penseuse. La mère de cette enfant était catholique cependant, élevée dans une école de religieuses, mais imbue des détestables doctrines répandues contre la religion; elle avait juré, en mettant l'index de sa main droite sur une table, qu'elle se laisserait couper plutôt que de laisser sa fille fréquenter une école catholique et faire sa première communion. Tous les détails donnés par cette grand'mère sur sa pauvre petite fille étaient si tristes, que les deux dames assistantes résolurent de tenter quelque chose pour sauver cette âme, quoique sans aucune chance de succès.

Il fut convenu que le Samedi 6 Avril à 10 heures et demie Mlle de B... et Mme de V... se rendraient chez les parents de l'enfant, dans le haut du faubourg de M.... S'attendant à une très-mauvaise réception, et ne sachant trop comment débuter. Mme de V.... juge prudent de se munir d'une relique, pour tenter une entreprise aussi aventurée. En ayant un grand nombre à choisir, et des plus précieuses, telles que des reliques de St Paul, de St Etienne, de St Louis, du voile de la Ste Vierge, etc., Dieu voulut que le choix tombât sur le plus humble aux yeux de l'Eglise, sur un morceau du vêtement de laine du P. Olivaint, teint de son sang, et qui avait été donnée par le R.P. de Pontlevoy. L'inspiration surnaturelle à laquelle on obéissait en prenant cette relique, venait de ce qu'on pensait devoir approcher une femme semblable à celles qui poursuivirent dans son martyre le P. Olivaint, de leurs huées, de leurs imprécations, de leurs coups. A 11 heures les deux dames entraient dans la maison qui leur avait été indiquée. La mère de famille y était, on lui demanda si elle n'avait pas une petite fille pour la 1re Communion. Je n'en ai pas, répondit-elle,

sans se retourner. On craignit de s'être trompé. Mais n'avez-vous pas une petite fille qui fréquente les écoles? J'en ai une, mais elle n'est pas d'âge à faire sa première communion, et puis elle ne la fera pas. - Pourquoi ne fera-t-elle pas sa première Communion? - Ici commencèrent des blasphèmes, des imprécations, des fureurs qui durèrent une heure sans s'arrêter, jusqu'à midi: Les Catholiques sont des tas d'hypocrites, la religion des protestants est bien meilleure; on n'a pas besoin d'être toujours à l'église, d'en faire tant; tous ceux qui en font tant sont pires que les autres, les religieuses, les prêtres sont tous des .... Je suis bien libre de faire de ma fille ce que je veux, je l'ai ôtée aux Catholiques, je l'ai mise chez les protestants, je suis très contente de cette école et elle y restera. - Mais, malheureuse, si vous voulez perdre votre âme, ne perdez pas au moins celle de votre enfant. - Qu'est-ce que c'est que cela, l'Âme?. Il n'y a pas d'âme! Quand nous sommes morts, tout est mort, oui, tout finit avec nous. Les blasphèmes étaient débités avec une volubilité et des cris tels, que les dames craignirent de voir s'ameuter tout le faubourg, d'autant plus qu'un des carreaux était cassé. Mme de V..... ne cessait d'implorer le Père Olivaint, se représentant que c'était bien ainsi que devaient être les femmes de la Commune et les pétroleuses.

Cette femme représentait bien une possédée, dans le torrent d'injures qu'elle vomissait; on croyait voir des flammes, ou le démon sortir de sa bouche. Il était impossible de placer un mot, ses vociférations ne cessant pas une minute. - Mais, pauvre femme, vous ne croyez donc pas en Dieu? - Il n'y a pas de Dieu! Oui, il y a peut-être un Etre Suprême, un Etre au-Dessus de nous, mais il n'y a pas de Dieu, qui s'occupe de nous. Et elle

répétait toujours : Il n'y a pas d'âme, quand nous sommes morts tout est mort avec nous. Mlle de B.. lui dit : Pauvre infortunée ! depuis 40 ans que je m'occupe des pauvres, jamais je n'ai entendu une femme blasphémer ainsi. Mais elle n'entendait rien, étant littéralement hors d'elle. Mme de V.... lui dit : mais vous ne croyez donc même pas à un enfer ? A ces mots la rage de cette femme arrive à son paroxysme le plus effrayant ; menaçant du poing Mlle de B...., elle hurlait : Il n'y a pas d'Enfer ! l'enfer est sur la terre pour les pauvres, nous n'avons pas besoin de deux enfers ; l'enfer est pour l'ouvrier, quand il travaille toute la journée, et que le soir il rentre chez lui sans pain, l'enfer est chez moi ! Je le fais mon enfer, je n'en ai pas besoin d'un autre, quand on est mort, tout est fini. Ce sont les riches qui ont le Paradis, ils ont le paradis sur la terre, ils ont tout, rien ne leur coûte, en attendant qu'ils aient un autre Paradis ! - C'est à ce moment que le mari de cette possédée entra, au moment où il croyait que sa femme allait faire un mauvais parti à ces dames, comme il l'a dit à sa mère le lendemain. Les imprécations, les blasphèmes redoublèrent puisqu'ils étaient deux ; on recommença à nier Dieu, l'Ame, l'Enfer, à dire des infamies sur la religion, les prêtres, les religieuses, les sacrements ; la mémoire se refuse heureusement à retenir des horreurs qui devaient rappeler les clubs des plus mauvais jours de la Commune. Ce ménage n'admettait toujours que l'Etre Suprême. Le mari disait : Si cette école de Mme C.... était si mauvaise elle ne serait pas si fréquentée ; ainsi Mr C.... (1) qui est bien assez savant, lui qui est à la tête de la Société, m'a montré une liste sur laquelle il

(1) C'est un Professeur de la Faculté des Lettres, chef de la ligue d'enseignement dans la ville où se passe le fait.

avait déjà inscrit 45 enfants, ma fille est la 46e sur sa liste, et Mr T...., mon patron, m'a dit qu'il y en avait plus de 200 qui voudraient aller à cette école, car Mr T.... est actionnaire aussi. — Eh bien, vous ne voulez donc pas nous donner votre fille? Nous l'élèverons à nos frais, nous lui ferons faire sa première Communion, c'est tout ce que nous vous demandons. — Non, elle n'ira plus au catéchisme, elle ne fera pas sa première communion, on peut être honnête sans la faire, et même plus. Je l'ai retirée des écoles des religieuses, et l'autre jour au chantier j'ai juré par le nom du bon Dieu, j'ai dit...... — Sa main sur la relique du P. Olivaint Mme de H.... disait: Bon Père, ne nous abandonnez pas, cela va trop mal; ne permettez pas que cet homme blasphème devant nous" — Eh! bien, j'ai dit, sapristi, elle n'ira plus chez les Catholiques, et c'est fini, je suis bien le maître de ma fille. — Que faire? il y avait une heure, car il était midi, que ces imprécations duraient, sans résultat, et avec des cris tels qu'ils devaient s'entendre à un Kilomètre. Cependant personne ne sortait des maisons; le faubourg était désert. Une grande honte était ainsi épargnée aux deux dames, qui pendant cette heure entière, n'eurent pas une fois la pensée de se lever pour terminer cette scène pénible et inutile. La relique du P. Olivaint les tenait clouées lourdement sur leurs chaises.

Elles eurent à subir ensuite les malédictions réciproques du mari et de la femme, contre eux-mêmes, contre leurs enfants, contre leur intérieur, se maudissant eux-mêmes. Oui, l'Enfer était bien dans cette maison, il était inutile de le chercher ailleurs. La femme commençait à se fatiguer de la présence des deux dames et à les congédier, en leur disant: d'abord si j'ai ôté ma fille de chez les catholiques pour la mettre chez les protestants, c'est qu'elle

n'apprenait rien , les religieuses sont des .... Quand je l'ai ôtée de...... je ne savais plus qu'en faire, son père ne veut pas la voir, ses frères ne peuvent la souffrir, il fallait la mettre quelque part. Le père vociférait: "Otez-la moi, ou je la tuerai," en brandissant une chaise, de sorte que si la malheureuse enfant eût été là il aurait joint l'action à la parole. La mère hurlait: Oui, le père la tuera, il l'a tellement battue, qu'il la rendra idiote! Au catéchisme elle n'apprenait plus rien, et chez les protestants, ils ont dit que dans un an elle saurait tout. D'abord il est bien décidé qu'elle ne fera pas sa première communion, ainsi, c'est inutile.

Il n'y avait plus d'espoir que dans le P. Olivaint; une des dames la main sur sa relique le priait en disant: Père Olivaint! Voyez comme cela va mal, il n'est pas possible que cela aille plus mal, cela va aller mieux tout-à l'heure. Par le souvenir de votre douloureux martyre, ayez pitié de cette malheureuse! La possédée continuait à hurler et à gesticuler. Quand j'ai ôté ma fille, de...... je ne savais plus où la mettre, j'ai passé devant le Bon Pasteur, je m'y suis arrêtée, je voulais l'y mettre! Machinalement Mme de V..... répondit: Voulez-vous mettre votre fille au Bon Pasteur? Elle n'a pas eu conscience des paroles qu'elle prononçait, elles ont frappé ses oreilles comme si elles étaient dites par un autre. C'est là où la grâce de Dieu devait toucher cette malheureuse, par l'intervention miraculeuse du P. Olivaint. Ce démon qui se débattait depuis une heure, tombe à deux genoux sur le carreau, baigne de ses larmes les mains et les genoux des deux dames, et les tient embrassés pendant un long moment, s'écriant: Prenez ma fille, je vous la donne, mettez-la au Bon Pasteur, jamais je ne vivrai assez pour

vous témoigner ma gratitude, ma reconnaissance ! Je vous demande pardon de tout ce que je vous ai dit, excusez-moi ; et le mari joignait ses excuses et le témoignage de sa reconnaissance à ceux de sa femme, en s'écriant : ah ! les grands chefs républicains, ce sont eux qui sont à la tête de tout cela.

Le changement de la femme a été subit, complet, instantané, sans que rien l'ait amené, sans que rien ait pu le faire pressentir, il a été aussi prompt qu'un éclair.

En sortant de là, les deux dames se rendirent au Bon Pasteur, pour raconter à la Révérende Mère le changement de cette femme. La bonne Mère dit de suite : la place de cette enfant est ici et non ailleurs. Amenez-nous la, nous la recevrons. La journée du dimanche fut perdue en courses inutiles ; on ne s'était pas muni de prières. Le lundi on demande les prières du Bon Pasteur, du Sacré-Cœur, des Pères du Collège, particulièrement de 11 heures à midi, heure décisive. Munies de ces prières et de la relique du P. Olivaint, les deux dames se remirent en marche. L'enfant leur fut non seulement remise, mais remise avec joie, avec reconnaissance ! Un engagement écrit fut signé par le père et par la mère ; et la mère entièrement changée, entièrement adoucie, vint elle-même accompagner sa fille au Bon Pasteur, et la remettre à la Révérende Mère qui l'abrite derrière les grilles depuis le 8. En descendant les marches du Bon Pasteur la femme a demandé aux dames de vouloir bien aussi s'occuper de son fils.

Vannes. — Collége St François-Xavier.

Inauguration du monument élevé dans la chapelle du Collége Saint François-Xavier, à la mémoire des anciens élèves tués devant l'ennemi.

C'est une tradition depuis longtemps chère aux anciens élèves du Collége Saint François-Xavier qui, tous les ans, se réunissent à Vannes pour la fête du Révérend Père Recteur, que la coutume de faire célébrer une messe pour leurs condisciples défunts. Mais cette année ce pieux et fraternel hommage empruntait un éclat tout particulier à l'érection solennelle d'un monument déstiné à perpétuer le souvenir des élèves tués à l'ennemi. Aussi, mercredi dernier, l'église du Collége offrait-elle sous ses riches tentures de deuil un spectacle des plus saisissants. Au fond de l'abside, sous l'ogive du milieu, apparaissait tout d'abord le tableau de la Résurrection de Notre Seigneur, tel qu'on le voit dans les peintures des catacombes; à droite et à gauche la figure de l'Agneau immolé sur la croix se détachait des autres ogives du sanctuaire, et d'immenses draperies noires semées de croix d'or et d'argent et tombant jusqu'à terre dérobaient aux regards l'espace qui s'étend d'une colonne à l'autre. Puis, dominant toute la scène, à la hauteur du triforium, flottait l'étendard du Sacré Cœur auquel s'unissaient la bannière pontificale et le drapeau de la France. Un vaste écusson portant ces mots: Inde victoria, "c'est de là que vient la victoire", reliait toutes ces parties entr'elles et donnait à l'ensemble sa véritable signification. L'autel, malgré ses ornements funèbres, avait gardé quelque chose de sa parure de fête. Du côté de l'Evangile se dressaient sur une estrade le fauteuil et le prie-Dieu

occupé par sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Vannes, et derrière, entre les tentures formant rideaux, on entrevoyait, éclairé de candélabres, le monument élevé à la mémoire des fidèles enfants de l'Eglise et de la patrie. Tout autour de la grande nef, du sanctuaire aux tribunes et des tribunes au sanctuaire, couraient deux larges bandes d'étoffe noire; sur l'une, à la hauteur des colonnes, on lisait en lettres d'or les noms des batailles où avaient figuré nos jeunes héros; à droite, c'étaient les noms de Castelfidardo, de Monte-Rotondo, de Reischoffen, de Sedan, de Chateaudun, de Vendôme, de Paris; à gauche, ceux de Loigny, de Patay, d'Orléans, de Bapaume, d'Ivré-Lévêque, du Plateau d'Auvours, celui de Dra-el-Arba et de la Kabylie. Sur l'autre, au-dessus des arcades, on voyait, dans toute l'étendue de l'église, reparaître les symboles des catacombes. l'X et le P entrelacés alternaient avec le chiffre de Jésus, Sauveur des hommes, et, de distance en distance, se déroulaient d'immenses bannières dans les plis desquelles étaient inscrits des textes de la Sainte Ecriture adaptés à la circonstance. Enfin, au-dessus des chapiteaux de chaque colonne, brillaient les armes pontificales unies aux armes des provinces auxquelles appartenaient ces glorieuses victimes, et la noble devise: *fortes in bello, in fide fortiores*, vingt fois répétée, révélait à tous les regards la pensée de la cérémonie qui allait s'accomplir. Au milieu de la nef s'élevait, entre de véritables gerbes de lumières, un gigantesque catafalque, tout à la fois d'une grande simplicité, et d'une imposante majesté. Les symboles qui ornent les sarcophages des martyrs s'y confondaient avec les insignes des jeunes guerriers; la tunique de l'officier français s'y joignait à la veste du Zouave pontifical, et sur le drap mortuaire, près des épaulettes d'or se croisaient noblement les épées de

ces braves. Aux quatre coins du poële, leurs anciens compagnons d'armes en France et en Italie semblaient monter une garde d'honneur, et des deux côtés priaient dans un saint recueillement plus d'une fois interrompu par les larmes, les nobles familles de ces illustres morts, leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs soeurs, leurs amis d'enfance, du Collège surtout, accourus du Maine, de l'Anjou et de tous les points de la Bretagne. Les 600 élèves de St François-Xavier leur faisaient cortège, et l'encéinte réservée au public, comme les tribunes, contenait à peine la foule choisie qui se pressait de toutes parts.

Une émotion indéfinissable s'empare involontairement des coeurs quand on voit s'avancer hors de la sacristie, à la suite de la croix, les enfants de choeur et le clergé. Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Vannes, assisté du R. Père Recteur, de plusieurs Chanoines, du Sous-Diacre, du Diacre et du Prêtre célébrant, lui aussi élève du Collège, frère d'armes de ceux qui sont morts. Tous prennent dans le sanctuaire leur place respective et la messe commence. Elle est exécutée tout entière en faux-bourdon; et le concours des anciens élèves s'ajoutant à celui des nouveaux, les passages les plus délicats sont rendus avec une expression de piété vraiment céleste. A l'Offertoire surtout, l'orgue fait entendre de sublimes accords, et, à l'élévation, le Pie Jesu de Mozart confond toutes les âmes dans une même prière.

La Messe terminée, le R. P. Matignon, de la Compagnie de Jésus, paraît dans la chaire bordée de franges noires, et, dans un langage qui s'inspire du spectacle qu'il a sous les yeux, il commente avec une éloquence entraînante ce texte du IIe livre des Machabées, ch. VI. v. 28: Fortiter pro gravissimis ac sanctissimis legibus, ils sont morts

avec courage pour défendre les causes les plus saintes, les droits les plus augustes. L'orateur voit dans ces signes de deuil qui s'étalent devant lui autant de trophées de victoire; et, chantant tour à tour la gloire de ces jeunes chevaliers du Saint-Siège et l'invincible constance de ces défenseurs de la patrie, il détache de leur vie des traits de sublime courage, des actes d'une foi héroïque, héritage immortel des d'Héliand, des de Lanascol, des de Bouillé, des de Quatrebarbes et de tant d'autres. Puis montrant cet étendard du Sacré-Coeur que l'un d'eux a empourpré de son sang, il rappelle à tous, dans une péroraison émouvante, que c'est de là désormais que viendra pour l'Eglise et pour la France le salut et la victoire: *Inde salus, inde victoria!*

Alors les chants de deuil retentissent de nouveau; la tribune fait entendre successivement le *De profundis* et le *Libera*, et Monseigneur de Vannes, revêtu de ses habits pontificaux, s'avance avec tout le clergé auprès du catafalque. Pendant que Sa Grandeur récite les dernières prières, jette sur ces glorieux trophées les dernières gouttes d'eau bénite et fait monter vers eux, comme un suprême hommage, la fumée de l'encens, toute la foule est là debout, attendrie, versant ses prières et ses larmes.

Cependant, le clergé rentre dans le sanctuaire et dépose ses ornements de deuil; le diacre et le sous-diacre revêtent la tunique d'or. Monseigneur prend aussi la chape d'or, la mitre précieuse, la crosse pastorale, et la procession se rend au monument funèbre érigé à la mémoire des élèves tués à l'ennemi. Due aux dessins de Mr de Farcy, ancien élève de St François-Xavier, au ciseau de Mr Félix Ruault, également ancien élève, qui vient d'exécuter le magnifique tombeau du général de La Moricière destiné à la cathédrale de Nantes, cette

oeuvre lapidaire s'harmonise parfaitement avec le style de l'église. On lit sur le fronton de l'édifice, dans une charmante rosace, ces paroles : *Dominus custodit omnia ossa eorum*. Les noms de vingt-neuf élèves y sont gravés sur des tables de marbre avec le nom de la bataille où ils sont tombés et la date de leur mort. Ces simples paroles : *Romanae Sedi et Patriae se dederunt*, inscrites à la base du monument, résument éloquemment tout leur éloge funèbre. La bénédiction solennelle s'accomplit suivant les rites de la sainte Eglise, et le silence de la prière succède à ces admirables cérémonies.

Mais ici se place une scène des plus émouvantes et des plus dramatiques que nulle plume ne pourra jamais reproduire. Quand la foule croyait tout terminé et commençait à s'ébranler, on vit apparaître soudain, portée par deux anciens élèves, une couronne en forme de diadème, qu'ils allèrent déposer au pied du monument nouvellement bénit. A leur suite s'avançaient les anciens compagnons d'armes et les condisciples de Collège de ces vaillants héros dont ils venaient saluer la gloire. Puis ce fut le tour des nouveaux élèves de Saint François-Xavier apportant eux aussi leur couronne comme tribut d'honneur et promesse d'avenir. Mais quel défilé plus touchant que celui des pères, des mères, des frères, des sœurs, des parents des illustres défunts ; et qui pourra redire les émotions qui pénétraient les âmes quand on vit s'avancer, appuyé sur un bras ami, le général de Lauriston, et après lui les familles de Lanascol, du Bourg, Kerviler, Houdet, Lohan, de Quatrebarbes, Olivier et vingt autres.

Et pendant ce temps-là, mille voix s'élevaient vers le Ciel, chantant avec une sainte ar-

deux le cantique sublime :

Pitié, mon Dieu! ......
Sauvez Rome et la France,
Au nom du Sacré-Cœur.

C'était là, nous le voulons bien, une scène de deuil, mais aussi de triomphe, car il s'exhalait de ces funérailles un parfum de vie et de résurrection.

Quand on a été témoin d'un pareil spectacle, on en garde au cœur un ineffaçable souvenir, et l'on ne doit pas désespérer du salut de son pays ; c'est ce que disait, vendredi dernier, 21 Juin, à la grande salle du Collège, où Monseigneur de Vannes recevait les hommages des jeunes confirmés, celui qui leur servait d'interprète : Vous avez fait de nous des soldats, Monseigneur, de petits soldats de Jésus-Christ, c'est-à-dire du Pape, de l'Eglise et de la France. On dit que le Pape est prisonnier et qu'il compte encore sur ses zouaves. Oh! Monseigneur, si vous deviez bientôt voir le Saint-Père, vous lui diriez, j'espère, qu'au Collège Saint-François-Xavier, grandissent les successeurs, les frères des d'Héliand, des de Lanascol, des de Quatrebarbes, des du Bourg et de tant d'autres, que vous les avez confirmés, bien confirmés, et que, comme eux, Bretons ou Vendéens, fiers de leur confirmation, ils veulent être plus tard comme leurs aînés, forts dans le combat, plus forts dans la foi.

(Extrait de la Semaine Religieuse de Vannes.)

Nécrologie. — Le R. P. Coué.

Le 13 Février dernier, quelques mois seulement après avoir déposé les fonctions de Recteur du Collège de Vannes, le R. P. Coué nous quittait pour aller recevoir dans le ciel la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

Les travaux de ce Père vénéré, les services qu'il a rendus à la Compagnie sont connus de tous. Les emplois qu'il exerçait l'avaient mis depuis longtemps en rapport avec presque tous les membres des provinces de France et de Champagne: on l'avait vu procureur de province, socius du P. Provincial, Père spirituel, recteur des Collèges de Vannes, de Metz, de Poitiers et de Vannes; tous avaient connu et aimé les vertus dont Dieu avait orné son coeur.

Le Collège de Tours dans lequel le P. Coué est venu terminer une vie pleine de bonnes oeuvres n'a pu voir se déployer l'activité de son zèle. Le peu de temps qu'il y a passé fut pris par la maladie; et la Providence semble ne l'avoir amené au milieu de nous que pour nous édifier par son humilité, son amour de la règle et son abandon à la volonté de Dieu.

Le trésor de ces vertus humbles et cachées n'est sans doute pas moins précieux que celui de ses travaux: nous croyons que quelques détails sur les derniers mois que ce bon Père a passés dans l'obscurité et les souffrances seront agréables à ceux qui l'ont connu dans l'éclat de ses importantes fonctions.

La maladie du R. P. Coué avait commencé avant qu'il ne fût déchargé du rectorat. Au mois d'Août une

grande fête avait réuni tout le Collège St-François Xavier autour du R. Père Provincial pour célébrer la cinquantaine de Compagnie du P. Recteur. Quelques jours après cette fête le Père éprouva une grande gêne dans l'articulation du bras droit : il ne pouvait lever le bras sans effort. C'était une douleur locale qui ne présentait encore aucun caractère alarmant. Mais le mal fit des progrès : au commencement de Septembre le Père dut prendre le lit, on le crut atteint d'un rhumatisme articulaire.

Tel était l'état du malade lorsque le status le désigna pour venir à Tours remplir les fonctions de Père Spirituel : le voyage n'était pas possible à ce moment : le Père dut attendre quelques jours. Nous le vîmes enfin arriver le 23 Septembre : il était encore souffrant, mais sentait quelque amélioration. Il put recommencer à dire la Ste Messe, non sans de grands efforts, et voulut suivre tous les exercices communs.

Dans l'état où il se trouvait, cette régularité était sans doute pour lui l'occasion de véritables souffrances : la grande difficulté qu'il éprouvait à se servir de son bras droit le tenait dans une sujétion continuelle. Un frère devait l'aider le matin à passer sa soutane. C'étaient aussi de continuels efforts pour lui de revêtir et d'enlever les ornements sacerdotaux; à l'autel, il ne pouvait accomplir qu'avec une grande gêne les différentes actions du sacrifice. Au réfectoire un scolastique breton, ancien élève de Vannes, se plaçait toujours à côté de lui pour lui rendre les services que ce pauvre bras lui refusait. Malgré cette série de petites souffrances le Père avait tellement à cœur de suivre tous les exercices de la vie commune que l'en priver eût été le faire souffrir davantage. Lorsque, pour le soulager, le Père Ministre lui proposait quelque adoucissement qui

l'aurait écarté de cette régularité : "Oh! non, répondait-il, la vie commune c'est ma consolation."

Nous ne pouvions voir sans en être touchés le soin que mettait le bon Père à oublier le rang qu'il avait occupé si longtemps dans la Compagnie, ou plutôt il ne s'en souvenait que pour veiller à ce que les autres n'y eussent point égard. Un jour le Père Ministre lui apporta quelques lettres dont l'enveloppe semblait n'avoir pas été coupée : l'incision d'usage n'était pas très-apparente : il n'en fallut pas davantage pour éveiller ses susceptibilités. "Non, non, dit-il, remportez-les, je ne veux pas les recevoir". Le P. Ministre, pour le rassurer, dut lui montrer qu'il faisait erreur et que les lettres avaient été ouvertes..

Le Père Coué essaya de remplir quelques ministères même à l'extérieur. Le 17 Octobre il commença à prêcher un triduum en l'honneur de la Mère admirable, au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur à Marmoutiers : il donnait deux instructions par jour : une le matin, l'autre le soir. La maison se trouvait à 3 Kilomètres de la ville, on venait le chercher et on le ramenait en voiture. Le 18 il adressait aux Nôtres une exhortation domestique sur l'observation des règles : il avait pris pour texte ces paroles : "*Satagite ut per bona opera certam electionem vestram faciatis*". C'était résumer en quelques paroles l'histoire de toute sa vie. Ce fut aussi le dernier effort de son zèle. Le brouillon de cette instruction, retrouvé depuis, indique assez que le Père ne put l'écrire qu'en se servant de la main gauche, employant ainsi jusqu'au bout ce qui lui restait de forces pour travailler à la gloire de Dieu.

Le 19 il ne put dire la messe : il fut remplacé à Marmoutiers par un autre Père ; dans l'après-midi il dut de nouveau se remettre au lit se trouvant pris de la fièvre.

L'état du malade réclamait des soins constants. Le Révérend Père Provincial eut la délicate attention de faire venir le Frère Fauvet, infirmier de Vannes, qui avait déjà soigné le Père Coué et qui, par son dévouement et sa vigilance, adoucit autant que possible les derniers jours de ce bon Père. On suivit en tous points le même traitement qui avait été commencé à Vannes; le Père d'ailleurs lui-même y tenait. Malgré ces soins le bras enfla considérablement et devint très douloureux.

Ce progrès du mal nous inquiétait. Le R.P. Recteur se décide à provoquer une consultation qui a lieu le 6 Novembre. Le docteur Herpin, chirurgien distingué, après avoir examiné le bras déclare l'état du malade très-grave: il y a une fracture; si le Père était moins âgé et d'une nature plus vigoureuse il ne faudrait pas hésiter à faire l'amputation. Ce parti est impossible. Tout ce que nous pouvons espérer, dit le docteur, c'est d'amener une ankylose.

Toute espérance de guérison se trouvant perdue du côté de la terre, nous nous adressons au Ciel: et le 9 nous commençons une neuvaine de Messes et de communions en l'honneur de nos Pères Martyrs de la Commune. Mais Dieu qui, tant de fois a glorifié ses serviteurs par la guérison des malades et des infirmes, ne voulut pas que leur intercession servît à retarder le jour où ce Père vénéré devait arriver à la gloire des élus.

Alors commença pour notre cher malade une période d'immobilité et d'inaction qui, je crois, ne fut pas la moindre de ses souffrances. Après une vie si active se trouver tout à coup arrêté, retenu dans le lit, privé de toutes les occupations qui avaient fait sa vie et lui avaient donné des forces dans la vieillesse; ce fut pour le Père Coué une croix bien lourde. Il la reçut en vrai religieux, en digne

enfant de St Ignace. L'accomplissement de la volonté de Dieu fut tout son désir; souvent on l'entendait répéter ce mot: "la volonté de Dieu." Il se reposait l'esprit par la lecture de l'Ecriture-Sainte et de la Vie des Saints. Trois jours avant la fête de Noël, le R. P. Provincial passant quelques heures à Tours, le P. Coué demanda à recevoir sa bénédiction comme une consolation et un soutien dans ses souffrances. Peu de temps après il demanda aussi à être béni par Monseigneur l'Archevêque qui était venu présider une cérémonie religieuse dans notre église.

Le Père s'affaiblissait de plus en plus: dans le commencement de sa maladie il avait communié tous les jours, plus tard son état d'affaiblissement l'en empêcha: il dut se borner aux communions des dimanches et des fêtes. Pendant une dizaine de jours dans le courant du mois de décembre le médecin avait essayé de provoquer une réaction; et le Pères par obéissance était descendu à la salle pour les récréations de midi et du soir; mais quel que fût son bonheur de se retrouver avec la communauté, sa faiblesse lui rendait ces exercices pénibles. Bientôt il fallut y renoncer.

Sa faiblesse allait toujours en augmentant; les membres se paralysaient: le bon Père ne pouvait plus aller bien loin. Le Dimanche, 10 Février, le R. Père Recteur lui administra le Saint Viatique et l'Extrême-Onction en présence de la Communauté; et le 13 à quatre heures et quart du matin tout était fini; le Père avait rendu son âme à Dieu.

Le lendemain eut lieu dans notre église le service funèbre. Le R. Père Recteur du Collège du Mans était venu lui aussi unir ses prières aux nôtres. Et nous qui avons été témoins des derniers actes de vertu de ce saint religieux, nous conservons le souvenir de ses exemples: le

bon Père nous avait montré comment l'on persévère jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus.

Le R. P. Jeantier. (Extrait du journal la Bretagne.)

Nous avons aujourd'hui à apprendre à nos lecteurs une mort dont ils seront douloureusement surpris, c'est celle du R. P. Ferdinand Jeantier, de la Compagnie de Jésus, depuis plus de 22 ans l'apôtre infatigable de la jeunesse au Collège de St François-Xavier à Vannes. Quels que soient les témoignages de vénération et de reconnaissance dont cette ville entoure à l'heure présente sa douce mémoire, nulle part ce bon Père n'éveillera des sentiments plus sympathiques que dans le cœur de ceux qui, dispersés aux quatre coins de la France et du monde, ont eu le bonheur de s'appeler ses enfants. Nous avons été cent fois les témoins des heureuses rencontres où se retrouvaient avec leur Père bien-aimé d'anciens élèves qui ne l'avaient pas revu depuis de longues années; et à la touchante émotion qu'ils éprouvaient alors nous devinons facilement la douleur profonde dont ils seront saisis en apprenant cette mort que rien n'annonçait devoir être si soudaine. Car c'est le mercredi 8 mai, jour où l'église célèbre l'anniversaire de l'Apparition de St Michel Archange au mont Gargan, vers les 10 heures du matin, que le P. Jeantier a été frappé d'une congestion cérébrale; et c'est le même jour, vers les sept heures du soir, après

avoir reçu l'extrême onction et l'indulgence de la bonne mort qu'il s'est doucement éteint, alors que, réunis autour de son lit, les Pères du Collège demandaient aux Saints Anges de venir à la rencontre de cette âme qui devait leur être si chère.

Voici quelques détails biographiques écrits en toute hâte, dont nous sauront gré néanmoins, nous l'espérons, les nombreux amis restés fidèles à son souvenir.

Le P. Jeantier était né à Liesle, canton de Quingey, dans le département du Doubs le 20 Février 1799. Ce que nous savons de sa première enfance ne fait que confirmer l'opinion où nous sommes que des grâces de protection particulière ont toujours récompensé sa vertu simple et confiante. Mais la première fois qu'il nous apparaît avec un caractère plus marqué, c'est en 1816 au petit séminaire de St Acheul, où il faisait alors ses études littéraires. L'abbé Martin, dans sa vie de Madame de Bonnault d'Houet, a raconté dans une page charmante comment le jeune Jeantier conduit aux portes du tombeau en fut tout à coup rappelé par le voeu qu'il fit d'entrer dans la Compagnie de Jésus ; voeu qui pour le vertueux jeune homme, comme on se plaisait à le nommer, ne devait pas tarder à se réaliser. Six ans plus tard, en effet, le jour de la fête de Saint Michel, le 29 Septembre 1822, il est admis au noviciat de Montrouge où Dieu éprouva souvent sa vertu sans ébranler un instant son courage. Le P. Varin dont il était l'enfant de prédilection l'avait même assuré dès lors qu'il mourrait Jésuite. Après son noviciat, il est envoyé à St Acheul, où il étudie la théologie tout en remplissant l'emploi de surveillant. Dès 1829, déjà prêtre, il commence au Collège de St Michel de Fribourg en Suisse, auprès des petits enfants, cet apostolat qui sera l'âme de sa

vie entière.

Ce qu'il fit alors pour conserver au cœur de ses Congréganistes l'innocence et la piété en leur inculquant la dévotion aux Saints Anges, il le fera pendant 50 ans encore, et jusqu'à son dernier jour tous ceux qui le rencontreront se feront un bonheur de saluer son bon ange.

Veut-on avoir une idée de l'influence toute puissante qu'il exerça sur les enfants ! qu'on lise la biographie d'Auguste le Segretain et l'on saura ce qu'a été le Père Jeantier non seulement à Fribourg où il resta jusqu'en 1832, mais en Espagne au Collége du Passage dont le chassa en 1834 la révolution triomphante, mais partout où il devait porter ses pas. C'est en 1835, qu'il fait à St Acheul sa troisième année de probation et en 1836, il est de nouveau à Fribourg. Il y fait ses grands vœux le 15 Août de la même année et il ne quittera plus le collège jusqu'au sac de la ville en 1847. Exilé de nouveau, c'est vers la Belgique que le dirigent ses supérieurs jusqu'en 1855 et il reprend au pensionnat de Brugelette ses traditions de Fribourg. Rappelé en France en 1856, il est nommé ministre à la Maison de St Michel de Laval, mais il n'y pouvait vivre, les enfants lui manquaient. Il fut donc désigné cette année là même pour venir au Collége Saint François-Xavier qu'il ne devait plus quitter. Le R. P. Pillon, alors recteur du Collége, ne put s'empêcher de s'écrier en apprenant cette nouvelle : ah ! quel bonheur pour mes petits enfants ! Depuis 22 ans, il avait recommencé à Vannes le ministère qui faisait ses délices et nul ne pourra dire avec quel fruit pour les âmes de ses enfants il sut se dépenser tout entier. Mgr de Léséleuc, mort évêque d'Autun, ne se lassait point d'admirer la tendresse ingénieuse et dévouée qui lui permettait d'avoir accès dans tous

les cœurs. Car ce n'était pas aux plus jeunes élèves du Collège seulement qu'il faisait du bien ; mais les plus grands n'oubliaient jamais qu'il leur avait servi de guide quand ils étaient moins avancés en âge. A Vannes aussi on aimait, en parlant de lui, à l'appeler le Père aux anges et tous les élèves qu'il a dirigés ont surtout à cœur cette dévotion. Comme les fonctions qu'il remplissait au Collège lui laissaient chaque jour quelques heures de liberté, il en profitait pour répandre son zèle soit dans les communautés religieuses, soit auprès des malades qu'il visitait sur leur pauvre grabat.

Jusqu'à ces dernières années, il confessait grand nombre de pénitents et Dieu sait combien il se montrait plein de charité et de miséricorde. Mais depuis deux ans bientôt ses jambes lui refusaient leur service et son cœur souffrait beaucoup de cet état d'inaction. Ses forces cependant semblaient se soutenir et lui promettre des jours plus longs quand la mort l'a frappé.

Nous venons de le conduire à sa dernière demeure, avec un concours considérable de fidèles de tous les rangs. Le R.P. de Caqueray, Recteur du Collège St François-Xavier, a célébré la Ste Messe ; Monsieur le curé de la cathédrale a fait l'absoute, et Monsieur Alléosse, chanoine titulaire, a récité au cimetière les dernières prières de l'Eglise. C'est là qu'il repose non loin du R.P. Le Leu, avec lequel ceux qui l'ont connu lui trouveront plus d'un trait de ressemblance.

Le R. P. Joseph Romano de la Compagnie de Jésus. (Extrait du Journal la Turquie du 2 Avril 1878.)

La Compagnie de Jésus, le clergé de Constantinople, la société des savants et notre ville de Péra viennent de perdre un de leurs membres les plus distingués dans la personne du R. P. Joseph Romano, Recteur du Collège de Sainte Pulchérie. A peine rétabli d'une grave maladie qui l'avait éprouvé pendant tout un mois, au moment où tous ses amis se réjouissaient de sa guérison, il fut soudainement enlevé par une affection organique du cœur, le matin du 27 mars dernier, à l'âge de 68 ans. Cette mort inattendue a produit un deuil universel parmi toutes les personnes qui s'honoraient de son amitié, et qui avaient pu apprécier ses rares mérites et ses qualités éminentes.

Littérateur et mathématicien, profond philosophe et théologien éclairé, archéologue et numismate distingué, le R. P. Romano occupait une place importante parmi les savants italiens de nos jours. Il était membre de l'Académie des sciences et lettres de Palerme, ainsi que d'autres académies à l'étranger. Pendant de longues années il avait enseigné les mathématiques, et professé la philosophie et la théologie au grand Collège de Palerme, fréquenté constamment par un millier d'élèves. Il fut préfet des études dans ce même collège, et longtemps aussi directeur du musée d'antiquités et de la bibliothèque publique, qu'il enrichit considérablement. A cause de l'universalité de ses talents et de ses connaissances, ses supérieurs lui confiaient toujours les missions les plus importantes et les plus difficiles, et il s'en acquitta toujours avec une distinction re-

marquable. Dans toutes les villes où il a vécu, en Italie et en Espagne, une place honorable lui était toujours réservée dans les académies ou réunions des savants, et dans les bureaux d'examens des séminaires et des universités. Par ses études approfondies de numismatique, il avait illustré et publié plusieurs monnaies anciennes, surtout de la Sicile, et avait été en relation avec plusieurs savants dans cette branche, parmi lesquels le duc de Luynes à Paris et le comte Prokesch-Osten à Constantinople. A la vaste étendue de son savoir, dont peuvent faire foi les ouvrages de Philosophie, les mémoires et les discours qu'il nous a laissés, ainsi que les volumineux manuscrits destinés à la publication, il réunissait un goût particulier pour l'épigraphie et les beaux-arts.

Mais tous ces mérites étaient infiniment relevés par l'éclat de ses vertus chrétiennes et religieuses. A la fois prudent, humble, magnanime, charitable envers tous, surtout envers les pauvres, oublieux de lui-même, dévoué pour les autres, il était toujours prêt à aider de ses conseils, de son assistance, de ses bons offices, tous ceux qui s'adressaient à lui. A cause de sa rare prudence dans le maniement des affaires, ses supérieurs avaient recours à lui dans les circonstances les plus difficiles. C'est ainsi que dans les temps orageux des révolutions survenues à plusieurs reprises en Italie, et dont la Compagnie de Jésus était la première victime, on lui confiait même le gouvernement extraordinaire des maisons.

Il était professeur de théologie au grand séminaire de Salamanque, lorsqu'il fut envoyé en 1864 à Constantinople avec le R. P. Aloisio pour y établir un collège et une mission de son ordre. Sa grandeur d'âme et sa confiance en Dieu surent triompher des difficultés

que présentait cette première institution, et c'est à lui que le Collége Ste Pulchérie doit en grande partie son établissement et son développement progressif. Dans sa nouvelle mission il travailla, comme il avait fait partout ailleurs, donnant l'exemple, édifiant par sa régularité, dirigeant par ses lumières, se faisant tout à tous pour encourager le zèle de ses Pères, et des autres zélés missionnaires qui s'adressaient souvent à lui pour demander conseil. A Constantinople comme ailleurs, il sut s'attirer les égards des personnages les plus haut placés, l'estime des savants et de toutes les personnes distinguées, l'amour de ses élèves, la reconnaissance des malheureux, le respect et la vénération de tous ceux qui l'approchaient.

Les obsèques de cet excellent Père ont eu lieu le jeudi 28 mars à la chapelle du Collége. Après l'office, Monseigneur Grasselli, vicaire apostolique, a célébré la messe de *Requiem* et a donné l'absoute. Mgnr Hassoun, patriarche arménien catholique, et Mgnr Azarian, archevêque du même rite, assistaient à la cérémonie funèbre, ainsi que tous les autres prélats, les chefs des ordres religieux, et un grand nombre de prêtres du clergé séculier et régulier, latin et arménien. Une foule nombreuse des amis du Père, des parents des élèves, d'anciens disciples, l'élite de la société de Péra, étaient venus s'associer à l'immense deuil de la maison Ste Pulchérie, et rendre le dernier témoignage d'amitié et de respect à l'illustre défunt. Il est regrettable que l'exiguïté du local et la modestie religieuse aient obligé les Pères Jésuites à restreindre les invitations, quant au nombre et au rang des personnes; car nous savons que plusieurs personnages haut placés auraient tenu à assister aux funérailles d'un homme si éminent.

Après la cérémonie, un nombreux convoi formé de tous les élèves, des Pères de la maison, des membres du clergé et de plusieurs autres personnes l'accompagna à l'église du St Esprit, où Monseigneur Galibert, curé de cette paroisse, dans sa libéralité et son attachement au zélé missionnaire, a voulu lui rendre les derniers honneurs sur un somptueux catafalque. Les religieuses de N. D. de Sion et les Frères des Ecoles chrétiennes avec leurs pensionnaires et élèves assistaient à ces dernières prières. Les restes mortels du vénéré Père ont été déposés immédiatement après dans le caveau où quelques années auparavant, grâce à ses soins, avaient été déposées les cendres des anciens Pères Jésuites morts à Constantinople en se dévouant au service des pestiférés. Cette lugubre cérémonie s'est accomplie au milieu des larmes et des gémissements de l'assistance désolée d'une si grande perte.

Le R. P. Romano était né dans la ville de Termini en Sicile, le 3 Janvier 1810; il était entré dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 14 ans; il avait passé dans la mission de Constantinople 13 ans et sept mois, et dans sa charge de Recteur du Collége Ste Pulchérie 4 ans et dix mois. Sa mémoire sera toujours en bénédiction auprès des personnes qui ont eu le bonheur d'être édifiées par ses vertus. Elles se consolent uniquement dans la pensée que son âme bienheureuse est allée recevoir la récompense de ses longs travaux, qu'il avait toujours consacrés à la gloire de Dieu, à la défense de l'Eglise, au développement des sciences, à la direction de l'enseignement et au véritable bien de la société.

A. M. D. G.

Notice sur le Père Ernest Chambellan directeur de l'Ecole apostolique de Poitiers...

Le Père Ernest Chambellan vient de mourir à Poitiers le 17 Juillet. Nous empruntons à diverses correspondances les détails qui suivent sur sa vie et sur ses derniers moments. Voici comment s'exprime le courrier de la Vienne: Nous avons annoncé, la semaine dernière, la mort du P. Ernest Chambellan, de la Compagnie de Jésus, Directeur de l'Ecole Apostolique de Poitiers, et ancien supérieur de la Résidence du Jésus.

Le lendemain de sa mort, un nombreux convoi auquel avaient tenu à assister les représentants du Clergé et des Ordres religieux, ainsi que plusieurs des notabilités de notre cité, accompagnait au lieu de son repos le pieux religieux si prématurément enlevé à la direction de l'Œuvre à laquelle il avait voué sa vie. Rien de touchant comme les larmes de ses enfants d'adoption subitement privés de leur Père, ni de plus courageusement chrétien que la résignation de ses vénérables parents, offrant à Dieu pour la dernière fois le sacrifice de l'aîné de leur fils.

Né à Paris le 17 mars 1831, il avait fait avec distinction ses études littéraires, en partie à Paris sous la direction de Monsieur l'abbé Poiloup dont l'établissement, si justement estimé, devint plus tard le Collège de la Compagnie de Jésus à Paris-Vaugirard, et en partie à Fribourg et à Brugelette; là il se rencontra avec l'élite de la jeunesse française, qui ne craignait pas de s'exiler pour demander aux Révérends Pères Jésuites une éducation alors prohibée sur le sol de la patrie.

Le 9 Octobre 1851, il entrait au Noviciat de la Compagnie de Jésus à Saint-Acheul. Noviciat, études littéraires, philosophie, théologie, enseignement des classes de grammaire d'abord, puis des humanités et de la Rhétorique à Paris, à Metz, à Vannes, tel est en peu de mots le résumé de ses 20 premières années de vie religieuse. Formation lente et laborieuse, mais féconde, qui mûrit la vertu et le talent et développe toutes les aptitudes données par Dieu au Religieux qu'il a choisi pour faire son œuvre au milieu des hommes. Qu'il nous suffise de dire que partout il acquit, avec l'affection des jeunes gens, la réputation méritée de professeur distingué et de Religieux exemplaire. A Laval, au cours des études théologiques, il lui fut encore donné de dépenser largement son zèle, et aussi ses forces, auprès des jeunes ouvriers de l'association de Notre Dame de Beauregard, œuvre éminemment catholique et populaire, où se sont formés à l'apostolat et aux œuvres ouvrières nombre de religieux de la Compagnie de Jésus. Il y trouva le P. Alexis Clerc, élève de l'Ecole Polytechnique, ancien officier de marine, tombé sous les balles de la Commune le 24 mai 1870, pour prix de son double dévouement à son pays et aux jeunes gens.

Le troisième an de probation (Laon 1868), puis une année passée comme ministre à la maison d'Angers, préludèrent aux importantes fonctions auxquelles il était destiné par ses supérieurs.

Enfin, en septembre 1870, le R.P. Chambellan fut nommé supérieur de la Résidence du Jésus et chargé de la fondation et de la direction de l'Ecole Apostolique à Poitiers.

Ce fut alors que s'ouvrit à son zèle un nouveau et vaste champ, et qu'il se dévoua sans réserve à l'œuvre vraiment capitale de sa vie.

Préparer à l'apostolat, sous quelque climat et dans quelques conditions qu'il s'exerce, des jeunes gens joignant à la piété et au talent le désir de se consacrer au salut des âmes, tel est le but des Ecoles Apostoliques fondées par la Compagnie de Jésus. Elles ne constituent pas une œuvre exclusivement utile à la Compagnie, une sorte de petit noviciat, comme il s'en est établi récemment, et avec grand fruit, dans plusieurs instituts religieux. Ce qui les distingue, c'est la généralité même de leurs vues. Ce sont autant de pépinières d'apôtres prêts à suivre la direction qu'il plaira à Dieu de leur donner, et à déployer leur zèle en telle contrée qui leur sera désignée par la vocation divine. Aussi le R. P. Chambellan, dans les huit années qu'il lui fut donné de consacrer à sa chère école, put-il voir ses enfants dispersés dans toutes les parties du monde, et attachés à un grand nombre d'instituts ecclésiastiques et religieux. Le clergé séculier, les ordres de St Benoît, de St Dominique, de St François, la Compagnie de Jésus, les congrégations du St Esprit, des Oblats de Marie Immaculée; les instituts des Frères des Ecoles Chrétiennes, de St Gabriel etc., d'autres encore, comptent dans leurs rangs d'anciens Apostoliques de Poitiers.

Ce que pareille œuvre exige de zèle, d'activité, de démarches de toute nature, et, par suite, de perspicacité, de douceur, de patience, il est plus aisé de le sentir que de le décrire; car au travail toujours ardu de l'éducation des jeunes gens vient s'ajouter le soin délicat d'étudier et de diriger des vocations aussi nombreuses et aussi variées. C'était

depuis 1870 la mission du R.P. Chambellan à laquelle il joignit pendant 6 ans la charge de Supérieur de la maison du Jésus.

En dépit d'un asthme souvent fort douloureux, et d'infirmités précoces, il semblait devoir fournir encore une longue carrière de dévouement et de sainteté. Dieu en avait disposé autrement; et quelques heures de maladie amenèrent la suffocation à laquelle il succomba. Rien de plus calme et de plus pieux que ses derniers moments. Fortifié par les Sacrements de l'Eglise reçus en parfaite connaissance, il attendait dans une paix religieuse la venue du Seigneur. C'est qu'après tout l'heure de la mort importe assez peu à l'apôtre: il suffit que le Souverain Maître le trouve sur la brèche après une vie dépensée pour sa gloire et sanctifiée par son amour.

Le 17, à 4 heures et demie du matin, pendant son action de grâces, le R.P. Chambellan alla contempler au Ciel ce même Jésus qu'il pressait une fois encore sur son cœur dans la sainte Communion. - L'Ecole Apostolique perdait un père; mais elle acquérait auprès de Dieu un protecteur qui ne saurait l'oublier, non plus que les nombreuses âmes auxquelles il a si souvent donné la paix et la lumière.

Les détails qui suivent sont tirés de Correspondances particulières:

Le P. Ernest Chambellan avait jeté tout son cœur dans son œuvre. Il s'y donnait, s'y dépensait tout entier, avec goût, avec amour, avec dévouement. Ceux qui l'ont vu de plus près à l'œuvre savent de quelle affection tendre et forte il entourait ses enfants, avec quelle sollicitude il

veillait sur les malades, de quel bon sourire il encourageait les progrès et soutenait les courages des jeunes natures ardentes et parfois difficiles, qu'il avait à cœur de conquérir sans réserve à Jésus-Christ. Les élèves de l'École Apostolique se rappelleront longtemps ces entretiens si pieux du 1er Vendredi du mois, où il épanchait devant le Saint-Sacrement et ses enfants son âme d'apôtre et de Père. Oh! comme alors sa parole devenait chaude, incisive, animée. Avec quel regard plein d'amour il regardait le Tabernacle et la Croix, avec quel accent il en parlait, lui, l'homme du Sacré-Cœur et l'homme du Sacrifice!

C'est au milieu de ces travaux que le bon Maître a voulu couronner son Serviteur. Au commencement du mois de Juillet, il avait été un peu plus souffrant d'un asthme fort douloureux qui le gênait depuis plusieurs années, mais sans qu'il y eût rien d'alarmant ni pour lui ni pour la Communauté. Il paraît que dans cet état de souffrance, il s'exposa à un courant d'air: Bref, sur la fin de la semaine, le sang commença à affluer à la poitrine, des vomissements de sang suivirent, et l'engorgement des poumons s'opéra peu à peu. Malgré cela le P. Ernest continuait sa besogne: le vaillant soldat voulait mourir sur la brèche. Un des Pères professeurs de l'Université, le P. Botalla, n'était cependant pas rassuré, et manifestait quelques inquiétudes. Dimanche, le Père se sentant très fatigué, consentit à voir son Médecin, qui ne lui prescrivit que la modération dans le travail; le lendemain, seconde visite, même prescription. Dans l'après-midi, le P. Botalla inquiet écarta les Apostoliques et obtint que l'on consultât un autre médecin, avertissant que le cas pouvait être beaucoup plus grave qu'on ne le supposait.

Grande alors fut la douleur des Apostoliques : ces pauvres enfants firent en commun le vœu d'envoyer à Lourdes leur bien-aimé Père, s'il guérissait ; et ils se relevaient de demi-heure en demi-heure devant le Saint-Sacrement. Mais le bon Dieu voulait à tout prix enlever ce cher Père.

Mardi matin, les vomissements de sang continuèrent, la suffocation augmenta. Trois médecins consultés prescrivirent un traitement énergique, tout en annonçant que la mort s'approchait, et qu'il n'y avait plus qu'à administrer les derniers sacrements. Vers 9 heures, le Révérend Père Recteur annonça clairement au cher malade qu'il fallait dire adieu à ses frères et à ses enfants. Le Père répondit doucement "Je suis prêt". Il avait communié le matin à 5 heures et demie ; il reçut de nouveau la Sainte Communion en viatique et l'Extrême-Onction, avec une grande paix, et après avoir demandé pardon à la Communauté des fautes qui lui étaient échappées. Le R. P. Henri Chambellan, son frère, Recteur de St Joseph assista à une partie de la Cérémonie et demeura près de lui. Un exprès alla prendre Monsieur et Madame Chambellan à Sayures ; le courage et la résignation des parents furent aussi généreux que ceux de leurs enfants. La journée et la nuit se passèrent sans aggravation, mais sans mieux non plus. A 4 heures, nouvelle Communion : c'était la troisième depuis moins de 24 heures ; récompense délicate accordée par le bon Dieu au soin pieux avec lequel le bon Père disposait ses voyages pour ne jamais manquer de célébrer la messe, au prix parfois de fatigues considérables. Quelques minutes après, la suffocation était extrême, 4 ou 5 minutes au plus d'agonie, pendant lesquelles le P. Palomba donna une dernière absolution <u>in extremis</u>, et le

P. Henri Chambellan qui priait dans une chambre voisine put accourir : et tout fut fini ici-bas. L'âme du Père était allée continuer au Ciel son action de grâces. Après qu'il eut rendu le dernier soupir, les enfants sont venus en larmes lui baiser les pieds et les mains. On le descendit au parloir sur un lit de parade : alors pendant toute la journée, ce fut un vrai pèlerinage auprès de son corps. On venait prier, faire toucher des objets de piété ; les nombreuses personnes qu'il dirigeait pleuraient comme des enfants. Le service funèbre s'est fait au milieu des larmes et des sanglots de toute l'assistance. Les Apostoliques chantèrent le Libera, mais ils ne pouvaient l'achever, tellement ils pleuraient. Un nombreux convoi auquel avaient tenu à assister les représentants du Clergé et des Ordres religieux ainsi que plusieurs des notabilités de Poitiers, accompagna l'humble religieux au champ du Repos. C'est à Notre Dame du Lys qu'il a été enterré. C'est dans ce petit cimetière qu'il a fait établir et orner avec tant de soin, c'est au pied d'une statue de l'enfant Jésus qu'il dort en paix en attendant la Bienheureuse Résurrection. Rien de touchant comme les larmes de ses enfants, ni de plus courageusement chrétien que la résignation de ses vénérables parents offrant à Dieu pour la dernière fois l'aîné de leurs 3 fils, consacrés à son service. Lorsque l'enterrement fut terminé, les Apostoliques éclatèrent de nouveau en sanglots, puis ils revinrent tristement au Jésus.

Table des Matières.

Pages.

Chine. – Mission du Tché-li Oriental. La Famine.....
1........ – Lettre du P. Edel au P. Blino à Laval........ 1.
2........ – Lettre du P. Edel au P. Feyerstein à St Acheul..... 6.
3........ – Extrait d'une lettre du P. Edel.............. 27.
4........ – Lettre du P. Hoeffel au F. Hamann à St Acheul... 32.
5........ – Lettre du F. Pelte. – Derniers jours du R.P. de Rabaudy. 36.
6. Chine. – Mission de Nankin. – Service funèbre en l'honneur de Pie IX à Chang-hai............ 40.
7........ – Lettre du P. Chevalier au F. Gain à Zi-Ka-Wei... 43.
8........ – Lettre du P. Seckinger au P. Tailhan........... 47.
9. Maduré. – Lettre du P. Cartier à plusieurs Pères et Frères de Zi-Ka-Wei. 51.
10. Australie. – Extraits de plusieurs lettres du P. Daly à son frère... 62.
11........ – Melbourne. – Extrait d'une lettre du P. Joseph O'Malley. 72.
12........ – Extrait d'une lettre d'un P. de Melbourne.......... 75.
13. Amérique. – Canada. – Extrait d'une lettre du P. Resther..... 76.
14. Espagne. – Province d'Aragon. – Mission des Philippines. – Extrait d'une lettre du P. Puntas................ 79.
15........ – (Lettres de Poyanne). Mission de l'Equateur. – Extrait d'une lettre du P. Lopez au R.P. Gomez.......... 82.
16. France. – Intercession du P. Olivaint.............. 86.
17........ – Vannes. – Collège St François-Xavier. Inauguration du monument élevé à la mémoire des élèves tués devant l'ennemi... 93.
18. Nécrologie. – Le R. P. Coué.................. 99.
19........ – Le R. P. Jeantier.................. 104.
20........ – Le R. P. Joseph Romano............... 108.
21. Table des Matières.................. 113.

A. M. D. G.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de........

Nos R. R. Pères et nos T. C. Frères

P.C.

Chine. _ Mission du Tché-li Oriental.

On nous communique et nous nous empressons de publier la dernière lettre du P. Edel, écrite deux jours seulement avant les premières atteintes du mal qui devait l'emporter si rapidement.

Le P. Edel au P. Fyerstein à St Acheul

3 Mai 1878

Mon bien cher Père P. C.

Voici la 3me lettre, à vous destinée depuis trois mois, alors que ma première est encore au deuxième tiers de la route qui mène auprès de vous. Ainsi le veut votre charité si peu oublieuse de moi, et récipro-

quement, ainsi le permet la Providence qui m'octroye un peu de temps, toujours, quand il le faut, pour épancher mon cœur en causant avec un ami.. Causons donc, puisque ainsi il plaît au ciel! Merci d'abord pour votre souvenir toujours cher, et pour vos nouvelles de France toujours tristes; et pour vos prières imprimées, qui seront fidèlement remises aux destinataires. Vous me faites le plaisir de désirer quelques photographies chinoises, je vais en joindre à la présente, avec réserve de vous en envoyer d'autres, à vous ou au R. P. Durand, pour la consolation de vos convalescents; circonstance qui me permettra encore de causer un peu avec vous. Pourtant, je dois le dire, le temps ne prête guère à la photographie dans le Tché-li S.-E. Est. Nous continuons de nager en pleine misère. Le bateau sombre à vue d'œil. Dieu seul peut nous remettre à flot. On manque de cœur pour entreprendre quoi que ce soit. L'an passé je n'ai pas même exhibé l'appareil, cette année-ci, dans le but de faire de la propagande en faveur de nos affamés, je vais essayer de pourtraicter quelques types chinois, orphelins, séminaristes, paternités, et curiosités, dont vous recevrez des échantillons. Hier j'ai pris le cliché d'une illustration Catholico-Pé-tchélienne, je veux dire celui de notre licencié récemment converti et baptisé par le P. Müller. Cet excellent homme, d'une trentaine d'années, est très probablement le premier Kin-jen ès lettres (licencié) qui, depuis plus d'un siècle, se soit converti du paganisme à la religion chrétienne sans motif d'intérêt. Il est jeune, il est riche, possédant plusieurs centaines d'arpents de terre, ayant chez lui un précepteur pour ses enfants, jouissant d'ailleurs d'une réputation bien méritée de science et d'honnêteté! J'allais dire de vertu, car il en a

beaucoup; de la modestie surtout, chose si rare partout et introuvable chez les païens. Il fait aujourd'hui la classe de chinois à nos scolastiques et il corrige les compositions de nos aspirants au baccalauréat, vivant à la Résidence comme un particulier ordinaire, sans aucune prétention. Sa conversion ne tardera pas d'attirer dans les filets du P. Müller beaucoup d'autres gros poissons. Le jour de Pâques notre licencié reçut ici la visite de deux de ses amis, bacheliers ès lettres décorés de leurs boutons, et animés des meilleures intentions en faveur de la religion du Seigneur du Ciel. Ils ont assisté à la Messe et au salut du St Sacrement. - On compte sur eux; le P. Müller se promet de les captiver. Pour moi, quand ils reviendront, je tâcherai de les prendre en photographie, s'ils y consentent, et je vous enverrai ces produits de la littérature Pé-tchélienne.

En fait de conversions, puisque nous sommes sur ce chapitre, je vous dirai que, avant hier soir, le P. Fourmont annonçait au R. P. Supérieur d'ici, une levée de deux mille catéchumènes sérieux, déjà stylés et éduqués, pour lesquels il demande 500 catéchismes et des catéchistes en proportion! quel merveilleux coup de filet!

Ainsi Dieu semble vouloir combler les vides que la maladie et la faim continuent de faire dans les rangs de nos chrétiens. Car les nouvelles du Céleste Empire que nous vous envoyons ne sont guère réjouissantes, sous aucun rapport, témoins les P.P. Denizot, Petitfils, de Rabaudy, Pelte... emportés coup sur coup après quelques jours seulement de fièvre typhoïde. Les Chinois, eux, ont le sang moins vif, la tête plus calme, et puis leurs médecins

connaissent le moyen de les guérir; cela me semble incontestable puisque je constate que sur 10, 20, 40 malades confiés aux bons soins de ces Hippocrates de campagne, pas un n'est forcé de plier bagage pour l'autre monde. Au lieu d'user leurs fonds de culotte sur les bancs de l'école durant une quinzaine d'années, au lieu de dépenser force argent et talent pour l'acquisition incomplète d'innombrables notions médicales et pharmaceutiques, notions qui varient suivant les temps et les maîtres, nos guérisseurs chinois se contentent de suivre les leçons de l'expérience consignées dans leurs livres. Telle maladie, tels symptômes, tel remède: ils ne connaissent que cela, cela leur suffit; cela leur réussit, sans études et sans diplômes. Aucun de nos orphelins n'est mort; aucun, nous l'espérons ne succombera plus tard, quoique selon toutes les prévisions, tous devront passer sous les fourches caudines de l'épidémie. J'aurais mieux fait de dire "sous les aiguilles de la faculté" puisque en effet leur guérison s'obtient, en grande partie, par l'acupuncture. Dès qu'un malade se présente, on lui tâte le pouls, longuement, sérieusement, puis, suivant l'espèce et le degré de la maladie, le médecin armé d'une aiguille à matelas pique très profondément le patient soit au nez, soit aux tempes, soit à la nuque, soit au bras, aux mollets etc., soit en deux, soit en trois endroits différents, soit même un peu partout... selon la gravité du mal. Il sort de la piqûre quelques gouttes de sang..... et 9 fois sur 10 le patient est guéri. Une infusion de n'importe quoi achève de remettre le piqué, et au bout de 3 à 4 jours il n'est plus question de rien. Voilà comment les choses se passent actuellement dans notre collége-orphelinat. A l'extérieur je vois aussi nos chrétiens unanimes à ne pas mourir. Tous les jours je cours aux extrêmes-

onctions, je connais des familles où tout le monde est ou était malade, mais on ne meurt point.... si l'on a eu la précaution d'appeler le médecin à temps et de suivre fidèlement ses prescriptions. Donc, vive la médecine chinoise! et vive l'expérience, les remèdes de bonne femme éprouvés par 20 ou 30 siècles de succès persévérant. Ainsi vous guérit-on par ici de la scarlatine, du choléra morbus, et d'une foule d'autres maladies réputées incurable dans votre Europe. L'unique point noir de ce mode d'opérer.... c'est le bout de la fameuse aiguille, qu'il faut enfoncer lentement, savamment, parfois à 10 ou 15 centimètres, quelquefois sous les ongles des doigts de main ou de pied! Ouf! La seule pensée de ce supplice donne la chair de poule, et beaucoup d'Européens préféreraient une mort tranquile à une guérison aussi violente

Mais assez des médecins et de la médecine indigènes, parlons un peu de choses plus intimes. Les P.P. de Becquevort, Ferlin, Ménestrel et Hennequin vont faire leurs grands voeux le jour du Patronage; ils entrent en retraite ce soir..... sauf toutefois le P. Ménestrel qui vient de terminer sa grande retraite de 34 jours

Notre évêque Mgr Dubar est arrivé aujourd'hui vers midi, retour Chang-hai, après un voyage de six semaines. Son absence nous a été funeste; la mort et la maladie ont visité cruellement notre mission et notre Résidence, nous espérons que son retour nous garantira d'autres malheurs. Dans le Kiang-nan sa Grandeur ordonna plusieurs prêtres, entre autres notre Père Marc Dechevrens, aujourd'hui météorologue distingué dans le Céleste Empire. De plus Mgr Dubar fit entendre le cri d'alarme, il éleva sa plainte en faveur de ses ouailles

pé-tchéliennes mourantes de faim. Ces plaintes furent entendues et une quête au profit du Tché-ly fut organisée parmi les chrétiens de Chang-hai. Un seul de ces Chinois donna pour sa part 600 taëls soit environ 5000 francs pour les seuls pauvres du Tché-ly; sa munificence se répand sur d'autres contrées également en proie aux horreurs de la famine, le Chansi, le Chan-tong etc. Qu'on dise après cela que les Chinois ne sont pas généreux! A mon avis ils pourraient sous ce rapport servir de modèles à beaucoup d'autres peuples de la terre....

Tenez encore un exemple! L'autre jour un de nos domestiques, garçon de 20 ans, apprit que son pauvre père, parti pour mendier, était mort de faim en route. Désolation extrême de l'enfant. Il vient me trouver et les larmes aux yeux il me prie d'offrir pour son père, cinq Messes noires pour lesquelles il m'apporte cinq ligatures, c'est-à-dire ses gages de 2 mois et demi!

On citerait beaucoup d'autres traits pareils de piété filiale dans ce pays pé-tchélien, et je doute que vous puissiez en recueillir d'analogues dans les riches plaines de la Champagne ou de la Picardie:.. soit dit sans médire aucunement de ces plantureux pays!

Le courrier de France nous est arrivé en même temps que Mgr avec votre lettre. J'ai parcouru quelques journaux, en diagonale; c'est triste ce qui se voit et se dit en pleine chambre dans la nation qu'on appelait Fille aînée de l'Eglise. En attendant la France paraît moins que jamais en état de reprendre son rôle de première nation chrétienne. Dans le reste de l'Europe la situation ne paraît pas plus gaie: à en juger par les dernières dépêches, tout l'Occident est sur le qui-vive; on se regarde en criant paix! paix! et par derrière

on ajuste la baïonnette." Quel spectacle pour les penseurs Chinois! Car en Chine aussi il existe des penseurs, et des gens qui sont parfaitement au courant des faits et gestes du concert Européen des nations dites civilisées. Vu d'ici, le susdit spectacle ressemble à une forêt peuplée d'animaux féroces; c'est à qui dévorera l'autre soit par ruses, soit par adresse, soit par violence. Ceci me rappelle une phrase d'un chef Tartare à l'adresse d'un Missionnaire européen qui essayait de convertir son peuple: - Dieu, dit ce barbare, donne à chaque peuple ce qui lui convient. Vous autres chrétiens vous avez l'Evangile, mais vous ne l'observez pas; nous, Tartares, nous n'avons que nos Lamas, mais les écoutons, nous vivons en paix; l'hospitalité, la fidélité sont nos vertus ordinaires; à quoi bon nous prêcher autre chose? - Ainsi parlait ce souverain, témoin alors des luttes fratricides entre chrétiens au moyen-âge. Le fait est raconté par Mr Huc, le Missionnaire-conteur. Je crois à la vérité de cette histoire, en tout cas, se non è vero è bene trovato; et je ne vois pas comment et quoi répondre à semblable objection de la part d'un païen naturel, jugeant des choses par leurs effets!

Parlons d'autre chose! On vient de m'annoncer la mort d'une de mes paroissiennes; ce sont les annonces quotidiennes avec demandes de messes. Celle-ci est morte étouffée en ville durant la distribution des vivres. Le Mandarin en effet, voyant la misère de son peuple augmenter chaque jour sans remède, est parti pour Tien-Tsin remettre au Vice-Roi ses insignes et le sceau de son Mandarinat, en disant qu'il n'avait plus le courage d'administrer une population si pauvre et si dénuée de ressource. Sa démarche hardie eut du succès, et

des secours abondants lui furent octroyés soit en argent soit en nature. Aujourd'hui on distribue du riz cuit gratis à quelques milliers de mendiants, deux fois par jour. C'est énorme comme dépense, magnifique comme aumône, admirable comme sollicitude, mais c'est malheureusement insuffisant pour tant de milliers d'affamés qui accourent chaque jour, se pressent, se renversent, comme des chiens à la curée, et finissent par s'écraser, ainsi qu'il est arrivé hier pour une femme et 3 jeunes enfants. Il meurt chaque jour en ville à ½ lieue d'ici sur une population de quelques millions d'âmes, environ 20 à 30 personnes auxquelles l'administration fournit des cercueils gratis... ce qui est très bien vu en Chine, et très engageant. De plus, il vient d'arriver en ville un envoyé impérial, mandarin supérieur chargé de répandre des largesses de la part du Souverain. Ce haut personnage visite en personne toutes les familles, surtout les pauvres, il est suivi de plusieurs hommes porteurs de sapèques, et dans chaque maison il laisse d'abondantes aumônes, 1, 2, 3, jusqu'à 5 et 6 ligatures, suivant le degré de misère et le nombre des habitants. – Une ligature vaut à peu près 2f50; mais vu la rareté du numéraire en Chine, cela équivaut à quelques 10f de France. Aussi le peuple ne tarit-il pas en louanges à l'adresse du Mandarin actuel et de l'Aumônier impérial

Dans 5 jours d'ici il arrivera, paraît-il 20,000 sacs de grains, cadeau de l'Empereur à distribuer aux nécessiteux, plus de l'argent et des sapèques en quantité. Mêmes largesses se font dans les autres sous-préfectures: c'est admirable. Mais il faut toujours en revenir au texte: *Nisi Dominus custodierit civitatem.... nisi Dominus ædificaverit domum... in vanum laboraverunt!* Ces 20,000 sacs

de céréales répartis entre les 800,000 habitants de notre sous-préfecture procureront environ 1 litre de provisions par tête! On a beau dire que plus de la moitié de la population n'a pas besoin de ce secours et que la moitié du reste ne voudra pas en jouir ; cela laissera tout au plus à chaque indigent la valeur de 4 à 5 litres de sorgho ou de riz, de quoi vivre 10 jours, ou plutôt de quoi ne pas mourir. En ce moment Tien-Tsin est encombré de céréales ; chars et jonques les amènent par immenses quantités du Sud de la Chine ; c'est une preuve certaine de la sollicitude des employés supérieurs et d'une bonne administration du pays. Malheureusement les voitures, les chevaux et les chemins manquent pour transporter au loin, dans les centres d'affamés, ce luxe de provisions qui s'étale aux portes de son Altesse le Vice-Roi. Les rivières, les canaux n'ont pas assez d'eau pour laisser circuler les grosses barques ; les animaux de trait sont rares, épuisés par les privations de l'hiver, nécessaires d'ailleurs à la culture des champs : comment faire? Nous ne sommes pourtant qu'à 40 lieues de Tien Tsin. Quelles doivent être les souffrances et les angoisses de ceux du Chan-si, du Ho-nan, du Chen-si, éloignés de 70, 100, 140 lieues de ce centre d'approvisionnement! Aussi dit-on que dans ce dernier pays le cannibalisme est en pleine vigueur ; on n'attend pas même toujours que les victimes destinées à la table soient complètement trépassées ; des parents ont été surpris se nourrissant de leurs enfants ; et, chose plus horrible, surtout en Chine, des enfants ne craignent pas de hâter la mort de leurs père et mère pour se nourrir de leur chair ; crime d'autant plus abominable qu'il me semble tout à fait inutile, vu l'état d'affreuse maigreur auxquelles doivent être réduits ces parents infortunés.

Avez-vous vu dans les Missions Catholiques, en Décembre, si je ne me trompe, ce dessin, d'après photographie, représentant un groupe d'Indiens posant pour le squelette ? C'était affreux à voir, et peut être incroyable en Europe. Eh bien, je me charge de procurer ici à n'importe quel photographe, en moins d'une demi-heure, un groupe de personnages chinois au moins aussi décharnés que les indiens précités. C'est prodigieux jusqu'où peut aller le décharnement d'un homme ; il ne reste littéralement plus rien que les os et un peu de peau sèche, noire, fétide. Parfois même les os percent la peau, comme je l'ai vu hier sur un pauvre vieux que j'administrais dans un village voisin. 130 personnes sur 600 habitants sont déjà mortes dans ce village depuis l'automne dernier ! Parmi les survivants beaucoup encore iront rejoindre les morts avant l'époque de la récolte ; si toutefois nous aurons une récolte cette année-ci. Le susdit pauvre vieux avait perdu toute la peau des deux épaules, sans doute à force d'être couché continuellement sur les angulosités ! Toute l'articulation du bras était mise au jour. Il me dit que presque tout son corps était dans le même état. Avec cela ce pauvre homme ne se plaignait pas du tout. Il ne cessait de répéter : Jésus, Marie, ayez pitié de moi ! Mon Dieu aidez-moi, sauvez-moi ! comme un autre Job. Le fumier manquait, il est vrai, mais certes pas l'odeur, la misère, l'infection.

L'autre jour après avoir extrémisé deux pauvres vieux sur le même Kang, dans une véritable fournaise, où pas un seul chrétien ne voulut pénétrer avec moi, je voulus par une légitime curiosité aller voir ce que devenait l'église de la communauté.... Grand Dieu ! ce n'était plus que ruines partout. Les propriétaires avoisinants avaient

abattu leurs maisons, vendu le terrain; la pauvre église était sans porte ni fenêtres, avec un toit sur le point de s'effondrer. Les ornements avec le Chemin de Croix avaient été mis à l'abri; seules quelques vieilles nattes achevaient de pourrir par terre. J'entrai. Une masse noirâtre, comme un paquet de linge sale, gisait sur le marchepied de l'autel. Était-ce un vivant, un mort, ou une morte? Je n'en savais rien. Mon catéchiste se mit à pousser la masse; c'était inerte, mort. Enfin quelques bons coups de pied successifs obtinrent leur effet, et le paquet fit un mouvement spontané. Bientôt nous aperçûmes un jeune homme de 25 à 30 ans mourant de faim et de la typhoïde. Il était là depuis 3 jours. Je ne le reconnus pas, et il se disait mon paroissien! Ce pauvre garçon exilé depuis plusieurs années n'avait pas fait ses Pâques au moins quatre ans de suite. Il prépara sa confession, fit ses devoirs en règle et mourut le lendemain. Ce gaillard là avait de la chance, tant il est vrai qu'il fait bon chercher un asile au pied des autels! Celui qui m'aidait à faire cette extrême-onction fut pris le lendemain du même mal; je l'administrai chez lui, et il mourut aussi un jour après, plutôt de misère que de maladie, laissant une jeune veuve et deux enfants. Le père était mort de faim dans le courant de l'hiver. C'est ce même homme dont je vous parlais dans une lettre précédente, qui faisait le commerce de farine en achetant chaque jour un boisseau de blé, moulant le blé à domicile, mangeant le son et les déchets, et revendant sa farine au prix d'un autre boisseau de blé. Ce commerce le sustenta durant 6 mois, après quoi le pauvre homme mourut de fatigue, d'angoisse, de faim et de typhoïde. Il faut plaindre surtout

ceux qui lui survivent. Hier aussi j'ai administré un individu de 40 ans, troisième membre survivant d'une famille de 9 personnes. Les 3 survivants du reste sont tous malades; aucun peut-être ne portera le deuil de la famille. Ce sont des nouveaux chrétiens baptisés le jour de St Joseph.

Vous le voyez, mon bon Père, notre situation au Tché-li S. E. n'est guère plus enviable que la vôtre dans le plaisant pays de Gaule. A la garde de Dieu! ici comme chez vous. Lorsque le télégraphe et les suffrages vous apprendront là bas que votre ancien ami s'est à son tour décidé au grand départ, ne perdez pas votre temps à vous lamenter, (style mondain) mais commencez d'abord par remercier Dieu de m'avoir laissé mourir dans la Compagnie; ensuite priez pour le repos de mon âme, et ne m'oubliez pas dans vos mémento, pro defunctis. C'est étonnant comme on se fait bien à cette idée de mourir par le temps qui court et par les choses qui se passent: ce serait entre autres la fin de l'ennui, de l'ennui de ne rien faire, triste au-delà de toute expression. Finissons. Le courrier partira sans doute demain, ou après-demain, on vous remettra la présente au commencement de Juillet; d'ici à ce temps-là bien des nouvelles vous arriveront et à nous aussi! Provisoirement, continuez de vous bien porter; que vos entreprises prospèrent! que votre Noviciat augmente en nombre et en poids!

J'ai fini. Priez pour nous. Un long bonjour au R. P. Durand et aux autres Pères et Frères de Saint-Acheul.

Tout vôtre en Notre-Seigneur

Edel. S. J.

P.S. Si le R. P. Provincial se trouve à St Acheul, veuillez, s'il vous plaît, me rappeler à son bon souvenir, lui rappeler que je me porte encore bien actuellement, 3 Mai 1878, et que je me propose de lui écrire par le prochain courrier.

Quelques détails sur la mort du P. Edel, *par un Père Missionnaire.*

.... Les observations météorologiques n'étaient pas les seules occupations du P. Edel ; outre une foule de petits talents comme dessinateur, peintre, constructeur, etc. il était aussi Missionnaire.

Un district lui avait été assigné dans le voisinage de la Résidence ; c'est là qu'il déployait son zèle. Il avait su gagner l'affection de ses chrétiens, et de son côté, il les aimait beaucoup : de nombreuses conversions étaient venues, cette année surtout, réjouir son coeur d'apôtre ; le jour de St Joseph, il baptisait dans un seul village 32 adultes.

Mais les souffrances de nos pauvres populations l'affectaient vivement ; son extrême sensibilité ressentait chaque nouvelle perte ; et cependant la faim et les maladies lui enlevaient chaque jour ses meilleurs chrétiens. Depuis 3 semaines surtout, il paraissait affecté, et quoique sa santé fût bonne, nous redoutions de le voir atteint.

Le Dimanche 5 Mai, il faisait fort chaud ; dans l'après midi survint un ouragan de sable, comme cela arrive fréquemment dans nos contrées ; l'atmosphère était comme embrasée ; le P. Edel monta à son observatoire pour faire ses observations. Y eut-il insolation,

nous ne pouvons le dire, mais le soir même, il éprouvait des maux de tête assez violents; le lundi, un peu de fièvre, le mardi à midi il allait bien; il me dit avoir mangé d'assez bon appétit; il ne se plaignait plus que d'une grande faiblesse. Le mercredi, la fièvre typhoïde se déclarait, et quoiqu'il n'y eût aucun danger, le P. Edel demandait à recevoir l'Extrême-Onction: il avait comme un pressentiment de sa mort prochaine; il n'avait aucun espoir, et ne témoignait aucun désir de recouvrer la santé. Le Vendredi il était persuadé qu'il serait mort avant le soir. De fait, la maladie alla toujours en empirant; il reçut le Saint-Viatique le Dimanche 12, et l'Extrême-Onction le lendemain. Le mardi, vers huit heures, nous nous réunissions autour de son lit pour recevoir son dernier soupir.

Extrait d'une lettre du Père de Becquevort.

Tchang-kia-tchuang, 16 Juin 1878.

Mon bien cher Frère,

P.C.

.... Vous savez combien notre pauvre Mission est éprouvée; après les inondations sont venues la sécheresse et la stérilité; pas de récolte l'année dernière; puis comme il fallait s'y attendre, la mauvaise nourriture, les misères endurées nous ont amené une terrible épidémie de fièvre typhoïde. Chrétiens et païens meurent par milliers. Le missionnaire continuellement en contact avec ces foyers d'infections, obligé pour admi-

nistrer les mourants de pénétrer dans des chaumières qui vous feraient reculer d'épouvante, le missionnaire est bien exposé à contracter les germes de la maladie. L'un des nôtres, le P. Hœffel, a été atteint en Février; ramené à la Résidence, les soins intelligents du Frère Pelte l'ont rétabli. Moins heureux a-t-il été pour notre P. Supérieur: atteint pendant un voyage qu'il faisait pour visiter les chrétientés, le Père de Rabaudy est mort huit jours après son retour à la Résidence. Pendant ce temps la contagion avait gagné notre Collège: plus de 100 enfants ont été atteints; c'était un véritable hôpital; le F. Pelte y prit la maladie dont il mourut en quelques jours; puis après lui, le P. Tu (Chinois), directeur du Collège, le F. Templet son second et le F. Winsbach qui l'avait remplacé, tous frappés presque en même temps. Le soin de l'organisation, de la direction et de la surveillance de ce vaste hôpital, retombait donc sur le P. Gonnet, déjà chargé du Petit-Séminaire, de la Procure et de tous nos missionnaires, malgré son âge et les infirmités causées par un apostolat de 35 années en Chine. Le P. Edel, l'organisateur de notre Observatoire météorologique et le rédacteur du bulletin, a aussi succombé; il habitait souvent la résidence, et de là il administrait sa chrétienté qui n'en est pas fort éloignée. Il a eu des journées de 10 et 11 Extrêmes-Onctions; il laisse son œuvre scientifique interrompue.

Vous voyez, mon bien cher Frère, que nous traversons une époque pénible et difficile; nous espérons cependant que ces épreuves si cruelles produiront des fruits de salut: déjà les baptêmes d'adultes et surtout d'enfants abandonnés sont nombreux; plus

nombreux encore sont les catéchumènes qui demandent à être admis dans notre religion. Sans doute beaucoup de ces pauvres gens espèrent que nous viendrons à leur aide d'une autre façon; nous le faisons autant que cela est possible à nos finances grevées déjà de tant d'autres budgets, mais nous avons soin de ne les admettre que quand ils sont suffisamment instruits et quand ils ont donné des preuves de bonne volonté. Au moins cette année les païens ne tracassent pas ceux qui viennent à nous; ils ont d'autres chats à fouetter: leur unique préoccupation est de trouver les moyens de prolonger leur misérable vie.

Le P. Müller a obtenu un beau succès; il a baptisé un Lettré d'un grade supérieur à celui de bachelier; c'est un titre fort estimé des Chinois. Ce converti est actuellement professeur de littérature dans notre Collège.

L'œuvre de la Sainte-Enfance a produit aussi un bien immense; chaque nuit des enfants sont abandonnés à notre porte; on choisit de préférence le moment où ne sera pas vu pour nous apporter ces pauvres petits. Pendant l'hiver, ceux qui les abandonnaient ainsi avaient un singulier moyen d'appeler l'attention afin que l'enfant ne restât point pendant plusieurs heures au froid, ce qui aurait certainement causé la mort. Ils les déshabillaient complètement et les plantaient devant la porte. Les pleurs et les cris de ces infortunés réveillaient bientôt le portier; et quel moyen de ne pas accourir au plus vite quand il savait d'avance ce que signifiait ce tapage?

Nous avons recueilli ainsi plus d'un millier d'enfants; après qu'on leur a conféré le baptême, on les place dans des familles chrétiennes où ils sont élevés

avec les enfants de la maison ; la petite pension qu'on leur sert chaque mois pourvoit à leurs besoins. Il y a aussi de pieuses veuves, ou des Vierges qui se chargent volontiers de plusieurs de ces enfants et deviennent leurs mères adoptives. Ces œuvres édifient les païens et leur font enfin comprendre que nous ne recueillons pas les enfants pour leur arracher le cœur et les yeux. Nul doute en effet que plus d'un païen n'ait reconnu chez tel ou tel voisin chrétien un enfant que lui-même avait jeté sur la voie publique.

Ce soin de pourvoir à l'avenir de leurs enfants est déjà une marque favorable pour un païen : il y en a tant qui se défont des enfants qui les gênent, d'une manière plus expéditive : tant d'autres qui trop éloignés de nous ne peuvent nous les apporter ; enfin, combien les voient mourir sous leurs yeux faute de nourriture ! Si nos missionnaires avaient pu accepter la moindre partie de ceux qu'on leur apportait, que de milliers n'aurions nous pas ! Mais il leur fallait se montrer inexorables, sous peine de ne plus avoir le moyen d'entretenir ceux qui étaient déjà à notre charge.

Les Journalistes d'Europe qui traitent de fables les récits des missionnaires devraient bien venir se rendre compte ici de ce qui se passe.

Nos chrétiens du Tché-li appartiennent presque tous à la classe pauvre ; les dernières années si malheureuses ont achevé de les priver de tout. Il y a quelques jours, j'avais été donner une Extrême-Onction dans un village. Lorsque j'eus fini on me dit qu'un autre malade pourrait profiter de ma présence : je me hâtai de me rendre auprès de lui, et je compris alors pourquoi on avait paru hésiter à m'y conduire. Les Chinois eux-mêmes osaient à peine pénétrer dans ce réduit obscur. Un pauvre vieillard

était là étendu sur la terre durcie qui forme la couche ordinaire des Chinois: pas même une natte sous le malade, un lambeau de couverture le recouvrait à demi. Ce malheureux gisait littéralement dans son ordure; personne qui prît soin de lui; on se contentait de répandre un peu de poussière pour absorber les déjections: il était le seul survivant de sa famille; les autres étaient morts de faim, comme lui-même allait mourir. Le lendemain je revins pour lui apporter le Saint-Viatique; il venait de mourir un instant auparavant. Et malgré cela, pas une plainte, pas un murmure. Oui, mon cher Frère, nos Chinois nous donnent d'admirables exemples de résignation et de patience.

Nous recevons à l'instant encore une mauvaise nouvelle: le P. Maquet est tombé malade à 15 lieues d'ici: excès de fatigue, 6 ou 8 Extrêmes-Onctions par jour. Il n'a eu que le temps de prévenir le Père Ferlin son voisin de district; c'est ce dernier qui nous écrit; transporter le malade avec nos moyens de locomotion primitifs, ce serait tuer le malade. Que Dieu nous le conserve!

Les Chrétiens du Kiang-nan sont venus au secours de leurs frères du Tché-li; voilà comment dans la Compagnie on s'entr'aide mutuellement.

Je vous quitte, mon bien cher Frère, en vous recommandant tout spécialement de prier pour les missionnaires et pour leurs œuvres. Que Dieu nous donne la force de travailler encore de longues années pour sa plus grande gloire.

En union de prières
infimus in X^to frater
E. de Becquevort s.j.

Mission de Nan-King

Extraits des nouvelles de la Mission (Juillet 1878.)

Chang-hai. — Dans l'aperçu sommaire de l'état de la Mission de Nan-King, écrit au mois d'Avril de cette année, on lisait ces mots : L'École St François-Xavier compte actuellement 85 élèves, 16 de plus qu'au 1er Janvier. Cette augmentation continue n'est pas bien vue d'un certain parti parmi les protestants ; et ce parti veut, dit-on, pour réagir contre elle, construire une nouvelle école près d'Astor House au quartier américain. L'avenir nous dira quel sera l'effet de cette concurrence.

Depuis 3 mois l'École St François-Xavier n'a point eu à souffrir des projets rivaux, que nous venons de signaler, et elle ouvre actuellement ses portes à 102 élèves, qu'un service d'omnibus lui amène en partie chaque matin.

Ce n'est pas à dire que l'antagonisme ait disparu ; en effet les protestants ne se sont point découragés ; et, s'il n'est plus question pour eux aujourd'hui de construire une école près d'Astor House, ils portent leurs vues d'un autre côté.

Le The North China Daily News, dans ses numéros des 15, 16, 17 et 24 Mai, a publié, suivant l'usage anglais, des lettres anonymes, dont les auteurs montraient la nécessité d'établir une nouvelle école pour les enfants des résidants européens et américains. Ces lettres furent bientôt suivies d'un long article écrit dans le même sens, et imprimé le 4 Juin, dans le même journal.

Tous ces efforts ne sont point restés sans résul-

tat. Un Comité a été formé pour mener l'affaire à bonne fin; et, dans une de ses réunions tenue, il y a environ un mois, chez Mr. Butcher, de la Mission de Londres, et doyen de la Trinity Church, il a été décidé qu'on ferait venir d'Angleterre un Clergyman marié, qui remplirait à la fois les fonctions de vicaire de la susdite église et celles d'instituteur. Le local réservé autrefois au culte religieux pendant la construction de la Trinity Church servira d'école, et 200 livres sterling seront données annuellement au nouveau maître, sans compter son traitement de ministre. Si l'on en croit le bruit public, son arrivée ne se fera pas beaucoup attendre, car la lettre qui le demande est partie pour l'Angleterre.

Le 7 Avril, dimanche de la Passion, une ordination a eu lieu dans l'église St Francois-Xavier, au quartier de Tong-Ka-dou. Huit Scolastiques, 5 Chinois et 3 Européens. Les Frères Nong, Sen, Gni, Tsiang, Kiong-leang, Dechevrens, Daniel et Terrien, ont reçu l'onction sacerdotale des mains de Sa Grandeur Mgr Dubar, Vicaire-Apostolique du Tché-li Sud-Est. Le lendemain, à l'exception du P. Daniel qui dit la messe à la chapelle domestique, tous les nouveaux prêtres célébrèrent le Saint Sacrifice en même temps dans l'église de Tong-Ka-dou. Ils arrivèrent dans l'après-midi à Zi-Ka-Wei, où la même fête eut lieu le lendemain.

Deux livres fort utiles viennent de sortir des presses de l'Orphelinat. L'un est autographié et a pour titre: *Dictionnaire Français-Chinois, Dialecte de Song-Kiang, Chang-hai, etc.* On ne l'a tiré qu'à 150 exemplaires, nombre suffisant pour les Missionnaires du Kiang-sou méridional qui parlent seuls ce dialecte. Il a été composé par le Père Rabouin et compte 1004 pages in-8.

L'autre livre a pour auteur le P. Zottoli. Il est imprimé et forme le deuxième volume d'un ouvrage in 8, en voie de composition, et il a pour titre : *Cursus litteraturae Sinicae, neo-missionariis accommodatus, auctore P. Angelo Zottoli, Societatis Jesu, e Missione Nankinensi. – Volumen secundum pro inferiore classe. – Studium Classicorum.*

Ce second volume a été imprimé le premier, en faveur des Scolastiques, qui étudient actuellement les Classiques Chinois. L'impression du 1er volume est commencée depuis quelques jours. L'ouvrage complet se compose de 6 volumes et se tire à 1000 exemplaires.

Pendant le mois de Mai un nombre considérable de pèlerins se sont acheminés vers le sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zo-sé ; 142 messes y ont été dites, et on a distribué 5,980 communions.

Le 24 Mai, 33 missionnaires, 12 Scolastiques, et 5 à 6,000 pèlerins y célébraient la fête patronale.

Ce jour-là même, à Choei-tong, dans la section de Ning-Ko-fou, 7 autres missionnaires entourés de 2 à 300 chrétiens, accomplissaient une cérémonie moins solennelle sans doute, mais qui cependant a rempli les cœurs de douces espérances. Voici ce que nous en dit le P. Seckinger : Le 24 Mai dernier, avait lieu à Choei-tong, dans la préfecture de Ning-Ko-fou, une cérémonie mémorable : C'était la bénédiction de la première pierre d'une église dédiée à Notre-Dame-Auxiliatrice :

Au milieu de la tempête qui porta, il y a deux ans, la désolation dans cette contrée, chrétiens et missionnaires tournèrent leurs regards vers Marie. Le R. P. Foucault, Supérieur général de la Mission, demanda partout des prières ; mais après plusieurs mois de supplications, nous n'étions point encore hors de danger. Alors le R. P. Chauvin,

au nom de Mgr Languillat, des missionnaires et des chrétiens de la Section de Ning-Ko-fou, gravit les sentiers de la montagne de Zo-sè, et là, le jour de la fête du grand pèlerinage, agenouillé aux pieds de Notre-Dame-Auxiliatrice, il fit vœu que, si elle nous rendait la paix et nous fournissait les moyens de réparer nos ruines, il bâtirait en son honneur, au Ning-Ko-fou, une église destinée à être un lieu de pèlerinage pour tout le pays ravagé par la persécution. Chose admirable! l'aspect du pays, jusque-là menaçant, devint plus rassurant; et en quelques mois le calme se rétablit. Les Chrétiens restés fidèles ont pu remonter leurs ménages et reprendre sans crainte leur train de vie ordinaire et la pratique extérieure de leur religion; les Missionnaires de leur côté, rentrés dans le pays malgré de sérieuses difficultés, ont mis la main à l'œuvre, et en face de leurs persécuteurs étonnés, ont commencé à relever les ruines de la maison d'Israël.

Depuis un an rien n'étant venu troubler considérablement la paix, et les quelques petits nuages parus à l'horizon ayant éclaté sur la tête même de leurs auteurs, il était temps de réaliser le vœu du R. P. Supérieur.

Choei-tong, grand bourg à 60 lys S. E. de Ning-Ko-fou, avait vu s'amonceler le plus de ruines; c'est là que la résurrection devait se manifester davantage. D'ailleurs nous y avons le principal centre de nos chrétiens, et les chrétientés les plus éloignées en sont à peu près à égales distances. Enfin la position de Choei-tong, au pied des hautes montagnes du Nin-Ko-hien, sur le bord du grand torrent qui est une source de richesses pour le pays, en fait une des localités les plus renommées du Ning-Ko-fou; les pèlerins pourront y trouver sans difficulté le logement et le viatique, voire

même la présence du missionnaire que l'exercice du saint ministère y retient presque habituellement. Choei-tong fut donc désigné pour le lieu de notre futur pèlerinage. A cet effet un terrain a été acheté à côté de la Résidence du missionnaire, et le F. Goussery, envoyé par le R.P. Supérieur pour diriger la construction de l'édifice, a commencé à faire les travaux préparatoires. Les fondements furent creusés, et la première pierre préparée pour la cérémonie de la bénédiction fixée au 24 Mai, jour anniversaire du vœu émis par le R.P. Supérieur.

L'aurore de cette journée attendue impatiemment par les missionnaires et les chrétiens fut saluée avec jubilation. Malgré l'urgence de la plantation du riz et d'autres travaux de la campagne, les chrétiens de la localité et des environs se mirent en habits de fête et s'empressèrent autour de l'autel orné avec goût pour la circonstance. Depuis notre arrivée au Ning-Ko-fou jamais on n'avait remarqué autant de gaité sur les visages, ni autant de piété dans la récitation des prières.

Dans une instruction appropriée à la circonstance, le P. Ly rappela à ses auditeurs ce qu'ils devaient à Marie et ce qu'ils pouvaient attendre d'Elle, s'ils restaient ses dévots serviteurs. Le P. André, échappé si merveilleusement durant la persécution au fer des assassins, avait tenu malgré la distance des lieux, à venir de Ngan-King à Choei-tong. Il chanta la grand' messe, où la plupart des assistants reçurent la Sainte Communion.

Après l'office, une procession formée par nos Catéchistes, les Pères de la Section, les Pères André et Hende, se dirigea vers la future église. Là, pendant que les Chrétiens récitaient les litanies et le rosaire, le

P. Ministre de la section fit la bénédiction suivant les rubriques prescrites par le Rituel.

La cérémonie terminée, la procession rentra dans notre église provisoire, où la foule tout émue resta d'elle-même une bonne heure, chantant des prières, et ne pouvant pour ainsi dire plus s'arracher d'une réunion où Marie l'avait comblée de faveurs.

On a placé sous la première pierre une inscription commémorative gravée sur plomb avec la traduction Chinoise. Cette inscription est conçue en ces termes:

Leone XIII feliciter Regnum auspicante
Ex voto
Quod nomine RR. DD. Adriani Languillat S.J.
Vicarii Apostolici Nankinensis
Et omnium Missionariorum et Christianorum
Regionis Ning-Ko-fou et Koang-te-tcheou
24 Maii anni praecedentis
R. P. Aloysius Chauvin S.J.
Superior Missionis nuncupaverat, Templi
Hujus in honorem B. V. Mariae sub
Titulo Auxilii Christianorum primus
Lapis positus est
24 Maii MDCCCLXXVIII
F. Joanne Goussery architecta.

Tandis qu'à Choei-tong nous déposions nos hommages aux pieds de Marie, par la cérémonie dont je viens de parler, une députation de nos chrétiens conduite par le P. Debrix, missionnaire au Ning-Ko-hien, était au grand pèlerinage de Zo-sé, où cette année-ci comme la précédente, elle portait en tête de la procession une riche bannière ayant pour toute inscription: *Ning-Ko-fou Kouang-te-tcheou*. deux mots seulement, mais que de

souvenirs ils rappellent.

Une découverte assez singulière a eu lieu dernièrement au Kouang-te-tcheou, dans cette même section de Ning-Ko-fou. Un maçon, en détruisant un vieux mur aux environs de Tchang-long-lou, y a trouvé un livre Chinois, écrit sur papier européen, et l'a remis au Père Chen-leang. C'est une retraite de 8 jours dictée, ou composée par le Père Nié-jo-Wang, et suivie de 10 instructions sur les dix Commandements de Dieu. Cette retraite comprend 4 méditations par jour; le tout écrit en bon langage mandarin. Comment ce livre est-il venu se cacher dans le susdit mur ? Il serait difficile de le dire. Quoiqu'il en soit, Nié-jo-wang est le nom Chinois du P. Jean Duante, portugais, né le 27 Novembre 1671, entré dans la Compagnie de Jésus, le 17 Juillet 1690 et arrivé en Chine, en 1700. L'année de sa mort et le lieu de sa sépulture sont inconnus.

Extraits de la Correspondance du P. Bedon. - Séjour à Po-tcheou, au nord du Ngan-Hoei, et visite aux chrétiens du Ho-nan.

.......Nous voici presque au terme de notre route, et 18 lys seulement nous séparent de Po-tcheou. Quel voyage agréable quand on est conduit par des brouettiers chrétiens! Chaque jour j'ai pu dire la messe avec autant de tranquillité que dans une église. Nous apercevons enfin la tour de Po-tcheou et d'immenses faubourgs avant la grande Cité. Quelle prodigieuse quantité de barques sur un parcours de 15 à 20 lys!

Pendant les quatre jours que je suis resté à

Po-tcheou, je me suis promené un peu partout, dans l'enceinte murée et hors des remparts ; nous avons visité les pagodes, où les mendiants sont réunis en grand nombre ; et, grâce à nos aumônes et à quelques médecines distribuées à propos, nous avons pu baptiser une trentaine de petits moribonds. Si un homme expérimenté se fût trouvé à ma place, il en aurait probablement baptisé un plus grand nombre ; mais je me défiais de mes lumières, et je n'administrai le baptême qu'à ceux qui, au dire de mon catéchiste, étaient dans un danger prochain de mort.

Po-tcheou est une ville bâtie sur la rive droite du Ko, rivière qui se jette dans la Hoai à Hoai-yuen-hien. Le Ko est parfaitement endigué ; c'est un vrai canal impérial. On m'a assuré que ses deux immenses digues ont été construites en prévision des inondations du Hoang-ho, à qui il peut servir de déversoir, au grand avantage du pays. Les Mahométans sont nombreux à Po-tcheou ; on en compte au moins 10,000, et mon batelier appartient à la secte. Ils ont 3 ou 4 marabouts ; mais toute leur religion consiste à ne pas manger la chair du porc ; pour le reste ce sont de vrais païens ; ils brûlent de l'encens et font toutes les autres superstitions chinoises.

Mon premier soin en arrivant à Po-tcheou fut d'envoyer une lettre au P. Genini, de la Congrégation des Missions-Etrangères de Milan, pour l'avertir de mon arrivée. Le lendemain il vint me voir, et nous passâmes une journée ensemble. Vous redire la joie de ce bon Père serait chose difficile. Nouvellement arrivé d'Europe, et éloigné de 700 lys de son Evêque, il mène [illegible] bien solitaire. Que la Compagnie nous rend un grand service, quand elle nous donne un ministre de

section pour nous visiter, nous confesser et nous consoler!

Le lendemain, le P. Genini voulut absolument me conduire au milieu de ses chrétiens, je me laissai faire, et nous voilà en route pour Lou-i-bien, éloigné de Po-tcheou de 55 lys. Trois mules nous traînaient assez rapidement; mais le terrible véhicule nous faisait éprouver tant de secousses que je lui préférerais tout autre genre de locomotion. La route est bordée de beaux arbres, tels que noyers, jujubiers, pêchers, arbres à cire blanche, tous bien entretenus; il n'y a pas un pouce de terre inculte. Nous fîmes une petite halte dans la ville de Lou-i-bien pour y saluer les chrétiens; puis, après 10 lys de marche à travers un pays délicieux, nous arrivâmes au centre des chrétiens du P. Genini. J'en connaissais un certain nombre; du plus loin qu'ils nous aperçurent, ce fut une procession jusqu'au Kong-sou, où ils vinrent nous saluer. On salue les chrétiens dans l'église, dont la première moitié est occupée par les hommes et la seconde par les femmes. Il y a dans la chrétienté 50 vierges sur 600 chrétiens. On récite les prières mieux qu'à Ou-bo et plus lentement; on lisait pour le mois de Marie un chapitre du P. Brueyre, et l'on écoutait avec un religieux silence. Je ne sais si ce que l'on dit du P. Brueyre est vrai, à savoir qu'il trop simple dans son Chinois, toujours est-il que les chrétiens l'aiment et le goûtent: et je crois, dans ma petite opinion, que nos chrétiens et nos vierges du Pou-tong, du Pou-si, ou d'ailleurs, ne sont pas plus forts que les fidèles de Lou-i-bien.

Je passai deux jours avec le P. Genini, qui me disait que la Mission du Ho-nan était bien éprouvée: Mgr. Volonteri avait reçu l'Extrême-Onction; Mr. Mouilleron de Nantes, son bras droit, venait de mourir, et Mr. Ungaro

était gravement malade.

Je revins de Lou-i-hien, en visitant les chrétiens que je tenais à trouver et pour qui j'avais entrepris ce long voyage. Ils sont au nombre de seize. Dans la vieille famille chrétienne, personne, si ce n'est le Chef, ne sait faire le signe de la Croix; une jeune fille de 16 ans n'a vu le missionnaire qu'une ou deux fois dans sa vie. Le Père a presque complètement abandonné la pratique de la religion; il en résulte que la famille s'achemine peu à peu vers l'apostasie, et une petite fille de 2 ans n'avait pas encore reçu le baptême. Ces chrétiens sont au nombre de onze; 9 sont présents à la maison, les deux fils aînés ont embrassé le métier des armes et vivent loin du toit paternel. Les voisins sont bons; il faudrait placer là pendant deux ou 3 mois une vieille vierge de Lou-i-hien; mais, comme la moisson est trop proche, je n'ai point osé faire part de ce projet.

La seconde famille se compose de 4 membres, fort honnêtes gens, mais éloignés de toute communication avec les missionnaires, et exposés par conséquent à voir leur foi s'affaiblir.

Enfin la troisième famille ne compte que 2 personnes qui suivent les règles du Christianisme. J'oubliais un chrétien de la ville de Po-tcheou, qui est peu fervent et que je n'ai pu voir chez lui, parce qu'il était absent. Les familles dont je viens de parler portent les noms de Lou, Tchang et Yen. Tout cela n'est pas merveilleux, me direz-vous. J'en conviens, mais qu'y faire? Po-tcheou est à 1500 lys de Chang-hai et à 500 lys de Ou-ho.

J'ai cherché pendant deux jours une maison à acheter, mais je n'ai pas conclu de marché; j'ai promis de retourner vers la 8e ou 9e lune. Sur ce, le

jour de l'Ascension, j'ai quitté Po-tcheou, pour revenir à Ou-ho; et un de mes brouettiers étant tombé malade, je me suis déterminé à prendre une barque; chose assez difficile, car bien qu'il y en eût des milliers, aucune ne pouvait remuer. Enfin après 70 ou 80 lys de marche, nous trouvâmes de nouveau des barques, et nous croyions être en paix: erreur profonde. Nous allions être mis en réquisition par les soldats et leurs chefs chargés de conduire des centaines de barques de riz aux affamés du Ho-nan. Nous nous en sommes tirés à force d'Ave Maria; deux fois il a fallu exhiber mon passe-port. Un mandarin militaire qui avait été autrefois à Tchoen-Cha [Tsé-souo] dans le Pou-tong, nous tira du plus grand embarras à Lin-hoai-Kouang, le port de Fong-yang-fou; là on nous ouvrit le passage par faveur. Le soir même, nous étions à Ou-ho, après 24 jours de voyage: 8 pour aller, 8 pour revenir, et 8 passés en courses de Po-tcheou à Lou-i-hien et vice versa.

Lettres du P. Vivier

Le Carême et les Fêtes de Pâques en Pologne.

Tarnopol, Avril et Mai 1878.

Mon R. P. Provincial

P. C.

Les fêtes de Pâques sont finies avec l'Octave de la Résurrection; je ne veux pas remettre à plus tard le récit que je me suis proposé d'en faire à Votre

Révérence ; elle y verra, je l'espère, le digne pendant des fêtes de Noël. Mais, par où commencer ? Avant Pâques, je vois toute une suite non interrompue de bonnes choses à vous dire sur le Carême ; et avant le Carême, les quarante Heures, tant à Léopol qu'ici, réclament une honorable mention.

Je puis résumer la solennité des quarante Heures à Tarnopol, en disant à Votre Révérence, que l'église n'a pas cessé d'être remplie de peuple pendant les 3 jours, du matin au soir, comme aux plus grandes fêtes de l'année ; la mère d'un de nos enfants, qui habite la Pologne Russe, n'en revenait pas d'admiration en voyant ce concours et la piété de notre peuple, et elle me disait qu'il n'y avait une telle affluence que là où sont les Pères. J'ai quelque chose de plus fort : nous recevons quelquefois à notre table un riche seigneur polonais, homme très pieux et qui a mérité le titre de Chambellan honoraire du S.t Père en reconnaissance de toutes les églises qu'il a fait bâtir sur ses terres. Ce Monsieur étant venu pour affaires à Tarnopol, il y a un an environ, a été si ravi de la beauté des offices de notre église, qu'il a loué une maison dans notre ville et y a indéfiniment fixé son séjour. Je l'avoue, mon enthousiasme n'irait pas jusque là ; je dirai même que ce bon peuple ne chante pas bien ; je voudrais qu'on le dirigeât et qu'on le formât, travail qu'avait commencé avec succès un de nos Frères Coadjuteurs mort aujourd'hui ; mais ce qui ravira tout étranger venant ici, c'est la foi de ce peuple, Catholique jusqu'au fond de l'âme. Nos Pères m'ont dit qu'avant 1848, quand l'église et le gymnase étaient entre les mains de la Compagnie, les cérémonies étaient beaucoup plus belles qu'aujourd'hui ; et si j'en crois

les Pères qui arrivent de Starawiès, Tarnopol n'est pas comparable à ce célèbre pèlerinage de Notre-Dame, soit pour le chant du peuple, soit pour la beauté des cérémonies.

A Léopol les Quarante-Heures ont été célébrées dans l'église de nos Pères, avec plus de solennité encore et un plus grand concours de peuple que les années précédentes. Le Dimanche matin, à 8 heures et demie, par l'ordre du Général Neuperg, commandant en chef de toutes les troupes de la Galicie et très bon catholique, les officiers de la garnison de Léopol, assistèrent dans l'église du Jésus, à une messe d'actions de grâces célébrée au nom de l'armée pour l'élection et le couronnement de Sa Sainteté Léon XIII. A la fin de la messe, fut chanté le *Domine, salvum fac Leonem* ......, pendant lequel le drapeau militaire fut baissé jusqu'à terre en signe d'hommage. Les trois grand' messes des trois jours furent célébrées chez nous par les 3 Archevêques de Léopol : Le Dimanche pontifia l'Archevêque Ruthénien accompagné de son Chapitre. Sa Grandeur et ces Messieurs vinrent ensuite dîner à notre maison. Un toast solennel fut porté par Sa Grandeur à la Compagnie et tout le Chapitre entonna un chant magnifique, me dit le P. Holubowicz, dont le sens est : *ad multos annos*. Ce morceau Ruthénien, qui est du plus bel effet, ne se chante que dans les grandes circonstances et l'on y ajoute le nom de la personne que l'on veut honorer. Ce même Chapitre Ruthénien le chante, en l'honneur de son Archevêque, à la fin de toutes les messes pontificales ; nos Pères l'ont chanté à Monseigneur Ledochowski, quand il est venu les visiter à notre Collège de Srem.

Le lundi pontifia l'Archevêque Arménien, qui vint ensuite, lui aussi, s'asseoir avec tout son Chapitre

à notre table ; enfin le Mardi, ce fut le tour de l'Archevêque Latin, qui, pour cause de maladie, se fit remplacer par Monseigneur Mosing, prélat Romain mitré, résidant à Léopol ; après la Sainte messe tout le Chapitre Latin partagea notre repas, comme l'avaient fait, les deux jours précédents, les Chanoines des rites Ruthénien et Arménien

Le soir du mardi, on ne fit point la procession solennelle qui termine ordinairement la solennité des Quarante-Heures, et que la foule rendait impossible. Ces grandes manifestations de la foi polonaise n'ont pas toujours été aussi pacifiques dans notre église de Léopol. Il y a 4 ou 5 ans, vers la fin de la cérémonie du mardi soir, une personne, qui, malgré son état de maladie, avait voulu venir à la cérémonie, eut une défaillance. Ses voisins, ne pouvant faire un pas pour aller lui chercher un peu d'eau, en demandèrent à ceux qui étaient plus éloignés, ceux-ci à d'autres ; mais en passant ainsi de bouche en bouche, le mot d'ordre de l'Eau se trouva changé en celui de le feu. La transformation était assez naturelle ; car pourquoi de l'eau, dans une pareille cérémonie, sinon pour éteindre un commencement d'incendie dans quelque partie de l'église, tout étincelante de mille et mille feux ! Cette interprétation, d'abord innocente, devint bientôt coupable : Au feu ! au feu ! crièrent de mauvais drôles ... et la foule affolée de se précipiter en tumulte vers les portes. On n'eut pas de morts à déplorer, mais on compta plusieurs blessés. Et comment n'y en aurait-il pas eu ? Il y a de 5 à 8 degrés pour descendre de l'église dans la rue ; et les misérables, cause de tout le désordre, eurent la présence d'esprit d'éteindre le bec de gaz qui

éclaire l'entrée de l'église en dehors. Bien entendu que la solennité des Quarante Heures n'était pour rien dans tout cela ; néanmoins les libéraux mirent tout sur le compte des Pères et de la fête, et le publièrent dans leurs journaux. Aujourd'hui l'esprit de Léopol est meilleur, comme on a pu le constater facilement à l'occasion de la mort de Pie IX.

La solennité des Quarante-Heures a cela de particulier en Pologne, qu'elle se termine par l'adoration de la vraie croix ; cérémonie qui se renouvelle tous les dimanches de Carême, après l'office du soir. J'ai eu l'honneur de faire vénérer la croix à tout ce bon peuple de Tarnopol et des environs, le 1er dimanche de carême : grands et petits, riches et pauvres, soldats, ... tous sont à genoux sur les dalles, attendant le passage du prêtre, qui, la sainte relique en mains, parcourt l'église dans toute sa longueur, jusqu'à ce que tous les assistants aient satisfait leur piété, personne ne veut sortir avant d'avoir collé ses lèvres sur le bois sacré. Quelques uns, non contents de baiser la croix, saisissent au passage la main du prêtre et lui rendent le même honneur ; et si tous ne le font pas, c'est le temps et non le désir qui leur manque. Pendant l'adoration, ces braves gens chantaient ; je ne comprenais pas les couplets, mais je sais assez de polonais pour avoir saisi le refrain. Il disait : "Bonne nuit, Jésus, Marie, Joseph" ; ne croyez pas que j'eusse envie de rire, j'admirais cette simplicité d'un peuple qui vit et agit comme en famille avec la Trinité de Nazareth.

Outre cette adoration de la Croix tous les dimanches de Carême, le peuple chante, entre les Vêpres et le sermon, une complainte en vers polonais fort

beaux et fort expressifs, m'a-t-on dit, sur la Passion de Notre-Seigneur; ce chant dure environ trois quarts d'heure et est enlevé par tout le peuple à la fois; n'en pouvant comprendre les paroles, je ne suis pas en état de l'apprécier. Je me le suis fait traduire et peut-être l'enverrai-je pour l'an prochain au Messager du Sacré-Cœur; les Polonais, recevant cette publication, seront heureux d'y trouver leurs Gorzkie żale (pr. gojkiě jâle); et ce m'est un bonheur de contribuer, pour ma petite part, à leur procurer ce plaisir.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Mon Révérend Père, que tout le monde ici se confesse et fait ses Pâques. On a ici, pour faire ses Pâques, depuis l'Annonciation jusqu'à la Trinité; ce long espace de temps est nécessaire à cause de la pénurie des prêtres. Il y a des Polonais qui ont jusqu'à 3 lieues à faire pour se rendre à l'église, Dieu sait par quels chemins bien souvent, surtout en hiver. Ici nos Pères ont 10 confessionnaux dans l'église; tous les dimanches de l'année, les 10 sont occupés jusqu'à 10 heures du matin et au-delà, et 2 ou 3 jusqu'à midi et une heure, sans compter ce qui vient pendant la semaine; les jours de fêtes, les confessions vont quelquefois jusqu'à 4 et 6 heures du soir sans arrêter depuis le matin; tous les Pères alors sont occupés, 10 depuis le matin jusqu'à la seconde table, 10 autres depuis la seconde table jusqu'au soir. Vous aurez peut-être peine à croire cela, Mon Révérend Père, ne vous en étonnez pas; à Rome non plus on ne croit pas au nombre des confessions entendues en Pologne. Mais si vous étiez ici, surtout si Votre Révérence savait le Polonais et le Ruthénien, Elle serait bientôt convaincue par expérience que je dis vrai. Bien entendu que les

communions suivent les confessions et c'est ainsi qu'il n'est pas rare de donner la Sainte Communion ici à 3 et 4 heures du soir ; le Samedi Saint, une petite fille de 13 ans demanda à un de nos Pères la Sainte Communion à 9 heures du soir ; et comme le Père lui faisait des difficultés : Je suis à jeun, répondit la petite, qui comprit l'hésitation du Père. A Starawiés, les communions à 9 heures du soir sont de tous les Dimanches, si j'en crois nos Pères ; bien plus, un Père grave me disait dernièrement qu'en mission ces bonnes gens restent à jeun jusqu'au soir, dans l'espoir que leur tour de se confesser arrivera ; vers les 10 heures, voyant qu'ils ne passeront pas ce jour-là, ils cassent une croûte ; et en voilà pour jusqu'au lendemain soir à la même heure ; il en est qui passent ainsi 3 jours de suite. C'est quand on voit de près tout ce que font ces chrétiens généreux pour le Bon Dieu, dans leur simplicité, qu'on est tenté de dire avec un Père : que la moitié du Ciel sera remplie de paysans polonais.

Sans doute ils ne jeûnent pas tous les jours, si l'on entend le mot dans son sens le plus strict ; mais toute leur nourriture consiste en un pain très-dur et très-noir, en gruau, en légumes ; et pour unique assaisonnement ils n'ont qu'un peu d'huile de lin ; plusieurs passent le vendredi ou le samedi de chaque semaine de carême sans rien prendre ; et pendant la Semaine Sainte vous en trouveriez bon nombre qui ne goûtent à aucun aliment depuis le Jeudi Saint à midi jusqu'au dimanche de Pâques. La rigueur de l'abstinence chez plusieurs leur cause une faiblesse extrême, dont l'effet est de leur troubler la vue. La grande majorité des Polonais, sans prendre les choses avec cette rigueur primitive, mange fort peu le Vendredi Saint ; ici même 3 futurs bacheliers se sont privés com-

année de toute nourriture le Vendredi Saint, afin de passer de bons examens; d'autres, les années précédentes, se sont abstenus de viande tout le Carême à la même intention, s'industriant pour que leur pieuse fraude ne fût pas découverte. Voilà comme l'on entend encore le jeûne en Pologne à la fin du XIXe siècle; et les privations que le peuple s'impose, viennent beaucoup plus de religion que de pauvreté, contrairement à ce que plusieurs pourraient s'imaginer.

Comme nos élèves nous quittent le Jeudi Saint au soir pour aller passer les fêtes de Pâques au sein de leurs familles, on leur prêche la Passion les 3 premiers jours de la Semaine Sainte, une demi-heure chaque jour; tous font leurs Pâques le Jeudi Saint, ainsi que le personnel de la maison, maîtres de musique et autres domestiques. C'est ici l'usage. A l'église extérieure, nos Pères confessent sans arrêter, cela va sans dire, et les communions sont fort nombreuses. Après la messe du Jeudi Saint, l'on ne porte point en Pologne le Saint Sacrement au tombeau, mais en un endroit que l'on appelle la Cave, en souvenir de la nuit passée chez Caïphe. Ici le Saint Sacrement est déposé dans la sacristie, à l'intérieur d'un tabernacle placé sur un autel provisoire; des cierges brûlent sur cet autel et le peuple vient visiter Notre-Seigneur, mais on ne veille pas cette nuit du Jeudi au Vendredi. Après l'Office du Vendredi, on porte le Saint Sacrement au Tombeau, préparé magnifiquement, comme en France, dans un endroit spécial de l'église; mais ici l'hostie n'est pas mise dans le calice, mais dans l'ostensoir couvert d'une gaze très légère; et le Saint Sacrement reste ainsi exposé jusqu'à la Résurrection. Les fidèles viennent assidûment visiter Notre Seigneur et même

l'on m'a dit qu'ils croiraient pécher s'ils ne faisaient pas leur visite. Deux soldats se relèvent toutes les heures devant le tombeau et montent cette garde d'honneur, le sabre en main, immobiles comme des statues. Je désire que ces bons soldats offrent cette heure au bon Dieu ; ils m'ont fait pitié et je n'ai pas du tout été étonné d'apprendre qu'un d'entre eux étant tombé à terre, on ait réduit à une heure cette garde, qui en durait d'abord deux.

Je ne dis rien des cloches, qui vont ici comme en France, à Rome pour se faire bénir, mais ce qui est encore particulier à la Pologne, c'est que l'on passe un lait de chaux sur tous les murs des corridors pendant la semaine ; et la pensée que Pâques approche est encore plus gaie à la vue de cette blancheur toute fraiche qui réjouit les yeux.

Il y a bien encore le souper du Vendredi soir qui ne cède en rien au nôtre en France : partout en Pologne on sert en ce jour à la collation, du pain bis rôti dans l'huile. Je ne puis pas dire que ce soit bon ; heureusement qu'il y a du pain sec à côté pour les délicats ; mais c'est là bien peu de chose. Le Samedi Saint arrive avec l'Alleluia et l'on commence à parler du *bénit* de Pâques, appelé en polonais Święcony (pr. chwiéntsōné). Ce mot seul épanouit un cœur et un visage polonais en Pologne et doit lui tirer des larmes hors de son pays, car il n'y a de Święcony qu'en Pologne, comme je vais le dire plus bas. Dès le Jeudi Saint, un petit enfant m'était arrivé pour m'accompagner en ville, quand j'irais le Samedi Saint bénir le Święcony ; je lui répondis par interprète que je n'étais pas sûr d'aller en ville, et bien m'en prit,

car mon ignorance du Polonais me fit rayer de la liste des Pères qui devaient aller, toute l'après-midi du Samedi, qui dans un quartier de la ville, qui dans la campagne, bénir le Święcony. Comme on dit un mot dans chaque maison, la chose parut trop difficile pour moi et j'allai prosaïquement en promenade avec les élèves, pendant que les autres Pères se dispersaient après le diner pour ne rentrer qu'à 6 et même 8 heures du soir. Votre Révérence désire savoir ce que c'est que ce fameux Święcony, moi aussi j'ai longtemps souhaité de le voir. Il faut auparavant aller chez le R. P. Recteur et là se souhaiter les bonnes fêtes de Pâques, comme on s'est souhaité les bonnes fêtes de Noël; au diner, il n'y aura rien encore du Święcony, il n'apparaîtra que dans l'après-midi, afin que Monsieur le Curé vienne le bénir, comme le R. P. Recteur ira bénir celui de Monsieur le Curé; enfin la collation arrive et j'aperçois dans un coin du réfectoire, toute une table chargée de gâteaux variés, pour le fond et pour la forme; on y voit aussi des œufs, des jambons, même une magnifique tête de porc tellement transformée, que vous la prendriez pour une pièce de pâtisserie; parmi tout cela des dindons, des agneaux en sucre ou en beurre avec l'étendard de la victoire; je regarde, j'interroge ... mais pendant qu'on me donne quelques explications rapides, la Résurrection nous appelle à l'église, et je sors, disant en riant que je comprends maintenant la rigueur du jeûne polonais, que si j'avais su ce qu'était le Święcony, je n'aurais rien mangé de toute la semaine Sainte; que l'on fera bien de fermer à clef la porte du réfectoire pendant la nuit, car j'ai peur de devenir somnambule. Bref je mets en bonne humeur les frères à qui l'on traduit.

ce que je dis ; les plus touchés me baisent les mains et nous nous rendons à l'église pour la Résurrection.

Mais quelle chaleur en entrant ! quelle foule en dedans et en dehors ! Tout le clergé se rend au tombeau, où l'attendent le corps des pompiers en grande tenue et un détachement de sous-officiers de la garnison ; après quelques chants, Monsieur le Curé remet à 3 de nos frères les trois insignes de Notre-Seigneur ressuscité : la croix portant une étole, probablement stolam gloriae ; le cierge pascal, la statue de Notre-Seigneur sortant du tombeau et tenant à la main l'étendard de la victoire. La procession se met en marche précédée de ces trois glorieux insignes, qui resteront près de l'autel tout le temps pascal. Notre escorte de pompiers et de sous-officiers nous entoure, et fait avec nous trois fois le tour de l'église ; le peuple chante de son mieux un morceau polonais sur la résurrection ; je dis de son mieux, car les voix ne sortent pas pleines comme d'habitude. Est-ce la fatigue du jour, est-ce le jeûne qui en est la cause ? Je ne serais pas étonné que la presse y fût aussi pour quelque chose ; il me semble que les poumons ne se peuvent dilater, tant on est serré ; dans l'allée assez large que nous pratiquent 3 vigoureux sergents de ville marchant en tête de la procession, nous ne sentons que la chaleur et il n'y a à nous avertir de la foule qui nous enveloppe, que les poussées qui se font sentir de temps à autre à notre escorte militaire et qu'elle fait rentrer de son mieux, elle aussi, dans les limites marquées. Cette cérémonie de la Résurrection se célèbre partout en Pologne, mais à des heures différentes ; ici c'est le samedi soir, ailleurs c'est à minuit ; à Starawiès c'est de grand matin ; et bien entendu c'est toujours mieux qu'ici.

Le dimanche matin, j'allai faire une visite de curieux aux divers Swięcony de la maison et en demandai l'explication authentique; les pièces principales, c'est-à-dire les œufs, l'agneau, le porc et le gâteau appelé Pascha, ont une signification symbolique: les œufs sont le symbole de notre résurrection et de notre immortalité; car de même que des œufs, par la chaleur de la poule, sortent vivants les poussins; ainsi nous que le péché avait tués, nous sommes venus à une vie nouvelle, grâce à l'immense charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui lui même se compare à la poule dans l'Evangile; et nous espérons la vie immortelle que nous a reconquise et méritée ce même Sauveur; et comme nous ne sommes plus qu'un en Jésus-Christ par la Communion, nous mangeons ensemble les œufs de Pâques, en les saupoudrant de sel et de poivre, pour nous rappeler que notre vie nouvelle ne doit pas être fade, mais pleine de saveur et de force. Le petit Agneau, qui d'ordinaire domine avec son étendard tout le reste du Swięcony et qui est pour cela placé sur une petite table posée elle-même sur le milieu de la grande, le petit agneau, dis-je, marque Jésus-Christ devenu notre nourriture dans la Sainte Communion. Le Pascha, qui est en polonais la même chose que le Phase en Hébreu, rappelle les pains azymes. Enfin le porc nous montre combien le péché avait dégradé l'homme et que Notre Seigneur par sa résurrection, nous a purifiés et nous a élevés jusqu'à lui, afin que morts au péché nous répandions partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et soyons agréables à Dieu.

Outre ces pièces essentielles, on en trouve beaucoup d'autres accessoires, variables selon les endroits mais qui ne paraissent sur la table en Pologne que les trois

jours de Pâques ; tels sont les excellents gâteaux appelés baba, c'est-à-dire vieille femme, dont personne n'a pu me donner l'origine et la signification etc etc.

A l'heure du Swięcony, c'est-à-dire vers 9 heures et demie du matin, le R. P. Recteur se rend au réfectoire des enfants pour partager avec eux les oeufs de Pâques, comme le pain d'autel à Noël, puis il vient au réfectoire des Pères en faire autant avec chacun de nous. Le Révérend Père Recteur eut la délicatesse de venir d'abord à moi, bien que je ne fusse pas en tête de la rangée des Pères ; il partagea avec moi un quartier d'oeuf et me souhaita tout ce que mon coeur pouvait désirer pour la France, pour nos Pères et pour moi ; je répondis de mon mieux et fit des voeux pour le bonheur de la Pologne. Le P. Recteur alla ainsi à tous les Pères et Frères, disant à chacun son petit mot et partageant l'oeuf de Pâques ; il n'avait pas fini que les amis de la maison arrivaient et il lui fallut recommencer avec eux. Les Supérieurs doivent en prendre leur parti ; ils leur faut recevoir ainsi tous ceux qui se présentent, puis aller à leur tour dans toutes les maisons de nos bienfaiteurs et amis ; pour les inférieurs la tâche est plus aisée : à peine le R. P. Recteur est-il passé avec les oeufs de Pâques, que l'on fait un demi tour à droite ou à gauche et l'on attaque le Swięcony ; c'est ce que nous appellerions en France un bon second déjeuner à la fourchette, qui se répète les trois jours de Pâques ; et comme on ne consommera pas tout, par la grande loi qui veut que pour qu'il y en ait assez, il faut qu'il y en ait trop ; le Jeudi de Pâques, on ira à la forêt voisine finir, dans un goûter champêtre, appelé Emmaüs, le Swięcony du Dimanche, du Lundi et du Mardi de Pâques.

A moins d'impossibilité, tous les membres d'une

même famille se réunissent pour partager ensemble le S'więcony, et c'est la grande raison pour laquelle nos enfants commencent leurs vacances de Pâques avant les fêtes. Il y a plus : chaque grande maison reçoit le jour de Pâques, tous les hommes qu'elle emploie à un titre quelconque, à ce repas chrétien qui rappelle les agapes de la primitive Église; tous les cœurs n'en font qu'un; et l'égalité chrétienne, la seule réalisable, apparaît dans toute sa beauté; ce sont les maîtres qui, après avoir partagé l'œuf de Pâques avec tout leur monde, servent encore à table. L'Univers a raconté, il y a une douzaine d'années, le grand S'więcony donné à Paris par le Prince Czartoryski (pr. Tchartoreski); et cette année même 1878, voici comment le Czas (pr. Tchas), journal de Cracovie, rendait compte du S'więcony offert, par la famille Potocki (pr. Pototski) : "La famille des Comtes Potocki a célébré cette année à Krzeszowice (pr. Kjéchovitcé) les fêtes de Pâques avec une grande solennité, au milieu de ses serviteurs, gens d'affaires et fermiers, au nombre d'environ 100 personnes, parmi lesquelles on comptait 12 maires de villages. Après avoir partagé les œufs de Pâques avec toute l'assemblée, le Comte lui a adressé les paroles les plus affectueuses. Il a appuyé sur la haute signification de cet usage national, disant que, dans le passé, ce n'était pas tant l'intérêt que l'amour qui unissait les hommes; aujourd'hui l'argent prévaut sur le cœur et pour cela tout va de plus en plus mal dans le monde. Quant à lui, il se sent très-heureux d'avoir hérité de son père cette entente si cordiale entre lui et ses bons paysans et il la conservera toute sa vie. De son côté la Comtesse Potocka, en partageant l'œuf avec les assistants, adressait à chacun quelques mots affectueux et pleins d'à

propos. Les paysans répondaient avec toute la liberté polonaise et exprimaient avec justesse leurs sentiments de gratitude profonde et sincère pour leurs maîtres. C'était dans toute sa pureté et son intégrité, l'antique vie patriarcale de Pologne. Qui ne connaît d'ailleurs les soins et la protection touchante de la famille Potocki pour ses paysans ? Ces bonnes gens exprimèrent tout haut, par la bouche du plus éloquent d'entre eux, leur reconnaissance envers cette illustre maison, firent retentir la salle de leurs vives et joyeuses acclamations et quittèrent le palais, emportant dans leur cœur les meilleurs sentiments d'amour et de vénération pour la famille de leurs augustes maîtres." Ce Comte Potocki n'est pas le gouverneur de Galicie, mais le cousin du gouverneur.

J'aurais dû vous dire, mon R. Père, que le Swięcony se mange debout, comme l'ancienne Pâque des Juifs ; la chose n'est cependant pas de rigueur et j'ai vu s'asseoir le plus grand nombre des convives. Si j'en crois les Pères et les auteurs, le Swięcony était beaucoup plus célébré autrefois, alors que la Pologne était libre et riche ; les Seigneurs Polonais prenaient leur temps pour se visiter entre eux, et le Swięcony au lieu de durer 3 et 8 jours, allait jusqu'à la Pentecôte ; absolument comme les Kalenda de Noël, dont je vous ai parlé, duraient jusqu'à la Purification.

Voici ce que l'on rapporte d'un Swięcony donné à Dereczyn (pr. Deretchénn) par le palatin Sapieha du temps de Ladislas IV. C'est là que se montre le mystérieux symbolisme dont j'ai parlé plus haut et qui transformait le festin pascal en une religieuse image de la nature entière groupée autour de son Roi éternel. "Autour de l'agneau pascal, dit l'antique récit, quatre sangliers figuraient les quatre saisons de l'année ; douze cerfs, aux cornes dorées,

représentaient les mois ; 52 tourtes, mesurables seulement à la toise, tenaient la place des semaines, et 365 formidables gâteaux rappelaient les jours. Le même symbolisme ingénieusement et généreusement progressif, régnait sur les boissons : 4 grands amphores contenaient, au nom des saisons, le vin du temps du roi Étienne ; 12 arrosoirs en argent versaient, au nom des mois de l'année, le vin du temps du roi Sigismond ; 52 grands vases offraient le vin de Chypre en l'honneur des semaines ; 365 barils de vieux vin de Hongrie célébraient la naissance des jours ; et enfin 8760 litres d'hydromel étaient offerts aux vassaux et aux serviteurs pour fêter les heures de l'année.

Sans doute aujourd'hui nous sommes loin de cette richesse et de cette magnificence ; mais les grandes familles polonaises établies en dehors de leur pays célèbrent encore ce repas national avec grande pompe et bien entendu que les gâteaux viennent de Pologne, car on n'en fait point ailleurs de pareils, la composition du pascha et du Baba étant spéciale. Or cette année un grand seigneur Polonais, établi à Vienne, a célébré le Swięcony, et les divers Ambassadeurs présents à Vienne ont été invités. Tout ce grand monde a trouvé le Swięcony si bon, que des commandes ont été faites sur le champ à Léopol au pâtissier fournisseur et quatre mille pièces ont été expédiées de Pologne en divers pays. Il faut donc avouer que, même sans parler de ce qui fait l'âme de ces agapes polonaises, le corps même n'en est pas à dédaigner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, mon R. Père, que l'abondance et la qualité du Swięcony varient avec les fortunes et que les pauvres sont aidés par les riches à

se préparer un Święcony présentable ; mais ce qui est commun à toutes les familles polonaises, c'est ce que personne ne touchera à ce festin de Pâques avant qu'il soit béni ; et si pour une raison ou pour une autre le prêtre n'est pas passé dans une maison le Samedi Saint, le père ou la mère de famille, prenant les pièces qui forment le fond et la substance du Święcony, les portera près de l'église le Dimanche matin afin que le prêtre les bénisse. C'est ainsi que j'ai béni tout un régiment de gâteaux, d'oeufs... .... le Dimanche matin dans le vestibule de notre maison, où ces bons Polonais malgré la pluie, avaient apporté leur Święcony.

Le lundi de Pâques, un autre usage, aussi nouveau pour moi, m'est révélé. En souvenir du baptême des deux provinces de Żmudz et de Lithuanie alors séparées et qui depuis n'en ont plus formé qu'une seule, on se jette de l'eau mutuellement et personne n'est à l'abri, personne n'a droit de se fâcher ; dans les endroits même où la température le permet, on va jusqu'à se jeter les uns les autres tout habillés dans la rivière ; disons cependant que pour les Supérieurs, aussi pour les dames, on se sert d'eau de senteur, d'eau de Cologne. N'ayant rien reçu jusqu'à midi, je me félicitais déjà dans la pensée que la journée passerait pour moi sans injection ; mais au moment où je n'y pensais plus, arrive mon tour ; et le lendemain encore mes habits répandaient l'odeur de l'eau de Cologne, dont un élève les avait gracieusement imprégnés. Cette tradition ou usage s'appelle Śmigus et aussi Dingus.

Dans toute cette lettre, Mon R. Père, je ne vous parle que de ce que j'ai vu ou entendu ici, à Tarnopol en Galicie ; il y a sans doute de ces usages qui sont communs à toute la Pologne ; mais il en est aussi qui

varient avec les provinces ; même en Pologne. La Kutia, dont je vous parlais à Noël, existe seulement en Galicie; dans les diocèses de Gnesne et de Posen, on se bat les uns les autres le Vendredi Saint avec de petites verges, sans toutefois se faire mal ; c'est ce que l'on appelle Bożerane (pr. bojérané), c'est-à-dire plaies de Dieu, en souvenir de la flagellation de Notre-Seigneur. En Silésie, province jadis polonaise, l'usage est de réciter le Rosaire de 15 dizaines chacun des trois derniers jours de la Semaine Sainte; le Vendredi et le Samedi, la récitation se fait où l'on veut; mais le Jeudi elle doit se faire au jardin, probablement en mémoire de l'agonie de Notre Seigneur.

Cracovie, vieille capitale de la Pologne, à qui ses nombreuses reliques et ses 72 églises ont mérité, aux jours de sa gloire, le nom de petite Rome ; Cracovie conserve jusqu'à ce jour des usages qui remontent aux temps où cette ville était encore païenne, mais qui cependant ne sentent en rien l'idolâtrie. En voici un célèbre dans tout le pays : Le Mardi de Pâques, les habitants de Cracovie au nombre d'une trentaine de mille, déployant toute la richesse de l'ancien costume national, se dirigent vers un monticule formé de main d'homme et élevé au-delà de la Vistule, sur l'extrémité d'un des derniers contre-forts des monts Karpathes. La tradition rapporte que c'est l'emplacement du tombeau de Krak ou Krakus, fondateur et premier roi de Cracovie. Les habitants voulant donner à leur fondateur un tombeau dont la mémoire se perpétuât à travers les âges, apportèrent dans les manches de leurs habits, alors très-larges, assez de terre en cet endroit pour former le monticule actuel, qui peut avoir à la base, 50 mètres environ sur 10 à 15 mètres de haut. Tous les ans, à la même date, c'est un va-et-

vient perpétuel depuis le matin jusqu'au soir, de la ville au monticule et du monticule à la ville; les rangs sont confondus jusqu'au pied de la colline; mais là on se sépare en deux groupes : les pauvres, munis de corbeilles, restent au pied, tandis que les riches escaladent la hauteur, après s'être munis, chez des marchands venus au Kratus pour la circonstance, de pommes, d'oranges, de pain, de gâteaux, de viande même, d'œufs crus etc.... De là toutes ces provisions sont lancées, en pluie bienfaisante, sur les pauvres, qui les recueillent précieusement dans leurs corbeilles et s'en nourrissent plusieurs semaines. La Religion a sanctifié ce vieil usage, en élevant près du Kratus, une chapelle, où la sainte Messe se dit le Mardi de Pâques seulement. Le Gouvernement autrichien, appréciant le Kratus au point de vue stratégique, y a bâti un fort. Ce gouvernement ne s'oppose nullement à ces manifestations pacifiques des Polonais de Cracovie; les sergents de ville sont présents, seulement pour maintenir l'ordre et empêcher au besoin tout conflit entre les pauvres.

Si quelqu'un s'obstinait à ne voir dans le Kratus qu'un monticule naturel, on pourrait lui dire que ces monuments artificiels sont assez ordinaires en Pologne; car sans prétendre les nommer tous, à deux lieues de cette même ville de Cracovie, s'élève un tumulus semblable au premier; et la tradition rapporte que Wanda, fille du roi Krak, recherchée en mariage, par beaucoup de princes, fut enfin demandée par Ridiger, chef Allemand, qui employa même la force armée pour arriver au but de ses désirs. Wanda, pour éviter à la Pologne la honte de devenir province d'un royaume étranger, après avoir mis en fuite les troupes ennemies par le seul ascendant de son incomparable beauté, se jeta dans la Vistule où elle se noya; et la nation

entière lui éleva ce monument à l'endroit où l'on retrouva son corps. Sans remonter jusqu'à l'histoire des temps fabuleux de la Pologne et sans aller si loin, la première chose qui frappe la vue du voyageur arrivant de Breslau à Cracovie, est un monticule plus considérable que les précédents, dominé lui aussi par un fort. Ce fut le premier monument de Cracovie que me signala le Docteur Harajéwicz, mon compagnon de voyage si providentiel, quand je me rendis en Pologne. Ce monticule, me dit-il, a été élevé à la mémoire de Kósciuszko, par la ville de Cracovie, sa patrie reconnaissante. Et depuis j'ai appris que toute cette terre a été amoncelée, non par des ouvriers payés, mais par tous les habitants de Cracovie, riches et pauvres, en l'honneur du grand défenseur de la Pologne. Encore aujourd'hui, près de Léopol, un semblable monticule est depuis 6 ans en construction, en souvenir de la réunion de la Lithuanie à la Pologne; des brouettes vides et des pelles sont à côté, à l'endroit où se prend la terre; et tous ceux qui passent, même les dames, portent leur contingent à ce monument national.

Un mot pour terminer, sur la manière dont nos élèves qui ne sont pas allés en vacances de Pâques, ont passé ces 10 jours. Il nous en est resté environ les 2 tiers, soit à cause de la distance à parcourir pour se rendre chez eux, soit surtout à cause de la Russie, dont les frontières sont extrêmement difficiles à franchir. Ces bons enfants, animés du meilleur esprit, ont organisé eux-mêmes trois soirées, deux musicales et une de lanterne magique et de feux d'artifice; une douzaine de grands se sont dévoués pour amuser leurs condisciples; et tour à tour chantant, déclamant, exécutant des morceaux d'orchestre, puis de musique militaire, ils m'ont

prouvé que le Polonais a, pour les instruments de musique, la même facilité que pour les langues. Plusieurs de ces jeunes gens possèdent bien deux et même trois instruments, comme ils parlent 4 et 5 langues.

Puisse cette relation, mon R. Père Provincial, être une preuve de ma gratitude envers Votre Révérence, à qui je dois de connaître la Catholique Pologne; un gage de mon attachement sincère pour un pays si dévoué à notre France. Oui, j'aime les Polonais, parce que je les vois de près; parce que c'est une nation au cœur d'or pour Dieu, pour l'Église et leurs amis. Pourquoi faut-il que la langue soit si difficile! J'en sais cependant assez pour crier: Vive la Pologne et les Polonais.

Reverentiae Vestrae,
Infimus in Xto Servus.

Vivier. S.J.

Missions et Processions en Pologne.

Tarnopol, 26 Juin 1878.

Mon Révérend Père,

P.C.

Le P. Franke, qui s'occupe ici de l'église, ayant appris que nos Pères devaient donner une grande mission à Zbarasz, dit aux fidèles du haut de la chaire que si parmi eux quelques uns voulaient y aller en procession, il était prêt à les conduire, tout le monde irait à pied bien entendu. Le

jour de la procession, jour où s'ouvrait la Mission à Sbarasv, fut fixé au Dimanche de la Pentecôte; les pèlerins entendraient la Sainte Messe à 3 heures et demie à Tarnopol et le départ serait à 4 heures et demie du matin. Le P. Franke s'attendait à 100 ou 200 pèlerins au plus; car outre que la distance est de 5 à 6 lieues, on devait emporter ses provisions et rester 3 jours à Sbarasv. Mais à peine l'invitation du Père fut-elle parvenue aux oreilles de son nombreux auditoire, que la joie parut illuminer tous les visages, et le Dimanche de la Pentecôte, à l'heure dite, 5,000 pèlerins partaient pour Sbarasv. L'évaluation que je vous donne, mon R. Père, est fort modérée; car il faudrait porter le nombre des pèlerins bien au-delà de cinq mille, si l'on en croyait certaines supputations faites par des hommes compétents. L'un d'eux a dit au P. Franke que cette foule occupait 2 Kilomètres sur la route; or en ne mettant que 10 personnes de front et donnant à chacune 1 mètre carré, nous aurions ainsi 20,000 personnes; il faudrait même aller bien au-dessus, puisque je tiens du Père lui-même que les rangs étaient fort serrés. Quoiqu'il en soit du nombre exact, le Père sépara tout son monde en deux grandes divisions: les femmes, comme étant les plus faibles, marchaient en tête; les hommes venaient ensuite; le Père marchait entre les deux, dirigeant tout au moyen de courriers nombreux; par derrière suivaient 15 voitures chargées de provisions. _ C'est peu, dira-t-on, 15 voitures pour cette foule! Je le veux bien, mais il est bon de savoir que dans ces Missions, bon nombre de nos Polonais ne se nourrissent que de la parole de Dieu; le confortable est ce qui les occupe et les gêne le moins. Le jour se passe à entendre les sermons, à prendre part aux cérémonies de la Mission, à attendre que le tour de se confesser arrive; manger, on n'y pense pas. Et quand la nuit vient, on se couche sous un

arbre, dans la rue ... ce n'est pas plus difficile et plus coûteux que cela ; le lendemain se passe comme la veille ; les jours suivants aussi ; et tel brave homme qui est parti pour la Mission, avec quelques Kreuzers dans sa poche en cas de besoin, les rapportera au bout de 4 ou 5 jours sans y avoir touché. Ne croyez pas, Mon Révérend Père, que ce soient-là des contes faits à plaisir. Une dame avait envoyé sa servante à Sbarasv avec un morceau de pain suffisant pour les trois jours ; la bonne fille revint le mardi soir avec son pain sous le bras : Comment, lui dit sa maîtresse, vous rapportez votre pain ? - Oh ! Madame, je n'ai eu ni le temps ni le besoin de manger ; on a prié et chanté sur toute la route ; à Sbarasv, j'ai passé les 3 jours à entendre les sermons, je n'avais pas faim. - Deux de nos domestiques y sont allés aussi dans les mêmes conditions ; et comme l'on demandait à l'un d'eux comment il avait pu rester 3 jours sans manger : Ah ! répondit-il, j'en serais bien encore resté 2 de plus, je crois, c'est si beau qu'on ne pense pas à manger. - Et le brave chrétien était triste au souvenir de Sbarasv, lui toujours gai d'habitude ; il fallut absolument l'y renvoyer une seconde fois pour y rechercher cette joie qu'il y avait laissée.

A leur arrivée à Sbarasv, nos pèlerins furent reçus par les missionnaires, le clergé, la population, venus en procession à leur rencontre : pistolets, fusils, mortiers, en un mot toute l'artillerie de l'endroit célébrait à sa manière les pèlerins de Tarnopol. Les Pères Bernardins, dont le monastère est considérable, cédèrent aux nouveaux venus toute la partie consacrée aux classes ; les monuments publics de la petite ville logèrent aussi le plus de monde possible ; d'autres s'industrièrent pour aller passer la nuit dans des maisons particulières sous des hangars, le reste coucha à la belle étoile.

Dans les missions polonaises, les exercices commencent

à 6 heures du matin et durent sans interruption jusqu'à 1 heure de l'après-midi ; puis vient une heure de repos ; et à 2 heures reprennent les exercices jusqu'à 8 heures du soir. Tout se fait dehors ordinairement à cause du grand nombre : la Méthode vous dira la suite et l'ordre de ces exercices. Mais s'il pleut ? – S'il pleut, on fait comme s'il ne pleuvait pas. Le P. Holubowicz m'a dit avoir vu, par une pluie battante, tout un peuple entendre sans faire un mouvement un sermon d'une heure à l'ouverture d'une mission. Le P. Ciszek, me parlant de Sbarasv, m'a dit qu'il avait 40,000 auditeurs le Jeudi de la Pentecôte. Ce concours prodigieux avait une double cause : la Mission et la fête de St. Antoine de Padoue, patron du pays. Comme je lui demandais s'il peut se faire entendre d'un si vaste auditoire : je dis une phrase à droite, me répondit-il ; puis je la répète à gauche. Dans ces longs exercices de mission, le peuple n'est pas réduit à l'état purement passif ; le prédicateur entame souvent un dialogue avec son auditoire, qui répond tout d'une voix à la question posée ; et puis l'on chante, on prie, on pleure... L'impression produite par ces grandes manifestations de la foi populaire, emporte des conversions inespérées ; et ces prières de tout un peuple attirent du Ciel des grâces auxquelles on ne peut résister. Un trait seulement qu'un Père m'a raconté. Il est d'usage le soir, quand tout est rentré dans le silence, que la cloche tinte solennellement afin d'inviter tout le peuple à prier pour la conversion des pécheurs qui résistent à la grâce. Eh bien ! le son de cette cloche produit des changements admirables que n'a pu obtenir la parole du prédicateur. Vous parlerai-je des confessions à Sbarasv ? Malheureusement les prêtres faisaient défaut ; voilà 10 jours que cette mission est terminée, nos Pères à Tarnopol ne quittent plus le confessionnal les jours de fête

et de Dimanche et même pendant la semaine ; tout cela nous vient de la mission à Sbarasv. Le lendemain de la clôture, le P. Ciszek fatigué sortit du confessionnal pour se reposer quelque peu : une pauvre femme se jette à ses pieds en le suppliant de ne pas partir sans la confesser : "Voilà 7 jours que j'attends mon tour, dit-elle au Père ; et maintenant au moment où je vais passer, vous quittez".

Après 3 jours passés à Sbarasv, nos pèlerins durent songer au retour ; mais quelle douleur ! ils pleuraient, ils voulaient encore rester ; et le P. Franke eut bien de la peine à remettre sa nombreuse division sur le chemin de Tarnopol. Les habitants de Sbarasv vinrent les reconduire à quelque distance comme ils étaient venus les chercher ; un des Pères missionnaires voulut leur faire les adieux, mais son petit mot finit plustôt qu'il ne s'y attendait. Voici comment : sa chaire improvisée était une table ; la foule était si grande et si compacte, que la table serrée de près finit par se briser, et le bon Père, perdu dans la foule, dut remettre à un autre jour la fin de son discours.

Nos pèlerins, partis de Sbarasv à 2 heures, nous arrivèrent ici à 9h 1/2 du soir : sur toute la route ils avaient sans interruption chanté et prié. Aux approches de la ville, les parents qu'on avait laissés à Tarnopol, vinrent au-devant des heureux pèlerins ; et ce fut une joie indicible pour tous de se retrouver réunis après 3 jours de séparation. J'allai à l'église pour voir ce bon peuple ; deux Pères firent une courte allocution. On chanta ensuite le Tantum ergo avec un entrain et un ensemble admirable ; et quand Notre-Seigneur eut béni ses fidèles serviteurs, la foule s'écoula en chantant le cantique de mission si simple et si touchant, que j'avais déjà entendu pendant le Carême : "Bonne nuit, Jésus, Marie, Joseph"..... – je dis que la foule

s'écoula, je me trompe; car elle envahit la sacristie. Votre Révérence devinerait-elle pourquoi? Ces bonnes gens voulaient se confesser avant de quitter l'église!... Vraiment si on les avait crus, nos Pères auraient passé la nuit blanche à les entendre: on leur dit de revenir le lendemain et tous se retirèrent. Mais le pèlerinage de Sbarasv devint saintement contagieux, et 2 jours plus tard deux mille habitants de Tarnopol ou des environs reprenaient le chemin de la Mission. Je ne prétends pas ici, Mon Révérend Père, vous faire le récit en règle d'une mission polonaise; il faudrait pour cela en voir une de mes propres yeux, la suivre, comprendre au moins quelque chose aux sermons et divers exercices. Je ne désespère pas d'en arriver là, si mon séjour en Pologne se prolonge quelque peu; je vous ai dit aujourd'hui seulement ce que j'ai entendu de côté et d'autre, le croyant propre à édifier. Le Père Ciszek, à son passage à Tarnopol après la Mission de Sbarasv, m'a entretenu en français quelques instants. Il parle fort bien le français et sans accent étranger. J'invitai ce bon Père à venir me parler de ses missions dans ma chambre; il y vint, mais me renvoya à un autre Père pour ce qui regarde les Missions: je préfère, me dit-il, vous dire quelques mots sur les retraites que j'ai établies et que je donne, avec de grands fruits, à nos paysans.

Je prends trois jours les hommes, trois jours les femmes, puis les jeunes gens, les jeunes filles, chaque catégorie à part; cette retraite se donne dans l'église, où personne n'a le droit d'entrer sinon la classe de la population qui fait sa retraite; le Curé lui-même n'est pas là. Mes gens sont au silence, arrivent le matin à 6 heures, sortent à midi pour le dîner et reviennent ensuite jusqu'au soir à huit heures. Pendant les trois jours assignés à chaque catégorie, je leur dis leurs vérités à bout portant et d'une manière bien plus spéciale

que dans les Missions, où l'on parle à tout le monde. Un jour mes gens furent tellement touchés de ce que je leur disais qu'ils pleuraient à haute voix, et le Curé vint demander ce qu'il y avait.

J'arrive maintenant, Mon Révérend Père, à cette procession d'un nouveau genre que le P. Franke a faite Dimanche dernier. C'est l'usage, parait-il, de la faire le Mardi de la Pentecôte; pourquoi a-t-elle été renvoyée cette année! Peut-être à cause de la Mission de Sbarasu. Environ 200 personnes du rite latin, s'étaient arrangées ensemble pour faire cette cérémonie, que le P. Franke connaissait de nom seulement: A 7 heures, il alla leur chanter la Messe dans une Chapelle, située à l'entrée Ouest de la ville; le propriétaire servit à déjeuner au Père, qui ne s'attendait pas à tout ce qui lui était réservé dans cette procession à travers la campagne. On se mit en route, au chant des litanies des Saints et en récitant le Chapelet. Le P. Franke croyait n'avoir qu'à bénir les moissons de ces bonnes gens et chantait de tout son cœur avec son monde, quand on l'arrête: un homme et une femme viennent se mettre à genoux devant lui; c'étaient les propriétaires du champ devant lequel on passait. On apporte au Père le livre des Evangiles, le livre est posé sur la tête des propriétaires et le Père lit à haute voix: Ah! Père, lui dit-on, il faut chanter l'évangile et non pas le lire. Le Père s'exécute et chante de son mieux. A quelque distance de cette première station, deux nouveaux propriétaires réclamèrent la même faveur; après ceux-ci en vinrent d'autres .... il y en eut ainsi jusqu'au village suivant, qui relève de notre paroisse, et se trouve à une lieue de Tarnopol. Mais là ce fut bien autre chose: des Evangiles durent être chantés devant chaque maison; puis le Père adressa un sermon à tout ce peuple. On fit une halte, le principal habitant du lieu invita le Père

à venir prendre quelque chose dans sa maison ; chacun de ceux qui assistaient à la procession prit aussi sa petite réfection ; puis la procession reprit. Il fallut d'abord aller bénir le puits principal du village, magnifiquement orné pour la circonstance ; et l'on se remit en marche vers Tarnopol, mais par une route différente de celle qu'on avait suivie le matin. Il ne faut pas que j'oublie ici une des cérémonies de cette procession, établie pour bénir les fruits de la terre et tout ce qui doit servir aux moissonneurs, instruments, nourriture, etc. ; pour offrir aussi au Seigneur les prémices de ces moissons. Voici comment se fait cette offrande : des deux côtés de la route que suit la procession, marchent des jeunes filles revêtues de leurs plus beaux habits ; les unes saisissent au passage, dans chaque champ, une poignée de blé vers le milieu de la tige et font un nœud à la partie supérieure ; d'autres jeunes filles viennent ensuite et arrachent une seconde poignée de blé ; elles en tressent des couronnes que l'on porte aux calvaires et statues nombreuses qui bordent la route. Les jeunes filles s'acquittent sans lésinerie de leur rôle ; et le P. Franke m'a dit avoir entendu quelques propriétaires pousser des exclamations telles que celle-ci : Ah ! c'est tout de même trop ! — Sur le chemin du retour, la procession rencontra un second puits qu'il fallut encore bénir, et tout le monde y but de l'eau, comme on l'avait fait au premier, après la bénédiction. Le pauvre Père n'en pouvait plus ; il avait déjà chanté 60 évangiles ; il était 3 heures de l'après-midi : Que tous les propriétaires des champs qui me restent à bénir se réunissent ensemble devant moi, dit-il à son monde ; mes forces me trahissent et j'ai encore à prêcher ce soir aux vêpres à Tarnopol. Ces bonnes gens s'exécutèrent, tout en regrettant que la procession fût si courte et durât si peu ! 6 heures et demie seulement !. Le lendemain, le P. Franke racontant cette fameuse procession de 7 heures et ses 60 évangiles

à un prêtre des environs : Vous n'en avez chanté que 60 ? lui fit ce prêtre, moi, j'en ai chanté cent !

Ce peuple polonais est vraiment insatiable de cérémonies religieuses ! Nous avons eu quatre messes chantées le seul jour de St Jean-Baptiste ; pendant tout le mois de Marie, les fidèles sont beaucoup plus nombreux que d'habitude à toutes les messes. Chaque jour une messe basse, pendant laquelle on touche l'orgue, est dite à 5 heures du matin ; une autre messe est chantée à 6 heures et demie ; et à 9 heures se dit comme tout le reste de l'année, la messe de Monsieur le Curé, toujours avec chants à l'orgue. Chaque soir du Mois de Marie l'église se remplit de fidèles qui viennent assister aux cantiques, sermon, et bénédiction du Saint-Sacrement ; puis on se réunit dans les familles pour chanter des cantiques et les litanies de la Sainte Vierge. La veille du Mois de Marie, vêpres solennelles suivies du Salut ; à la Clôture, Te Deum et procession. — Ah ! des processions ! ce n'est pas cela qui manque en Pologne ! Pendant l'Octave de la Fête-Dieu, une procession le matin, après la Messe de 9 heures, messe chantée devant le Saint-Sacrement exposé ; seconde procession le soir au Salut du Saint-Sacrement. J'ai assisté aux processions de la Fête-Dieu ici ; comme en France, toutes les Autorités y sont présentes ; un détachement d'infanterie va en tête, et à chaque reposoir, immédiatement avant la bénédiction, on salue Notre-Seigneur par une décharge générale ; les dragons assistent aussi et entourent le Saint-Sacrement, mais à pied. La haie est formée par les pompiers en grande tenue. Je ne vous parle pas du peuple : hommes, femmes, enfants, tout le monde assiste au triomphe de Notre-Seigneur, et c'est ici comme autrefois, le Dimanche des Rameaux à Jérusalem. Les reposoirs, à Tarnopol du moins, sont loin d'avoir l'éclat des nôtres en France : un autel adossé à une maison ; un rétable formé d'une glace

de salon que domine un tableau ; une draperie autour ; un tapis étendu au pied de l'autel, c'est tout. Je crois qu'on pourrait avoir beaucoup mieux en s'industriant quelque peu, même à Tarnopol ; mais ce n'est pas notre affaire. A Cracovie, m'a-t-on dit, les choses se font avec beaucoup plus de solennité, et je n'ai nulle peine à le croire. Mais n'allons pas à Cracovie, car si je me lance à vous parler des usages de cette ville, ma lettre n'aura pas de fin. J'aime mieux vous faire admirer encore la foi de notre peuple de Tarnopol, à l'occasion de la Fête-Dieu : à peine la bénédiction est-elle donnée à chaque reposoir, que l'on entend des branches d'arbres qui se brisent ; et quand on se retourne, on n'aperçoit plus en effet trace de toute cette avenue de verdure qui conduisait au reposoir : le peuple a tout pris, pour s'en faire des préservatifs contre la tempête et autres maux qui peuvent l'atteindre. J'oubliais de dire qu'à chaque reposoir un prêtre chante le commencement d'un des quatre évangiles. Est-ce pour cela qu'il y a 4 reposoirs ? Je l'ignore ; pourquoi aussi ces quatre évangiles chantés à la Fête-Dieu ? Je n'en sais rien. L'histoire de la procession à travers la campagne, que je vous ai racontée plus haut, montre quelle foi a le peuple polonais aux paroles du St Evangile ; et un élève me disait hier que, dans la partie de la Pologne qu'il habite, le propriétaire de la paroisse fait copier le commencent des quatre Evangiles, porte cette copie à l'église et la fait placer sur l'ostensoir qui renferme la Sainte-Hostie pendant l'Octave de la Fête-Dieu, puis enterre lui même, à chacun des 4 coins de ses propriétés, le commencement d'un des quatre Evangiles, pour attirer la bénédiction du Ciel sur ses moissons. La procession revient à l'église au chant du Te Deum, et le Célébrant, avant de mettre le pied sur le seuil, se retourne pour bénir les militaires qui, tous, genou terre,

tête découverte, présentent les armes. En Pologne, toutes les fois que l'on chante le Te Deum, on répète 3 fois, à la suite du Célébrant, en élevant toujours la voix, le verset: *Salvum fac populum, Domine*. Il y a peut-être là quelque allusion à la captivité de la Pologne.

1er Juillet. - Hier Dimanche, distribution des prix. Nous voici en grandes vacances jusqu'au 1er Septembre. Je reprends la suite de ma lettre. C'est ici l'usage que le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, les Pères fassent, le soir, leur procession du Saint-Sacrement, comme le clergé de la paroisse a fait la sienne le matin du jour de la fête. La différence entre les deux, c'est qu'aucun corps civil ou militaire n'assiste officiellement à la seconde; mais la foule du peuple y est considérable, bien que ce soit un jour de travail, tandis que le Jeudi la Fête-Dieu est obligatoire. Jeudi soir donc nous fîmes la seconde procession, le R. P. Recteur portant le Saint-Sacrement, et je vis avec satisfaction que le reposoir dressé à la porte du Collége, sans être monumental, surpassait cependant les autres en beauté. La procession se dirigea d'un autre côté de la ville; tout se passa du reste comme la première fois. Quand nous rentrâmes à l'église, il était 8 heures; tous les autels étincelaient de lumières; la nef était ornée, dans toute sa longueur, de deux rangées de longues branches au feuillage touffu; le peuple se pressait à genoux sur le passage de Notre-Seigneur; chaque fidèle portait un cierge, et tous chantaient à faire pleurer de consolation.

Les journaux vous ont-ils appris, Mon R. Père, ce qui s'est passé dans la Pologne Russe, le jour de la Fête-Dieu? Il parait que le Gouvernement avait ordonné aux Juifs d'enlever les fils de fer tendus au-dessus des routes à la sortie des Villes. Ici aussi j'ai vu ce fil

de fer, qui traverse la route, soutenu de chaque côté par un poteau : C'est la limite que les Juifs ne doivent pas franchir le jour du Sabbat. Les Juifs pour se venger, s'en sont pris aux Catholiques à Kalisz ; et les voilà à vouloir défaire un reposoir le jour de la Fête-Dieu ; ils attaquent même à coups de pierres le prêtre qui porte le Saint-Sacrement ; au point que les soldats qui font escorte à Notre-Seigneur, doivent couvrir de leurs corps le Ministre de Jésus-Christ ; mais les catholiques Polonais n'entendent pas de cette oreille là : sus aux Juifs ! Et douze enfants d'Israël y perdent la vie. Le peuple court aux Synagogues, les détruit et jette à la rivière tous les ustensiles du culte Rabbinique. On ne sait jusqu'où seraient allées les choses, si la troupe enfin n'avait rétabli l'ordre.

Vendredi dernier, jeûne et Fête du Sacré-Cœur ! Comme ces deux choses me paraissent jurer ensemble ; mais il a bien fallu en passer par là, car les jeûnes et les jours maigres abondent encore en Pologne. Ici maigre tous les Samedis. En Avent, trois jours de maigre et de jeûne par semaine ; jeûne et maigre la veille de l'Immaculée-Conception ; cinq jours de maigre la semaine de l'Ascension ; et en Pologne, le maigre est plus dur qu'en France, à cause de l'éloignement de la mer. Quant à la fête du Sacré-Cœur, elle n'est pas obligatoire ici, la solennité en est renvoyée au Dimanche suivant ; malgré cela les messes à l'autel du Sacré-Cœur sont nombreuses, nombreuse aussi est l'assistance, principalement à la grand' messe de 10 heures.

Samedi, fête des Saints Apôtres, fête d'obligation ; les Pères passent presque tout le jour à entendre les pénitents qui viennent à la suite de la Mission de Sbarasu ; on donne encore la Sainte Communion après 4 heures de l'après-midi.

Le lendemain, Dimanche, les confessions sont encore

plus nombreuses ; le soir on est obligé de renvoyer (à jeun bien entendu) de pauvres gens qui ne peuvent avoir leur tour ; on distribue encore la Sainte Communion à 9 heures du soir. Comme j'admirais cette ferveur, le R. P. Kantiy me raconta que, lors d'une mission, le peuple n'ayant pu se confesser à cause du grand nombre, s'en alla jusqu'à Starawiës, à 35 lieues de là, pour trouver des confesseurs. Ah ! mon R. Père, quelles consolations ne trouveraient pas ici ces pauvres curés dont vous nous parliez l'an dernier, qui passent leur vie sans pouvoir amener leurs paroissiens au confessionnal ! Oui, je voudrais que l'on fît un échange de prêtres entre ces mauvaises paroisses et nos bonnes paroisses polonaises : cela réveillerait plusieurs curés de ce pays-ci, qui s'endorment et n'instruisent pas leur peuple.

Tous les jours, les preuves de la foi profonde de ces paysans Polonais abondent sous nos yeux. Le prêtre donne-t-il la Sainte Communion ? Au moment où il se retourne et dit Agnus Dei, entendez ces bonnes gens qui se frappent la poitrine, se prosternent et répètent dans leur langue : Barankou Bojé .....! Entendent-ils, à genoux sur les dalles, sonner l'élévation d'une messe ? les voilà qui se jettent le front dans la poussière et poussent des gémissements, à vous faire croire qu'ils se trouvent mal. Ici dans notre église c'est encore modéré, mais il paraît que dans les campagnes c'est beaucoup plus fort.

Quand Mr de Montalembert vint à Cracovie et qu'il vit tout le peuple se prosterner à l'Élévation, avec cette foi polonaise qui commande le respect : Un pareil peuple, s'écria-t-il, ne saurait périr ! Vraiment, Mon R. Père, cette parole ne m'étonne pas, tant on sent la sincérité de ces démonstrations extérieures de la foi en Pologne.

Une pénitence assez en usage ici parmi ce bon

peuple, c'est d'assister à la Sainte Messe étendu de tout son long sur les dalles, le visage contre terre et les bras en croix. Plusieurs fois j'ai eu à ma messe des personnes ainsi prosternées; j'en ai trouvé une le matin le plus froid de l'année, nous avions -19°.

Pendant la préparation des fêtes à Starawieś, un ouvrier venu du Duché de Posen, voyant des bonnes gens prier dans cette dure position, s'imagina de s'en moquer. Il paya cher sa faute, car au même instant son échaffaudage s'effondra sous lui; le malheureux, tombant de la voûte, alla tomber à cheval sur une barre de fer et se fit trois trous dans le corps; il en eut pour 6 semaines à se refaire et fut suffisamment corrigé.

Il me reste pour terminer ma tâche, ou plutôt pour tenir toute ma promesse, à vous traduire la *Méthode des Missions polonaises*.

Infimus in Xto Servus.

Vivier. S.J.

Tarnopol, 30 Août 1878.

Mon R.P. Provincial

P.C.

Nos Pères se dispersent dans les environs de Tarnopol pour aller aider les prêtres des paroisses; car il se fait en l'honneur de Notre-Dame, un grand concours de peuple en divers endroits pour gagner l'indulgence plénière. Deux d'entre eux vont à Tarnoruda, petite ville

de 3 à 4 mille âmes sur la frontière Russe. Mon intention n'est pas, Mon Révérend Père, de vous édifier ici sur la dévotion des Polonais et des Ruthéniens qui, malgré la pluie et la boue, affluent de tous côtés : c'est des Russes que je veux vous parler.

La petite ville de Tarnoruda est coupée en deux parties par un étang qui resserré à cet endroit, n'a guère que 3 ou 4 mètres de large au plus ; cet étang marque la limite entre l'Autriche et la Russie : de sorte que la moitié de la ville est Russe, l'autre moitié Autrichienne. Des deux côtés sont les douaniers, dans la proportion de 5 autrichiens contre 100 Russes environ ; Ces derniers sont partie à pied, partie à cheval, et on les voit enveloppés dans leurs grands manteaux parcourir sans cesse la petite étendue de quelques mètres confiée à leur garde ; ils ont le fusil au bras et tirent sans crier gare sur le téméraire qui oserait passer de Russie en Autriche à travers la pièce d'eau profonde seulement de trois à quatre pieds. De distance en distance, sur le territoire Russe, s'élèvent de vastes casernes au toit rouge : ce sont les corps de garde où habitent les armées de douaniers dans les heures que leur laisse le service de la frontière. Il va sans dire que tout cet appareil de force douanière n'empêche pas la fraude de se faire quand même, soit à l'insu des ces cerbères vigilants, soit à l'aide de leur complicité.

Mais voulez-vous savoir, Mon Révérend Père, comment doit faire un habitant de Tarnoruda, sujet russe, qui veut ou doit aller chez son voisin, de l'autre côté de l'eau ? D'abord les Russes, pour faciliter les communications, ont enlevé le pont qui reliait jadis les deux parties de la ville ; ensuite ils ont décrété que, quiconque veut aller de la ville de Tarnoruda-russe à la ville de Tarnoruda-autrichienne, doit en premier lieu se rendre à Woloczyska, ville frontière située à 14 Kilomètres de Tarnoruda ; là il

demandera un permis de passer, s'il ne veut rester que quelques heures, un jour, ou un peu plus ; un passe-port s'il veut faire une absence plus prolongée. Permis de passer ou passe-port seront toujours difficilement octroyés, jamais sans roubles déboursés. L'employé de la frontière peut délivrer le simple permis ; mais pour un passe-port en règle, il faut que les pièces aillent jusqu'au Gouverneur de la province ou à un magistrat encore plus élevé : Dieu sait le temps et l'argent que cela coûte ! Mais pour notre Tarnorudain, sujet Russe, supposons qu'il ne veut qu'aller et venir chez son voisin d'outre-étang et qu'il a son permis de passer, soit octroyé par l'employé officiel, soit par un Juif qui (Chose très pratique) lui a fabriqué un faux passe-port parfaitement exécuté. Voilà donc notre homme qui, 14 Kilomètres déjà dans les jambes, sort de la douane et passe la frontière tout heureux de parcourir 14 nouveaux Kilomètres sur la route d'Autriche, dans la direction de Tarnoruda, ayant devant lui le temps de faire ses réflexions sur le progrès à la Russe, qui trouve le moyen de remplacer quatre pas par 28 Kilomètres ! Il va sans dire que, pour revenir chez lui, de l'autre côté de l'eau, à quatre pas, notre Tarnorudain sujet russe devra reparcourir ses 28 Kilomètres en sens inverse du voyage précédent ; pour se délasser au milieu de la route, il ira à la douane faire acte de présence et de fidélité à sa parole donnée, reprendre les gages qu'il a dû laisser à son premier voyage ; autrement le grand héritier, c'est-à-dire le gouvernement Russe, confisquerait les gages et autres bagatelles appartenant à notre Tarnorudain. Vous ne croirez peut-être pas tout cela, Mon Révérend Père ; c'est pourtant de l'histoire.

Voici encore de l'histoire, de l'histoire authentique : Vous savez que nous avons des enfants des provinces russes

qui ne retournent pas chez eux tout le temps de leurs études et que leurs parents ne peuvent venir visiter, uniquement à cause de la difficulté et de la cherté des passeports.. — Vous auriez peine, Mon Révérend Père, à deviner comment quelques uns de ces enfants ont passé à la frontière : l'un d'eux, par exemple, a été passé dans un sac, sur le dos d'un paysan. Et pour les livres ! aucun livre n'est admis en Russie sans avoir été soumis à la censure ; or la censure est au Chef-lieu de la province ; et celui qui y envoie un livre, est la plupart du temps assuré de ne le revoir jamais. Trouverez-vous étrange après cela, Mon Révérend Père, la réponse que fit, dit-on, dans un examen, un enfant polonais, à cette question : Mon enfant, quels sont les verbes actifs Russes ? Monsieur, il y en a deux, mentir et voler.

Pendant que les deux Pères, dont j'ai parlé plus haut, étaient à Woloczyska, ville frontière où se rencontrent les trains Russes et les trains autrichiens, ils allèrent à la gare voir arriver le train Russe. Ils constatèrent d'abord que les deux lignes de chemin de fer, celle de Russie et celle d'Autriche, ne communiquent pas entre elles, mais sont séparées l'une de l'autre par les bâtiments de la gare. Les voyageurs qui viennent de Russie, à leur descente du train, doivent passer dans une salle où l'on révise leurs passeports et leurs bagages et seulement après cette double opération voient s'ouvrir devant eux la porte de l'Autriche, j'allais dire la porte de la liberté ; et certes ce ne serait pas trop dire ; car si nos Pères ont bien vu, chaque Wagon Russe est surveillé par une sentinelle. Ces Wagons sont divisés dans le sens de la longueur en deux parties séparées par un étroit corridor. C'est là que se promène la sentinelle, sans doute pour la sûreté des voyageurs, si l'on en croit les intentions paternelles du Gouvernement Russe ; mais encore plus pour

leur gêne ; si l'on s'en rapporte aux voyageurs eux-mêmes, qui sortaient des Wagons comme d'une prison, m'a dit un des Pères, et paraissaient enfin respirer, à la pensée qu'au sortir de la douane, ils jouiraient de leur liberté. Mais assez sur les Russes, Mon Révérend Père Provincial, vous en pourrez lire bien d'autres, si l'on traduit en français un ouvrage qui vient de paraître en Polonais sur la persécution dans le Diocèse de Chelm.

Nous avons ici le privilège de célébrer la fête de Saint Ignace le Dimanche dans l'Octave, afin que le peuple puisse honorer notre Bienheureux Père et gagner l'Indulgence plénière. Cette année nous avions une double solennité en ce jour ; un nouveau prêtre disait sa première messe ; à la fin il imposa les mains au Clergé, à ses propres parents, puis à tout le peuple. La cérémonie ne finit qu'à une heure et demie du soir ; comme je me récriais sur l'imposition des mains à chacun des assistants, les Pères me répondirent que l'on ne pourrait omettre cette cérémonie sans faire de la peine à tout ce peuple si plein de foi. Ici comme en France, c'est le jour de Saint Ignace que nous avons le plus grand nombre d'étrangers à notre table ; rien de particulier du reste. Le soir, les Vêpres ne durèrent guère que deux heures, et un Père (qui n'est pas Polonais, non intéressé par conséquent à me faire l'éloge du peuple Polonais) me disait en récréation, que les gens ne seraient pas contents, parce que les Offices avaient été trop courts : Comment, lui dis-je, la grand'messe a duré 3 heures et les Vêpres 2 heures, sans compter une ou plusieurs messes chantées, le sermon etc. ? – Ici, me répondit ce Père, le peuple n'a rien pour l'occuper le Dimanche ; il ne travaille pas, ne va ni au spectacle ni au cabaret ; il est pieux et passe tout son temps à l'église ; pour le satisfaire, il lui faut deux messes chantées le matin, la grand'messe, les

Vêpres, le Salut, deux processions, trois sermons etc..... car je ne parle pas du rosaire chanté à l'aurore, du catéchisme, et autres occupations qui remplissent les intervalles laissés libres par les Offices. Après une journée comme cela, ces bonnes gens s'en retournent refaits et dégustent toute la semaine le bonheur que leur a procuré un si bon Dimanche. Dans le cas contraire, ils ont un poids sur le cœur toute la semaine; il leur a manqué quelque chose le Dimanche.

Je reçois et j'entretiens longuement Mr. Micciarelli, de Sinigaglia, dont la famille est alliée à celle de Pie IX. Ce Monsieur est un publiciste qui parcourt la Pologne et autres États pour faire connaître un journal: *l'Étendard Catholique Romain*, qu'il veut fonder à Lucerne dans les trois langues, allemande, française, italienne; en même temps il recueille des secours pour cette bonne œuvre. En 1842, Mr. Micciarelli était à Beyrouth, où il a fort bien connu le fameux P. Ryllo; et deux ans plus tard le P. Planchet, Supérieur de la Mission. Il m'a fait le plus grand éloge du P. Ryllo et de son activité: le Père Ryllo, me disait-il, savait mieux l'arabe que les Arabes eux-mêmes et il avait une grande autorité sur eux; cette autorité il la devait à son ministère, aussi à sa personne et à sa manière de procéder. Selon le P. Ryllo, la persuasion était bonne dans ce pays, mais insuffisante sans l'aide des arguments frappants; ce bon Père disait en riant qu'en Syrie le précepte de l'Evangile qui dit de tendre l'autre joue, a une application un peu éloignée de la lettre: Quand vous voyez qu'il en faut venir aux coups, ayez soin de frapper le premier, parce qu'alors vous avez la chance de donner deux coups pendant que vous en recevez un. Le R. P. Recteur, qui entra pendant que nous étions sur ce sujet, nous dit qu'il avait rencontré, dans

le cours de ses missions, le P. Capucin entre les bras duquel était mort le P. Ryllo.

La conversation vint ensuite sur Pie IX et Victor-Emmanuel et Napoléon III; Monsieur Micciarelli, à cause de ses relations de famille, était souvent admis aux pieds du Saint-Père et recevait les confidences intimes de Sa Sainteté. Après Castelfidardo, le Saint-Père disait à Monsieur Micciarelli: l'Ambassadeur de France est venu ici avant l'invasion piémontaise et m'a affirmé, au nom de l'Empereur, que si le Piémont entrait dans les Etats de l'Eglise, la France s'opposerait à lui en antagoniste armé, on a démenti officiellement cette démarche de l'Ambassadeur, eh bien, moi, je vous autorise à la publier et à renvoyer au Pape ceux qui prétendront que vous ne dites pas la vérité. Mr Micciarelli publia la chose en France et en Angleterre; et comme des gens intéressés dans la question lui demandaient d'où il tenait de pareils renseignements: Secretum meum mihi, leur dit-il: je suis journaliste et je suis tenu au secret un peu comme les confesseurs; du reste, si j'ai menti ou si je me trompe, je suis prêt à me rétracter devant le public; interrogez le Souverain-Pontife; s'il vous donne raison, je suis à vos ordres. Comme on le pense bien, les choses en restèrent là, on se garda bien d'interroger Pie IX.

Trois ou quatre ans plus tard, Mr Micciarelli étant allé voir le Saint-Père, Pie IX lui montra un magnifique crucifix suspendu au-dessus de son lit: Il m'a été donné, dit le St Père, par l'Empereur des Français; et les deux envoyés qui me l'ont apporté de sa part, étaient deux médecins célèbres de Paris qui avaient l'ordre secret d'examiner combien j'avais encore à vivre. — J'ai entendu souvent dire en France, répondis-je à Mr Micciarelli, que Pie IX espérait le retour de Victor-Emmanuel à de meil-

leurs sentiments ; savez-vous quelque chose à ce sujet ? Oui, me dit Mr. Micciarelli ; je venais de publier chez Dentu, à Paris, un opuscule sous le titre : *Appel au journalisme sur les lettres Napolitaines du Marquis Antonio Ulloa, Président du Conseil des Ministres de Sa Majesté François II, roi de Naples*; j'allai voir le St Père : Ah ! me dit-il, ah ! journalistes, vous ne respectez pas les Souverains ! — Mais, Très St Père, répondis-je, nous attaquons ceux que Votre Sainteté a excommuniés, les ennemis de l'Eglise. — Non, ne faites pas cela, reprit le St Père ; puisque vous défendez la cause de l'autorité, respectez les Souverains, attaquez-vous aux Ministres ; du reste Victor-Emmanuel est moins mauvais que vous ne pensez.

En 1849, Mr. Micciarelli était à Malte, propriétaire et rédacteur en chef du journal : *Le Moniteur Maltais, Echo des intérêts Catholiques en Orient*; là encore il était fort bien avec nos Pères ; et dans je ne sais quelle difficulté entre la Compagnie et l'Evêque, Mr. Micciarelli prit chaudement parti pour nous. Avant de publier son article, il alla le montrer à nos Pères, qui le forcèrent d'en retrancher tout ce qui était blessant pour Sa Grandeur. Mr. Micciarelli n'en revenait pas du respect de la Compagnie pour les autorités ecclésiastiques, même quand elle est pleinement dans son droit.

Encore un mot, Mon Révérend Père Provincial, sur ce Mr. Micciarelli. *La Germania*, journal catholique de Berlin, rapporte, dans son numéro du 12 Avril dernier, qu'on lui écrit de Zurich que ce Mr. Micciarelli est un chevalier d'industrie ; le journal berlinois cite la lettre sans ajouter un mot de commentaire. Vraiment si ce Monsieur est un filou, il n'en a pas l'air quoiqu'en dise l'anonyme de Zurich ; et je trouverais bien audacieux un homme qui continue, 4 mois durant après cet article de la *Germania*, de parcourir

l'Europe sans changer de nom ; donnant toujours la fondation de son journal comme but de son voyage, ne fréquentant que la Société élevée et se mettant partout en règle avec les Autorités ecclésiastiques et civiles, montrant à qui veut les voir toutes les recommandations qu'il tient des plus éminents personnages, séjournant longtemps dans les mêmes endroits (ici, v.g. il est resté plus d'un mois); etc.... Vraiment, ou c'est un effronté filou ou c'est un honnête homme ; ici nous le tenons pour un honnête catholique ; et sans savoir d'où vient l'article de Zurich, nous soupçonnons son auteur d'une jalousie de métier ou d'une autre passion tout aussi peu honorable.

Le Polonais, on le sait, a une dévotion toute particulière pour la Très Sainte Vierge ; et l'on dit même qu'il est possible de trouver des Polonais qui ne croient pas en Dieu ; mais que c'est chose impossible d'en rencontrer un seul qui, bien que Athée, n'aime pas la Très Sainte Vierge. Cet amour se prouve par bien des pratiques, entre autres par les noms que le peuple donne ici aux fêtes de Notre-Dame ; nombre de ces fêtes, la Purification, la Visitation, l'Assomption, la Nativité, outre le nom liturgique, en ont un autre plus usité que le précédent et tiré d'une cérémonie usitée en ce jour ou des fruits que produit la terre à l'époque de l'année où tombe cette fête. C'est ainsi que l'Assomption s'appelle Notre Dame des herbes, parce que le peuple apporte à l'église des herbes à bénir en ce jour ; on les conserve ensuite précieusement et l'on en donne aux animaux malades pour les guérir. – Le soir de la fête, à 5 heures et demie, un brave paysan vient me prier de donner la Sainte Communion à quelques personnes qui attendaient dans l'église. Le 27 | 15 août, jour de l'Assomption pour les Ruthéniens, il en viendra à 7 heures du soir demander la même

grâce. Comme vous le voyez, mon Révérend Père, ces communions tardives ne sont pas chose chimérique ni même rare ici.

R^{ae} V^{ae}
Infimus in X^{to} Servus
Vivier. S.J.

Mission de Bombay. — Lettre du Père Pagani au R.P. Provincial de Naples.

Fort-Chapel, 20 Octobre 1877.

Mon R.P. Provincial,

P.C.

J'ai reçu la lettre que le P. Janelli m'a écrite en votre nom, et je vous remercie, Mon R.P. Provincial, de tout mon cœur pour tant de bonté. Monseigneur Meurin, notre Evêque, a déjà achevé sa Visite apostolique dans le Malabar. Cependant les longues et importantes communications avec le Saint-Siège, qui en sont la suite, l'ont déterminé à me laisser encore dans la charge de Pro-Vicaire Apostolique, jusqu'à la fin de la tournée pastorale que Monseigneur fera ensuite dans son Vicariat. Vous désirez, mon R.P. Provincial, des nouvelles édifiantes de cette Mission. J'eus bien souvent envie de vous écrire: mais d'abord les occupations m'en ont toujours empêché, puis j'ai presque oublié l'italien, que je ne parle plus depuis 18 ans. Pourtant je veux enfin m'y mettre, et satisfaire à vos désirs. Je vous dirais tout d'abord que la

Providence du bon Dieu a bien voulu venir à mon aide pendant tout ce temps de mon administration : des secours pécuniaires me sont parvenus de tous côtés. C'est ainsi que j'ai pu bâtir la maison du Noviciat ; elle ne m'a coûté que 15,000 roupies, c'est-à dire environ 35,000 francs ; somme très modique selon l'avis de ceux qui s'y connaissent. Le bâtiment est très beau ; ce sont nos Frères Coadjuteurs qui ont dirigé les travaux. Dans la partie inférieure, il y a tous les offices de nos Frères Coadjuteurs.

Nous avons maintenant 6 Novices Scolastiques et 6 Coadjuteurs. Parmi les Scolastiques, il y a un jeune Anglais, Officier d'artillerie, converti du Protestantisme. On attend dans peu de temps le pieux Général Anglais, Mr. Powan, lui aussi converti, qui a été reçu comme Frère Coadjuteur. Sa femme se fera religieuse. On a dû demander au Souverain Pontife et à Notre T. R. P. Général les permissions nécessaires pour l'âge, etc.

J'ai pu bâtir aussi pendant ce temps une jolie petite église non loin de Bombay, à Parell, centre des ouvriers de deux Compagnies de chemin de fer, et une autre à Igatpuri dans les montagnes. Mais ce que je regarde comme un trait tout-à-fait remarquable de la Bonté divine à mon égard, c'est que j'ai réussi après une longue correspondance à obtenir du Gouvernement Anglais le subside de 57,000 francs, c'est-à-dire la moitié de la somme qu'il me fallait pour bâtir un orphelinat dans l'île de Salsete près de Bombay, où la Compagnie avait autrefois un magnifique Collége. Depuis, le Gouvernement m'a promis aussi des secours pour la construction d'une nouvelle église dans la Mission de Kunacchee dans le Siad, qui forme la partie septentrionale de ce Vicariat.

La famine qui a désolé presque toute l'Inde nous a fourni le moyen d'envoyer presqu'un millier d'âmes au ciel.

C'est que sous prétexte de porter des secours matériels aux affamés, nos Pères furent envoyés aux différents campements où le Gouvernement les avait réunis ; c'est là qu'on a pu donner le baptême à un très grand nombre d'enfants qui se mouraient. On en acheta aussi un bon nombre. Un des missionnaires m'écrivit pour me demander s'il fallait acheter tous ceux qu'on lui présentait. Je lui répondis sur le champ de ne pas craindre ; il fallait profiter de la bonne occasion qu'on nous offrait de sauver tant d'âmes. On les acheta donc et on les envoya dans des chars à la Mission la plus proche pour y être nourris et élevés sous la direction des Sœurs Belges de la Croix. Plusieurs d'entre eux sont déjà morts. Un missionnaire m'écrivait, que des enfants qu'il avait baptisés, 500 étaient morts en peu de mois. D'autres ont été demandés et adoptés par des familles chrétiennes, et le reste est encore chez nous. Voilà, mon Révérend Père, la plus grande consolation que le bon Dieu m'ait accordée pendant le temps que j'ai dû gouverner la Mission : c'est qu'on a baptisé plus d'idolâtres, qu'on ne l'avait encore fait depuis que la Compagnie est chargée de ce Vicariat. C'est à la famine, comme je l'ai déjà dit, que nous devons ce succès ainsi que le bonheur d'avoir instruit et baptisé un bon nombre d'adultes. Celui qui a été le plus heureux en cette œuvre, c'est le P. Thomas Gallo, Génois, vieux missionnaire ; c'est le même qui a reçu de Dieu la grâce de convertir tous les condamnés à mort.

Je vous demande pardon, Mon R. Père, de la hâte avec laquelle j'ai écrit ces lignes. Je vous prie de me recommander au bon Dieu dans vos Saints Sacrifices.

Nicolas Pagani S.J.

Mission du Nouveau-Mexique.

Lettre du P. Laurent Fede à un Religieux de Saint Augustin. — Las Vegas, 31 Mars 1878.

Vous savez, Mon Révérend Père, qu'il y a déjà 6 ans que je suis arrivé au Nouveau-Mexique; et dans ces six ans, j'ai été un peu de tous les emplois : Curé, Missionnaire, Ecrivain, et maintenant Professeur et Surveillant des élèves. Puisque ce pays ne vous est pas très connu, je crois vous faire plaisir en vous donnant quelques détails, d'abord sur la région et ses habitants, ensuite sur le petit Collége de Las Vegas, que nous avons ouvert cette année-ci.

Le Nouveau-Mexique a, plus ou moins, l'étendue de toute l'Italie; pourtant il ne compte guère plus que 90,000 habitants, le plus grand nombre Mexicains, ou plutôt métis; issus d'Espagnols et d'Indiens. La langue qu'on parle en général est l'espagnole; cependant l'anglais est très répandu à cause du commerce avec les Américains. Les vrais Indiens de race pure, sont désormais en très petit nombre. Le pays est un vaste désert, traversé dans toute sa longueur par la grande chaîne des Montagnes Rocheuses. Les plaines sont très-élevées au-dessus du niveau de la mer; de sorte que, malgré une très basse latitude, le climat est plutôt froid que chaud. On ne peut pas cultiver cette immense solitude, faute de pluies régulières. Ce n'est que le long des petits ruisseaux, qui jaillissent au pied des montagnes, qu'on peut travailler la terre, et même avec une grande peine, puisqu'il faut arroser artificiellement tout ce qu'on sème.

Le peuple est simple, manque d'énergie pour entreprendre quoique ce soit, mais montre une grande constance à endurer les souffrances, et un grand attachement à ses usages. Il est très pauvre, car l'industrie est nulle et il n'y a pas d'affaires qu'on puisse commencer avec chance de succès. Les riches de l'endroit sont, premièrement les maîtres des troupeaux, qui ne manquent pas d'excellents pâturages dans ces plaines immenses; ensuite les commerçants qui vendent en détail les différents objets importés des États-Unis; enfin des avocats, personnes qui n'inspirent pas en général grande confiance et qui font leurs affaires aux dépens de ce pauvre peuple. Le vice dominant est l'ivrognerie, et de nombreuses familles en déplorent les tristes conséquences: il y en a beaucoup qui auraient pu vivre à leur aise, et qui sont réduites à la misère par leurs chefs, adonnés à ce vilain vice. Je ne vous parlerai pas des autres excès, auxquels on pourrait très-facilement porter remède, si la justice était ici autre chose qu'une comédie et ne se laissait mener par l'argent.

Pour ce qui est de nos ministères, ils nous demandent beaucoup de peine, et ne produisent pas assez de fruits, surtout à cause de la dispersion des habitants. Santa-Fé, petite ville de 5,000 âmes, est la cité plus importante, et la capitale du Nouveau-Mexique; vient ensuite Las Vegas, qui compte 2,500 habitants. Presque toutes les maisons sont réduites au rez-de-chaussée, et sont bâties en terre et paille, précisément comme on bâtissait en Egypte du temps de Pharaon. Du reste, l'air étant ici bien sec, les murs ainsi construits deviennent très solides. Le peuple est Catholique; malheureusement beaucoup de superstitions se sont introduites dans sa vie journalière et il faut les déraciner peu à peu. Des ministres Protestants ont établi par-ci par-là des églises; mais, grâce à Dieu, ils perdent leur temps; car ces Mexicains sont très-attachés à

leur foi. Ce sont surtout les livres que les Protestants répandent un peu partout avec toutes les vieilles calomnies contre l'Eglise Romaine et ses Ministres, et de plus les écoles qu'ils ont ouvertes, qui ont poussé nos Supérieurs à se hâter d'ouvrir un petit Collége pour empêcher les jeunes gens de tomber dans les mains de l'ennemi. Ainsi nous avons 4 maisons dans cet État et 3 autres dans le Colorado, qui est tout près et ressemble beaucoup au Nouveau-Mexique, sauf que les habitants sont presque tous Américains et parlent l'Anglais.

Quant au petit Collége de Las Vegas on peut dire que pour une première année d'existence, il est déjà florissant. Il compte 24 internes, nombre qui n'est pas du tout méprisable, si on a égard aux circonstances du pays; quelques demi-pensionnaires et une centaine d'externes, dont le nombre s'augmente de jour en jour. On enseigne la géographie, l'histoire, les Mathématiques, l'anglais, l'espagnol. La comptabilité constitue une branche principale de l'enseignement. Il y a quelques élèves qui aspirent au sacerdoce, et pour eux, (leur nombre est de 6 actuellement), on ajoute l'étude du latin. Il y a classe de musique, de piano, d'orgue etc.; et pour ceux qui le désirent, on enseigne aussi le français et l'italien. Comme vous voyez, mon Révérend Père, ce sont là des études accommodées à la capacité très bornée de ces gens, qui, on peut bien le dire, ne commencent que maintenant à aller à l'école: si on faisait davantage, on s'exposerait probablemant au sort d'Icare. Plus tard, si le bon Dieu bénit nos travaux et si nos Supérieurs le jugent à propos, on pourra faire quelque autre chose. Pour le moment nous suivons le principe de St. Augustin: *a minimo incipe*. Voilà, mon bon Père, ce que j'avais à vous dire de ce pays et de nos œuvres.

Laurent Fede. S.J.

Extrait d'une lettre du P. Rossi. - Nouveau-Mexique. - Collège de las Vegas, 20 Aout 1878.

.... Le 16e jour d'Avril il y a eu un examen public, suivi d'une distribution solennelle des prix. Toute la noblesse de Las-Vegas, tant des Catholiques que des Juifs et des Protestants, était très bien représentée. L'assistance se composait de 500 personnes. Toutes nos classes ont répondu à la satisfaction générale; la mienne fut la première à comparaître. Que Notre Seigneur soit béni! Le R. P. Mazzella, Visiteur de la Mission, et le R. P. Supérieur de la même Mission ont été émerveillés d'un succès aussi heureux. Toutes les classes, excepté celle du P. Fede, parlaient en anglais, ce qui étonna les Américains. En un mot ce fut un vrai triomphe; la réputation du Collège est assurée.

Alphonse Rossi. s. j.

Portugal. — Lettre du P. Tommaso au R. P. Provincial. — Barro, Torres Vedras, 4 Octobre 1877.

Mon R. P. Provincial.
P. C.

Il y a longtemps que je n'ai pas écrit à Votre Révérence, non par mauvaise volonté, mais dans le désir d'avoir assez de matière pour vous intéresser. Après la dernière Mission

donnée à Ponte-del-Rol je n'ai pas cessé de mettre la main à de nouvelles entreprises pour procurer le salut des pauvres pécheurs.

J'ai commencé avec le R. P. Marcellino, curé d'un village près de Barro, appelé Freiria, une mission ; mais ne pouvant y aller moi-même, à cause d'autres occupations domestiques, je demandai au R. P. Supérieur, de daigner y envoyer le P. Onorati. Le R. Père y consentit et le fruit répondit à nos désirs. Il prêcha pendant 16 jours, fut très goûté et put établir la pieuse confrérie de St Louis de Gonzague. 900 personnes se confessèrent. Dès le commencement du mois de Mars, j'ouvris une Mission de 8 jours à l'Incarnazione, paroisse située à 6 milles de Barro. Beaucoup de monde y accourut ; mais ayant vu pendant les deux premiers jours de la mission que l'on était insensible aux grandes vérités de la Religion, je consacrai la mission au très miséricordieux Cœur de Jésus, et la disposition du peuple changea en un moment : à l'insensibilité succéda la plus grande et la plus salutaire émotion. Il y eut 600 confessions, et le dernier jour, 550 personnes se nourrirent du pain des Anges. Beaucoup continuèrent à fréquenter les sacrements, malgré la distance de l'église, où ils doivent se rendre pour participer aux Saints Mystères. Que le bon Dieu bénisse ce bon peuple et le fasse persévérer. Une vieille de 64 ans eut le courage d'assister chaque soir aux exercices : elle avait pourtant 3 milles de chemin à faire à pied pour venir, et devait s'en retourner de même. Il était minuit passé quand elle rentrait à la maison. Elle s'encourageait dans sa fatigue par la pensée du Ciel.

Les fruits ne répondirent pas à nos travaux dans une autre mission donnée pendant la Semaine Sainte à Almargen de Bispo, soit parce que l'époque était mal

-choisie, soit à cause du voisinage de Lisbonne. On sait par expérience que les villages voisins des villes absorbent le venin de la corruption et vivent sous l'influence de cette atmosphère empestée. 160 personnes seulement s'approchèrent des sacrements.

J'ai prêché le mois de Mai dans la même église; il y eut assez grand concours aux jours de fêtes; pendant ce mois nous avons eu 1200 communions.. Pendant le mois de Juin, outre la Neuvaine du Sacré Cœur, j'ai prêché et confessé pendant 4 jours à Ramalhal où 450 personnes communièrent. A Laurinha j'ai prêché 3 fois le jour du Sacré Cœur et 200 personnes s'approchèrent de la Sainte Table. J'ai passé un jour à Pabul où je prêchai 2 fois et entendis 50 personnes. – Je prêchai aussi à Ponte-de-Rol et je confessai 72 personnes.

Je conçus la pensée de fonder la pieuse Congrégation de St. Louis de Gonzague à Barro, dans le but d'empêcher autant que possible les terribles ravages que fait ici le vice d'impureté. Il semble que cette pensée me vint du Ciel car la foule de ceux qui donnèrent leur nom fut très considérable. Le 1er jour 270 jeunes filles donnèrent leur nom et 300 communièrent. La dévotion à St. Louis a je ne sais quoi d'attrayant qui la rend aimable; nous en connaîtrons les fruits en son temps. Au mois de Juillet, les invitations pour prêcher et confesser étaient si nombreuses que je ne pouvais les accepter toutes. Cependant sachant que quelques uns de nos Pères se trouveraient à Barro, au mois d'Août, pour s'y reposer des fatigues de leurs travaux apostoliques, et n'ignorant pas que le repos du Jésuite consiste à travailler toujours davante, je promis de satisfaire à toutes les demandes soit par moi-même, soit par quelqu'un de mes confrères.

Je choisis pour ma part la paroisse de Maxial où je prêchai et confessai pendant 7 jours: l'église était tou-

jours comble ; il y a eu 600 communions. A Moita-dos-Ferreiros, je prêchai un triduum, et confessai 80 personnes. Le P. Joseph Guerreiro, donna aussi 3 triduum, à Vimeiro, Atalaia et Carvoeira. Il eut la consolation de confesser plus de 700 personnes ; le P. Onorati de la province de Rome prêcha un triduum à l'Incarnazioné et dans une autre paroisse ; il entendit 200 confessions ; Après cela il prêcha pendant 4 jours à Ramalhal : 200 personnes reçurent la Sainte Communion. Les paysans de cet endroit craignant pour leurs moissons demandèrent aux Pères Franciscains et Jésuites de vouloir bien bénir leurs champs. Dieu récompensa la foi de ce bon peuple ! Mais voici qui est encore plus intéressant. Le P. Machado et moi nous allâmes donner la retraite au Clergé et aux Séminaristes de l'Île Madère, sur l'invitation de Monseigneur l'Évêque de Funchal, capitale de l'Isle. La fertilité de ce pays vous est connue : le climat est très doux, on y rencontre de ravissants points de vue. La population est de 100,000 habitants, celle de la Capitale de 25,000. Le peuple est assez religieux mais presque abandonné. L'Évêque est très jeune, très instruit et plein de bonne volonté. Mes très chers Pères, nous dit-il, l'Église dans ce royaume comme partout ailleurs est dans les chaînes ; je voudrais au moins que mon clergé me soutînt dans mes efforts ; que puis-je faire sans lui ? Ce que pourrait un général sans soldats. Notre mission sera donc de donner la retraite d'abord aux prêtres, puis aux séminaristes. Vous aurez la bonté d'attendre 16 jours avant que de commencer ce travail, afin que nul de mes prêtres ne puisse avoir d'excuses pour s'exempter de cette retraite, je me chargerai de toutes les dépenses et pour l'habitation et pour la nourriture. Nous nous déterminâmes à faire le catéchisme aux enfants et des sermons au peuple pendant

les 5 Dimanches que nous devions passer ici. Les fruits surpassèrent notre attente. Le P. Machado faisait le catéchisme aux enfants, et s'en acquittait au grand avantage de tous, même des adultes, à cause des explications claires et précises qu'il leur donnait. A cet exercice succédait le chant d'un cantique, après quoi je faisais le sermon. Le tout ne durait pas plus de deux heures. Je choisis 5 sujets : le salut de l'âme - le scandale - la confession - le respect humain - et l'amour de Dieu. Le peuple privé tout-à-fait de telles vérités, et habitué à une manière de prêcher froide et stérile, se montra avide de la parole divine, et plein d'enthousiasme. Il pleura en apprenant notre départ et se crut malheureux de ne pouvoir pas nous conserver : que notre pays est malheureux, disait-on, le bien ne fait que s'y montrer et passe, tandisque le mal jette parmi nous de profondes racines. Le fait est que les Francs-Maçons dans leur rage, insultèrent par leurs infectes journaux, et Monseigneur l'Evêque et les Missionnaires ; mais leurs efforts furent impuissants. Le peuple plein d'amour pour nous et encouragé par la présence de Monseigneur à tous nos exercices, encombrait l'église au nombre de 4 à 5000 personnes, et donnait ainsi un démenti aux atroces calomnies des méchants.

Quelques jours avant notre départ, deux paysans vinrent nous visiter tout en pleurs. Ah ! mes Pères, dirent-ils, vous nous quittez, comment vivrons-nous abandonnés ? Où irons-nous entendre la divine parole qui apprend le chemin de la vertu, qui émeut le coeur et rend bon ? Prenez courage, leur dis-je, vous avez dans votre Ile des prêtres fervents qui .... - Ah, mon Père, dit-il en m'interrompant, il y en a bien peu qui ait le zèle des âmes : la plupart sont esclaves de l'argent ! - Allons, ne murmurez pas contre votre clergé ; je vous assure que vous avez encore de bons prêtres, et la retraite les rendra encore meilleurs ; Enfin, ils ajoutèrent ; nous avons beaucoup

prié et pleuré afin que vous restiez avec nous, et nous prierons et pleurerons jusqu'à ce que vous ou quelques autres de vos Pères viennent demeurer parmi nous. Ils nous offrirent une corbeille de raisins que j'acceptai. Ayant fait remplir la corbeille de pain, et mis plusieurs médailles, je la leur rendis et les renvoyai dans la paix du Seigneur.

Quelques mots sur la retraite. 12 prêtres et 12 séminaristes seulement consentirent aux désirs de l'Evêque. Cependant dans ce petit nombre le bon Dieu montra la puissance de sa grâce. Tous pleurèrent comme des enfants et reçurent de grands secours spirituels. Le dernier jour, ils renouvelèrent leur promesse d'obéissance à l'Evêque. Celui-ci leur donna un paternel embrassement, et fit un discours émouvant qui nous fit pleurer. Ces prêtres, comme des soldats pleins d'ardeur à la voix de leur Capitaine, descendirent sur le champ de bataille pour combattre les combats de Dieu. Ah! plût à Dieu que je pusse passer le reste de mon inutile vie à parcourir ces montagnes et ces vallées à la recherche des âmes et donner mes sueurs et mon sang pour elles.

Le 24 Septembre, sur l'invitation du R.P. Neto, prêtre très zélé de Funchal, nous allâmes confesser dans le Couvent des Capucines. Il était 10 heures avant midi quand je cessai de confesser, lorsque une Dame Dona Maria Paula do Rego, fervente Catholique, vint à ma rencontre, me priant de vouloir bien visiter une famille qui demeurait à quelque distance de la Ville, pour essayer de faire confesser un homme qui depuis 15 ans ne s'était pas approché des Sacrements. Pourquoi, demandai-je, ne se confesse-t-il pas ?.- Elle me répondit: lorsque nous insistons pour le faire confesser, il nous répond qu'il ne le fera qu'à un religieux étranger; du reste il fait beaucoup d'aumônes et ne semble pas privé de bons sentiments.-

A cause du manque de sommeil la nuit précédente, je me

sentais fatigué. Cependant offrant au bon Dieu ce sacrifice, je dis à cette dame : j'irai après midi. J'en dis un mot à l'Évêque, qui me répondit que j'allais probablement donner un coup d'épée dans l'eau.

A 2 heures arrive une voiture. Accompagné du Secrétaire de l'Évêque je partis pour la maison indiquée. A notre arrivée nous fûmes reçus par la dame de la maison accompagnée d'une des filles de celui que nous voulions convertir. Je leur exposai le but de ma visite, elles se réjouirent comme si un ange était entré dans leur maison. Je me fis annoncer au malade, avec ma qualité de Père étranger.

Après nous avoir fait attendre un assez long temps, on nous introduisit près d'un vieillard âgé de 60 ans, dont la moitié du corps était paralysé. Il fixa sur moi deux yeux immobiles, mais expressifs, comme s'il eût voulu scruter mes intentions. Je me plaçai à côté de lui sur un sofa, et Mr le Secrétaire resta vis-à-vis de nous. Après les compliments d'usage : je suis un Père Italien, lui dis-je, j'ai parcouru plusieurs parties du monde pour faire du bien aux âmes, et c'est avec le même désir que je suis venu vous voir. - Mais je ne vous connais pas. - Oh! les Catholiques se connaissent et s'aiment partout où ils se rencontrent, nous sommes tous frères, enfants du même Père, rachetés au prix du même sang, et destinés à une patrie commune, le Ciel. - Cette pensée lui fit une bonne impression : il commença à me dire le bien qu'il faisait, les aumônes qu'il donnait, ajoutant que le bon Dieu lui pardonnerait ses péchés, à cause de ses bonnes œuvres. - Oui, lui dis-je, le Seigneur pardonne les péchés à tous ceux qui se confessent dans les dispositions convenables. - Mais moi, je lis l'Evangile et je connais toutes les vérités nécessaires au salut. - Non, mon ami, vous vous trompez, vous énoncez là un principe qui sent le protestantisme. Nous, catholiques, nous devons admettre des vérités de foi qui ne sont pa dans

l'Evangile, et nous sont transmises par la tradition. Ces vérités, l'Eglise infaillible nous les enseigne. De plus, l'Evangile lui-même, nous ne devons pas l'interpréter suivant notre caprice, comme font les protestants, mais selon la doctrine de l'Eglise; n'admettez-vous pas cela? - Oui mon Père, je l'admets - Eh bien, l'Eglise comme l'Evangile, nous apprend la nécessité de la confession. - Mais, mes bonnes œuvres me sauveront! - Pour empêcher le dialogue de trainer en longueur, je fis signe au Secrétaire de se retirer. Quand je fus seul avec mon malade, je continuai: Mon très cher ami, je n'aime pas les détours et les chemins tortueux, mais j'aime à vous dire toute la vérité, telle que je la connais: je suis venu uniquement pour sauver votre âme, séparée de Jésus-Christ depuis 15 ans. Puis, lui ayant donné une accolade affectueuse, je repris: je ne vous laisserai pas avant de vous avoir fait l'ami de Dieu par une bonne confession. Le bon vieillard se mit à pleurer à sangloter comme un enfant qui retrouve sa mère après plusieurs années d'une séparation forcée. On entendait ses soupirs et ses exclamations par toute la maison. J'essuyai ses larmes et le calmai. La grâce avait triomphé: les premiers mots du malade, au milieu de sa vive émotion furent: je veux me confesser! mais, pas aux prêtres de l'Ile. - J'entendrai votre confession moi-même, et de suite, lui dis-je. - Demain, reprit-il - Mais demain, je serai en mer dès le matin. - Comment puis-je m'examiner? - Je vais le faire moi-même, vous n'aurez qu'à répondre oui ou non à mes interrogations. Je passai 1 heure un quart avec lui, et je n'eus pas de peine à me persuader de sa contrition, car nous étions souvent interrompus par ses larmes; ses sanglots étaient vraiment une douce musique pour moi. En lui donnant la pénitence, je fus tenté de rire. - Savez-vous réciter le rosaire, lui demandai-je? - Cette dévotion, reprit-il, n'est pas juste, car il y a plus d'Ave Maria que de Pater, et

il est injuste de donner plus à la Sainte Vierge qu'à Notre Seigneur. Je ne voulus pas insister pour le convaincre de son erreur, remettant à un temps meilleur à le détromper, je lui imposai donc une autre pénitence.

Après l'absolution, le vieillard ne se possédait plus de joie. Il m'embrassa et me dit : c'est le plus heureux jour de ma vie ; que le Seigneur donne mille bénédictions à Votre Révérence et sur la terre et au Ciel. – Je le disposai à la Communion pour le lendemain, et j'avertis les gens de la maison de prier le Curé de venir la lui donner. Après cela, je démontrai au pénitent qu'il était convenable de demander pardon à ceux de sa maison qu'il avait scandalisés, et je m'offris pour le faire en son nom. En ayant eu la permission, je fis appeler ses filles et Mr le Secrétaire. Puis je leur dis : Votre père aurait dû vous précéder dans le chemin de la vertu, mais il a plutôt mis des obstacles à votre salut, par son éloignement de l'Eglise, il vous demande pardon du scandale qu'il vous a donné. – Oh ! mon bon Père, quelle scène émouvante se passa alors ! – qui eût pu contenir ses pleurs à la vue de ces jeunes filles qui avaient désiré si longtemps la conversion de leur père ? toutes baignées de douces larmes elles s'élancèrent au cou du vieillard lui demandant elles-mêmes pardon. Je pleurais et j'ose dire que les Anges mêmes eussent pleuré de joie s'ils en étaient capables.

Afin d'assurer le fruit de cette conversion, je dis à mon pénitent qu'il convenait qu'il se confessât plusieurs fois l'année. Oui, reprit-il, Mon cher Père, mais pas aux prêtres de l'île. – Je pars demain et ne sais pas si la divine Providence me ramènera ici, lui dis-je, voyez-vous ce prêtre, et je lui montrais le Secrétaire de l'Evêque, il sera mon substitut, en êtes-vous content ? il viendra vous confesser. – Oui, reprit le malade avec une sainte joie.

Il se faisait tard quand je pris congé de la famille, et au sortir de la salle une dame me donna un rouleau d'argent me disant : Acceptez cela, mon Père, et distribuez le aux pauvres, ou faites en quelque autre usage que vous voudrez. Sans y penser je pris cet argent mais après réflexion je le remis à la donatrice en lui disant : distribuez le vous-même, Madame, aux pauvres qui se présenteront, afin qu'ils prient Dieu pour le salut de notre bon vieillard. Et je partis tout consolé dans le Seigneur, surtout à cause de mon refus de l'argent ; car dans cette île, on accuse le Clergé d'avarice, et de fait tout le monde ici est esclave de l'argent. Voilà, mon R.P. Provincial, le récit du peu de bien que Dieu a bien voulu faire par le ministère du plus inutile enfant de St Ignace.

Je suis en union de vos Saints Sacrifices.

Rae Vae infimus in Xto Servus

Tommaso Vitale, S.J.

France. — Réunion des jeunes gens de la Rue de Sèvres (Paris). — Vingt-cinquième anniversaire de la Fondation.

La Réunion de la Rue de Sèvres a pour but de grouper les jeunes gens chrétiens, qui, après avoir terminé leurs études, viennent à Paris suivre les cours de l'enseignement supérieur et se préparer aux différentes carrières de la vie publique.

Elle est avant tout une Congrégation de la très-sainte Vierge, qui aide à conserver dans le monde les habitudes de piété contractées au Collège ; mais, en outre, elle offre les plus précieuses ressources pour former aux études sérieuses et à la pratique de la charité : Conférence littéraire, Bibliothèque, Conférence de St Vincent de Paul, etc.

Fondée en 1852, à l'origine même du Collège de Vaugirard, la Congrégation des jeunes gens s'est d'abord réunie dans ce Collège ; de Vaugirard elle fut transportée à l'école Sainte-Geneviève, et de là, après quelques années, elle a été définitivement fixée à la rue de Sèvres par le Révérend Père Olivaint, de sainte mémoire.

On se réunit les 1er, 3e (et 5e) dimanches du mois pour entendre la sainte Messe qui est accompagnée d'une instruction spéciale ; la plus grande assiduité est de tradition.

Vers la fin de l'année scolaire, une retraite spirituelle rassemble les membres de la réunion à la maison de campagne de l'école Sainte-Geneviève, à Athis (Seine-et-Oise).

La Conférence littéraire, qui a pris le nom de Conférence Olivaint, tient ses séances dans des salles spécialement créées à l'usage des jeunes gens, le mercredi de 8h à 10h 1/2 du soir. La politique en est toujours sévèrement exclue, mais tous les autres sujets, qui sont toujours écrits, peuvent y être traités. Une discussion libre et générale complète, s'il y a lieu, le travail des conférenciers. La Conférence termine ses travaux au mois de Juin par une séance solennelle de clôture. Les membres de la Réunion sont de droit membres de la Conférence.

Une bibliothèque, en rapport avec leurs études et leurs besoins, leur est exclusivement réservée ; ils peuvent y venir travailler tous les jours.

Une Conférence de St Vincent de Paul, sous le titre de conférence St Pierre-St Paul, composée des membres de

la Réunion, se tient aussi dans le même local. Elle a à son tour fondé une conférence suburbaine dans la commune de Malakoff, près Vanves.

La Réunion des jeunes gens forme une sorte de pépinière où toutes les œuvres catholiques de Paris viennent puiser des recrues; les conférences de St. Vincent de Paul, les patronages d'apprentis, l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, etc., y comptent des membres nombreux.

Le but de cet œuvre complexe n'est pas seulement de prémunir contre les dangers de Paris, mais aussi de préparer à l'Eglise des défenseurs intrépides, de former pour la France des hommes d'étude et de travail, d'initier les jeunes gens au mouvement catholique qui s'accentue de jour en jour, afin que, de retour dans leurs familles, ils soient eux-mêmes les promoteurs de tout bien dans leur pays.

La Réunion est en majeure partie composée d'anciens élèves des collèges dirigés par les R.R.P.P. Jésuites, mais elle ouvre ses portes avec joie à tous les jeunes gens chrétiens sortant des autres Colléges.

Le dimanche 19 Mai 1878, la Réunion des Jeunes Gens de la rue de Sèvres célébrait la fête du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

A 8 heures et demie, dans la chapelle de la Congrégation, devenue trop étroite pour contenir les nombreux membres qui s'y pressaient, la messe était célébré par S. E. Monseigneur le Cardinal-Archevêque de Paris, qui avait bien voulu répondre à la respectueuse invitation du R.P. Directeur. Après la communion générale, Son Eminence daigna, dans une allocution paternelle, rappeler la nécessité et les fruits de l'association, et tracer le rôle réservé à la jeunesse catholique dans le service de Dieu et la défense de l'Eglise.

A 5 heures du soir on se retrouvait au Collége-

de Vaugirard, berceau de l'Oeuvre, pour assister à un salut solennel où les anciens Présidents, au nom de tous, renouvelèrent l'acte de consécration à la très-Sainte Vierge.

On descendit ensuite au parloir, et Mr Michel Cornudet lut le rapport suivant:

Messieurs,

Vous célébrez aujourd'hui le 25e anniversaire de votre fondation, votre année jubilaire, ou, pour parler un langage plus mondain, mais qui a aussi une signification digne de respect, vos noces d'argent. Dans les familles chrétiennes, on a conservé ce touchant usage de fêter pieusement et joyeusement l'anniversaire du jour où un foyer nouveau s'est fondé. On oublie alors, et au moins pour un moment, les tribulations, les inquiétudes, les douleurs qui traversent toute vie humaine, même la plus heureuse, et on s'abandonne au souvenir des bénédictions reçues, à la joie d'une réunion où le père et la mère, blanchis par l'âge mais rajeunis par de pures émotions, ont convié leurs enfants, couronne glorieuse dont le poids est si doux bien qu'elle ait parfois ses épines.

Plus rares sont les ménages qui parviennent aux noces d'or. Dieu vous donnera, je l'espère, d'atteindre ce grand âge. Mais, en attendant ce jour que bien peu d'entre nous sans doute pourront voir, il a semblé à ceux qui vous dirigent que l'anniversaire qui nous réunit aujourd'hui était bien choisi pour retracer l'histoire de la famille de Notre-Dame Auxiliatrice, de sa fondation, de ses accroissements, de ses joies et de ses épreuves, et aussi de ses gloires. Le R. P. Hubin et le Conseil de votre réunion ont daigné me confier le soin d'écrire cette page de vos annales. C'est un grand honneur pour moi; car j'en aperçois, auprès de moi, de plus dignes, qui ont supporté le poids des premiers jours, qui ont posé, à la base de l'édifice que vous voyez maintenant et si beau et si solide, les exemples

et les traditions dont nous, venus plus tard, nous n'avons eu qu'à nous inspirer. Mais vous me permettrez d'ajouter que cet honneur est aussi pour moi une grande joie. En me reportant au jour, déjà bien éloigné mais toujours béni, où j'ai prononcé dans la petite chapelle de la rue des Postes cet acte de consécration que vous connaissez, les années de ma jeunesse repassent devant mes yeux, et je me dis que, si elles ont pu conserver quelque bonheur, elles le doivent à votre pieuse et fraternelle association. Lorsque vous m'avez chargé de faire ce récit, vous m'avez donné l'occasion de dire tout haut ma reconnaissance et celle des générations qui ont déjà passé par vos rangs, et je vous en remercie.

Avez-vous lu, Messieurs, quelqu'un de ces admirables livres de raison où s'est conservé l'histoire des fortes et fécondes familles de notre ancienne France et qui ont été récemment mis au jour par un infatigable chercheur? Vous y avez vu sans doute que le père de famille, avant de rapporter les traditions des ancêtres et les évènements de sa propre vie, inscrivait en tête du livre la devise de sa race, comme un résumé des enseignements qu'il avait reçus lui-même de ses pères et des conseils suprêmes qu'il entendait laisser à ses enfants. Vous aussi, Messieurs, vous avez votre devise: ce sont les principes qui vous dirigent et le but qui a présidé à votre fondation. Avant donc de mettre sous vos yeux l'acte de naissance de la famille, vous me permettrez d'inscrire ici votre devise, en vous rappelant et ce but et ces principes. Ce sera d'ailleurs l'affaire de peu de mots.

On a souvent cité ces paroles par lesquels Ozanam résumait le but de la Société de St-Vincent de Paul: "Nous avons voulu, disait-il, mettre notre chasteté sous la sauvegarde de la charité." L'idée-mère de votre fondation émane de la même inspiration: vous avez voulu mettre votre foi et vos

mœurs sous la sauvegarde de la piété et de l'amitié chrétienne, et, comme on place au berceau de l'enfant la médaille de Marie Immaculée, vous avez choisi la très-Sainte Vierge comme témoin et garante de vos résolutions. Nous le savons tous, hélas! par expérience, la nature humaine est faible, et la tache originelle n'est pas un vain mot. Quand le mal nous sollicite, il trouve en nous-mêmes un complice. Notre intelligence obscurcie invente volontiers des sophismes à travers lesquels nos passions s'empressent de passer. Aussi je ne m'étonne pas quand les mondains, si indulgents pour certaines faiblesses coupables, nous disent en ricanant : "Il faut bien que jeunesse se passe, et d'ailleurs nous ne croyons pas à la vertu d'un jeune homme de 20 ans." Ils se trompent, Messieurs, et cependant ils ne peuvent pas ne pas parler ainsi ; car ils ne connaissent pas le don de Dieu. Humainement parlant, le jeune homme chaste est un mythe. Pour conserver nos mœurs au milieu des assauts du dedans et du dehors, il faut une force qui n'est pas de nous, et cette force, c'est le corps divin de Notre-Seigneur qui nous la donne et qui, seul, peut nous la donner. La piété, la fréquentation des sacrements, telle est donc votre première et principale sauvegarde.

J'en ai nommé une seconde : l'amitié chrétienne. Le cœur du jeune homme a besoin d'affection et d'épanchement, il lui faut quelqu'un, une âme sœur, à qui il puisse confier ses peines, communiquer ses joies, avec qui il puisse partager ses plaisirs, ses aspirations, ses rêves, si vous voulez, qui parle la même langue que lui, celle qu'on n'a qu'à 20 ans, et qui puisse le comprendre. Cette affection, il la lui faut coûte que coûte, et plutôt que d'en manquer, il ira chercher des affections mauvaises et malsaines ; mais aussi lorsque la place est prise par les affections bonnes et pures, comme le jeune cœur se sent plus à l'aise et respire plus librement ! Dans votre réunion, Messieurs, — et c'est un de vos privilèges, — vous avez

donc cherché et vous avez trouvé des amis chrétiens qui vous fortifient et que vous fortifiez.

Piété et amitié, voilà votre devise : elle a été celle de vos aînés comme elle est aujourd'hui la vôtre, et elle va m'aider à vous raconter votre histoire.

Un matin du mois de décembre 1852, neuf jeunes gens, anciens élèves de Brugelette, se promenaient ici-même sur la terrasse du Collége. Un des Pères de Vaugirard, leur ancien professeur à Brugelette, partageait leur promenade et leur causerie. Ils sortaient de la chapelle, et, tout joyeux de se trouver réunis, ils s'entretenaient des maîtres aimés qu'ils avaient laissés par delà la frontière, des camarades qui, sur la terre étrangère, avaient remplacé pour eux la famille absente. Reportez-vous un instant par la pensée, Messieurs, à cette époque où un grand évènement venait de s'accomplir. Chassés de France depuis les funestes ordonnances de 1828, les Pères de la Compagnie de Jésus venaient à peine d'y rentrer, grâce à cette loi bienfaisante du 15 Mars 1850 que nous devons tous saluer, en passant, puisque c'est à elle que nous devons nos maîtres. Jusque-là, les familles chrétiennes de France trouvaient difficilement, sur le sol de la patrie, des maisons d'éducation où l'âme de leurs enfants fût en sûreté. Il y en avait quelques unes, et je serais un ingrat si les murs de Vaugirard ne me le rappelaient pas. Mais elles étaient rares, et un grand nombre de parents envoyaient leurs enfants à l'étranger, à Brugelette surtout qui était plus français que belge. Pour la plupart, nous n'avons pas connu ces temps, Messieurs; Dieu veuille en épargner le retour à nos enfants! Sachons au moins apprécier notre bonheur et ne pas mériter le reproche que le poète latin adressait aux cultivateurs de son siècle!

Mais par cela même que Brugelette était véritablement pour ses élèves une seconde famille, ceux-ci étaient

d'autant plus désireux de revoir souvent ceux de leurs anciens maîtres que les temps meilleurs ramenaient à Vaugirard, et leurs camarades rentrés à Paris. Quelques jours avant celui où nous les retrouvons sur la terrasse de Vaugirard, les neuf dont j'ai parlé s'étaient réunis chez l'un d'entre eux, et là, après une amicale conversation, ils avaient résolu de faire revivre une de ces congrégations de la Ste Vierge qu'ils avaient aimées à Brugelette, grâce auxquelles ils étaient restés bons écoliers, et qui les aideraient à demeurer étudiants vertueux. La résolution prise, ils étaient allés trouver le P. Gagarin qu'ils avaient connu à Brugelette et qui venait d'arriver à Vaugirard, et ils lui avaient demandé d'être leur directeur. Quelques objections furent présentées : Vaugirard était bien loin, ils étaient bien peu nombreux, le bon Père était très-occupé.... Mais ces jeunes gens avaient la foi, une foi ardente. La foi qui transporte les montagnes, saurait bien leur faire franchir, à eux, le chemin de Vaugirard ; elle vint à bout de toutes les objections, et le 5 décembre 1852 la première réunion eut lieu dans cette petite chapelle que vous pouvez voir encore derrière l'horloge et à laquelle je ne puis m'empêcher d'envoyer un souvenir attendri pour les douces émotions qu'elle a excitées jadis dans mon âme d'enfant et que ma barbe grise n'a point effacées. Les noms de ces vétérans méritent d'être conservés : c'étaient Messieurs Henri Colombel, Raymond de Gassard, Charles de Guinaumont, Paul Lauras, Charles de Maistre, Joseph du Ranquet, Emmanuel de La Rochethulon, Félix de Roquefeuil et Ernest de Toytot. Vous voudrez, Messieurs, les saluer avec moi.

A cette époque reculée, il y avait un secrétaire qui tenait les procès-verbaux de chaque réunion. Quelques débris en sont venus jusqu'à nous et le procès-verbal de la première réunion a échappé à la main du temps. Je le reproduis dans toute sa simplicité : "5 décembre 1852. — *A 9 heures du matin, nous étions réunis au nombre de neuf dans une petite chapelle du Collège de l'Imma-*

culée-Conception de Vaugirard pour donner naissance à une congrégation, sous le titre d'Auxilium Christianorum. Après la récitation du Veni Creator, le R. P. Gagarin, chargé de la direction de la Congrégation, nous entretint des qualités que doit avoir le Préfet, à l'élection duquel nous devions procéder; il parla aussi des qualités qui doivent se trouver chez les assistants. Ces avis furent suivis de la messe, après laquelle le Préfet et les assistants furent élus par chaque membre de la Congrégation qui donna son suffrage par écrit. D'après le résultat des votes, Charles de Maistre fut élu Préfet, Emmanuel de La Rochethulon, premier assistant, et Paul Lauras, deuxième assistant, tous trois anciens élèves de Brugelette. Ils firent en particulier, et avec le concours du R. Père Directeur, le choix d'un secrétaire, Charles de Guinaumont, ancien élève de Brugelette et du Collège de la Providence d'Amiens, et à cause du petit nombre des membres de la congrégation, d'un seul conseiller, Raymond de Gassard, ancien élève de Brugelette et du Collége de Vannes. - La messe, finie vers dix heures, avait été suivie du déjeuner après lequel nous nous rendîmes dans la petite maison du Collége qui est située de l'autre côté de la rue, et nous y restâmes jusqu'à midi."

Dès cette première période de son histoire, la réunion était donc, sauf le nombre qui s'est accru singulièrement et le déjeuner qui a été supprimé, ce qu'elle est aujourd'hui. On se réunissait tous les quinze jours, on entendait ensemble la messe et une instruction spécialement adaptée aux besoins de la jeunesse, la plupart des congréganistes s'approchaient de la sainte-Table. Un Préfet, aidé de deux assistants, présidait aux exercices, et le conseil apportait ses lumières à la direction de la pieuse Association.

Les débuts de l'Œuvre furent lents, obscurs, parfois pénibles, et, le dirai-je, plus d'une fois des tentations de découragement vinrent se dresser devant la bonne volonté de ceux qui l'avaient entreprise. Elle vivait néanmoins, mais il fallait la développer. Pour aider à son accroissement, on songea à quitter Vaugirard;

la première trace de cette pensée se retrouve dans un procès-verbal du 3 juillet 1853. Avouons-le, Vaugirard était bien loin; je ne vous dirai pas qu'il était plus loin qu'aujourd'hui, vous ne voudriez pas me croire; mais assurément il le paraissait, car, à cette époque, les facilités de communication n'étaient pas ce qu'elles sont maintenant. L'école, aujourd'hui illustre, de la rue des Postes venait de s'ouvrir; c'est là que la Congrégation fut transférée à la rentrée des vacances de l'année 1853.

Alors, Messieurs, les accroissements furent rapides; la Compagnie avait ouvert de nouveaux collèges et les élèves qui en sortaient chaque année se donnaient rendez-vous à notre réunion; les jeunes gens chrétiens sortis de l'Université venaient aussi se joindre à nous. Le P. Gagarin avait semé, avait soigné la jeune plante aux débuts de sa croissance; il était réservé au P. Argand de lui donner ces allures de grand arbre qu'elle a conservées depuis. 7 ou 8 ans après sa fondation, la congrégation atteignait et dépassait bientôt le chiffre de cent membres.

Mais le croiriez-vous, Messieurs! comme Vaugirard, la rue des Postes parut bientôt trop éloignée du centre. Je ne veux pas rechercher si ce prétexte ne dissimulait pas quelque paresse; toujours est-il qu'en 1867, votre réunion fut transférée rue de Sèvres, et si paresse il y avait, elle avait du moins une excuse, car à ce changement on gagnait la direction du P. Olivaint et une demeure que l'on peut croire définitive.

Telle est l'histoire de votre Exode; j'arrive à celle de vos législateurs, je veux dire vos directeurs. Ce sont eux qui vous ont formés; c'est à leur zèle, à leur persévérance, à leur dévouement que vous devez d'être ce que vous êtes; une place à part leur est bien due dans le livre de famille. Dieu a rappelé à lui plusieurs d'entre eux; je serais plus à l'aise pour vous parler de ceux-là; pour les autres, vous suppléerez à ce que ma parole aura de forcément discret.

A tout seigneur tout honneur. A l'origine des choses, je rencontre le R. P. Gagarin. Sa belle et bonne figure m'apparaît pour la première fois dans cette matinée de décembre 1852 dont j'ai parlé. Il cause, et ses auditeurs sont suspendus à cette parole pleine d'entrain, de finesse et de gaîté, à laquelle s'ajoute ce charme indéfinissable que donne un léger accent étranger. Je le retrouve plus tard, dans sa cellule de la rue des Postes, où nos vétérans viennent causer avec lui ou plutôt l'entendre causer avec ce mélange d'esprit et de bonhomie que vous connaissez. C'est que le R. Père excelle dans ces entretiens intimes, et je m'explique maintenant cette phrase qui revient à chaque instant dans les premiers procès-verbaux de nos réunions : "*Tous les membres de la Congrégation étaient présents.*" Prince et Jésuite, la noblesse de sa race et l'ambition bien connue de sa Compagnie, avaient évidemment prédestiné le P. Gagarin au rôle difficile mais glorieux de fondateur d'empire.

Pendant une absence de plusieurs mois que fit le Père Gagarin, le R. P. Billot fut chargé de le remplacer. Il n'a fait que passer, mais son souvenir nous est resté comme une sainte et gracieuse apparition. Professeur de mathématiques spéciales à la rue des Postes, c'était un savant éminent, et l'illustre Cauchy faisait de lui le plus grand cas. Sa vie tout entière a été consacrée à faire des Polytechniciens. En 1871, il fut pendant huit jours un des otages de la commune. Plus heureux, j'allais dire moins heureux que ses cinq frères martyrs, il fut relâché et jusqu'à sa mort, arrivée en 1876, il resta ce qu'il avait toujours été, savant professeur et saint religieux.

De retour à Paris, le P. Gagarin reprit la direction de notre Oeuvre et la garda jusqu'en 1859. Alors parut le P. Argand. S'il était dans nos usages de donner à nos souverains des surnoms, comme le faisaient jadis les peuples au temps où ils n'avaient pas la prétention d'être eux-mêmes souverains, je dirais que le surnom de *Grand* aurait convenu au

P. Gagarin, et celui de Bien-aimé au P. Argand. Il avait, en effet, au plus haut degré le don du charme et de la grâce, et, comme il est Breton, ces qualités séductrices étaient temperées par une tenacité de caractère qui vient à bout de toutes les difficultés.

En 1864, le P. de Gabriac succéda au P. Argand. Ce que j'ai dit de celui-ci, je le répèterais volontiers de celui-là. Comme son prédécesseur, il avait le secret d'attirer à lui la jeunesse. Aussi ne m'étonné-je pas que les murs de l'école St Ignace, où il règne aujourd'hui, soient trop étroits pour les nombreux écoliers qui veulent se placer sous ses aimables lois.

Pendant que le P. de Gabriac nous dirigeait rue des Postes, on agitait déjà la question du transfert de la Congrégation à la rue de Sèvres. Ce fut le P. Alexis Clerc, successeur du P. de Gabriac, qui fut chargé d'opérer le transbordement. Sa qualité d'ancien officier de marine le désignait pour cette délicate mission; il s'en acquitta sans accident et sans perdre un homme. Ce qu'était le P. Alexis Clerc, vous le savez, et dans les pages touchantes que le P. Daniel a consacrées au récit de sa vie si bien remplie vous avez pu reconnaître cette âme si vaillante dans un corps frêle, ce cœur d'or toujours prêt au dévouement, cette intelligence supérieure alliée à une modestie et à une simplicité d'enfant. Il était notre directeur, et il semblait toujours qu'il fût prêt à s'en excuser. Vous savez aussi comment il est mort aux jours sombres et sanglants de la Commune. L'inscription placée sur la plaque de marbre qui recouvre ses restes est aussi simple que sa vie: *Libens fuso sanguine fidem signavit*, de bon gré il signa la foi de son sang. Mais quelle grandeur dans cette simplicité!

Le P. Clerc ne devait pas être le seul martyr dont vos annales eussent à s'illustrer. Arrêté presque en même temps que lui, le P. Olivaint, qui avait pris notre direction à la Rue de Sèvres, fut aussi massacré en haine de la foi deux jours après lui. Ici, à Vaugirard, si rempli de son souvenir, si vivant de

ses labeurs, je ne puis prononcer le nom du P. Olivaint sans une profonde émotion. Vous avez connu cette âme énergique et tendre, dans laquelle je ne sais vraiment ce qu'il fallait le plus admirer et aimer, ou de la grandeur et de la sûreté de sa haute intelligence ou de l'ardeur du zèle qui l'embrasait. Pour vous, Messieurs, les années trop courtes que le P. Olivaint a passées à votre tête ont été des années de progrès et de prospérité. Le P. Gagarin avait donné à votre œuvre son caractère de distinction, le P. Argand lui avait donné son amabilité, le P. Olivaint lui a donné sa fermeté et son énergie. Mais je ne veux pas oublier que le P. Olivaint n'aimait pas à être loué, et qu'il me reprocherait de lui donner ici une place spéciale. J'ajoute seulement ceci : Quand une Œuvre a eu à sa tête de pareils hommes, elle est marquée du signe des choses de Dieu, et quand Dieu a pris de telles victimes, c'est qu'il est dans ses desseins de faire miséricorde.

Une fois le calme revenu dans la rue, sinon dans les esprits, vos réunions reprirent leur cours accoutumé. Le Père Matignon qui avait remplacé le P. Olivaint comme supérieur de la maison de la rue de Sèvres, fut chargé de vous diriger. Mais il avait déjà, outre les fonctions qu'il remplissait, la responsabilité d'une Œuvre importante, celle des Pères de famille, ce que j'appellerai les jeunes gens arrivés. Il disait lui-même que sa mission auprès de vous n'était que provisoire. Il n'a passé qu'une année avec vous, mais vous n'avez point oublié sa haute raison, la sûreté de ses jugements et l'à-propos pratique de sa direction.

Après lui vint le P. Charles Clair. C'était le disciple du P. Olivaint, dont il écrit la vie, un peu lentement, dit-on. En lui revivait l'esprit du P. Olivaint, et vous espériez le garder longtemps au milieu de vous. Mais vous aviez compter sans cette fâcheuse faculté de circulation qui caractérise nos Pères. Le P. Clair nous fut enlevé. Il est vrai qu'à côté

du don qu'elle a de changer son personnel de place, la Compagnie a aussi un avantage : *uno avulso, non deficit alter*. Le P. Taupin vous fut donné. Bien des générations qui ont passé par la rue des Postes ont conservé le souvenir de ce préfet inflexible qui apparaissait, comme l'incarnation de la règle, dans les corridors et les parloirs. Derrière ce représentant, en apparence sévère, de la loi, il y avait un homme essentiellement bon. Tel vous l'avez connu, trop peu de temps.

Le dernier de vos directeurs, je ne le nommerai pas ; il est là, et il me gêne. Si je vous parle de son activité, du zèle qu'il déploie pour vous, vous me direz : nous le savons. Si je vous dis que, depuis 3 ans qu'il est avec vous, votre réunion a pris un incomparable essor, vous me répondrez que rien de tout cela ne vous étonne. Je n'ajouterai donc rien, si ce n'est ce souhait que je lui adresse en votre nom : *Ad multos annos !*

Après ce souvenir, trop imparfait, donné à vos Pères, il me sera bien permis, n'est-ce pas ? de m'arrêter un instant sur les aînés de la famille, je veux dire vos préfets. C'est l'élection qui vous les donne, et si je ne craignais de provoquer une comparaison peu respectueuse pour d'autres suffrages et d'autres électeurs, j'ajouterais que votre unique préoccupation a toujours été de choisir celui que vous considériez comme le plus digne.

En vous donnant lecture tout à l'heure du premier procès-verbal de vos réunions, j'ai prononcé le nom du premier de vos préfets : Charles de Maistre. Il avait exercé à Brugelette les mêmes fonctions ; les qualités dont il avait alors fait preuve, l'ascendant que lui donnaient sur ses camarades 3 années de philosophie, le désignaient naturellement au choix des membres de la Congrégation naissante. Petit-fils du grand Joseph de Maistre, ce glorieux et clairvoyant ami de la France, ses camarades le qualifiaient souvent de petit-fils de son grand-père, dénomination sous laquelle un vieux Père de Brugelette l'avait un jour

présenté au Père Provincial, et qui contenait, sous son apparente naïveté, le plus bel et le plus complet éloge. Il avait encore un autre titre, plus fréquemment employé : on l'appelait le *bon de Maistre*; c'est sous ce nom, qui prouve l'affectueuse confiance dont il était entouré, que Charles de Maistre restera connu dans notre histoire. Il fut 2 ans préfet, puis la province le réclama ; si Paris y perdit, elle y gagna, et Paris est assez riche, dit-on, pour se montrer généreux.

Au bon de Maistre succéda le bon Lauras : ce n'est pas ma faute si, deux fois de suite, la voix publique répéta le même surnom pour résumer les mêmes vertus. Je ne dirais pas que Lauras fut le préfet modèle, ce serait faire des catégories qui ne seraient pas justes. Mais assurément Lauras avait, — les évènements se sont chargés de le prouver depuis, — une vocation spéciale pour la préfecture. Je me souviens encore de l'impression de sympathie respectueuse qu'il produisit sur moi, jeune étudiant fraîchement éclos du Collège, lorsqu'un soir de Novembre 1857, au sortir de la retraite des Conférences de Saint-Vincent de Paul, il me proposa de faire partie de vos réunions. Cela ne date pas d'hier, et je fus frappé dès lors de sa gravité vraiment préfectorale, adoucie et rendue accessible par sa bonté.

Votre rapporteur, Messieurs, eut l'honneur, un peu lourd, de succéder à Paul Lauras. C'était à Vaugirard qu'on entendait surtout rendre hommage en sa personne. Tout ce qu'il peut vous dire de lui c'est qu'il avait bonne volonté, et il n'entend réclamer aujourd'hui que le bénéfice de cette parole des anges : Paix aux hommes de bonne volonté !

Avec Roger de Beauffort c'était Brugelette qui remontait au pouvoir, Brugelette qu'on aurait pu croire trop vieux, et qui reparaissait alerte, actif, avec un cœur et des jambes de 20 ans. Aux allures un peu graves de ses prédécesseurs, Beauffort faisait succéder l'enthousiasme et l'entrain de la

jeunesse. Autour de lui, nous avons tous vieilli; lui seul est resté jeune. Si plus tard il permet aux cheveux blancs de s'établir sur sa tête, son cœur n'en prendra pas, et la postérité ratifiera ce nom que nous aimions à lui donner alors: Le brave Roger.

L'homme de la règle et de l'ordre, tel s'est montré Édouard Lefébure qui a succédé à Beauffort. Connaissant son monde comme un général d'armée connaît ses hommes, il a laissé parmi vous des traditions de dévouement et de bonne organisation, en même temps que de solides amitiés le récompensaient de son caractère franc et loyal.

J'en dirai autant de son successeur immédiat, Ludovic de la Villeboisnet. Sa moustache en brosse semblerait révéler un vieux soldat; soldat, il l'est à ses heures; mais en temps ordinaire, il s'occupe des pauvres et c'est à lui que vous devez de pouvoir faire, à la rue de Sèvres, l'apprentissage de la charité.

J'arrive à des temps plus modernes et par suite plus connus. Je ne fais donc que nommer vos derniers présidents: Berlier de Vauplane, ardent comme un méridional mais généreux comme le soleil du midi; Josseau, en qui se perpétue dignement un nom déjà honoré dans le barreau; de Lamarzelle, un breton doublé d'un docteur en droit et d'une brillante parole; et enfin Gaston Tourret, votre préfet actuel. Dans les notes qu'il a bien voulu me remettre pour m'aider dans ce travail, il s'est oublié lui-même, et sa modestie a été pour moi la meilleure preuve qu'il était digne d'être à votre tête.

J'aurais voulu, Messieurs, ne pas m'arrêter là dans cette revue rapide de votre personnel depuis 25 ans. En parcourant vos listes, j'y ai vu bien des noms amis et retrouvé bien des souvenirs. Mais il faut se borner; c'est, surtout pour les auditeurs, une des premières règles de l'art d'écrire. Ne pouvant nommer tous ceux qui ont passé dans vos

rangs, j'en nommerai un cependant parce que celui-là est une de vos gloires et qu'il est en même temps un exemple.

Pendant la triste guerre de 1870, il y a eu peu d'éclaircies au nuage sombre et sanglant qui couvrait la France. Quelques journées cependant ont été enregistrées qui, si elles n'ont pu nous donner la victoire, ont du moins sauvé glorieusement l'honneur. Parmi ces journées la plus héroïque fut celle de Loigny. Le général de Sonis, brave soldat et grand chrétien, qui commandait le 17e corps, avait reçu l'ordre de se porter sur Patay au-devant de l'armée prussienne; les grands hommes de guerre qui dirigeaient ..... de loin nos armées avaient décidé une marche sur Paris. Dans la soirée du 1er décembre, le général de Sonis causait avec Charette, le commandant des zouaves pontificaux devenus les volontaires de l'Ouest. Il regrettait, disait-il, de n'avoir pas sur son fanion un emblème religieux. "J'ai un fanion, répondit le Colonel, tel que vous le désirez." Et il raconta au général qu'il avait reçu à Tours un fanion brodé par les Visitandines de Paray-le-Monial, et portant sur une de ses faces l'emblème populaire du Sacré Cœur de Jésus, sur l'autre une invocation à Saint Martin, l'antique patron de la France. Le général accepta le fanion et demanda un sous-officier de zouaves pour le porter. Celui qui fut désigné par le colonel de Charette était un des anciens membres de votre réunion, zouave pontifical en 1861 et qui venait de quitter sa femme et ses enfants pour rejoindre son ancien régiment, le comte de Verthamon, que ses amis appelaient le pieux Verthamon. On sait le reste. Le lendemain 2 décembre, alors que les zouaves pontificaux se précipitaient avec un héroïque entrain sous la terrible fusillade des Prussiens retranchés dans Loigny, Verthamon tomba des premiers et son sang couvrit la précieuse bannière.

Vous avez voulu conserver, Messieurs, le souvenir de cette grande journée, et chaque semaine, quand vous vous réunissez dans la salle de vos conférences, vous avez sous les yeux cette belle tapisserie qui vous rappelle comment meurent pour leur pays les Français qui aiment l'Eglise.

Je vous ai dit, Messieurs, qu'un des moyens les plus efficaces sur lesquels vous comptiez pour maintenir, grâce à la Congrégation, l'honneur de votre jeunesse, c'était l'amitié chrétienne. Or, y a-t-il rien de mieux, après la prière en commun, pour cimenter ces liens fraternels, que le travail en commun et la promenade commune?

Le travail d'abord! Sans doute, — et je vous l'ai dit, — la piété est la première condition de la vertu du jeune homme. Mais j'ose ajouter qu'elle ne suffit pas et qu'elle a beaucoup plus de chances de réussir, si le travail vient la soutenir. Chacun de vous a pu connaître des jeunes gens, excellents, pieux, même dévoués aux bonnes œuvres, et qui succombaient un jour aux tentations mauvaises parce qu'ils ne travaillaient pas. Ils avaient peut-être résisté aux conseils et aux exemples de dangereux amis, et ils étaient vaincus par ce conseiller intime, insinuant et perfide, qu'on nomme la paresse.

Aussi dès les premiers temps, les membres de votre Association ont voulu être des hommes de travail et travailler en commun. Ils pensaient à eux d'abord, ce qui, suivant le proverbe connu, n'est pas défendu; mais ils désiraient aussi devenir utiles, par leur travail et leur science, à l'Eglise et à la France.

Les premiers essais de conférences littéraires remontent au moment où votre réunion fut transférée rue des Postes. On se retrouvait une fois par semaine chez le P. Gagarin; quelques uns apportaient des travaux qui servaient de thème à d'amicales discussions. Mais surtout, comme je l'ai dit plus

haut, on causait et on se laissait aller au charme de la conversation du bon Père. Comme on était peu nombreux, chacun pouvait produire les objections qu'il entendait faire autour de lui; on y répondait, et plus d'un de nos anciens reconnaît qu'il sortait de là plus fort et mieux armé pour la lutte.

Quand votre nombre s'accrut, ces causeries intimes devinrent impossibles. Il y avait alors à Vaugirard un homme que beaucoup d'entre vous ont connu. Professeur de philosophie pendant de longues années, le P. de Boylesve, était une âme vaillante et une grande intelligence; la confiance et l'affection de ses élèves l'avaient surnommé le P. Capitaine. Le P. de Boylesve organisa à la rue des Postes des conférences du vendredi soir où il convia, non-seulement les membres de votre réunion, mais tous les jeunes étudiants chrétiens qui voulaient s'associer à vos travaux. La manière originale et pittoresque dont le P. Capitaine présentait la vérité, son accent de conviction, et ce feu sacré qui fait l'éloquence, donnèrent aux conférences du vendredi un plein succès. La discussion, quelquefois des plus vives, y répandait la vie. Nous ne reculions pas devant les plus grosses questions: la thèse et l'hypothèse, la liberté des cultes, la liberté de la presse, tous les plus hauts problèmes de la philosophie sociale y ont été successivement abordés, je n'ose pas dire résolus.

Cela dura quelques années, puis le P. de Boylesve quitta Paris. Les conférences ne furent pas supprimées, mais elles n'avaient plus la même vie; on avait essayé d'en bannir la discussion, et malgré tout le talent du conférencier, l'intérêt avait peine à se soutenir. Lorsque la Congrégation fut transférée rue de Sèvres, le P. Olivaint songea à faire revivre les conférences littéraires, mais le projet n'aboutit pas. En 1872 seulement, quelques uns des membres de la réunion s'organisèrent en conférence; ils étaient 12 et avaient surtout en vue

les études philosophiques et théologiques, sans l'annexe si utile de la parole publique. Le P. Charles Clair avait accepté la présidence de ce cénacle. D'autre part, une autre conférence, plus active et plus vivante, s'était formée sous le nom de Conférence Pie IX, à côté de la Congrégation où elle avait puisé la plupart de ses membres. En 1874, le R. P. de Ponlevoy, qui avait toujours manifesté à votre Œuvre une affection particulière, offrit aux deux Conférences, dans la maison même de la rue de Sèvres, un vaste local où il était possible d'établir une bibliothèque et une salle de réunion. Les deux Conférences se fusionnèrent et donnèrent naissance à la Conférence Olivaint.

Ce que sont vos réunions littéraires du mercredi soir, vous le savez mieux que moi. Mais je puis dire que Dieu a visiblement béni votre entreprise; vos conférences sont très-suivies, et l'heureuse habitude que vous avez prise de fréquenter la bibliothèque, a singulièrement facilité l'établissement de ces fraternelles relations que la Congrégation a pour but de créer entre vous.

Ce n'est pas là, du reste, la seule source d'activité qui vous soit offerte. Dès ses débuts aussi, votre Association s'est préoccupée de diriger ses membres vers les œuvres charitables, qui répondent si bien à ce besoin d'expansion dont tout cœur de 20 ans est possédé. Ici, comme pour les conférences littéraires, on a procédé par tâtonnements, et le progrès est né de l'expérience.

En 1858, 3 ou 4 familles pauvres, indiquées par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-Jacques et de Saint-Médard, furent adoptées par la Congrégation. Trois membres du Conseil étaient chargés de les visiter. On leur portait des bons de pain, des bons de viande, quelquefois un peu d'argent, et on s'occupait de leurs enfants. La seule part que prit la Congrégation à cette bonne œuvre ~~consistait~~ consistait dans la quête qui se faisait à chaque réunion pour les familles adoptées. Une ou deux fois

par an, les membres visiteurs rendaient compte à la Congrégation de l'état des familles. C'était bien, mais ce n'était pas assez pour intéresser et occuper le nombre toujours croissant de nos membres.

Ce fut alors que le P. Argand proposa au Conseil d'adopter un certain nombre d'œuvres de patronage sur lesquelles seraient dirigés les hommes de bonne volonté.

Il y avait à cette proposition un double avantage: dans ces œuvres consacrées à la jeunesse, il y avait place pour un grand nombre de dévouements, et les œuvres devaient recevoir de l'infusion d'un sang jeune et généreux une nouvelle vigueur. Le projet fut accepté d'enthousiasme, et le bureau d'enrôlement, ouvert chez le P. Argand, reçut l'engagement de nombreux volontaires. Plusieurs sections furent formées; il y eut la section de l'Arbalète, pour le patronage des Frères établi dans la rue de ce nom; — la section de Saint-Jacques, pour une œuvre analogue; — la section de la rue de Sèvres, pour le patronage des enfants convalescents; — la section des ramoneurs et fumistes. L'activité déployée dans ces œuvres, la pieuse émulation qu'elles excitaient entre les différentes sections, ont été pour beaucoup dans le développement de la Congrégation, où le nom de l'Arbalète, des convalescents et des ramoneurs retentissait souvent.

Après les jours brillants, il vint un moment où, par suite du déplacement d'une ou deux de ces œuvres, par suite surtout de la translation de nos réunions à la rue de Sèvres, les patronages qui avaient vécu de votre zèle pendant de longues années, se trouvèrent délaissés. L'Œuvre des ramoneurs seule est restée, je crois, en possession des hommes que vous lui aviez envoyés. Du reste, ces œuvres, tout utiles et méritoires qu'elles fussent, occupaient relativement peu de monde; de plus si elles étaient aidées par vous, elles n'étaient pas à vous. Alors surgit la pensée d'établir

parmi vous une Conférence de St Vincent de Paul, l'œuvre par excellence de ce temps-ci. Le 7 décembre 1872, la conférence, qui prit le nom de St Pierre et St Paul, fut fondée sous la présidence de votre préfet d'alors, Ludovic de la Villeboisnet. Il y a dans le 14e arrondissement, entre Vaugirard et Montrouge, un vaste quartier auquel on a donné, par antiphrase sans doute, le nom de Plaisance. La Conférence établie sur la paroisse était pauvre en membres visiteurs, pauvre en ressources. Elle accepta volontiers l'aide que venait lui apporter la conférence et lui abandonna la plus grande partie de son territoire. C'est là que chaque semaine, depuis 5 ans, vous allez visiter les pauvres et vous instruire au spectacle de l'indigence. Vous avez commencé avec 25 familles; vous en visitez aujourd'hui plus de cent, réparties soit dans les quartiers de Plaisance, soit dans celui de Malakoff que vous avez adopté plus récemment. Votre Conférence, Messieurs, en raison même de sa composition, voit son personnel se renouveler sans cesse.

J'ai été heureux d'apprendre par son Président, — et ici c'est le membre du Conseil général de la Société de St Vincent de Paul qui vous parle et qui vous remercie, — que les jeunes gens qui vous quittent se font un devoir de se faire admettre dans d'autres Conférences, et que la Conférence de St Pierre-St Paul est ainsi une pépinière pour nos Conférences de province.

Vous travaillez ensemble à développer en vous l'amour du vrai et du bien; mais j'ai nommé aussi une autre de vos institutions, la promenade en commun, à laquelle, pour la marquer de votre caractère propre, vous avez donné la forme du pélerinage.

Vous avez d'abord un pélerinage fixe en hiver à Vaugirard. C'est de votre part faire acte de reconnaissance; vous revenez visiter votre berceau. Ai-je besoin de vous dire l'hospitalité de Vaugirard? Elle est tellement de tradition, que le R. P. Recteur s'étonne chaque fois qu'on l'en remercie. Il me permettra cependant

de le faire une fois de plus en votre nom.

Au mois de Mai, alors que la terre se couvre de fleurs, vous avez la pieuse coutume de visiter ensemble un des sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge dans les environs de Paris. Vous avez remis en honneur quelques uns de ces pèlerinages jadis célèbres, votre exemple en a créé d'autres. C'est ainsi que les antiques sanctuaires de Notre Dame des Anges à Bondy, de Poissy, de Longpont, de Montfermeil ont reçu votre visite, et que vous avez montré à d'autres le chemin de Vauballan, de Lieusaint, de Montmélian, de Brunoy, d'Athis, de Lagny, de Chevreuse, de Ris-Orangis. Vos pèlerinages commencés par un acte de piété, se continuaient et s'achevaient dans la plus franche gaîté. Il n'était pas jusqu'aux différences de caractère qui ne s'accentuassent dans l'épanouissement que donne l'air de la campagne à des jeunes gens de 20 ans. Tandis que les uns partaient courageusement à pied et parcouraient lestement la forêt de Sénard, le bois de Verrières, le parc de Morfontaine ou celui de Ferrières, d'autres plus prudents se munissaient d'omnibus. Je ne sais pas ce qui se passe aujourd'hui; mais je sais qu'au temps jadis, nous étions obligés de ne pas prévoir dans notre programme les trop longues courses. Ah! Messieurs, gardez de bonnes jambes; si vous ne les exercez pas à 20 ans, qu'est-ce que vous en ferez à 40, quand vous aurez, non loin de l'estomac, un prétexte à moins d'activité!

En même temps que vos pèlerinages constituent pour vous une joyeuse journée, ils sont, pour les localités que vous allez visiter, une cause d'édification. Vous savez hélas! ce que sont, au point de vue de la foi, ces environs de Paris pour lesquels Dieu s'est montré si généreux; ils sont plongés dans le matérialisme, et ne croient qu'à la puissance de leur fumier. [illegible] de fois nous avons vu les pauvres Curés de ces tristes pa[illegible] verser des larmes amères sur l'inutilité de leur mi-

nistère ! Ces larmes de douleur, vous pouvez les changer en larmes de joie, grâce à la bonne et profonde impression que laissé votre visite. Venus en curieux d'abord, ces hommes, pour lesquels ce n'est point un spectacle habituel de voir 80 ou 100 jeunes gens, qui ne sont point des séminaristes, aller à la messe, chanter des cantiques et communier, ces hommes, dis-je, rapprennent le chemin de l'église, et c'est à vous peut-être qu'ils devront leur salut.

Pour être complet, je ne dois pas oublier votre Retraite annuelle que vous pouvez faire à Athis, grâce à l'hospitalité qui vous est si gracieusement offerte par les Pères de l'école Ste Geneviève dans leur maison de Campagne. Il fait bon, même à votre âge, se retremper de temps en temps dans le silence et le recueillement. Si votre âme y gagne en force et en piété, cette intimité de quelques jours qui s'établit entre vous aide puissamment à cette amitié chrétienne que vous avez inscrite sur votre programme.

Et maintenant, Messieurs, ma tâche est achevée. Si, dans ce résumé de votre vie de 25 ans, je n'ai pas trouvé plus de détails propres à vous intéresser, c'est à vous-mêmes que vous devrez vous en prendre. Vous êtes comme les peuples heureux qui n'ont pas d'histoire ; et, ne pouvant songer à vous le reprocher, je vous demande du moins un peu d'indulgence pour l'historien.

Vous retiendrez seulement de cet insuffisant récit un sentiment de gratitude pour le passé et une ferme résolution pour l'avenir. Vous n'oublierez pas cette parole de St Alphonse de Liguori : "*Quand un chrétien, vivant dans le monde, me demande ce qu'il doit faire pour se sauver, je ne sais lui conseiller rien de plus utile et de plus sûr que d'entrer à la Congrégation*" ; et ces autres paroles que j'ai vues tracées dans la salle de vos Conférences, de chaque côté du buste

de notre P. Olivaint, paroles qui, résumant votre but, doivent résumer votre vie : *Fortes in fide, diligatis invicem!*

Après la lecture de ce rapport, fréquemment interrompue par de chaleureux applaudissements, le R. P. Aubin, se faisant en termes émus l'interprète du sentiment unanime, remercia Mr. Cornudet en ces termes :

Mes chers Amis,

Je ne sais comment exprimer ce que tous nous ressentons. Nous n'avions rêvé qu'un modeste récit de nos origines, une simple fleur de fête, et voici que nous avons une grande histoire, un véritable monument de délicatesse, d'esprit et et de cœur! On dirait une ciselure antique!

Au reste, — que notre aimable historien me permette de le dire, — nous avons retrouvé le joyeux préfet d'autrefois, l'homme de la cordiale amitié, du dévouement sans mesure, du franc honneur toujours. S'il lui plaît de prétendre que sa barbe est quelque peu grise, nous ne constatons, nous, qu'une chose : c'est que, malgré les graves soucis du maître des requêtes, chez lui toujours jeune est le cœur!

A mon tour, mes chers amis, j'ai une importante communication à vous faire. Il vous souvient que Notre-Saint Père le Pape Pie IX, de sainte et immortelle mémoire, a daigné bénir notre Congrégation par un Bref en date du 16 décembre 1877.

Dans ce Bref, Pie IX nous accordait deux indulgences plénières ; l'une spéciale pour cette fête jubilaire ; l'autre perpétuelle, que vous pourrez gagner chaque année le jour de notre pèlerinage d'hiver, à Vaugirard.

A peine monté sur le trône pontifical, Léon XIII, l'élu de Dieu, nous a fait l'honneur insigne et inespéré de nous encourager par une lettre signée de sa main et scellée de son propre sceau. Elle est adressée directement à la Conférence Olivaint, et elle sera désormais sa lettre de noblesse ; mais le Souverain-Pontife

parlait à la Congrégation tout entière, et dans les encouragements élogieux que sa bonté paternelle nous envoie, tous nous reconnaîtrons et le programme de nos devoirs et les espérances que doit réaliser cette réunion. Voilà pourquoi j'ai attendu cette fête solennelle et cette convocation générale pour vous donner lecture de ce document précieux.

Léon XIII, Pape.

Chers Fils, salut et bénédiction apostolique. Nous nous réjouissons d'autant plus vivement de la vitalité et des progrès de votre association, qu'elle s'attache à la saine formation de jeunes gens plus choisis. En effet, les autres associations en se proposant le but louable d'écarter les dangers auxquels se trouve exposée la jeunesse, particulièrement la jeunesse ouvrière, et de lui procurer les bienfaits d'une éducation religieuse et professionnelle, s'occupent surtout des jeunes enfants et de ceux qui leur sont unis par les liens de la parenté, de l'habitude et des affaires. La vôtre, au contraire, en s'adressant à une classe d'hommes de laquelle doivent sortir les jurisconsultes, les philosophes, les professeurs des sciences et des lettres, les magistrats et tous ceux qui sont appelés aux fonctions les plus élevées, est d'un intérêt général pour la société, et elle tournera au bien spirituel et temporel de la société ou à sa ruine, suivant que votre classe s'imprégnera plus abondamment et plus profondément des principes de la religion et de la science, ou qu'elle subira l'influence des principes corrupteurs. C'est pourquoi vous vous êtes réunis afin de puiser dans des conférences et des discussions, dans l'étude sérieuse d'auteurs graves et approuvés, une connaissance approfondie de la religion et de la science; et par la pratique des œuvres de la piété et de la miséricorde chrétienne, de vous former à l'apprentissage des œuvres auxquelles plus tard vous donnerez un plus large et plus efficace concours. Combien rapides sont vos progrès spirituels dans cette voie, nous l'avons appris avec plaisir de votre bien-aimé et vénérable Directeur; aussi nous félicitons du fond de notre cœur votre asso-

ciation et nous demandons dans nos prières que le nombre de ses membres s'augmentent encore ; nous sollicitons pour elle cette assistance divine qui la confirme dans le but qu'elle s'est proposé, la préserve de toute embûche de l'erreur, l'embrase d'un amour plus ardent pour Dieu, l'Eglise, le prochain et lui assure pour le bien de tous une extension chaque jour plus grande. En attendant, chers Fils, puisse la bénédiction apostolique que nous accordons très-affectueusement à chacun des Directeurs et des membres de votre association, comme un témoignage de notre paternelle bienveillance, être pour tous le gage de la faveur céleste.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 11 mars 1878, la première année de notre pontificat.

Léon XIII, Pape.

Après ces paroles augustes, je devrais rentrer dans le silence.

Mais je ne puis maîtriser, je l'avoue, l'émotion profonde que me cause cette solennelle journée!

Cette fête, mes amis, cette fête de famille, si simple et si modeste, est un grand événement.

Au début, vous n'étiez que neuf : la source était bien petite ! Mais vous étiez la source, et la source n'a pas cessé de donner ses flots, et vous êtes devenus un fleuve.

Pendant ces 25 ans vous avez donné à Paris, à la France entière, un spectacle qu'ils ne connaissaient pas depuis plus d'un siècle. Oui, 25 années durant, Paris a pu voir des jeunes gens de 18 à 20 ans se séparer des foules affolées, s'arracher à tous les entraînements du plaisir, et venir aux pieds de la Ste Vierge lui dire dans un langage étrange : "Je vous prends aujourd'hui pour ma reine, ma patronne et mon avocate !" C'était se compromettre de parti pris.

Notre phalange, à mesure que ses rangs se formaient, s'est mêlée à toutes les luttes. Vous avez parlé, vous avez écrit, vous êtes entrés dans tous les conseils, et vous avez gardé vos postes jusqu'aux derniers confins de l'honneur! C'est un passé glorieux; c'est un gage pour l'avenir.

Aujourd'hui nous célébrons ensemble nos noces d'argent! Verrez-vous les noces d'or! Vous êtes jeunes; je vous le souhaite. Mais le secret de l'avenir est à Dieu. Quoiqu'il en soit, nous avons été bénis, j'allais dire consacrés, par Pie IX et Léon XIII, nous sommes donc armés de toutes pièces. Ensemble nous allons reprendre nos travaux et notre marche; ensemble, nous prierons, nous combattrons ensemble, et, s'il le faut, pour la France et pour Dieu, ensemble encore nous saurons tomber, nous à Belleville, vous à Patay.

Les paroles du R. P. Hubin furent saluées par des applaudissements dictés à tous par leur affection et leur dévouement pour des maîtres aimés; on sentait que rien de tout cela n'était factice, mais que cette cordialité si touchante reposait uniquement sur une confiance réciproque.

Au banquet du soir, qui eut lieu à Vaugirard, le Président de la Conférence Olivaint, Mr Gustave de Lamarzelle, répondit au sentiment unanime en portant à Sa Sainteté Léon XIII le toast suivant:

Mes chers Amis,

Les chaleureuses paroles échangées de part et d'autre attestent l'union intime, la communauté parfaite d'idées et de sentiments régnant entre les différentes générations qui ont passé par notre Réunion, et qui ont voulu se donner rendez-vous à ce banquet fraternel. Désormais, l'on peut être convaincu que cette fête de notre 25e anniversaire aura pour résultat de donner un nouvel essor à notre Œuvre, et nous aidera à atteindre le but qui fait l'unique objet de nos efforts: devenir des soldats d'avant-garde de la grande armée catholique. Ce but, nous avons de sérieuses raisons d'espérer l'atteindre: on vous l'a dit, deux martyrs, le P. Olivaint et le P. Clerc prient pour nous

du haut du ciel, peu de temps avant sa mort notre grand Pie IX nous accordait une bénédiction suprême, et à peine Léon XIII était-il élevé sur le trône pontifical qu'il nous adressait un encouragement spécial accueilli tout à l'heure par d'unanimes applaudissements. Aussi je suis bien certain de répondre aux sentiments de reconnaissance et d'amour qui animent en ce moment tous les cœurs, en proposant d'acclamer ici le nom de notre Souverain-Pontife Léon XIII.

Plus que jamais nous avons besoin de tourner nos regards vers cette lumière bienfaisante qui brille dans le ciel de Rome et rayonne sur toute la terre : *Lumen in cœlo!*

Je ne sais si saint Malachie était vraiment animé de l'esprit prophétique, en appliquant cette devise au pape actuel, mais dans tous les cas elle répond merveilleusement aux circonstances présentes. A cette heure où les écueils deviennent si nombreux sur la route, jamais nous n'avons eu tant besoin de phare pour nous guider ; jamais notre signe de ralliement, le drapeau de l'Evangile, n'a eu besoin d'être éclairé d'une lumière plus vive qu'à cette heure où la mêlée menace de devenir de plus en plus terrible. Car le moment n'est pas loin où l'orage peut éclater sur nos têtes : ils sont aveugles ceux qui n'en sont pas convaincus. Ce moment, attendons-le avec calme, le cœur ému cependant, ému non par la crainte, mais par la grandeur du rôle que nous avons à remplir. Considérez, en effet, quelle est la puissance de nos adversaires : ils ont tout pour eux, les armes et le nombre, et cependant, comme ils ont peur ! En nous voyant les rangs serrés autour de notre chef, regardez comme ils tremblent en disant : Voilà l'ennemi ! Ah ! C'est qu'ils savent bien que toute leur force matérielle ne peut rien contre notre force morale, ils savent bien que leur rage viendra toujours se heurter impuissante contre cet invincible dilemme : si on laisse les chrétiens libres, ils parlent, et le monde un instant égaré finit toujours par leur revenir ; si on les persécute, ils meurent, et le sang des chrétiens est encore plus éloquent que leur parole. Quel

honneur pour nous d'avoir été choisis de Dieu pour faire partie de cette glorieuse phalange : aussi marchons fièrement, la tête haute, et surtout travaillons avec foi et confiance en l'avenir - Que le triomphe éphémère de nos ennemis ne nous épouvante pas ! l'Eglise est ici-bas pour combattre, et par conséquent pour souffrir : à l'exemple de son divin Maître, elle semble parfois succomber sous le fardeau dont il a chargé ses épaules : ses adversaires la croient renversée, mais ne savons-nous pas, nous, qu'elle se relève toujours ! Que pourrions-nous craindre en la voyant sur le Calvaire, nous qui savons que c'est la route qu'il faut qu'elle suive pour arriver au Thabor !

Le R. P. Chauveau, recteur du Collège de Vaugirard, prit la parole au nom de tous les Pères qui avaient bien voulu honorer cette fête de leur présence. Après avoir rappelé quels liens unissaient le Collège de Vaugirard à la Réunion de la rue de Sèvres, il félicita les Membres de la grande extension qu'avait prise leur Association, exprima les voeux les plus ardents pour sa prospérité et les invita à la célébration des Noces d'or dans le même Collège de Vaugirard.

Nécrologie

Le Frère scolastique Raoul de Fosseux

Le 4 Juin 1878 mourut à St Acheul, de la mort la plus douce et la plus édifiante, le Frère Raoul de Fosseux. Il n'avait pas encore achevé sa vingtième année.

On ne peut guère donner une idée plus exacte de sa vie et de sa mort qu'en lui appliquant ces paroles de l'Écriture "Et cum simplicibus sermocinatio ejus" (Prov. III, 32)

La simplicité lui avait valu les faveurs du Seigneur. Rien en effet de moins maniéré, de moins prétentieux, de plus simple et de plus modeste que le Frère de Fosseux.

Elève du collège de la Providence, son intelligence droite et ferme, son travail assidu lui méritaient chaque année d'honorables succès; il ne semblait pas même comprendre qu'on pût en être fier, et passait presque inaperçu au milieu de ses condisciples. Pourtant il n'avait pu empêcher l'innocence de son âme de se manifester au dehors comme un doux parfum. Un de ses professeurs écrivait: "J'ai eu pendant quatre ans Raoul pour élève; à ma connaissance, aucune faute légère n'est venue pendant ces quatre années, altérer la pureté de son âme." Tel est aussi le témoignage de ses condisciples. Tous ceux qui ont vécu avec lui pendant les six années qu'il a passées à la Providence, sont unanimes à

admirer son angélique pureté. Admis au noviciat de St Acheul le 31 Octobre 1875, le Frère de Fosseux continua cette vie d'humble innocence. Rien à l'extérieur ne semblait le distinguer de ses frères; et si l'on avait demandé à ses supérieurs s'il y avait dans la communauté un religieux d'une vertu plus qu'ordinaire leur pensée ne se serait probablement pas portée de suite sur lui. Mais leur eût-on demandé: Avez-vous quelque chose à reprendre dans le F. de Fosseux? Après réflexion, ils auraient répondu n'avoir aucun reproche à lui faire. Quelques jours avant sa mort, deux de ses Supérieurs cherchèrent à se rappeler s'ils l'avaient trouvé en défaut sur un point quelconque de la règle; ne trouvant rien, ils ne purent que bénir Dieu de la sainteté du jeune malade. Cette perfection humble et modeste ne s'est pas démentie un instant pendant la longue durée de ses souffrances.

Le 1er Novembre 1877 le Frère de Fosseux prononçait ses premiers voeux. Sans qu'on s'en doutât, il portait déjà le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau. Sentait-il la fatigue, était-ce pressentiment, ou simplement humble défiance de ses forces? Ce jour là il écrivait: « Seigneur, si jamais je devais être infidèle à ces engagements, faites-moi mourir maintenant, j'ai assez vécu puisque j'ai vu ce jour »

A la fin du mois de Novembre il entra à l'infirmerie, il n'en devait plus sortir. Dès le premier jour le médecin reconnut une de ces implacables maladies de poitrine, contre lesquelles aucun remède humain ne peut rien. Dans les commencements de sa maladie le Frère de Fosseux pouvait encore lire; il lisait beaucoup et avec ardeur, mais seulement des vies de Saints ou des ouvrages de piété. Jamais il n'en demanda d'autres, et ses lec-

tures profitaient d'une manière sensible au bien de son âme. Plus tard quand il fut trop affaibli pour continuer ses lectures, il en fit le sacrifice avec le plus grand calme et sans la moindre plainte. Il en fut de même pour les images qui lui servirent de distractions pendant quelques jours et auxquelles il renonça sans regret, et il supporta toujours avec patience une complète inaction. Le F. Infirmier, qui déjà avait vu bien des malades, déclarait hautement n'en avoir jamais soigné de plus facile et de plus patient

Si le malade édifiait la maison de St Acheul, nous n'étions pas moins édifiés par Mr de Fosseux son père. A la nouvelle de la maladie de son fils, il était venu s'établir à Amiens, chez son frère. Tous les jours il venait deux fois à St Acheul, restait environ une heure, faisait à son fils de pieuses lectures, lui disait d'encourageantes paroles et ne laissait transpirer devant lui aucune de ses angoisses. La résignation la plus entière à la volonté de Dieu, telle fut la vertu constamment pratiquée par le père et le fils, et Dieu seul sait chez lequel des deux elle a été le plus héroïque. A la fin de la maladie, après la récitation des prières des agonisants, Mr de Fosseux s'approcha de son fils et lui dit: « Sois tranquille, je fais mon sacrifice de bon cœur. »

Comme toutes les ressources de la médecine étaient impuissantes, la communauté et la famille du malade s'adressèrent au ciel dans de nombreuses et ferventes prières. Le F. de Fosseux s'y unissait toujours, mais avec une entière indifférence pour la santé ou la maladie, la vie ou la mort. Un jour son confesseur lui dit: « Le pis qui puisse vous arriver, mon cher frère, c'est d'aller bientôt au ciel. » Le malade le regarde avec un doux sourire et lui dit: « Ce serait de l'égoïsme de vouloir aller au ciel si vite, il faut

encore travailler pour la gloire de Dieu." - "Mais si Notre Seigneur le voulait ainsi?" - "Oh dans ce cas, reprit-il, je serais bien content."

La maladie s'aggravant tous les jours il fallut avertir le F de Fosseux de se préparer aux derniers sacrements. Cette nouvelle lui causa une grande joie. Jamais, malgré ses souffrances, il n'avait montré de tristesse, mais jamais on ne l'avait vu si gai que ce jour là. Il reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction avec la sérénité la plus tranquille. De tous les assistants, il paraissait le moins ému. Il communiqua pourtant au Père Spirituel la crainte de mourir sans s'en apercevoir; on lui promit de l'avertir à temps, il remercia et ne parla plus de cette crainte. Le lendemain il demanda au Père Spirituel ce qu'il aurait à faire au moment de la mort. "Je vous dirai, répondit celui-ci: - Vous vous accusez de nouveau de toutes les fautes de votre vie? - Vous répondrez par un mot ou par un geste, je vous imposerai pour pénitence d'invoquer les Saints Noms de Jésus, Marie, Joseph, de bouche ou de cœur, je vous donnerai l'absolution, l'indulgence *in articulo mortis*, et enfin je vous ferai baiser votre crucifix." Le F. de Fosseux écouta avec une simplicité charmante, et assura avoir bien compris. De fait le programme tracé d'avance fut exactement rempli, et le saint malade expira doucement les lèvres collées sur le crucifix de ses voeux, le 4 Juin, un peu avant 8 h du matin.

Mr de Fosseux eut la consolation de recueillir le dernier soupir de son fils. Il dit ensuite au R. P. Recteur: "Je n'avais pas l'idée d'une mort si douce." Cette mort si douce était le couronnement d'une vie pure et sans tache, généreusement offerte dans sa fleur

au Dieu, qui ne laisse rien, pas même un verre d'eau donné en son nom, sans récompense.

Le Frère Benoit Caulier

Quelques détails sur les derniers mois de la vie du Frère Caulier.

Ce bon Frère aimait par dessus tout à lire quelques livres traitant de la Passion de N. S.. Lorsqu'il était encore jeune ouvrier, il découvrit dans un grenier où il travaillait le traité des souffrances de N. S. de Thomas de Jésus: il le lut avec empressement, acheta ce livre mis au rebut, et désormais il ne se lassera point de le relire jusqu'à la fin de sa vie. Etant devenu presque aveugle, il inventa des espèces de lunettes en carton et en cuir pour concentrer la lumière; et il était heureux si après une heure de pénibles efforts il avait pu lire une page ou deux de son auteur favori. Lorsqu'on lui en faisait la lecture, on le voyait fondre en larmes, et il ajoutait toujours comme conclusion pratique: « Comme N. S. a souffert! Comme il nous a aimés! Que nous sommes donc lâches!" Il récitait un très grand nombre de prières vocales; tous les jours 12 chapelets, un grand nombre de Pater etc: il faisait plusieurs fois le chemin de la croix devant un crucifix indulgencié à cet effet. Je ne sais pas, disait-il, ce que je pourrais demander à N. S. et à la B. Ste Vierge: - aussi j'offre toutes mes prières pour le R. P. Recteur et le P. Ministre

ils sont si bons pour moi; et puis, ils savent mieux que moi ce qu'il faut demander: ils s'arrangeront. Il avait coutume, quand on lui inspirait une dévotion, d'en offrir tout le mérite pour celui qui lui avait rendu ce service.

Pour obéir aux recommandations du R. P. Provincial, il était toujours joyeux, et il demandait même quelquefois s'il n'y avait point d'excès dans sa joie. Il aimait à plaisanter et à rire. Il communiquait avec simplicité ses pensées les plus intimes, ses bonnes inspirations, sa joie d'être dans la compagnie, ses humbles craintes et ses espérances. Toujours très poli, très charitable et très respectueux, il craignait de déranger, il remerciait affectueusement pour les plus petits services, pour les visites qu'on lui faisait. Il voulait surtout n'être pas à charge sous prétexte qu'il n'en valait pas la peine: aussi n'a-t-il pas sonné peut-être une seule fois pour appeler l'infirmier ou un domestique, pendant les 6 mois de solitude et de souffrances qu'il a passés dans une petite chambre audessus de l'infirmerie. Si on l'oubliait, il offrait tout à N. S. disant que c'était une permission spéciale de Dieu et pour son plus grand bien. Après avoir averti le P. Ministre de ce dont il avait besoin: « J'ai fait, disait-il, ce que je devais, maintenant qu'ils s'arrangent et que la Sainte volonté de Dieu soit faite. »

Il avait obtenu la permission de faire la communion tous les jours, et malgré ses infirmités, ses mauvaises jambes et ses mauvais yeux, il descendait tous les matins vers 4 heures pour assister à une messe à la tribune de la Chapelle. Il était obligé de tâtonner et de s'asseoir de temps en temps dans l'escalier; mais que n'aurait-il pas fait pour assister à la Sainte messe et recevoir son Dieu! « C'est la seule consolation qui me reste, disait-

il: je prie N. S. de me l'accorder le plus longtemps possible.» Pendant les deux derniers mois, il ne pouvait plus marcher; mais Jésus venait le visiter et le consoler; et lorsqu'on lui parlait de son bonheur, il fondait en larmes. « Oui, disait-il, il est venu à moi; je vais bien le garder: nous ne nous quitterons plus: nous serons si bien ensemble.»

Ses souffrances ont été bien longues et bien grandes; mais il les unissait à celles de Jésus et les regardait comme le juste châtiment de ses péchés. Si on le plaignait de ses souffrances, il répondait: «J'en avais besoin: c'est une bénédiction de Dieu; elles ne sont pas grandes auprès de celles que Jésus a endurées pour nous. Mais pourtant je sens de mieux en mieux qu'il n'est pas facile de s'habituer à souffrir, et qu'il est difficile d'acquérir l'amour des souffrances et d'en bien profiter»

C'est vrai, lui disait-on, mais Jésus vous aide après vous avoir donné l'exemple « Oh! disait-il, oui, il m'aide, s'il ne m'aidait pas, je ne pourrais rien souffrir: je suis un lâche et un misérable.» Ces sentiments d'humilité, mêlés à une grande confiance en Dieu et à un grand amour, éclataient dans toutes ses paroles. Quand on lui parlait des joies du Ciel « Ces pensées là, disait-il, ne sont pas pour moi: je ne mériterai jamais un si grand bonheur; parlez moi plutôt de l'enfer: c'est là la place que j'ai méritée. Si le bon Dieu n'avait pas eu pitié d'un misérable comme moi, que serais-je devenu! - « Pour le Purgatoire, disait-il, j'en aurai long à faire, mais je ne crains rien: j'offre tout pour les pauvres âmes qui y languissent. Quant à moi, je ne m'occupe pas de ce que j'aurai à souffrir: j'ai tout remis entre les mains de Marie: cela la regarde: c'est son affaire.»

Il avait la plus grande dévotion à St Joseph. «Il y a bien longtemps, disait-il, que nous nous connaissons et nous nous entendons bien ensemble.» Quelques jours avant de mourir,

il disait d'un accent pénétré. « Je suis un misérable: mais j'ai toute ma vie cherché la vérité et j'ai eu confiance en Dieu: je ne serai point confondu. »

Il voyait la mort approcher sans crainte: et voyant en lui les symptômes de la mort, il s'étonnait de vivre encore. « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne! »

Il répétait souvent et aimait à entendre dire: Doux Cœur de Marie, soyez mon salut etc: Jésus, Marie, Joseph, je vous donne etc. Quelques heures avant de mourir il faisait effort pour prononcer encore ces prières: « Jésus, aidez moi, disait-il. » Il garda sa connaissance jusqu'à la fin et mourut entre les bras de Jésus, Marie et Joseph, qu'il avait si souvent priés et tant aimés

A. M. L. G.

Table des Matières.

Pages.

1. Chine. — Mission du Tché-li Oriental. — Lettre du P. Edel au P. Feyerstein . . . . 1.

2. —— — Quelques détails sur la mort du P. Edel, par un Père Missionnaire . . . . 13.

3. —— Extraits d'une lettre du P. de Becquevort . . . . . 14.

4. —— Mission de Nan-King. — Extraits des Nouvelles de la Mission (Juillet 1878). . . . . 19.

5. —— Extraits de la Correspondance du P. Bedon. — Séjour à Po-tchéou et visite aux chrétiens du Ho-nan. . . 25.

6. Pologne. — Lettres du P. Vivier. — Le Carême et les Fêtes de Pâques en Pologne . . . . 29.

7. —— Missions et Processions en Pologne . . . . . . 49.

8. —— Pologne et Russie . . . . 62.

9. Mission de Bombay. — Lettre du P. Nicolas Pagani au R. P. Provincial de Naples. . . . . 71.

10. Nouveau-Mexique. — Lettre du P. Laurent Fede à un Religieux Augustin. . . . . 74.

11. —— Le Collège de Las-Vegas. — Extrait d'une lettre du P. Rossi. 77.

12. Portugal. — Lettre du P. Tommaso Vitale au R. P. Provincial. . 77.

13. France. — Réunion des Jeunes gens de la Rue de Sèvres. — Vingt-cinquième anniversaire de la Fondation . . . . 86.

Nécrologie.

14. —— Le Frère Scolastique Raoul de Fosseux. . . . . 116.

15. —— Le Frère Coadjuteur Benoit Caulier . . . . . 120.

16 —— Table des Matières . . . . 125.

3. 78
2.

Chine. – Mission du Tché-li Oriental.

La Famine. – Lettre du P. Edel au P. Blino à Laval.

Mon cher Père.

P.C.

Vous avez droit à une longue lettre de remerciement de ma part en réponse à la bonne vôtre qui m'a fait grand plaisir. Certainement je voudrais bien vous rendre la pareille, et vous récréer avec édification par d'agréables nouvelles de notre mission. Mais, trois fois hélas! ces sortes de nouvelles ne sont plus de notre domaine; la tristesse domine dans nos

parages ; nous vivons au milieu d'affamés qui se meurent sans secours possible. D'autres lettres vous parleront de cette misère actuelle du Tché-li ; je n'ai ni le loisir ni le courage de vous affliger par la description déjà faite du funèbre tableau qui se déroule à nos yeux. Seulement pour me récréer un peu et causer avec vous, je vais laisser courir ma plume jusqu'au bout de ce feuillet en lui donnant toute liberté de glaner à gauche et à droite toute sorte de nouvelles du jour.... comme on cueillerait des rameaux de cyprès dans un cimetière.

Dans ma dernière lettre vous parlant de mes excursions apostoliques aux environs de cet Observatoire dont les observations vous effraient, je vous parlais d'un village où 30 Catéchumènes s'étaient levés spontanément. Tous ont depuis reçu le baptême solennel le jour de la Pentecôte. Ce fut une belle fête, comme vous pensez, pour moi qui n'avais jamais rêvé plus qu'une seule conversion suivie d'un Nunc dimittis en bonne forme ! Mais voyez l'heureuse chance. Après la cérémonie j'eus le bonheur d'enregistrer une nouvelle famille de néophytes, plus tard une autre, et puis une autre ; si bien que le nombre de mes hommes à catéchiser montait à la soixantaine...... quand le diable vint mettre des bâtons dans les roues. La famine vint...... et ces pauvres gens, pauvres parmi les pauvres, durent lui céder la place. La plupart se hâtèrent d'émigrer ; 13 moururent de faim ; il n'en reste plus dix. Vous n'avez sans doute jamais vu des mourants de faim, mon cher Père. C'est une chose bien triste ; croyez-moi, surtout quand ces accidents se répètent et que la famine sévit comme une épidémie, et que l'on entend partout les mêmes appels

au secours et les mêmes râles d'agonisants. Depuis quelque temps cependant la fièvre typhoïde semble faire concurrence à la faim pour dépeupler ce pays. D'un seul coup on apprend trois, quatre décès dans un seul village; l'autre jour on m'annonçait sept morts de faim dans une chrétienté voisine. Le choléra eût été moins cruel. Tous les sept étaient chrétiens, mais la mortalité est partout bien plus grande parmi les païens. Même au fin fond de la misère les néophytes se sentent protégés par une puissance surnaturelle; ils le reconnaissent et le disent eux-mêmes, les païens l'avouent; pourquoi n'en tirent-ils une conclusion avantageuse au salut de leurs âmes? Mystère! Ce peuple est entre les mains de l'ennemi et celui-ci n'est pas d'humeur à lâcher sa proie. Pourtant les nouveaux catéchumènes se comptent aujourd'hui par centaines. C'est magnifique en comparaison des précédentes années; c'est peu de chose si l'on pense au nombre effrayant de païens auxquels ces calamités publiques devraient enfin ouvrir les yeux. Tous d'ailleurs reconnaissent en elles une punition du Ciel; beaucoup doivent se dire que leurs dieux sont impuissants à faire tomber la pluie et pousser les moissons; on en voit qui renversent les pagodes, en brûlent les boiseries, en insultent les divinités: mais leur conversion s'arrête là. Donnez leur des sapèques, montrez leur une tasse de riz, vous les attirerez vers vous; ils entendront vos instructions, et peut-être 1 sur 10 finira par se faire baptiser de bonne foi. Des aumônes habilement distribuées, sans ostentation, sans condition d'embrasser notre religion, gagneraient bien des cœurs ...... mieux que les plus éloquents discours. Les protestants, pêcheurs en eau trouble, essaient de ce système d'aumônes, ils donnent beaucoup,

promettent davantage, mais comme le cœur chez eux ne se donne pas, la confiance ne leur est rendue nulle part, et leurs succès sont nuls — spécialement dans le district du P. Maquet, lequel Père donne peu et gagne beaucoup. Le Chinois est défiant et intelligent; pas un ne se trompe sur la valeur relative du protestantisme, ni sur la valeur absolue des rares prosélytes de Messieurs les Pasteurs. Si nous avions les ressources pécuniaires de ces commis-voyageurs en Religion, bientôt le Tchê-li tout entier serait chrétien. En définitive, les païens commencent à moins mépriser les chrétiens; un rapprochement s'est fait, grâce à la misère commune. Les Autorités civiles elles-mêmes semblent pleines d'égards et d'attentions extraordinaires, au point de ne pas soumettre nos néophytes à la lourde taxe des pauvres payée par tous les païens. Pourquoi cette partialité! Je l'ignore. Au nouvel an Chinois les mandarins ont fait distribuer gratis un peu de sorgho aux plus pauvres de leurs administrés; on remarque aussi que les villages peuplés de chrétiens ont été mieux partagés dans ces largesses administratives. Pourquoi cela? Je l'ignore; je le comprends d'autant moins que cette manière d'agir semble générale, comme d'après un mot d'ordre parti de haut lieu. Combien nous sommes loin de l'époque où toutes les charges, les corvées, les vexations pleuvaient comme grêle sur les malheureux chrétiens persécutés. Il y a de cela 40 ans! Une seule communauté de mon district dut alors payer 2000 onces d'argent pour se délivrer des importunités de la police mandarine. Aujourd'hui, sous un régime inverse, cette famille-là se frotte les mains, laissant aux païens le soin de se ruiner avec la taxe des pauvres.

Je viens d'interrompre ma lettre par la lecture d'un *Univers* fraichement débarqué. Il contient plusieurs colonnes de souscripteurs en faveur des affamés de l'Inde ; heureux si nous pouvions, sans faire tort aux infortunés Indiens, disposer d'une aussi abondante souscription ! Beaucoup de Chinois seraient rendus à la vie, mais que feraient 50 et même 100 mille francs jetés dans un pareil abîme de pauvreté ! 50 francs peuvent sauver un homme jusqu'à l'époque de la récolte en Septembre, et nous avons plus de 5 millions de mourants de faim dans notre seul vicariat du Tché-li S.E., c'est-à-dire 3 sur 10 habitants, chiffre probablement trop faible. Bien des gens m'ont affirmé que durant cette année-ci il périra les 3 ou 4 dixièmes de la population ; d'autres disent la moitié. Mais la misère est peut-être pire dans les Indes ! aussi, sans envier les libéralités françaises à leur adresse, je me contente de désirer pour nos pauvres, pour nos chrétiens et catéchumènes, le peu qui pourrait rester dans certaines aumônières inépuisables des bonnes âmes de notre pays.

Priez Dieu avec moi, mon cher Père, de faire entendre notre appel aux cœurs généreux, à nos bienfaiteurs dévoués. Priez surtout Dieu de mettre fin aux calamités qui pèsent, depuis 3 ans, sur notre petite mission ; que la pluie tombe, que la récolte lève et mûrisse, qu'il reste enfin des survivants pour en jouir ! J'ai fini ma triste lettre ou plutôt cette lamentation pour laquelle je vous prie d'admettre en ma faveur des circonstances atténuantes. Plus tard j'aurai l'occasion de vous envoyer une épître plus gaie, plus longue et plus intéressante.

R^ae^ V^ae^

Infimus in X^to^ Servus

Edel. S.J.

Lettre du P. Edel au P. Feyerstein, à St Acheul.

Mon bien cher Père,
P.C.

J'ai reçu dernièrement — ou plutôt je n'ai pas reçu, — un paquet de petits couteaux que vous avez bien voulu m'envoyer ; rien ne manquait au dit paquet ..... sinon l'adresse, la mienne. Bref, les couteaux sont venus ; j'en ai reçu deux dans la distribution générale ; ils sont fort bien ; merci beaucoup ! Mais sachez bien que depuis lors j'ai le cœur percé de tous ces petits couteaux comme une pelotte chargée d'épingles.

Après tout, c'est bien fait ! Qu'aurais-je fait de ces immeubles ? Je les aurais distribués à mes paroissiens ; j'en aurais gratifié quelques enfants plus rangés, plus dociles au catéchisme ; mais à quoi leur serviraient aujourd'hui ces malheureux couteaux, puisque les infortunés enfants n'ont plus rien à couper, plus rien à dépecer, plus rien à manger ? Car nous avons en ce moment la famine, l'affreuse famine avec toutes ses horreurs, et c'est le sujet dont je désire vous entretenir aujourd'hui, mon cher Père, dans le but de compléter vos notions sur notre mission Petchélienne. Ces pages pourront aussi servir de contrepoids à la curieuse lettre que vous avez bien voulu faire imprimer à Laval, et que j'ai lue dernièrement non sans intérêt : vos chers novices aussi peut-être gagneront à connaître plus à fond le fameux céleste empire, l'empire des fleurs, l'empire du milieu, l'empire par excellence..... où sans doute plusieurs d'entre eux comptent venir plus tard pratiquer les vertus dont

ils font l'apprentissage sous votre direction. Inutile et impossible de mettre le moindre ordre dans le récit qui va suivre ; je me contenterai, suivant mon ordinaire usage, de vous raconter quelques traits saillants, quelques histoires inédites ; le tout à mesure qu'il viendra se présenter au bout de ma plume.

Vous avez dû lire dans les journaux, dans l'*Univers* entre autres et dans les *Missions Catholiques*, de nombreux articles sur la famine dans les Indes et dans la Chine. On y cite des choses à faire dresser les cheveux sur la tête ; eh bien, notre mission du Tché-li n'est pas moins éprouvée que celle de Pondichéry ou du Madure pour lesquelles on fait tant de bruit et de quêtes. Non equidem invideo ! pourvu que l'on sauve la vie de tant d'âmes et de corps ; mais on ne donnera jamais assez pour remédier au mal ; des millions ne suffiraient pas ; il faudrait des centaines et des centaines de mille francs rien que pour aider un peu les chrétiens de notre mission, tant la misère est grande et les affamés nombreux ! Depuis trois années consécutives les récoltes ont manqué dans cette partie du Tché-li. La première fois en 1875, on n'eut pas de moisson, et la récolte de millet, le principal espoir, le fond de nourriture du paysan Chinois, fut brûlée sur pied par les ardeurs d'un soleil impitoyable ; le désastre parut grand, mais la patience, l'insouciance de nos pauvres gens s'éleva plus haut encore. On se serra les reins plus fort ; on vendit quelques parcelles de terre, on fit de petites dettes, et l'on s'assoupit dans l'espoir d'un avenir meilleur. L'année suivante les pluies du printemps ne vinrent pas ...... vers la fin de Juin il n'était pas encore tombé une goutte d'eau ; la panique commença ; les chemins

furent couverts de mendiants ; nous en comptions par milliers demandant l'aumône en même temps à notre porte. La Sainte Vierge prit en pitié ces misérables et nous eûmes une pluie abondante le 2 Juillet, jour de la Visitation ; ce fut pour le pays comme une résurrection, un changement à vue. Plus de solliciteurs importuns, plus de mendiants errants ; partout des semeurs empressés, et bientôt une couche de verdure, couleur d'espérance, s'étendant sur un sol naguère aussi nu que le désert de Sahara. La récolte leva bien ; mais plus tard elle souffrit encore du manque d'eau, et finalement fut abîmée par une gelée précoce. Vous devinez en partie la consternation générale au lendemain de cette affreuse nuit de bise glaciale ; ce fut quelque chose comme une plaie d'Egypte. C'est alors que l'émigration commença pour de bon, que l'on vendit ses terres, ses meubles, à des prix honnêtes cependant, et que l'on emprunta au taux de 40 % de quoi subsister jusqu'à la moisson suivante. Que dis-je ? on ne put même ensemencer le blé ; l'espérance même d'une moisson n'existait pas, mais on pouvait ne pas désespérer de la récolte du millet en 1877, l'année qui vient de s'écouler. On l'ensemença au temps voulu ; elle se présenta bientôt dans les meilleures conditions, n'attendant plus que les averses ordinaires de Juillet pour rendre la vie à des milliers d'affamés impatients. Au lieu de pluie nous eûmes un soleil dévorant, des chenilles plus dévorantes encore, et pour finir des nuées de sauterelles qui consommèrent le reste. La récolte fut absolument nulle. Nous en sommes là pour le quart d'heure, sans blé ensemencé, sans provisions, sans plus rien à vendre. Aussi la misère publique est-elle inénarrable, et elle augmente chaque jour.

Dès la première période du désastre l'émigration recommença sur une grande échelle; des familles entières, des villages entiers s'en allaient vers le Nord à la recherche d'une terre moins infortunée. Les routes et les chemins latéraux en étaient littéralement couverts, comme je l'ai constaté souvent de mes yeux. C'étaient comme des processions interminables d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns portant sur le dos leurs hardes et leurs enfants, d'autres poussant des brouettes encombrées d'ustensiles variés, d'aucuns montés sur des cavales efflanquées paraissaient comme les chefs de file de cette lugubre exode. En définitive je suis porté à croire que les $\frac{7}{10}$ de la population, dans nos parages, ont émigré vers le nord malgré le froid et les dangers de la route..... Au printemps les départs reprendront de plus belle, parce qu'il fera moins froid, parceque aussi les provisions seront complètement épuisées. Dans une de mes chrétientés, sur 95 ouailles 72 sont parties en plein hiver, dans une autre sur 220 chrétiens il ne reste qu'une trentaine de personnes maigres à faire peur, demandant l'aumône, et vivant de choses impossibles. C'est là qu'on me servit la première fricassée de sauterelles, et que je vis pour la première fois des conserves d'herbes salées pour l'hiver. Ces herbes sont très abondantes dans les mauvais terrains chargés de salpêtre, ce sont des plantes grasses extrêmement amères, assez semblables pour le port, à ces sédons des murailles ou du rocher de la Providence, et que l'on recueille d'ordinaire pour les brûler et tirer parti de la soude renfermée dans les cendres. Voilà les légumes que ces malheureux faisaient sécher en masse durant l'automne pour s'en régaler faute de mieux. Encore ces atroces victuailles ne suffirent elles pas.

Ce qui fait aujourd'hui l'alimentation de nos plus riches

propriétaires, c'est le son; ou plutôt les téguments coriaces du millet, qu'ils appellent Kang, et dont l'acquisition fait l'unique objet de leurs soucis. Bienheureux ceux qui peuvent se procurer cette indigeste nourriture dont les chiens et les pourceaux en France ne voudraient pas!

Les pauvres mangent beaucoup plus mal, aussi la mortalité est-elle devenue effrayante, presque comme en temps d'épidémie ou de choléra.. Morts de froid, de faim, d'inanition, par familles entières, on n'entend plus parler d'autre chose.

Dernièrement, c'était au début de la crise, quelqu'un vint en toute hâte m'inviter pour une extrême Onction dans un village éloigné. Il était 7 heures du soir, il faisait un froid vif et le vent soufflait dur. En route! Deux petits ânes maigres et galeux, loués par un païen du voisinage, ébranlent péniblement le lourd chariot qui roule, par la nuit noire, d'une ornière à l'autre, jusqu'à une chrétienté intermédiaire où nous arrivons incognito après 10 heures. J'essaie de m'endormir après avoir soupé par cœur, difficile opération! Avant l'aube le véhicule reprend sa marche et finit par me déposer au beau milieu d'un village païen où agonisait l'unique famille chrétienne. Cinq personnes étaient couchées sur le même Kang, (ou lit de briques chinois) se mourant de froid et de faim. Je dis cinq. Non, quatre seulement; une d'entre elles, la mère, venait de trépasser un peu avant mon arrivée; à côté de son cadavre couchait le père déjà sans connaissance et tout près le fils aîné, la belle-fille, le cadet, tous privés de mouvement. J'avais par bonheur prévu le cas, et acheté en route quelques livres de pain et de légumes que je distribuai

aux jeunes; ils reprirent pied, puis connaissance. Le vieux bonhomme reçut l'extrême-Onction; nous récitâmes le Libera et les prières des morts sur la pauvre femme; après quoi reprise du char pour administrer les derniers sacrements à deux autres infirmes d'un village plus éloigné. Huit jours après toute cette famille était morte de faim sauf le jeune frère que j'adoptai "in extremis" aux frais de la Sainte-Enfance; il est l'espoir de la chrétienté future à rétablir dans ce pauvre hameau.

Un autre jour des circonstances analogues m'appelèrent dans une chrétienté qui passe pour riche, dans une famille de cultivateurs aisés. J'y vins à pied avec un catéchiste. Personne pour nous recevoir, et la porte du logis est fermée..... A nos cris répétés un administrateur arrive enfin paraissant essoufflé..... il m'annonce que dans la maison jadis habitée par 14 personnes, il reste une femme seulement et deux enfants, l'un de 8, l'autre de 12 ans. La femme semble avoir la fièvre typhoïde; depuis quatre jours sa porte est close, depuis quatre jours elle vit sans feu, ni nourriture. Nous frappons vivement à la porte; à la fin l'enfant de 12 ans vint tirer le loquet et l'administrateur pénétra dans le logis, une torche à la main. Quel spectacle! Dans la chambre dégarnie de toute espèce de mobilier, froide et sombre comme un caveau, sur un lit de terre humide, gisait la pauvre mère presque morte, couverte de misérables haillons.... les dents lui claquaient de fièvre, de froid, et de faim; ses yeux paraissaient vouloir sortir de leur orbite. De dessous ces haillons sortait le cadavre de son jeune enfant mort la veille, et couché sur elle; l'aîné l'exhortait, en criant, à recevoir les sacrements et à faire son acte de contrition. La malheureuse me reconnut, reçut l'extrême-Onction dans

de bonnes conditions, surrexcitée qu'elle était par sa foi vive, et mourut le jour même peu après mon départ.

De pareilles scènes se présentent chaque jour. Le 1er Janvier je m'en allai à cheval visiter une grande mais très pauvre chrétienté; plusieurs malades m'y réclamaient, entre autres le maître d'école de l'endroit, brave vieux, récemment converti, récemment revenu d'une tournée de mendicité qui ne lui avait pas réussi. Sa mère est une obstinée païenne, plus ridée qu'une pomme cuite, et dont l'unique occupation consiste à prier son poussah et à pousser son fils dans l'apostasie. Le malheureux magister était couché sur son Kang, invisible, emmailloté dans des restes de couverture, comme un paquet de linge sale: Je n'ai rien avalé depuis 3 jours, me cria-t-il en m'entendant venir; donnez-moi l'extrême-Onction avec un passe-port pour le paradis! La cérémonie étant achevée au milieu du concours de quatre fidèles amaigris, appuyés contre les murs, j'octroyai au pauvre homme un rouleau de sapèques, de quoi réchauffer son Kang et s'acheter un boisseau de millet. Il en vécut une huitaine de jours. Quand je retournai dans ce village pour deux autres extrêmes-Onctions, il venait de succomber aux tortures de la faim conjointement avec deux de ses contemporains décédés presque en même temps. J'allai administrer le fils d'un de ces deux vieux, un brave garçon d'une trentaine d'années, une de mes meilleures connaissances. On ne m'avait pourtant pas dit le nom du malade. Je le trouvai dans une chambre sans fenêtre, ni porte, couché sur un monceau de terre, enveloppé d'une simple natte à moitié pourrie; sa vieille mère pleurait près de lui, demandant l'aumône. Durant l'extrême-Onction je demandai le saint nom du moribond... et c'est alors seulement que je reconnus mon

Aloïs dans cette masse d'ossements agités par un dernier souffle de vie..... Mais pourquoi continuer ces navrantes histoires de chaque jour? Il y en a trop, beaucoup trop, et nous en verrons de plus cruelles encore plus tard.
Les malheureux tombent partout, frappés comme de la peste. Ils ont tout vendu à vil prix, maison, champs, meubles, couvertures, habits d'hiver, et perdu jusqu'à leurs espérances...... un rien suffit pour les anéantir. Dans un village voisin d'ici, village de nouveaux chrétiens (J'y ai baptisé 30 adultes à la Pentecôte dernière, et les Catéchumènes dépasseraient la soixantaine sans les départs et les décès) durant ces 2 dernières semaines 14 Catéchumènes ou nouveaux baptisés sont morts de faim; hier j'appris la mort de deux d'entre eux; le tour des autres viendra sous peu! Tous ces catéchumènes ont été ondoyés avant de mourir.... c'est le seul moyen que j'aie de leur être utile en quelque chose.
Mourez de faim, et montez au Ciel!!
Les païens deviennent relativement assez souples; l'excès de la misère, la crainte de la mort les rend dociles à la grâce, du moins prêtent-ils une oreille attentive aux exhortations des vieux chrétiens stylés à cette œuvre de zèle. Dès qu'un pauvre diable est reconnu pour être pris de crampes d'estomac, on accourt pour l'exhorter: reçois le baptême et va au ciel, sinon, meurs, corps et âme et descends en enfer. C'est en abrégé tout le sermon; neuf fois sur dix, quand on s'y prend bien, il produit son effet.
Tout à l'heure avant d'entamer ce 3e feuillet, je revenais d'une excursion dans une chrétienté éloignée de deux lieues; deux extrêmes-Onctions m'y attendaient; un jeune homme de 28 ans, nouveau chrétien, et une vieille femme baptisée depuis 10 ans. Sa fille âgée d'environ 40 ans est encore païenne; mais elle s'est empressée

de tout bien préparer dans la chambre pour l'administration des sacrements.... Je lui fis une longue exhortation pour l'engager dans la voie du salut: peine perdue! Son mari est mort de faim en Décembre, mort païen, elle veut mourir comme lui; le nombre de ses jours est compté, il dépend d'un reste de provisions, environ deux boisseaux de millet avarié! Après quoi, lui dis-je, tu descendras dans l'enfer où tu souffriras éternellement d'une faim de chien! - C'est l'idéal de la faim, en Chine où, même en bonne année, on ne donne jamais rien à manger aux infortunés caniches. Cette considération la portera sans doute à réfléchir plus sérieusement, et dans quelques jours, j'en ai la conviction, elle augmentera d'une unité le petit troupeau de 16 catéchumènes que j'ai dans la susdite chrétienté.

Autres émotions. Le jour de l'an, après la messe, je revenais allègrement dans ma chambre où régnait une agréable température de 3 degrés et demi au dessous de zéro, tandis qu'au dehors le thermomètre accusait un froid de 18 degrés. Assis à mon bureau j'attendais, comme il convient au curé d'une paroisse, les visites et les compliments de mes fidèles ouailles..... et déjà je ruminais d'avance quelques phrases bien tournées, simplement élégantes, en réponse à leurs souhaits de bon augure. Hélas! quelle déception, et combien je fus puni de cette folâtre équipée de mon imagination. Les premiers qui vinrent avaient le visage plutôt triste que joyeux: "Père, me disent-ils après avoir fait la prostration solennelle qui équivaut aux compliments de circonstance, Père, notre école est dissoute faute d'élèves; les catéchumènes sont partis mendier; nous n'avons plus une bouchée de pain pour subsister!" - Ces visiteurs sortis, arrive une autre bande

à figures non moins désespérantes: "Père, nous avons eu hier un malheur. Une Catéchumène est morte subitement, empoisonnée avec ses deux filles qui allaient à l'école; dans la précipitation des apprêts culinaires ils ont par mégarde jeté un pot d'arsenic au fond de la soupière. On n'a pas eu le temps de les baptiser. Ces complimenteurs sortirent à leur tour pour céder la place aux trois administrateurs d'une autre paroisse, vraies figures de croque-morts, qui m'insinuent petit-à-petit les détails d'un horrible meurtre commis chez eux, durant la nuit précédente sur la personne d'une vieille femme récemment baptisée. L'assassin s'était servi d'une corde pour étrangler sa victime; et le motif du crime était l'enlèvement d'un boisseau environ de millet que possédait la pauvre vieille! De là grand émoi dans le village; Chrétiens et catéchumènes tremblent d'effroi.

Quelles bonnes nouvelles pour un premier de l'an! Ma position commencait à ressembler pas mal à celle du saint homme Job sauf la patience qui finit par me manquer.... et je fermai ma porte aux autres messagers de malheur!

Disons en passant, en l'honneur du Chinois, que malgré cet excès de misère dont il souffre actuellement, l'ordre et la tranquilité règnent partout, les vols avec effraction, les meurtres sont extrèmement rares, c'est à peine si ces malheureux, pères de nombreuses familles, exténués, mourant de faim, se permettent de dérober, quand ils le peuvent, quelque peu de chose pour subsister. Dans les premiers temps cependant, en Octobre et Novembre, on vit des bandes de voleurs armés parcourir impunément le pays, la nuit surtout, et prélevant des contributions sur tous les moins pauvres fermiers. Ils ne tuaient personne, mais ils rançonnaient dur. On fut obligé de

se défendre avec les armes; on veillait la nuit sur toutes les maisons; notre résidence fut entourée de murs élevés; les canons reparurent à la lumière; les vieux fusils furent dérouillés et confiés aux 70 plus braves citoyens du village.... enfin des rondes nocturnes furent organisées, des veilleurs postés sur les toits, la cloche d'alarme remise en état, etc. etc.

Somme toute, la Résidence ne fut l'objet d'aucune attaque. Une seule fois le veilleur, donna l'alarme par de vigoureux coups de tam-tam, vers minuit. Il croyait avoir entendu des voleurs. Trois jours après le sang lui bouillait encore dans les veines et il alla chercher auprès de l'infirmier un remède contre ses battements de cœur

Ce n'était pas aussi rassurant dans le District; plusieurs fois je dus me lever la nuit aux cris de la bataille; voleurs et défenseurs hurlaient en chœur; à la façon des héros d'Homère ils s'apostrophaient en termes peu flatteurs; des coups de feu partaient en l'air, et finalement les assaillants se dispersaient dans l'obscurité. Le beau de l'affaire c'est que les voleurs étaient parfaitement connus de tout le monde, voir du mandarin; mais qui eût osé les arrêter? Ils lassèrent pourtant la patience d'un mandarin militaire du chef-lieu; celui-ci vint, aidé d'une douzaine d'hommes, faire la capture de 20 ou 30 de ces oiseaux de proie qu'on mit en cage au tribunal. Le procès devait s'instruire; la condamnation à mort était immanquable, mais l'exécution, suivant la loi, ne devait avoir lieu qu'en automne et les voleurs seraient restés 10 mois en pension, aux frais de l'autorité. Admirez ici la prudence du mandarin sous-préfet: pour éviter les frais de

procedure et d'entretien, il laissa mourir de faim tous ses pensionnaires. Le dernier succomba le 17e jour; enfin le même cercueil, payé 30 fois au mandarin, servit successivement à chacun des 30 condamnés qu'on enterra tout près de la ville à moins d'un pied de profondeur, toujours par économie!

Peu de jours après, nos jeunes étudiants, Juvénistes et scolastiques, passant en promenade non loin de ce Montfaucon chinois, purent compter jusqu'à sept queues au bout desquelles pendaient d'affreux restes, que des chiens dévorants se disputaient entre eux. Dans la journée une bande de nos petits séminaristes, rencontra, en traversant la ville, une pauvre femme, mourant de faim, couchée dans le ruisseau, et serrant contre elle son jeune enfant déjà livide... pas une âme ne songeait à secourir ces malheureux! Nos étudiants s'empressèrent de baptiser la maman, et ils rapportèrent le poupon pour l'élever à l'orphelinat. En voilà deux qui ont de la chance!

Durant la même promenade notre F. Templet, en l'absence de ses enfants, fit un tour de jardin, jetant de fois à autre un coup d'œil scrutateur par dessus les murs de l'enclos... Que vit-il? Encore une infortunée mère avec son garçon d'une douzaine d'années. Celui-ci était couché la face contre terre; l'autre le relevait péniblement, l'exhortait à grands cris... Dans moins d'une heure ils allaient être de retour au logis; c'étaient sans doute des mendiants relancés chez eux par l'impitoyable faim. Tout le monde étant pauvre, personne ne donna plus rien. L'enfant soutenu par sa mère faisait dix pas, non sans efforts, puis retombait, la tête en avant sur la terre glacée... et ce manège se serait répété jusqu'à épuisement si le bon frère n'avait aperçu en même temps deux chrétiens, deux professeurs faisant leur promenade aux environs. Aussitôt il leur crie de venir en aide aux deux infortunés; le jeune homme hissé sur les épaules d'un des

maîtres fut porté à la cuisine de l'orphelinat où la douce chaleur du foyer jointe à l'odeur nourrissante d'un souper mijotant au fond des marmites, ne tarda pas à le ranimer. On le fit manger peu à peu. . . . Il ne sentait plus la faim ; son estomac épuisé par l'excès du jeûne, est inerte et sans forces ; le cerveau est comme atrophié ; bref, c'est un malade peut-être inguérissable. Quant à la mère, on la nourrit dans une famille chrétienne du voisinage. . . . Combien pourrais-je vous citer de scènes analogues ? c'est de l'histoire quasi journalière, dont vous venez de lire un petit chapitre. Et ces enfants qu'on apporte, ou plutôt qu'on jette, chaque nuit, soit au seuil de la résidence, soit dans l'église, soit par dessus les murs de l'enclos, pauvres petits êtres, souvent sans nul vêtement, tout bleuis par le froid, parfois morts, souvent couverts d'horribles couches de terre et d'ordures, ou bien emmaillotés dans des lambeaux de hardes dégoûtantes et que l'on lance comme des paquets de linge sale jusqu'au beau milieu du jardin. Aussi le nombre de nos orphelins augmente-t-il chaque jour, au-delà de toute proportion avec les allocations, si libérales cependant, de la Sainte-Enfance. Depuis plusieurs mois nos Pères ont reçu l'ordre de refuser impitoyablement tous les nourrissons qu'on pourrait leur présenter dans le district : triste mais nécessaire mesure, sans laquelle nous compterions bientôt plusieurs dizaines de mille d'enfants que toutes les ressources de la Ste Enfance seraient insuffisantes à entretenir, chaque enfant coûtant au moins 50 francs par an, soit 50 à 60.000 francs par mille, chiffre respectable depuis longtemps dépassé pourtant ! Car comment refuser ces innocents, qu'on ne nous offre pas, mais que la Providence semble nous jeter tous les jours en nous disant : " Accipe puerum istum, et nutri mihi ". ! On les accepte donc, on les baptise, on les élève, abandonnant à St Joseph, procureur de la Provi-

dence, le soin d'alimenter ce tonneau des Danaïdes qui s'appelle ici "la caisse à sapèques d'une mission chinoise".

Vous me demanderez peut-être, pour m'interrompre un instant, ce que les autorités chinoises peuvent bien faire & ce qu'elles entreprennent, pour soulager, au moins un peu, tant de pauvres, remédier en quelque manière à tant de misère! Il faut l'avouer; la position des mandarins est bien difficile par le temps qui court, et bien d'autres seraient aussi embarrassés qu'eux en face d'un si grand nombre d'affamés. Dans le Chansi, par exemple, la province frontière du Tché-li, les mandarins font arriver depuis longtemps, aux frais de je ne sais qui, d'énormes quantités de riz, de millet, de sorgho. On voit d'interminables files de voitures venir de Tien Tsin, l'unique port septentrional, et se diriger lentement vers le malheureux Chansi beaucoup plus éprouvé que notre Tché-li. Mais les vivres sont si chers, les chemins si longs, si difficiles; les accidents du voyage sont si fréquents, le nombre des chariots d'ailleurs si restreint... que toutes ces provisions parvenues à destination, après avoir plus que doublé de prix, y disparaissaient en un clin d'œil, comme une gaufre dans la gueule d'un lion affamé; - l'appétit n'en devient que plus vif, et ceux qui n'ont point reçu leur part agonisent avec plus de rage. Pour comble de malheur cette année-ci, toujours à cause de la sécheresse, les rivières et les canaux sont impraticables; d'après le journal chinois le fleuve jaune lui-même, ce torrent d'une à deux lieues de largeur; serait comme anéanti, on le passerait partout à pied sec... Il en est ainsi de la rivière du Chien Chien, et des autres cours d'eau du Tché-li, et c'est là une des grandes causes de la rareté de la chèreté des vivres durant cet hiver. Notre mandarin, après avoir au préalable prélevé un impôt

exorbitant sur tous les propriétaires aisés, c'est-à-dire possédant des terres, mais n'ayant rien à se glisser sous les maxillaires, sur tous les propriétaires, dis-je, sauf, par une exception étrange, providentielle, sur nos chrétiens, autrefois si tourmentés par les tribunaux ; s'est mis en quatre pour faire arriver de Tien Tsin quelques milliers d'hectolitres de millet.... qu'il revend au pauvre peuple, sans bénéfice, j'aime à le croire, mais au prix de belles sapèques sonnantes.... Encore ne donne-t-on qu'aux pauvres enregistrés sous cette rubrique, à des heures réglées, une quantité ridiculement minime, pour un jour seulement (comme la manne au désert) et qu'il faut venir chercher, en ville, par le froid glacial, à des distances de plusieurs lieues. C'est une emplâtre sur une jambe de bois. Après tout, 10.000 hectolitres pour 800.000 habitants de la sous-préfecture, ou 100.000 habitants seulement en défalquant les absents.... cela ferait, si je compte bien, un demi boisseau par estomac ! quantité qui ne suffirait pas à l'entretien d'un moineau de médiocre appétit. En attendant les canaux s'obstruent, les rivières n'ont plus de lit, les routes sont impraticables, les fossés et les murs de la ville s'effondrent.... On pourrait donner de l'ouvrage, un ouvrage utile, nécessaire, aux milliers de bras fatigués de demander l'aumône. Mais non ! l'idée même de semblable chose est trop européenne pour avoir jamais accès dans la cervelle d'un lettré chinois.

Vous croyez me surprendre en flagrant délit de médisance à l'endroit des autorités constituées, moi, l'admirateur fanatique du céleste empire, n'est-il pas vrai, mon cher Père ? Eh bien, je ne fais que répéter, en les atténuant, les plaintes du journal indigène imprimé dans la ville de Chang hai par des fidèles sujets de Sa Majesté

le fils du Ciel. Le peuple est bon, disent-ils; le souverain est délicieux, les ministres sont fidèles, les mandarins sont braves gens.. . . . mais, ces derniers du moins, ne savent point administrer, ni tirer parti des immenses ressources du pays; ils dédaignent les arts étrangers, les usages étrangers, la science, l'industrie, la politique de l'étranger; mais avec tout cela la nation reste pauvre, arriérée, soumise à l'étranger; les famines sont fréquentes, irrémédiables; et quand elles arrivent, les étrangers si méprisés dédaignent à leur tour notre misère, et envoient leurs aumônes ailleurs. C'est le cas actuel à Chang-hai, à Tien-Tsin et autres lieux. Pour en revenir aux mandarins ils sont braves gens, témoin ces deux bons vieux administrateurs de Jenn tcheou, qui voyant les sauterelles se multiplier et grandir outre mesure, terrible menace pour les récoltes en herbe, se mirent eux-mêmes à l'œuvre pour donner un salutaire exemple à leurs subordonnés. Ils creusèrent de leurs mains onguiculées des fossés le long des champs de millet; puis armés de gaules ils firent la battue à travers les sillons, poussant devant eux les ennemis, race poltronne, noire, encore dépourvue d'ailes, ils les faisaient tomber dans le fossé à rebords rentrants, d'où les jeunes monstres étaient censés ne plus pouvoir sortir. Les paysans électrisés par cet exemple officiel, s'empressèrent de l'imiter un peu partout, et des myriades de sauterelles sautèrent de vie à trépas . . . . Ce qui survécut suffit encore pour dévorer la récolte.

Une famille de chrétiens du district du P. Fournont a été plus avisée. . . S'inspirant de l'idée que l'eau bénite, bonne contre les démons de l'enfer, pourrait bien n'être pas sans effet contre ces insectes diaboliques, ils s'en allèrent goupillonner leurs champs en récitant force prières jusqu'à épuisement du bénitier. Douze arpents sur quinze

furent aspergés . . . . et chose curieuse mais parfaitement constatée tant par les chrétiens que par les païens stupéfaits, les récoltes arrosées d'eau bénite ne furent pas endommagées par les sauterelles . . . . Ces insectes y arrivaient en foule, mais ne dévoraient rien, passant seulement par dessus jusqu'aux parcelles de terre non bénites, et jusqu'aux champs des païens, lesquels furent ravagés. J'en ai l'intime persuasion : si nos mandarins voulaient faire usage de notre eau bénite tant pour asperger leurs champs que pour faire baptiser leurs populations, ces calamités publiques deviendraient plus rares, les secours plus abondants, plus faciles, moins coûteux, plus efficaces. Mais encore une fois une recette si simple est encore bien loin de trouver place dans un gros bonnet Chinois.

Dans l'immense ville de Tien Tsin (on y compte probablement un million d'habitants), le Vice-Roi imagina un moyen plus grandiose de secourir les indigents. Tien Tsin, depuis deux ans environ, est comme le centre d'attraction des innombrables pauvres de cette province ; c'est vers Tien Tsin que se dirigent les longues files d'émigrants de l'Est, du Sud, du Nord, et du couchant. On les évalue à quelques centaines de mille, parqués, en dehors de la cité, dans d'immenses tentes construites en nattes, entourées d'un petit fossé, avec une ou deux portes d'entrée. . . . Chaque tente renferme plusieurs milliers de pauvres, les femmes et les enfants à part, les hommes beaucoup moins nombreux, dans des hangars spéciaux.

Tous ces malheureux sont nourris gratis par le Vice-Roi. La distribution du riz se fait deux fois par jour, à raison de 3 tasses par repas pour les grandes personnes, une tasse et demie pour les enfants . . . . . Douze ou quatorze cuisines monstres ont été établies à proxi-

mité des hangars, et la distribution s'y fait, parait-il, avec le meilleur ordre; les derniers venus seuls ne reçoivent que le bouillon allongé du fond. La consommation quotidienne est fabuleuse; nous n'avons pas une idée en France, d'aussi gigantesques fourneaux économiques. Malgré cela le prix du riz et des autres victuailles, loin d'augmenter, baisse de plus en plus; tant on a pris soin de faire affluer les bateaux à grains du côté de Ta-Kou, et à Tien Tsin. Les dépenses sont payées par le Vice-Roi, dit-on, et par des taxes énormes prélevées au nom de son Excellence, sur tous les propriétaires fonciers de la province. Là aussi pourtant on eut des malheurs. Le 5 Janvier, veille des rois, le feu prit subitement dans un de ces hangars habité par environ 4000 femmes et enfants! C'était le matin par une brise fraiche; d'ailleurs la tente est en nattes; le sol est formé d'une couche de 1 mètre de hauteur de paille, foin, tiges de sorgho, etc. et autres combustibles. Un fossé entourait la tente; l'unique porte était fermée, et le mandarin préposé défendit, par précaution, de l'ouvrir. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire toute la maison de paille fut en flammes, et plus de 3.500 femmes et enfants périrent dans cette fournaise. C'était parait-il, un spectacle digne de l'enfer, m'a dit un témoin oculaire de l'incendie. Les cris des victimes, l'odeur de fumée et de chairs grillées, le bruit du tam-tam augmentaient l'horreur de la scène, bientôt ce fut fini! et de cette foule entassée, il ne resta que des monceaux de cadavres carbonisés horribles à voir!! Dans le nombre des victimes il y avait beaucoup de chrétiennes; quatre d'une de mes petites chrétientés, 28 d'une chrétienté plus grande. Quelques enfants ont pu s'échapper. J'ignore par quel moyen; ils s'amusaient peut-être à la porte, la vue du feu les aura mis en fuite; ils restent à la charge de la Sainte-Enfance.

Je me suis laissé dire que les résidents européens de Tien-Tsin, les jeunes gens, n'ont pas trouvé cet affreux spectacle assez fort pour les empêcher de donner, dans la même semaine, un bal dont le jour avait été fixé d'avance. Ce manque de tact donnera sans nul doute une vilaine idée aux indigènes, sur le compte des nations civilisées, contre ceux qui viennent leur prêcher le progrès. N'oublions pas cependant que, 7 ans seulement auparavant, on vit toute cette population de Tien-Tsin se ruer en fureur contre les résidents français, massacrer des prêtres et des religieuses, et d'autres personnes inoffensives, en tout 21 victimes, et commettre ce crime avec une joie, une cruauté, un ensemble, et un concert d'éloges indescriptibles. C'est là qu'eut lieu l'incendie. La justice de Dieu, quoique lente à venir, arrive toujours, et terrible !

Vous ai-je donné, mon Cher Père, une idée assez exacte de l'état actuel de notre pauvre mission ? Je ne sais. Pareille misère se refuse à toute description, et c'est vraiment le cas de dire, il faut le voir pour le croire. Le plus triste à envisager c'est l'avenir. Comment tout cela finira-t-il ? Plusieurs années consécutives d'une abondance extraordinaire seraient nécessaires pour réparer ce désastre, pour combler les trous, selon l'expression chinoise. Les trous ce sont les dettes. Tout le monde en a ; les plus riches deviendront millionnaires si jamais leur argent rentre avec les intérêts d'au moins 30 %, d'ordinaire 50 % et souvent de 80 et 100 pour 100. Comment se tirer du fond de pareils abîmes ? Je connais beaucoup de nos chrétiens qui ne s'en relèveront jamais. Un pauvre homme, après 20 ans d'un travail opiniâtre, avait fini par s'acheter 12 arpents de terre, patrimoine futur de ses enfants. Cette année-ci il a dû tout vendre, à vil prix pour acheter

de quoi subsister. C'est l'histoire d'un grand nombre de nos chrétiens. Tout ce qu'il n'ont pas vendu est hypothéqué.... Vienne le printemps et une pluie favorable; on manquera de grains pour semer, et surtout d'animaux pour labourer. Les chevaux maigres sont devenus des animaux de luxe; ceux qui possèdent encore un âne, ou un petit bœuf passent pour des richards; nous reverrons comme autrefois les hommes trainer la charrue, et les femmes continueront longtemps à tourner la meule au moulin. A ce propos je vais vous citer un trait de l'industrie chinoise. Un très pauvre chrétien n'ayant pour toute fortune qu'un vieux père, une jeune femme avec un nourrisson frais éclos m'avait supplié très souvent de lui confier un orphelin à élever. J'accédai enfin à sa demande et je fus surpris de voir, longtemps après, cette intéressante famille vivoter tranquille, tandis que les voisins plus fortunés, étaient obligés d'endosser les livrées de la mendicité errante. Curieux de connaître les moyens de subsistances de mon Chinois, je l'interrogeai, et voici ce qu'il me répondit ingénuement: Un orphelin me vaut, par mois, 1600 sapèques donnés par la Ste Enfance, environ 4 à 5 francs. Avec cet argent j'achète un boisseau de blé.... et je loue un petit âne. Ma femme aidée de l'âne, transforme ce blé en farine que je vais chaque jour vendre au marché, tantôt ici, tantôt là. Du produit de la vente j'achète un autre boisseau de blé.... l'opération continue ainsi tant qu'elle peut. Le son, et les déchets, forment la nourriture de ma famille, et si durant le mois il y a des pertes les 1600 sapèques du mois suivant me permettent d'acheter un nouveau fonds de commerce. Ce manège dure depuis cinq mois; et s'il est aujourd'hui moins prospère c'est à cause d'une trop active concurrence de beaucoup d'autres industriels analogues.

Mais revenons aux misères générales. Vous le pensez bien, nos Pères ne manquent pas d'en partager beaucoup avec ceux qu'ils évangélisent. Quel supplice pour le cœur d'entendre sans cesse des lamentations interminables! de vivre au milieu de ces affamés! de manger au milieu d'eux, des aliments très-grossiers au fond mais qui doivent souvent paraître aux yeux de ces infortunés, de vrais festins de Sardanapale? comme ils vous regardent avec leurs petits yeux essayant de s'échapper par dessus leurs pommettes en saillie! et que c'est amusant de prêcher le carême à ces visages livides et amaigris! L'autre soir, soupant dans une pauvre chrétienté, essayant d'avaler quelques gorgées d'un potage sans recette connue, j'entendis trois respectables chrétiens qui me tenaient compagnie, debout, en face de moi, se consulter sur le grave sujet suivant: y a-t-il des hommes qui mangent de la chair humaine? est-il permis de tuer un homme pour le manger? La chair des cadavres n'est-elle pas un poison? Est-ce un péché de manger un mort? – Je ne disais rien, je ne pouvais avaler davantage. Eux se répondaient, oui! non!. moi j'en mangerais bien! moi aussi, moi je ne pourrais jamais en venir à bout! etc. etc. Après cette intéressante conversation les braves gens enlevèrent les plats, en léchèrent le contenu dans l'antichambre, et me laissèrent seul abandonné à mes réflexions. Je me tâtai les mollets, avec inquiétude! ils me parurent un peu gros. L'histoire du petit navire me revint à la mémoire, et toute la nuit j'eus des cauchemars pour savoir qui, qui serait mangé!

Mon bien cher Père, je suis bien loin d'avoir épuisé le sujet dont je voulais vous entretenir in extenso. Néanmoins la discrétion m'oblige à couper court, par crainte d'abuser de votre patience. D'ailleurs je vous promets

de continuer plus tard l'histoire de nos infortunes. Pour le moment, vous voilà suffisamment averti ; vous connaissez une partie de nos misères, vous devinez le reste ; faut-il vous recommander de prier beaucoup pour notre mission, plus que jamais ; de faire prier vos fervents novices, afin que le bon Dieu prenne enfin pitié de nous, et nous accorde cette année-ci une moisson suffisante .... sinon l'an prochain ce pays entier sera transformé en désert ; nos Pères privés de leurs ouailles pourront plier bagage et chercher fortune sur des plages moins abandonnées du Ciel. Priez pour nous ; et si vous pouvez, directement ou indirectement, peu ou beaucoup, nous procurer des aumônes faites-le pour l'amour de Dieu, persuadé qu'une somme relativement modique sera reçue comme un bienfait du Ciel par ces pauvres, mourant de faim, par ces enfants jetés nus sur la voie publique, par ces familles ruinées, par nos Pères enfin épuisés de ressources. Mais surtout priez pour nous tous en général et en particulier pour moi, votre indigne serviteur et frère en J. C.

Reverentiae Vestrae
Infimus in X° servus
Edel. S. J.

Extrait d'une lettre du Père Edel en date des 19 et 20 Mars 1878.

.... Pas une goutte de pluie, pas même d'indice d'une pluie prochaine. Non ! le temps est passé ! le ciel reste d'airain ; la terre ne s'ouvre plus que pour recevoir des cadavres. Hier je me trouvais dans une chrétienté voisine ; j'y pré-

parais quelques catéchumènes à recevoir le baptême ; deux d'entre eux sont morts de faim pendant mon rapide séjour parmi eux, une petite fille de l'école et son père. Ces pauvres êtres s'éteignent, pareils à des lampes dont l'aliment est épuisé. Dans cette chrétienté, je compte aujourd'hui 22 Chrétiens ainsi morts d'inanition, après avoir au préalable reçu le baptême quelques instants avant leur trépas. Durant le dernier mois, une seule femme, une pauvre qui demande l'aumône, est parvenue, dans ce même village toujours, à baptiser 31 petits enfants païens mourant de faim entre les bras de leurs mères. La brave femme prélève une partie des aumônes reçues pour acheter quelques friandises qu'elle offre aux innocents, à la grande satisfaction des mamans ; entre temps une éponge, habilement dissimulée dans la paume de la main, vient s'appliquer sur le front des bébés amaigris lesquels s'empressent d'ordinaire d'entrer peu après au séjour bienheureux dont une surprise leur a ouvert les portes. C'est dans ce village que ce matin, fête de St Joseph, j'ai eu le bonheur de baptiser une file de 32 catéchumènes adultes et mourant de faim. Le Père de Becquevort m'aidait dans cette consolante fonction. Il parle déjà suffisamment bien le Chinois pour se faire comprendre dans les interrogations de circonstance ; au besoin même pour entretenir une petite conversation. Cette cérémonie, je le suppose, lui a fait plaisir ; mais, en revanche, sa vue n'a point dû se réjouir du spectacle physique que présentait cette troupe de néophytes pauvres, maigres, déguenillés, malades, estropiés, vieux et vieilles, réunion de squelettes en rupture de cimetière. Plusieurs avaient tout juste la force nécessaire pour se tenir debout et faire le signe de la croix ; quelques-uns étaient accroupis, grelottant de fièvre, de froid, de faim,

déjà sous les étreintes de la mort. Puissent-ils entrer bientôt en paradis! c'est mon suprême souhait en leur faveur, n'ayant pas autre chose de mangeable à leur offrir. Après la cérémonie, je voulus régaler les enfants de la chrétienté. J'achetai tout ce qu'on put trouver de pain dans le village, en tout 24 livres! Du pain! chose rare et extrêmement chère, aliment précieux dont beaucoup de ces chrétiens avaient presque entièrement perdu le goût et le souvenir. Quand arriva le moment psychologique de la distribution aux enfants, nous eûmes, le P. de Becquevort et moi, un spectacle à la fois navrant et dangereux. Tous ces malheureux, hommes, femmes et enfants, jeunes et vieux, à la vue du pain, devinrent comme des bêtes féroces à la vue du sang; ils s'élancèrent en bondissant vers le panier, se bousculèrent, se renversèrent, furent sur le point de s'écraser, de s'étouffer et de nous étouffer sous leurs pieds. Il fallut de vigoureux coups d'épaule pour les jeter tous à la porte; après quoi, la distribution se fit dans la cour, à la volée, par miettes, pour ainsi dire; et tout ce pauvre peuple se précipitait dessus, ramassant ces parcelles de pain noir, comme si c'eût été des perles ou de l'or. Oh! que j'aurais voulu en cette occasion une multiplication des pains! miracle facile d'ailleurs, puisque l'on opérait sur un panier plein et que le nombre des affamés ne dépassait pas 100 à 120 personnes; mais le miracle n'eut pas lieu; les affamés ne furent pas satisfaits et l'on n'emporta en reste qu'un panier vide.

Telles furent nos émotions le jour de Saint Joseph, aujourd'hui, 19 mars; baptêmes à part, je vous souhaite, mon bon Père, de n'en jamais éprouver de semblables ni en France, ni ailleurs.

Je vous ai déjà parlé de l'exposition des enfants et des trouvailles qu'on fait chaque matin aux por-

tes de la résidence. Cette pratique continue, et augmente de jour en jour. Tout dernièrement, notre portier fut réveillé, 5 minutes avant le coup de cloche, par le cri d'une brouette qui allait aborder au seuil ; il regarda, à travers les barreaux, par la nuit sombre, et entrevit le brouettier versant d'un seul coup toute sa marchandise sur l'escalier d'entrée, et puis se sauvant à tire d'aile, poussant devant lui son véhicule criard, comme une chouette effarouchée. Quand vint l'heure d'ouvrir les portes, on trouva couchée sur la pierre nue toute la nichée, toute la brouettée de petits innocents, bleus et blancs en train de trépasser. Bonne aubaine pour la Ste Enfance !

L'autre jour, le F. Pelte faisant sa tournée de ronde après le déjeuner, aperçut un homme qui paraissait observer attentivement quelque chose au fond du rempart d'enceinte, puis l'homme s'en alla. Le F. intrigué de cette manœuvre, observa à son tour, du haut du mur, et ne vit rien ; il descendit pour mieux voir, et ne vit pas davantage. Il y avait pourtant là quelque chose ; quoi donc ? Un enfant enterré vif, et qui, par intervalles, s'agitait et remuait le sol .... on le découvrit vers 11 heures du matin, après qu'il eut pu dégager un de ses petits bras, et le F. Pelte le recueillit, lui rendant la vie du corps et celle de l'âme. L'innocent était sous terre depuis deux jours, ainsi qu'on l'apprit plus tard, sa bouche, ses narines et ses yeux étaient remplis de boue ; c'est un vrai miracle de la grâce qu'il ait échappé aux vers et aux chiens ! à l'asphyxie, à la faim ! Il faut venir en chine pour voir de pareilles choses, et tant d'autres analogues, et tant de cadavres à travers champs, et de lambeaux humains que s'arrachent en grognant les derniers représentants de la race canine en ces parages.

Mais voici un autre spectacle en un sens plus consolant. La semaine dernière, je m'en allais donner une extrême onction dans un village assez éloigné, inondé 10 ans de suite, aujourd'hui dépérissant de sécheresse. En approchant je vis au loin dans la plaine des formes noires nombreuses, pareilles à des choucas picorant dans les semailles. Qu'est-ce cela, demandai-je à mon conducteur de véhicule? cela, me dit-il, ce sont des hommes à la recherche des racines de liseron; on les compte par milliers et parmi eux vous trouveriez de nos plus riches chrétiens. Les racines sont très abondantes dans les terrains jadis inondés. Tout dernièrement on a découvert que c'était mangeable et même bon. C'est une véritable bénédiction du ciel pour les pauvres affamés, une manne terrestre qui entretient la vie d'un grand nombre d'hommes. Malheureusement, elle est enfoncée assez profondément en terre; il faut bien de la peine pour l'extraire; mais enfin on en retire de quoi ne pas mourir. Ces travailleurs que vous voyez, viennent de tous les villages environnants, de 2, 3, 4 lieues à la ronde; ils quittent leur maison à minuit, arrivent ici au jour, travaillent jusqu'à midi, puis retournent chez eux, avec une provision de 7 à 10 livres de racines. Il en est qui les vendent au marché, 1 sou la livre, d'autres s'en régalent eux et leur famille. Bref, c'est une bénédiction! Le soir même je m'en fis servir par curiosité un plat, et je puis assurer que je le mangeai, non seulement sans peine mais avec plaisir, quoique les dites racines aient été préparées sans condiment d'aucune sorte. C'est sucré et farineux comme des ignames; cela rappelle à la fois la pomme de terre et le champignon; mangé avec une sauce, avec de la viande peut-être, ou du poisson, ce serait délicieux.

Edel. S.J.

Lettre du P. Hoeffel au F. Hamann, à St Acheul.

Tchang-Kia-tchouang, 27 Mars 1878.

Mon bien Cher Frère, P. C.

Il y a longtemps que je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, mais voici l'occasion favorable pour vous écrire quelques lignes. Figurez-vous que je suis condamné, par le F. Infirmier, à faire bonne chère, pendant tout le Carême! C'est que j'ai eu la visite de la fièvre typhoïde, quelques jours avant la fête de la Purification. Je revenais à la résidence tout fatigué, la tête prise d'un violent mal de tête, et tout le corps comme enchaîné par des rhumatismes; au bout de deux jours, je dus me mettre au lit; je sentis que c'était grave. Je fis à Dieu le sacrifice de ma vie. J'appelai mon confesseur pour mettre mon passeport en règle. Cependant nos Pères et Frères commencèrent une neuvaine au Vénérable Père de la Colombière. Au bout de 6 ou 7 jours, quand tout le monde avait le plus peur, je commençai tout à coup à aller mieux, grâce à l'intercession du Vénérable P. Claude, et du bon St Joseph. Depuis ce temps je suis en convalescence; condamné à me bien traiter et à ne rien faire, tandis que nos Pères se tuent de fatigues au milieu des affamés et des mourants.

La famine est, en ce moment, plus grande que jamais. Voulez-vous un petit échantillon de ce que nos Pères voient tous les jours, suivez-moi dans la grande ville de Ho-Kien-fou, nous avons là plusieurs familles chrétiennes. Le 20 Janvier, j'allai leur donner la mission.

Un soir, un jeune homme de 17 ans, un élève de

Tchang-Kia-tchouang vient me voir pour se confesser. Pourquoi n'as-tu pas amené ton petit frère? lui dis-je. Père répondit il, il est couché, parce qu'il n'a pas d'habits. A nous deux nous n'en avons qu'un; si l'un de nous est obligé de sortir de la maison, il met l'habit et l'autre se met au lit. Ensuite ce jeune homme me parla de sa mère qui était malade, et me pria d'aller lui donner l'extrême onction. Je le suivis aussitot à travers les rues de la ville: Après une demi heure nous arrivâmes à la maison de la malade. Mon Dieu! peut on être réduit à une telle pauvreté? Pour acheter des vivres, on avait vendu toutes les portes et toutes les briques qu'on avait pu arracher des murs sans les faire tomber. Dans la chambre je trouvai la mère malade avec quatre enfants, tous couchés sur le même K'ang, et se serrant les uns contre les autres pour se réchauffer, car le thermomètre marquait 18 degrés de froid. Pour toute couverture ils n'avaient que quelques haillons et une sorte de toile à gros trous, comme ces torchons dont vous vous servez en France, pour laver les planchers, et que ces pauvres gens avaient ramassée au coin d'une rue. En partant je leur laissai une petite aumône, disant en moi-même, que sans miracle, dans 8 jours, ils seraient morts de faim et de froid. Et dire que chaque Père est témoin tous les jours de spectacles semblables!

La mortalité est très-grande. Plusieurs de nos Pères en terminant leurs missions, demandent publiquement à l'église à leur auditoire quels sont ceux qui se sentent tellement faibles qu'ils pensent mourir bientôt. Puis on les fait avancer pour leur donner l'extrême Onction. Souvent il s'en présente jusqu'à 5; et ordinairement ils meurent quelques jours après. Est-on appelé quel

que part pour donner l'Extrême Onction à un malade, aussitôt on est entouré d'affamés demandant à se confesser, parce qu'ils s'attendent à mourir. Le long des grands chemins on rencontre à chaque instant le cadavre d'un homme mort de faim et de froid, et des chiens et des corbeaux en train de le dévorer. Ainsi le pays est-il plein de mendiants d'abord, et ensuite de voleurs; la porte de notre résidence est assiégée d'affamés depuis le matin jusqu'au soir. On estime à plus de 600 mille le nombre des mendiants de notre Vicariat, qui sont allés cet hiver à Tien-Tsin pour tacher d'avoir quelque chose du riz que l'Empereur faisait distribuer tous les jours. Les routes qui conduisent à cette ville sont couvertes de mendiants. Aussi Monseigneur Dubar devant aller à Shang-hai pour y faire les ordinations, n'a pas cru prudent d'aller à Tien-Tsin en voiture. Il est allé jusque là en barque, bien que le voyage par eau soit bien plus long. Quant aux voleurs, il y a un mois environ, une bande d'individus ayant des armes à feu et conduits par des traîtres est venue, pendant la nuit, forcer la porte de notre école de vierges et enlever d'un coup toutes leurs provisions. Si les mandarins ne se montraient point si sévères, tout le pays serait ravagé, et nous-mêmes inévitablement pillés. Tous les voleurs convaincus du fait ont la tête coupée, ou bien on les laisse mourir de faim en prison. Au nouvel an chinois 40 têtes de voleurs étaient exposées dans la ville de Ho-Kien-fou, pour avertir le public de respecter le bien d'autrui.

Mais ce qu'il y a de plus pénible pour le coeur du missionnaire, c'est de se voir les mains liées, faute de ressources, et de ne pas pouvoir profiter d'une occasion ménagée exprès, semble-t-il, pour la conversion des païens. Si nous pouvions donner l'aumône à ces malheureux,

nous en baptiserions des milliers. Ainsi, quand nous avons bâti notre petite cathédrale de Tchang-Kia-tchouang, tous les païens de ce village et des villages voisins ont juré en commun de ne jamais se faire chrétiens. Ainsi depuis ce temps là malgré nos prières, nos exhortations, nos aumônes, pas une conversion. Or, cette année, où ils meurent de faim, 20 à 30 familles viennent de se déclarer catéchumènes, dans l'espoir de trouver en nous une ressource contre la misère.

Jusqu'au nouvel an, ne sachant jusqu'où on pouvait porter la générosité envers les pauvres, on ouvrait des écoles de catéchumènes moyennant quelques sapèques données aux enfants, on ramassait les petites orphelines, on ouvrait des asiles pour les grandes filles afin de les soustraire aux dangers de la mendicité. Mais voilà qu'au mois de Janvier, Monseigneur, considérant l'état de nos finances, se crut obligé de nous enjoindre la prudence et l'économie, et nous assigna à chacun une certaine somme, hélas! bien faible, qu'il défendit de dépasser. Pour mon compte je dus diminuer le nombre de mes catéchistes, fermer mes écoles de grandes filles, et envoyer celles-ci courir après leurs parents dispersés sur tous les grands chemins.

Au commencement de l'hiver, vu la modicité de mes ressources, j'avais refusé d'admettre a l'école une fille de 16 ans, fiancée au jeune homme d'une famille chrétienne. Celle-ci ayant été obligée de s'expatrier, un oncle de la jeune fille voyant que de longtemps il n'y aurait point de mariage, et ne voulant pas non plus nourrir sa nièce, la vendit à un marchand de femmes. Celui-ci la vendit à 10 lieues au Nord de mon district. Depuis, qu'est devenue cette malheureuse? Dieu le sait. Ces sortes de cas ne sont pas rares du tout. A l'heure qu'il est je suis encore obligé de nourrir comme je puis d'autres filles fiancées à des garçons qui n'ont pas l'âge pour être mariés, dans la crainte que leurs parents ou leurs proches

ne les vendent à des païens. Presque toutes les nuits on dépose quelque enfant à la porte de la Résidence. Nous avons fini par mettre un veilleur à la porte, afin d'empêcher les gens de venir en trop grand nombre. Depuis ce temps, les pauvres gens se contentent de jeter leurs enfants dans les fossés qui entourent notre jardin. Il y a quelques jours, un matin, on trouva 5 petits enfants en même temps. Les parents qui abandonnent ces enfants, presque uniquement à cause de la misère, savent bien que nous n'aurons pas le courage de ne pas ramasser leurs enfants, faisant ainsi, à leur insu, le plus bel éloge de notre sainte religion.

Mais en voilà assez pour cette fois. Ne vous lassez pas mon cher frère, de vous dépenser comme vous le faites, pour nous procurer des ressources; Dieu vous en donnera un jour la récompense

Servus in Xto

Hoeffel S.J.